



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

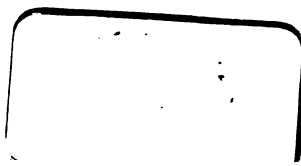
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Volume 1: R 1403

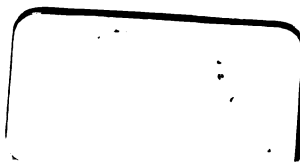


OXFORD UNIVERSITY



ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

Volume 11 R 103



SAINT-LAURENT

LES SAISONS,

P O È M E.

PUISSENT mes chants être agréables à l'homme
vertueux & champêtre, & lui rappeler quelquefois
ses devoirs & ses plaisirs. *Wieland.*

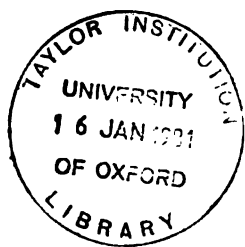
SEPTIÈME ÉDITION.



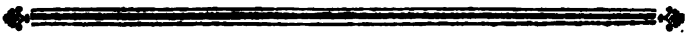
A A M S T E R D A M.

1 7 7 5.

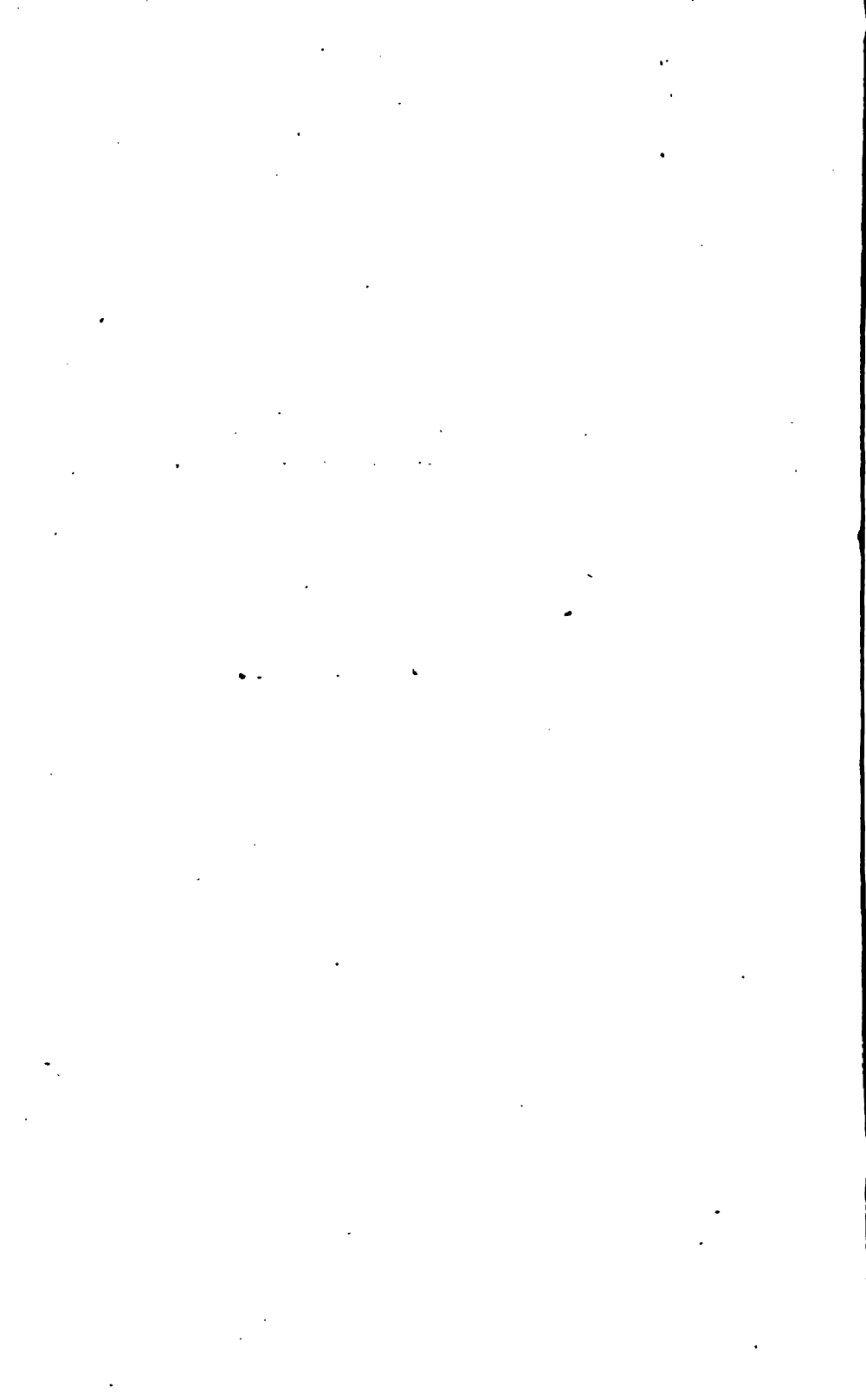
Vet. Fr. II B. 1403

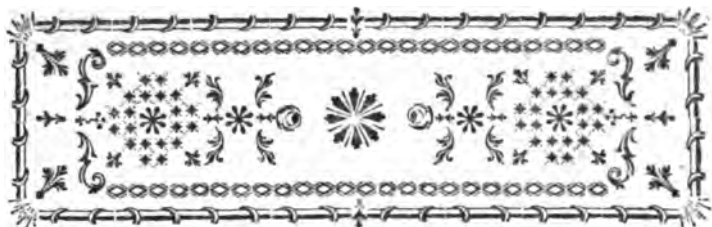


LES SAISONS.



P O È M E.





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

JE présente au jugement du Public un ouvrage d'un genre dans lequel les François ne se sont pas encore essayés. Plusieurs hommes de lettres & de goût ont pensé que les détails de la Nature & de la vie champêtre ne pouvoient être rendus en vers françois ; mais j'avois fait peu de réflexions quand je commençai mon Poëme ; j'étois jeune, & ce que ces hommes éclairés jugeoient impossible ne me parut pas même difficile.

Élevé à la campagne dans un pays peuplé d'heureux cultivateurs, je n'ai vu dans mon enfance que des objets cham-

pêtres & des hommes contents de leur état : j'ai vu de bonne-heure les révolutions , les phénomènes , les beautés , les bienfaits de la Nature , & je ne les ai point vus avec indifférence. Ovide , Virgile , Lucrèce , Horace , me charmoient par les tableaux de la campagne qu'ils ont répandus dans leurs ouvrages : j'essayai de les imiter ; les couleurs d'un beau soir , l'éclat & la fraîcheur du matin , le moment d'une récolte abondante , devinrent les sujets de mes vers ; j'étois dans l'âge où on chante ce qu'on aime ; j'avois un plaisir à peindre les objets qui avoient frappé mes sens ; j'avois la passion de peindre : si j'ai pris ma passion pour du talent , c'est un malheur que je partage avec plus d'un Artiste & qui mérite de l'indulgence.

Faire des vers ou en écouter , est un plaisir pour tous les hommes tant qu'ils restent sensibles. Il y a peu de jeunes gens

qui n'aient fait des vers ; il n'y a pas de peuplades de Sauvages en Amérique & en Afrique , de peuples barbares en Asie, & de nation policée en Europe qui n'ait sa Poésie & ses Poètes.

Les habitans d'une contrée féconde sous un climat tempéré cultivèrent les premiers la Poésie champêtre (*): Daphnis & Théocrite étoient de Sicile.

(*) L'Auteur Anglois qui embellit ce qu'il traduit de ma prose & de mes vers, pense que la Poésie pastorale n'a pu naître que chez des peuples policés depuis long-tems , & qui avoient comparé les avantages & les inconvéniens du séjour des campagnes & des villes.

Je crois que la Poésie pastorale n'a pu être perfectionnée que chez des peuples policés , & que si Théocrite & Virgile n'avoient pas vécu l'un à la Cour de Ptolomée Philadelphie , & l'autre à la Cour d'Auguste ; ils auroient moins senti le prix de la campagne , & les charmes d'une vie libre & pure.

Mais je suis persuadé, que l'abondance des fruits ou des moissons, le retour du Printems , &c. ont été chantés d'abord par des peuples cultivateurs & Pasteurs.

La Poésie est plus naturelle à tous les hommes qu'on

Chez ces peuples heureux dont les occupations étoient douces & tranquilles,

ne le pense, elle est commune chez les peuples sauvages qui sont plus près que nous de la Nature.

La guerre menaçant toujours d'une destruction entière leurs foibles sociétés, y est accompagnée d'une crainte & d'une fureur excessives.

Leur passion pour la vengeance est extrême, parce que n'étant protégés ni par une puissance réelle, ni par les loix, la terreur qu'ils inspirent est leur seule protection.

Souvent menacés de la disette, souvent réduits à souffrir les plus grandes extrémités de la faim, une Pêche, une Chasse heureuse, la récolte des fruits, leur donnent une joie que les mêmes évènements n'excitent point parmi nous; ils s'assemblent souvent, & leurs passions communes éclatant librement dans leurs assemblées, s'augmentent, s'exaltent & deviennent de l'entousiasme.

Leurs passions qui sont en petit nombre, mais extrêmes, & qui ne sont pas gênées par la contrainte, paroissent donc dans toute leur énergie.

Les mots de leur langue qui n'ont point encore passé d'un idiome à l'autre, sont plus véritablement les signes des choses, ils sont plus imitatifs.

Les Sauvages généralisent peu, n'ont que peu d'idées abstraites, connoissent peu les distinctions, les nuances

les hommes qui étoient nés avec le talent de la Poésie, célébrèrent leur bonheur &

des passions, & des différentes qualités de l'ame. Ils n'ont guères de mots que pour exprimer les objets sensibles, & c'est des objets sensibles qu'ils empruntent nécessairement leurs expressions, lorsqu'ils ont à peindre les nuances des passions, des caractères.

C'est dans ce langage qu'ils parlent de leurs victoires, de leurs haïnes, de leurs desseins, de leur joie, &c.

Que manque-t-il à des discours passionnés, figurés, remplis de métaphores & d'images pour être de la Poésie ? La mesure, & elle est naturelle à tous les hommes.

Partout l'homme se plaît à partager le son & le mouvement en tems égaux, si je parcours un espace étendu & libre, j'y tourne & reviens sur le même terrain.

Je vois l'homme désœuvré tranquille sur son siège, balancer par des mouvements périodiques ou sa jambe ou son bras ; j'entends le Laboureur en traçant ses sillons, l'Artisan à son atelier, chanter & répéter un air sans parole, un air monotone & dont la mesure est le seul mérite.

Cette passion d'affervir à la mesure, le discours, les sons, les mouvements, a peut-être des causes physiques, la vie s'entretient par les mouvements réglés de plusieurs muscles, & ces mouvements déterminent peut-être à d'autres mouvements du même genre.

leur tranquillité ; en chantant leurs plaisirs , ils parlèrent de la Nature , à qui seule

La mesure ajoutée au mouvement & au son , donne le moyen de continuer l'un & l'autre sans y faire beaucoup d'attention , alors on fait à la fois usage de plusieurs de ses facultés , on chante & on travaille , l'esprit pense & le corps agit , on a plus vivement le sentiment de son existence ; & par cette raison seule on est plus heureux.

Voilà une cause morale de notre amour pour la mesure , il en a d'autres du même genre.

Les hommes se font apperçus que la mesure ramenoit forcément leur attention au discours , au chant mesuré , & ils se font servi d'elle pour fixer les esprits de ceux qui les écoutoient.

Ils ont connu que la mesure donnoit du secours à la mémoire , & ils y ont soumis les discours qu'ils craignoient d'oublier.

Ils ont vu que lorsque la mesure n'étoit rien à la vérité & à la justesse de l'expression , elle donnoit le plaisir d'admirer la difficulté vaincue & ajoutoit à l'énergie.

Ils ont donc mesuré les discours qui célébroient leurs victoires ou leur joie , & qui exprimoient leurs douleurs ou leurs craintes.

Ils ont eu des Poèmes , & ils ont senti que le chant ou le récit des vers les remplissoient des mêmes sen-

ils les devoient ; contents de leur état , ils en rappellèrent les circonstances ; toutes les intéressoient , il n'y eut aucun détail de la vie pastorale qui leur parût indigne

timents qu'ils auroient éprouvés au moment même des évènements que célébroient les vers.

Quand ils n'ont pas eu des évènements réels à chanter , ils ont imaginé des Poèmes qui excitoient en eux de fortes émotions , & ce besoin de produire ou de reproduire en soi des sentimens , ce besoin qui a souvent donné la naissance aux arts d'imitation , a fait naître la Poésie d'invention.

La plupart des Poètes ont inventé des sujets effrayants ou patétiques , parce que le plus constant des besoins de l'homme est de se trouver sensible , & que la douleur lui fait connoître toute l'étendue de sa sensibilité.

Mais les Poètes ne se sont pas bornés aux chants lugubres. La mémoire du plaisir est une des consolations que nous donne la nature ; plusieurs Poètes ont chanté leurs plaisirs , parce que les chanter c'étoit en jouir encore : dans l'enthousiasme que leur inspiroient le Printems après un long Hiver , une récolte abondante après la disette , la vie douce & paisible après les dangers , les habitans de la campagne ont célébré leur bonheur , ou dans les tems moins heureux , ils se sont consolés par des fictions agréables.

de leurs chants ; ils n'imaginoient pas une autre Nature que celle de ces campagnes qui suffisoient à leurs besoins ; ils n'imaginoient pas d'autres caractères & d'autres mœurs que celles de ces parents , de ces amis , de ces voisins qui leur étoient chers : leurs peintures étoient naïves comme leurs mœurs ; elles avoient de la vérité , mais de la rusticité ; ils peignoient avec exactitude , quelquefois même avec grace , mais ils peignoient pour eux , & leurs Poëmes , qui devoient charmer de simples pasteurs , devoient moins plaire à des peuples polis.

Lorsque plusieurs petites nations sont englouties par une seule ; quand les guerres & le luxe ont succédé au calme & à la simplicité de la vie champêtre ; aussi-tôt que les habitants de la campagne ont été opprimés , & que les agriculteurs n'ont été que des esclaves , leur vie & leurs mœurs ont cessé d'être les objets de la Poésie.

Dans ces beaux siècles où le génie féconde les arts , polit le luxe , embellit les villes & la société , la campagne est oubliée : ceux qui la chantent ne sont pas écoutés ; trop peu d'hommes s'occupent de la Nature pour que les Poètes soient tentés de la peindre.

Mais dans les siècles de discussion & de raison qui doivent succéder à ceux du génie , quand les plaisirs du luxe sont réduits à leur juste valeur , lorsqu'ils inspirent moins d'enthousiasme parce qu'ils sont mieux connus , on sent davantage le prix de la vie champêtre ; on sçait mieux ce qu'on doit à l'agriculture ; ses occupations sont honorées ; la paix , l'innocence qui les accompagnent sont regrettées.

Des Sibarites ennuyés de leurs vices & de leurs intrigues , aiment à voir l'homme simple & sans artifice , découvrant sa manière de sentir & de penser. Ils aimeroient les tableaux de la campagne , quand ils

n'auroient que le mérite de présenter des objets nouveaux.

C'est dans un tems à-peu-près semblable à celui dont je parle , que Virgile a fait ses *Églogues* & ses *Géorgiques* (*) ; la Poésie champêtre est donc cultivée avant que les sociétés se forment en grands peuples , & lorsque ces peuples ont presque usé les plaisirs communs dans les grandes sociétés.

Je sçais que l'Italie n'étoit pas dans l'une ou l'autre de ces situations lorsqu'elle a donné l'*Aminte* , la *Philis de Sciro* , le *Pastor Fido* ; mais ces Poèmes n'ont de champêtre que le nom ; on n'y trouve ni les tableaux de la campagne , ni les mœurs de ses habitants. Dans les *Églogues de Racan* , de *Segrais* & de *Fontenelle* , on

(*) Ceux qui ne sçavent pas le Latin peuvent aujourd'hui lire ce Poëme avec plaisir dans la Traduction facile , élégante & harmonieuse de M. de Lille.

voit que leurs Auteurs ont imité les Anciens & les Italiens, & non pas la Nature.

Dans ce siècle, le simple, l'élégant, l'harmonieux Métafaste & l'Abbé Frugoni, ont fait de petits ouvrages remplis de tableaux de la campagne les plus rians & les plus vrais; en Angleterre, Thomson & Philips ont relevé la Poésie champêtre; en Allemagne, MM. Haller & Gesner lui donnent un éclat qu'elle n'avoit pas eu depuis Virgile.

Elle n'a plus la rusticité qu'elle avoit autrefois; elle n'a pas l'affectation, le précieux, l'esprit faux qu'elle a eu dans les deux siècles précédents. Elle peint la Nature & des mœurs vraies, mais embellies; les Poètes que je viens de nommer, ne fardent pas leurs personnages, mais ils les choisissent; ils ne les déguisent point, mais ils les présentent du côté qui doit plaire. Ils ont fait pour leurs laboureurs & leurs bergers, ce que Racine & M. de

Voltaire ont fait pour leurs héros ; nous trouvons dans les uns & les autres notre espèce ennoblie & jamais exagérée ; ce sont des hommes qu'on n'a point vus , mais qu'on peut se flatter de rencontrer ; ils sont tels qu'on les demande , tels qu'ils devraient être & qu'on les espère.

La Poésie champêtre s'est enrichie dans ce siècle d'un genre qui a été inconnu aux Anciens.

La Philosophie a pour ainsi dire agrandi & embelli l'univers ; on peut le regarder avec plus d'enthousiasme que dans les siècles d'ignorance. Le progrès des sciences comprises sous le nom de Physique , l'Astronomie , la Chymie , la Botanique , &c. ont fait connoître le palais du monde & les hommes qui l'habitent. Depuis que l'homme a trouvé dans la Nature des richesses nouvelles , il a soupçonné qu'il en pouvoit découvrir encore , & il a observé tous les êtres avec une attention curieuse.

Des Philosophes éloquents ont rendu la Physique une science agréable ; ils en ont répandu les idées , elles sont devenues populaires. Le langage de la Philosophie reçu dans le monde , a pu l'être dans la Poésie ; on a pu entreprendre des Poëmes qui demandent une connoissance variée de la Nature , & leurs Auteurs ont pu espérer des Lecteurs. Les Anglois & les Allemands ont créé le genre de la Poésie descriptive ; les Anciens aimoient & chantoient la campagne ; nous admirons & nous chantons la Nature.

Ce genre nouveau a sa poétique qui n'est pas fort étendue ; il a sans doute ses règles , ses principes ; je ne prétends pas les donner , mais qu'il me soit permis de faire quelques réflexions.

La Poésie descriptive doit , comme toutes les autres , se proposer d'émouvoir & de graver dans le cœur & la mémoire

des hommes , des vérités & des sentimens utiles ou agréables.

Le spectacle de la Nature peut donner différentes émotions.

Elle est sublime dans l'immensité des cieux & des mers , dans les vastes déserts , dans l'espace , dans les ténèbres , dans sa force & sa fécondité sans bornes , & dans la multitude infinie des êtres. Elle est sublime dans les grands phénomènes , comme les tremblemens de terre , les volcans , les débordemens , les tempêtes. Elle est sublime , dès qu'elle peut donner des sensations qui excitent en nous l'étonnement & la crainte.

Elle est grande & belle , lorsqu'elle nous présente un espace étendu , mais que l'imagination peut terminer , de riches plaines , de belles montagnes , un pays varié , cultivé , peuplé , qui nous promet des biens , la sécurité & le bonheur. Elle est grande & belle , lorsqu'elle nous donne

des sensations qui excitent l'admiration & l'amour.

Elle est aimable & riante dans un espace fertile & borné , dans un vallon frais & orné de fleurs , sur un coteau parsemé de différentes sortes de verdure , dans un jardin que le luxe n'a point trop paré , enfin , dans les lieux où elle nous promet du plaisir , & nous donne d'abord des sensations agréables.

Elle est triste & mélancolique , lorsqu'elle excite en nous peu de sensations & nous donne peu d'idées ; lorsqu'elle nous occupe de bruits monotones ; lorsqu'elle est peu variée ; lorsqu'elle nous laisse trop à nous-mêmes ; lorsqu'elle est moins un vaste désert qui nous effraieroit , qu'une solitude qui nous laisse tranquilles ; lorsqu'elle ne nous promet ni richesses , ni plaisirs.

D'après ces observations , le Poëte peut connoître comment les descriptions peu-

vent émouvoir , & quelles émotions elles peuvent donner.

Il fera moins des descriptions que des tableaux ; & il faut que ces tableaux n'aient qu'un seul caractère. Dans le moment où le Poëte veut peindre , il doit se pénétrer d'un seul sentiment & composer de manière que toutes les parties & la couleur de son tableau concourent à exciter ce sentiment. Il ne parlera pas du Geai & de la Pie , dans la peinture des concerts agréables du Printems. Il oubliera les querelles grossières des Payfans , lorsqu'il peint les plaisirs d'une moisson.

Il faut faire pour la Nature physique que nous avons sous nos yeux , ce qu'Homère , le Tasse , nos Poëtes dramatiques ont fait pour la Nature morale ; il faut l'agrandir , l'embellir , la rendre intéressante.

Vous agrandirez la Nature , si vous la montrez de tems en tems dans le moment

ment où elle est sublime ; & si votre plan ne vous permet pas de la saisir souvent dans ces moments , jetez à travers vos paysages les idées de l'espace , de l'ordre général , de l'infini , du mouvement ou du silence universel.

Vous embellirez la Nature , si vous rassemblez dans un espace étendu , mais limité , ses beautés & ses richesses : c'est ce qu'Ovide a fait dans sa description de la vallée de Tempé ; Homère dans les jardins d'Alcinous ; l'Arioste dans l'Isle d'Alcine ; le Tasse dans l'Isle d'Armide ; Milton mieux qu'eux tous , dans la description du jardin d'Eden.

Vous rendrez la Nature intéressante , si vous la peignez toujours dans ses rapports avec les êtres sensibles ; vous la rendrez intéressante , si dans vos descriptions vous répandez quelques vérités de physique & de morale , quelques idées qui éclairent les hommes , des principes d'économie ,

des sentiments honnêtes : vous la rendrez intéressante , si vous ne la peignez jamais sans être rempli vous-même du sentiment qu'elle doit inspirer comme sublime , grande , triste , pauvre , riche , agréable ou belle.

Il faut ménager des contrastes , ils feront un plaisir extrême s'ils sont bien placés. Peignez des eaux , une forêt fraîche & sombre , après avoir peint l'excès de la chaleur ; le Lecteur vous suivra volontiers sous vos ombrages ; il sera charmé de se dérober avec vous au feu du soleil brûlant & à l'aridité de la terre. Vos contrastes plairont lorsqu'ils donneront au Lecteur un sentiment nouveau , une sensation nouvelle , dans le moment où il les demandoit.

Les contrastes du riant au beau , du grand à l'agréable , de l'agréable au mélancolique , ne donnent pas de vives émotions ; mais ils plaisent , parce qu'ils répan-

dent de la variété, & il faut en répandre beaucoup dans votre ouvrage.

Le contraste qui fera le plus d'impression, c'est celui du sublime & du terrible, avec le riant & le beau ; mais il faut rarement en faire usage : 1°. parce que ce contraste est rare dans la Nature ; 2°. parce que le premier effet du sublime est l'étonnement, & que si le sublime devient fréquent il n'étonne plus.

Il ne faut employer ce genre de beautés que pour réveiller de tems en tems la sensibilité du Lecteur ; après avoir éprouvé de la crainte, une sorte de peine, de l'étonnement, il se trouvera plus sensible, il recevra plus vivement les impressions agréables.

Je crois qu'au milieu des descriptions, on peut placer quelquefois, mais rarement, des tableaux qui rassembleroient une foule d'images voluptueuses & terribles, qui agiteroient l'ame en sens con-

traïres & la feroient passer rapidement du plaisir à la douleur : tel seroit le tableau d'une bataille , livrée dans le Printems & au milieu d'une plaine enrichie & parée de tous les présents de cette saison.

Une suite de descriptions champêtres laisseroit l'attention du Lecteur le plus amoureux de la campagne ; après avoir parcouru votre galerie de paysages , il demandera des tableaux d'histoire ; il s'ennuiera de vous suivre dans vos solitudes ; il voudra voir l'homme , & quelquefois le voir en action.

Il faut donc placer dans les paysages & dans les intervalles , l'homme champêtre , ses mœurs , ses travaux , ses peines & ses plaisirs.

Il n'y faut pas placer de malheureux paysans ; ils n'intéressent que par leurs malheurs ; ils n'ont pas plus de sentiments que d'idées ; leurs mœurs ne sont pas pures ; la nécessité les force à tromper :

ils ont cette fourberie , cette finesse outrée , que la nature donne aux animaux foibles & qu'elle a pourvus de foibles armes ; parlez d'eux , mais ne les mettez que rarement en action , & sur-tout parlez pour eux.

Il y a dans les campagnes de riches laboureurs , des payfans aisés ; ceux-là ont des mœurs. Ce sont , dit Cicéron , des Philosophes auxquels il ne manque que la théorie ; la peinture de leur état & de leurs sentimens , doit plaire à l'homme de goût , c'est-à-dire , à l'honnête-homme éclairé & sensible.

Il y a un ordre d'hommes dont les Poëtes champêtres n'ont jamais parlé : ce sont les Nobles , dont les uns vivent dans les châteaux & régissent une Terre , & dont les autres habitent de petites maisons commodes & cultivent quelques champs. Je suis étonné qu'on ne les ait point mis à la place de ces Bergers d'Arcadie , de

Sicile , des bords du Lignon ; personnages fantastiques , aussi-loin de nous que les Sylphes & les Salamandres. M. de Fontenelle , en choisissant les acteurs de ses Églogues dans la Noblesse , auroit pu leur donner sa délicatesse & son esprit , sans blesser la vraisemblance ; ils auroient pu être galants sans être ridicules. Ils seroient intéressants pour les Lecteurs , parce qu'ils sont des hommes plus près d'eux & de leur état.

On peut aujourd'hui donner des vertus & des lumières aux Nobles de la campagne ; ils s'éclairent de jour en jour & n'en sont que plus heureux ; le tableau du bonheur dont jouissent ceux d'entre eux qui ont l'esprit sage , pourroit charmer les âmes honnêtes , que blesse dans les villes le spectacle des succès du vice. Combien d'hommes , & même dans les premières classes , ont senti que les jouissances de la vanité & des plaisirs frivoles retran-

choient à leur liberté, à leur repos & quelquefois à leur vertu ! Combien d'habitants des villes, s'ils voyoient le tableau du Gentilhomme champêtre, ne se diroient-ils pas, je ne suis pas aussi heureux que lui & je pourrois l'être ?

On doit assortir les épisodes aux paysages.

Il y a de l'analogie entre nos situations, les états de notre ame & les sites, les phénomènes, les états de la Nature.

Placez un malheureux dans un pays hérissé de rochers, dans de sombres forêts, auprès des torrents, &c. ; ces horreurs feront une impression qui doit s'unir aux impressions de terreur ou de pitié qu'inspire le malheureux, & augmenter l'émotion du Lecteur.

Placez de jeunes gens amoureux sous de riants berceaux, sur des fleurs, dans un pays heureux, sous un ciel pur & serein, &c. les charmes de la Nature

ajouteront au sentiment voluptueux qu'inspirent les tableaux de l'amour.

Il y a d'autres analogies , mais elles se présenteront à tout le monde , & il suffit d'indiquer cette source négligée de beautés nouvelles.

Vous pouvez quelquefois faire contraster la situation du personnage & le lieu de la scène , placer le plaisir au milieu des horreurs , la tristesse dans le jardin des délices , & vous ferez alors de ces tableaux qui agitent l'ame en sens contraire , qui la touchent & la font rêver.

Si la Poésie descriptive doit émouvoir , elle doit instruire.

Il ne suffit pas de répandre dans un Poëme des sentiments honnêtes & des maximes vertueuses.

Il faut lui donner un but moral , c'est lui donner , à la fois , un mérite & une beauté de plus. Il en aura plus d'unité dans le tout & dans ses parties.

Je n'ai point perdu de vue le dessein d'inspirer à la Noblesse & aux Citoyens riches , l'amour de la campagne & le respect pour la vie champêtre. Aucune de mes digressions , aucun de mes tableaux , ne feront oublier ce but aux Lecteurs.

J'ai fait des Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes , & non pour ceux qui les cultivent : ce n'est point aux Agriculteurs que j'ai parlé , ils ne m'auroient pas entendu. Les charmantes Géorgiques de Virgile , & les Géorgiques plus détaillées de Vanières , ne peuvent être d'aucun usage aux Payfans. Donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers sur leur métier , est un travail inutile ; mais il fera utile à jamais d'inspirer à ceux que les loix élèvent au-dessus des cultivateurs , la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens estimables.

Il est utile , sur-tout dans ce moment , d'inspirer aux premières classes des citoyens le goût de la vie champêtre.

Le luxe , les arts des villes , une multitude d'emplois n'enlèvent que trop d'habitants aux campagnes.

La Noblesse ne sent plus assez le prix de la vie libre & innocente des châteaux ; on veut des charges , des emplois ; *il faut être quelque chose* , disent des hommes qui par eux-mêmes ne seroient rien.

Le Ministre éclairé qui en changeant la forme de notre Militaire , a diminué le nombre des Officiers , a rendu un grand service ; il a renvoyé dans les campagnes des hommes qui peuvent y être utiles.

Peut-être la Noblesse pensera-t-elle enfin , que dans les moments où elle n'est pas nécessaire à nos Armées , elle peut employer son tems à éclairer ses vassaux , à perfectionner l'agriculture , & à s'enrichir par des moyens qui enrichissent l'État.

Le sujet de mon Poëme est la marche de la Nature , je dois la suivre depuis l'équinoxe du Printems jusqu'au - delà du solstice d'Hiver , & peindre ses promesses , ses bienfaits , sa décadence & ses rigueurs.

Le choix de mon sujet a divisé mon Poëme , il y a quatre Saisons , j'ai dû faire quatre Chants.

La Nature au commencement du Printems est sombre & majestueuse ; bientôt elle est aimable & riante. Elle est grande , belle & touchante en Été ; mélancolique en Automne ; sublime & terrible en Hiver.

J'ai dû ne donner à chacun de mes Chants , que le caractère de la Saison que j'avois à peindre.

Le sujet de ce Poëme est sans doute intéressant ; mais pour en augmenter l'intérêt , il a fallu peindre les états de l'homme dans les différentes Saisons : il a fallu

observer l'homme dans ses rapports avec la Nature. Cette manière nouvelle de l'observer a dû me donner quelques idées nouvelles , & me faire appercevoir des vérités qui devoient échapper à des Moralistes plus habiles que moi. Celle de ces vérités qui pouvoient être entendues facilement , qui pouvoient être senties ; je les ai exprimées en vers , & j'ai rejeté dans les Notes , celles qui demandoient quelques preuves & de l'attention.

La lecture de ces Notes n'est point nécessaire à l'intelligence ou à l'effet du Poëme , & j'avertis ceux de mes Lecteurs qui n'aiment point à penser de ne pas se donner la peine de les lire.

J'avois senti que si la Philosophie devoit être un des principaux ornements d'un Ouvrage tel que le mien , il falloit une philosophie à l'usage du grand nombre , claire & sur-tout sensible. J'ai cherché quels sentiments la suite des phéno-

PRÉLIMINAIRE. xxxiiij

mènes inspiroit à l'homme dans les divers moments de l'année, & j'ai exprimé ces sentiments. Ils sont l'ame du Poëme.

Thomson, dans chacun de ses Chants, voit la Nature sublime & grande ; il aime mieux la peindre étonnante qu'aimable : peut-être cela est-il plus aisé. Quand on peint les grands phénomènes & la Nature sublime, tous les mots sont poétiques & il ne s'en présente pas d'autres. Quand le tableau ne seroit pas achevé, il auroit encore de l'effet. Il est plus difficile d'ennoblir les objets communs que de peindre les grands objets, & d'animer un paysage que de décrire de belles horreurs.

Thomson n'étoit pas obligé de ramener souvent son Lecteur au but moral que je me suis proposé ; il chantoit la Nature chez un peuple qui la connoît & qui l'aime, & je l'ai chantée chez une nation qui l'ignore ou la regarde avec

indifférence. Le Poëte Anglois parle à des amants de leur maitresse, il est sûr de leur plaire. Je veux inspirer de l'amour pour une belle femme qu'on n'a pas vue, & je montre son portrait. Thomson veut qu'on admire la Nature, & je voudrois la faire aimer.

Je me suis presque toujours imposé de ne peindre que les campagnes de nos climats; si j'avois peint souvent celles des climats étrangers, il auroit fallu trop enchâsser des descriptions dans des descriptions. J'ai préféré pour épisodes les tableaux des mœurs & quelques actions susceptibles d'intérêt; souvent j'ai fondu mes descriptions dans ces épisodes de manière qu'elles en font une partie essentielle. Souvent je les ai abrégées pour donner place à quelques-uns de ces vers simples qu'on aime à répéter dans les différentes circonstances de la vie.

J'ai regretté de ne pouvoir faire passer

dans mon ouvrage , les beautés que Thomson a prodiguées dans le sien. Les desseins de nos Poèmes n'étoient pas les mêmes , & la différence du plan doit entraîner celle des détails. Lorsque nous avons peint les mêmes objets , ce n'est pas dans les mêmes proportions ; & lorsque nos tableaux se ressemblent par le dessein , ils ne peuvent avoir la même couleur.

Je dois dire un mot de cette édition : l'indulgence avec laquelle le Public a reçu les premières , ne m'a point persuadé que j'eusse fait un bon ouvrage , mais peut-être un ouvrage qui méritoit d'être retouché , & qui pouvoit devenir meilleur ; éclairé par les critiques de mes amis & par celles du Public , j'ai tenté de corriger quelques défauts & d'ajouter quelques beautés ; mon Poème auroit toute la perfection dont il est susceptible , si mes foibles talents m'avoient permis de la lui

donner, & s'il n'avoit fallu que du soin pour le rendre excellent, il seroit digne de la Nation au jugement de laquelle je l'ai soumis.

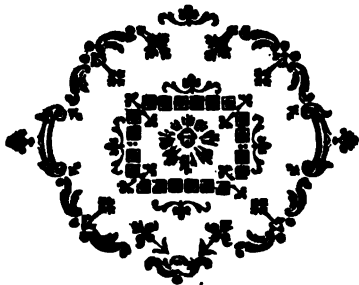


ARGUMENT.

ARGUMENT.

EXPOSITION du Poëme. Invocation; Dédicace du Printems. Tableau de la nature dans nos climats au moment de l'Equinoxe. Les premiers beaux jours ramènent les oiseaux, les vents s'appaisent & la navigation n'est plus dangereuse. Premiers effets du Printems sur les animaux & sur l'homme. Il donne plus de vie & d'activité. Naissance des fleurs. Pluie de Mai. Tableau de la campagne après cette pluie. L'espérance est un sentiment attaché au retour du Printems; on l'éprouve moins dans les Jardins parés. La variété, attribut du Printems, qu'on ne trouve pas dans les Jardins symétriques. Jardin, à la fois utile & agréable. Le Printems rend la santé. Tableau d'une belle matinée vue dans la convalescence.

La campagne dans sa beauté & le Printems dans sa perfection. Foule de sensations délicieuses. Elles suffroient au bonheur de l'homme. La guerre vient souvent au Printems opposer ses horreurs aux charmes de la nature. L'empire de l'amour sur les animaux & sur l'homme. Plusieurs des productions de la terre approchent de leur maturité.







Amour, charmant amour, la campagne eût ton temple.



LES SAISONS.

LE PRINTEMS.

J'E chante les Saisons, & la marche féconde
De l'Astre bienfaisant qui les dispense au monde;
Il prodigue au Printems la grace & la beauté,
Du trésor des moissons il enrichit l'Été;
L'Automne les enlève aux campagnes fertiles,
Et l'Hiver en tribut les reçoit dans nos villes.

O Toi, qui de l'espace as peuplé les déserts,
Qui de soleils fans nombre éclairas l'univers,

Qui diriges la course éternelle & rapide
10 Des mondes emportés dans les plaines du vuide ,
Arbitre des destins , maître des éléments ;
Toi dont la volonté créa l'ordre & le temps ,
Ton amour paternel veille sur notre asyle ;
Il épancha ses dons sur ce globe fertile ;
15 Mais l'homme a négligé les présents de tes mains.
Je viens de leur richesse avertir les humains ,
Des plaisirs faits pour eux , leur tracer la peinture ,
Leur apprendre à connoître , à sentir la nature.
Esprit universel que l'homme ose implorer ,
20 Accepte mon hommage & daigne m'inspirer.

Et toi , qui m'as choisi pour embellir ma vie ,
Doux repos de mon cœur , aimable & tendre amie ;
Toi qui sçais de nos champs admirer les beautés ;
Dérobe-toi , Doris , au luxe des cités ,
25 Aux arts dont tu jouis , au monde où tu sçais plaire ;
Le Printems te rappelle au vallon solitaire ;
Heureux ! si près de toi , je chante à son retour
Ses dons & ses plaisirs , la campagne & l'amour.

L'homme s'éveille encor à la voix des tempêtes ;
30 Mais le vent du midi qui mugit sur nos têtes ,
Des brûlants Africains traversa les déserts ;
Il enleva des feux qu'il répand dans les airs ,

Il les mêle aux vapeurs qui couvrent nos rivages ;

Il agite , balance , & presse les nuages

35 Qui fondent en tombant les frimats entassés ,

Sur les côteaux blanchis , & sur les champs glacés.

J'ai vu du haut des monts les neiges écoulées

En torrents orageux rouler dans les vallées ,

Les fleuves déchainés sortir de leurs canaux ,

40 Et les glaçons rompus dispersés sur les eaux.

Neptune a soulevé ses plaines turbulentes.

La mer tombe & bondit sur ses rives tremblantes ;

Elle remonte & gronde , & ses coups redoublés

Font retentir l'abyme & les monts ébranlés.

45 Sous un ciel ténébreux , Borée & le Zéphire

Des campagnes de l'air se disputent l'empire ;

Et des champs dévastés les tristes habitants

Les yeux levés au ciel demandent le Printems.

Mais les sombres vapeurs qui retardoient l'Aurore

50 S'entr'ouvrent aux rayons du Soleil qui les dore ;

L'Astre victorieux perce le voile obscur

Qui nous cacheoit son disque & le céleste azur ;

Il se peint sur les mers , il enflamme les nues.

Les groupes variés de ces eaux suspendues

55 Emportés par les vents , entassés dans les cieus ,

Y forment au hazard un cahos radieux.

A peine ce beau jour succède à l'ombre humide ,

Le Berger vigilant , l'Agriculateur avide
De la nature oisive observent le réveil ,
60 Et loin de leurs foyers vont jouïr du soleil.
L'un voit en souriant ces prés , ce pâturage
Où bondiront encor les troupeaux du village ,
Et l'autre en méditant contemple ces guérets
Où sa main déposa les trésors de Cérés.
65 Déjà Progné revient , & cherche à reconnoître
Le toît qu'elle habita , les murs qui l'ont vu naître ;
Déjà le peuple ailé s'effayant dans les airs ,
D'un vol timide encor rafant les champs déserts ,
Se ranime , s'égaie , & d'une aile hardie
70 Il s'élançe en chantant vers l'astre de la vie.

Ce retour des oïseaux apprend au Nautonnier
Qu'aux promesses d'Eole il peut se confier.
Vous , qu'aux portes du jour la fortune rappelle
Partez , allez braver l'élément infidèle ;
75 L'océan solitaire attendoit vos vaisseaux.
Des flots moins élevés retombent sur les flots ,
Et des Astres plus doux calment les vents & l'onde.
Volez des champs d'Olinde aux rives du Golconde ;
Cueillez dans l'Yemen ce fruit délicieux
80 Dont les sels irritants , les sucs spiritueux
Rendent la vie aux sens , éveillent la pensée.
Du brûlant Equateur à la Zone glacée ,

Chez le Nègre indolent , au farouche Iroquois ,
Allez porter nos arts , nos plaisirs & nos loix.
85 Policez le barbare , éclairez le sauvage ;
Et ne leur portez plus la mort ou l'esclavage.

Brillant Astre du jour , de climats en climats
Tu pourfuis en vainqueur les ombres , les frimats.
Tu conduis le zépher dans les airs qu'il épure ,
90 Tu traces sur le globe un cercle de verdure ;
Et des bords du Niger , dès monts audacieux
Où le Nil a caché sa source dans les cieux ,
Cette aimable couleur de contrée en contrée
S'étend aux monts voisins de l'onde hyperborée.
95 Des tapis d'émeraude ont bordé les ruisseaux ,
Ils couvrent les vallons , le penchant des côteaux ,
Et les monts odorants où la brebis charmée
Goûtant du serpolet la sève ranimée ,
Dans les fucs , les esprits du nouvel aliment
100 Retrouve la gaité , l'ame & le mouvement :
Je la vois qui bondit sous la garde fidelle
Du chien qui la rassure en grondant autour d'elle ;
Et la jeune bergère assise au coin d'un bois
Chante & roule un fuseau qui tourne sous ses doigts.
105 Tandis que mes regards erroient sur les campagnes ,
Le pampre a reverdi sur le front des montagnes.
Ce verd sombre & foncé des humbles végétaux

Doit bientôt revêtir les chênes , les ormeaux ;
Et dans peu la forêt reprendra sa parure.

110 Quels chants vont éclater sous son toit de verdure !

Déjà le rossignol fait retentir les bois.

Il sçait précipiter & ralentir sa voix ;

Ses accens variés sont suivis d'un silence

Qu'interrompt avec grace une juste cadence.

115 Immobile sous l'arbre où l'oiseau s'est placé ,

Souvent j'écoute encor & son chant a cessé.

Enfin dans les forêts la chaleur plus active

Redonne un libre cours à la sève captive.

Ce rapide torrent gêné dans ses canaux ,

120 Ouvrant , pour s'échapper , l'écorce des rameaux ,

Du bouton déployé fait sortir le feuillage ,

L'élève & le répand sur l'arbre qu'il ombrage.

Le chevreuil plus tranquille est caché dans les bois ;

Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.

125 La couleur qui rassemble & l'ombre & la lumière ,

Ce vêtement nouveau de la nature entière ,

Réjouit à la fois & repose mes yeux

Que fatigue au Printems l'éclat nouveau des cieux.

O vallons ! ô côteaux ! champs heureux & fertiles ;

130 Quels charmes ces beaux jours vont rendre à vos asyles.

O de quel mouvement je me sens agité ,

Quand je reviens à vous du sein de la cité !

Je sens renaître en moi le plaisir , l'espérance ,
Et ce doux sentiment d'une heureuse existence
135 Que le monde frivole où j'étois entraîné ,
Et son luxe & ses arts ne m'avoient point donné.
Tout me rit , tout me plaît dans ce séjour champêtre ;
C'est-là qu'on est heureux sans trop penser à l'être.

Je ne jouis pas seul. Le retour du Printems
140 Vient d'inspirer la joie aux citoyens des champs :
Les entends-tu , Doris , bénir leur destinée ,
Et saluer en chœur l'aurore de l'année ?
Vois-tu l'activité , l'espoir de son bonheur
Eclater dans les yeux du jeune Agriculteur ?

145 Content de voir finir les jours de l'indolence :
Il veut par le travail mériter l'abondance ;
Il se plaît dans sa peine : il craint la pauvreté ;
Mais il craint plus encor la triste oisiveté.
Tandis que sous un dais la mollesse assoupie

150 Traîne les longs moments d'une inutile vie ,
Il dompte , en se jouant , ce taureau menaçant
Qui résiste avec crainte & cède en mugissant ;
Et le soc enfoncé dans un terrain docile ,
Sous ses robustes mains ouvre un sillon facile.

155 Il va semer ces grains si chers aux animaux ,
Compagnons éternels de ses nobles travaux ;
La herse , en les couvrant , sous la glèbe amollie ,
Assure le dépôt qu'à la terre il confie.

S'il a vu dans ses champs l'ivraie & les chardons
 160 Opprimer le froment, usurper les sillons,
 Il appelle au travail sa compagne fidelle.

Elle assemble aussi-tôt ses enfants autour d'elle;
 L'aîné le fer en main va devancer ses pas;
 Le plus jeune fourit emporté dans ses bras,
 165 Et tous avant l'aurore ils vont loin du village
 Délivrer le froment étouffé sous l'herbage.

L'enfant laborieux, mais novice en son art,
 Suit sa mère en aveugle, & l'imite au hasard;
 Et le fer, que conduit sa main mal assurée,
 170 Blesse la jeune plante à Cérès consacrée.
 Il voit autour de lui ses frères empressés
 Rassembler en monceaux les cailloux dispersés.
 Tous de leurs vains travaux relèvent l'importance,
 Et chacun d'eux alors croit fortir de l'enfance :

175 La mère d'un souris flatte leur vanité,
 Applaudit à leur zèle, excite leur gaité,
 Et d'un œil satisfait les voit sur la verdure
 S'agiter, se jouer, croître avec la nature.

Mais les moments sont chers, les beautés du Printemps
 180 Se succèdent en foule, & brillent peu d'instants,
 Jouissons, le tems vole, & Flore nous appelle.

Le soleil entouré d'une splendeur nouvelle
 Va dans sa route oblique embrâser les Gémeaux;

Conduit par la Pléiade il fort du sein des eaux ,
185 Sur nos champs embellis prodigue la lumière ,
Et semble avec plaisir prolonger sa carrière ;
Des tapis de verdure il fait sortir les fleurs ;
Il nuance , varie , anime les couleurs ;
Déjà sur le rempart qui défend la prairie
190 La rose est en bouton , l'aubépine est fleurie.
J'ai vu la marguerite étalant ses beautés ,
Son cercle émaillé d'or , ses rayons argentés.
Ici le Primevère élève sur la plaine
Ses grappes d'un or pâle , & sa tige incertaine.
195 Heureux ! cent fois heureux l'habitant des hameaux ,
Qui dort , s'éveille , chante à l'ombre des berceaux ,
Et ravi des beautés qu'il voit dans la campagne ,
Du plaisir qu'il éprouve avertit sa compagne !
Eglé va consulter dans le ruisseau voisin
200 Quelle fleur doit orner ou sa tête ou son sein ;
Ces trésors du Printems semés sur la verdure
Sont pour elle un tribut qu'il doit à sa parure.
Naïffez , brillantes fleurs , sur ces vastes guérets ,
Couronnez ces vergers , égayez ces forêts ,
205 Réjouissez les sens , & parez la jeunesse ;
En donnant les plaisirs , promettez la richesse.
Tempère , Astre du jour , le feu de tes rayons ,
Ne brûle pas ces bords que tu rendis féconds ;
Sans dissiper leurs eaux échauffe les nuages ,

- 210 Et que la douce ondée-arrose nos rivages.
 Ah ! Doris , c'est alors qu'il faut voir le Printems !
 Hâtons-nous , quittons tout : les vieillards , les enfans ,
 Pour voir tomber des cieus la vapeur printanière
 Sont déjà rassemblés au seuil de leur chaumière.
- 215 Hélas ! ils ont tremblé que l'excès des chaleurs
 Ne consumât les fruits desséchés sous les fleurs ,
 Ne flétrît dans les prés l'herbe qui vient de naître ,
 Et ne retînt caché l'épi qui va paroître.
 Mais ils ont vu pâlir le disque du soleil ;
- 220 Cet Astre , en s'élevant de l'Orient vermeil ,
 Paroît environné d'une vapeur légère
 Qui monte dans les cieus , s'étend sur l'hémisphère ,
 Et sans troubler les airs répand l'obscurité.
 Le feuillage du saule est à peine agité ,
- 225 Et les foibles roseaux ne courbent point leurs têtes.
 On n'entend point ces bruits précurseurs des tempêtes ,
 Les troupeaux sans frayeur s'écartent des hameaux ,
 Et l'oïseau dans les bois chante sous les rameaux.
 La nue enfin s'abaisse , & sur les champs paisibles
- 230 Distille sa rosée en gouttes insensibles :
 Je ne vois point les flots de sa chute ébranlés ,
 Ni leur sein sillonné de cercles redoublés ;
 A peine je l'entends dans le bois solitaire
 Tomber de feuille en feuille & couler sur la terre :
- 235 Jusqu'à la fin du jour la tranquille vapeur

Sur les champs ranimés dépose la fraîcheur.
Le soleil au couchant dore enfin nos rivages,
Il seme de rubis le contour des nuages :
La campagne étincelle ; un cercle radieux
240 Tracé dans l'air humide unit la terre aux cieus.
Mais bientôt les vapeurs où brilloit la lumière
Suivent le globe ardent qui finit sa carrière.
La nuit, qui sur son char s'élève au firmament,
Amène le repos , suspend le mouvement ;
245 Et le bruit foible & doux du zéphir & de l'onde
Se fait entendre seul dans ce calme du monde.
Ce murmure affoupit les sens du Laboureur ;
Les spectacles du jour ont réjoui son cœur ;
Il a vu sur ses champs descendre l'abondance ,
250 Et des songes flatteurs , enfans de l'espérance,
Lui rendent les plaisirs qu'interrompt son sommeil.
Mais quels brillants tableaux étonnent son réveil !
Quel éclat ! quels parfums ! quels changemens rapides !
L'épi s'est élancé de ses tuyaux humides :
255 Les arbuttes des champs , tous les arbres féconds
Opposent leurs couleurs aux couleurs des gazons ;
Et leur tige à travers la blancheur la plus pure
Laisse de son feuillage échapper la verdure.

O que l'homme est heureux ! qu'il doit être content
260 Des beautés qu'il admire & des biens qu'il attend!

L'espérance, Doris, descend sur ces campagnes,
Plane sur ces côteaui, vole sur ces montagnes,
Entre dans ces vergers ; & revient au Printems
Intéresser notre ame au spectacle des champs ;

265 De raisins & d'épis sa tête est couronnée,
Elle montre de loin les bienfaits de l'année,
Promet à tout mortel le prix de ses travaux,
Le plaisir au jeune homme, au vicillard le repos.

Je viens la retrouver dans ce vallon champêtre:
270 Elle m'y fait jouir des biens encor à naître ;
En vain je la cherchois dans ces tristes jardins
Où des vases brillants surchargent cent gradins,
Où languit enchaîné dans sa prison de verre
Le stérile habitant d'une rive étrangère.

275 Qu'attendre, qu'espérer d'un théâtre de fleurs ?

La tulipe orgueilleuse étalant ses couleurs,
Le narcisse courbé sur sa tige flottante,
Et qui semble chercher son image inconstante,
L'hyacinthe azuré qui ne vit qu'un moment,

280 Des regrets d'Apollon fragile monument,
Ne valent pas pour moi les fleurs d'un champ fertile.

Le beau ne plaît qu'un jour, si le beau n'est utile.
Au pied de ces tilleuls, sous ces vastes ormeaux,
Dont jamais aucun fruit n'a chargé les rameaux,
285 J'ai regretté souvent ces vergers où Pomone
M'annonçoit au Printems les bienfaits de l'Automne ;

Dans ces murs, ces lambris, dont j'étois entouré,
Mon esprit inquiet se trouvoit resserré :
Ils bornent à la fois l'espérance & la vue ;
290 J'y regrettois des champs l'opulente étendue ,
Les moissons & les bois, les prés & les vallons ,
Des troupeaux suspendus à la cime des monts ,
Le pampre des côteaux. La nature féconde
Varie à chaque instant le théâtre du monde ;
295 Et nous, dans nos enclos stérilement ornés ,
Nous voulons l'affervir à nos desseins bornés :
Là, j'admire un moment l'ordre, la symétrie ,
Et ce plaisir d'un jour est l'ennui de la vie.

Oh ! que j'aime bien mieux ce modeste jardin
300 Où l'art en se cachant fécondoit le terrain ,
Où, parmi tous les biens, le luxe & la parure
Sembloient un don de plus, un jeu de la nature.
Raimond le gouvernoit ; Roi de ses plants nombreux ,
Content de son empire, il y vivoit heureux.
305 Six arpents composoient son modique héritage :
Les flancs d'une colline en repouffoient l'orange ,
Et recourbés en arc embrassoient un vallon
Où mûrissoit la figue à côté du melon ;
Là, sur un sable d'or une onde pure & vive
310 Poursuivoit librement sa course fugitive ,
Distribuoit la sève aux plants du potager ,

Baignoit, en murmurant, les arbres du verger,
Et formoit un bassin, dont la perche dorée
Troubloit, en se jouant, la surface azurée;

315 Le faule, ami des eaux, l'entouroit d'un lambris.

Les regards du soleil, le ruisseau, les abris
Fécondoient à l'envi ce lieu simple & champêtre.
Sa richesse étonnoit l'œil même de son maître.

Raimond y recevoit le tribut des cités,

320 Et ses mets abondants n'étoient point achetés.

Mais le fils du vicillard, sa plus chère espérance,
Lindor, dans l'âge heureux qui succède à l'enfance,

Sans la connoître encor cherchant la volupté,

Un jour vit dans les champs une jeune beauté

325 De guirlandes de fleurs composer sa coëffure.

Auprès d'elle un vicillard assis sur la verdure,

1 D'un vallon parfumé respiroit les odeurs,

Et la jeune beauté lui présentoit des fleurs.

Lindor aima. Bientôt de retour chez son père

330 Il trouve leur enclos trop simple, trop austère;

Il y manque des fleurs. Autour de son jardin

Il élève d'abord le myrte & le jasmin;

Aux plants du potager la jonquille est mêlée;

Sur les bords d'un sentier monte la giroflée;

335 La fraise auprès des eaux fleurit avec l'œillet.

Lindor cueille des fleurs qu'il assemble en bouquet;

Il les porte à Glicère, à la beauté qu'il aime;

Aux jardins de Lindor elle en cueille elle-même :
Il veut les rendre alors plus rians & plus beaux.
340 Il fait monter , tomber & serpenter les eaux ;
Il les fait disparoître. Il sçait l'art de surprendre
Par des plants , des aspects qu'on ne doit point attendre.
Dans ce jardin fécond l'odorat est flatté ,
Les yeux sont satisfaits & le goût est tenté ,
345 Tout plaît aux sens , au cœur , & tout charme Glicère.

Lindor apprend enfin que lui-même a sçu plaire.
Ils craignirent bientôt des témoins indiscrets ;
Il fallut des berceaux , des asyles secrets.
On vit le chevre-feuil & le pampre flexible
350 Composant de concert une alcove paisible
Sous leurs rameaux unis , sous leurs fleurs en festons ,
Dérober au grand jour des fleurs & des gazons.
Ce terrain plus riant , plus riche & plus fertile ,
Ne présentoit le beau qu'à côté de l'utile.
355 Raimond dans son jardin travailloit plus gaiment ,
Glicère y va combler les vœux de son amant ;
Au père de Lindor elle a conduit son père.
Sous des berceaux fleuris , asyles du mystère ,
Les vieillards enchantés unirent leurs enfans.
360 Cet hymen , ces beaux lieux , ces charmes du Printems ,
Leur rendant l'espérance & de jeunes pensées ,
Leur sang se rallumoit dans leurs veines glacées ,
Et portoit dans leurs yeux le feu de la santé.

Charme de la jeunesse , ame de la beauté ,
 365 Compagne du travail & de la tempérance ,
 Santé , premier des biens , trésor de l'indigence ,
 Soutien de nos vertus , source de nos desirs ,
 Toi , sans qui la nature offre en vain les plaisirs ,
 Tu reviens consoler , dans la saison nouvelle ,
 370 Le mourant qui s'éteint , le vicillard qui t'appelle .

Jadis j'ai vu mes jours s'avancer vers leur fin ;
 Un art souvent funeste , & toujours incertain ,
 Alloit détruire en moi la nature affoiblie ;
 Le retour du Printems me rendit à la vie ,
 375 Je me sentis renaître ; & bientôt sans effort ,
 Soulevé sur ce lit d'où s'écartoit la mort ,
 J'embrassai ces amis dont les soins pleins de charmes
 Suspendoient mes douleurs , dissipoient mes alarmes :
 Je revis mes vergers , ce ruisseau , ces forêts ,
 380 Que j'avois craint long-temps de perdre pour jamais .
 O que l'ame jouit dans la convalescence !
 Je ne pouvois rien voir avec indifférence ;
 Mes yeux étoient frappés d'un papillon nouveau :
 Cét insecte , disois-je , est sorti du tombeau ;
 385 De sa cendre féconde il tire un nouvel être ;
 La nature à tous deux nous permit de renaître .
 Sur la fleur du tilleul , sur la rose ou le thim ,
 Si je voyois l'abeille enlever son butin ,

Elle revient, disois-je , errer sur ce rivage ,
390 Après avoir languï dans un long esclavage ,
Et moi , je viens m'unir à tant d'êtres divers ,
Et reprendre ma place en ce vaste univers.
J'allois me pénétrer des rayons de l'aurore ;
J'allois jouir du jour avant qu'il pût éclore ;
395 J'étois pressé de voir , pressé de me livrer
Au plaisir de sentir , de vivre & d'admirer.
Je tressaillois , Doris , au moment où ma vue
Pénétrant par degrés dans la sombre étendue
Démêloit les couleurs , & distinguoit les lieux.
400 Les objets confondus s'arrangeoient sous mes yeux :
D'abord des monts altiers la surface éclairée
Se présentoit de loin de vapeurs entourée ;
Un faisceau de rayons détaché du soleil
Couloit rapidement sur l'horison vermeil ,
405 Et l'astre lumineux s'élançant des montagnes ;
Jettoit ses réseaux d'or sur les vertes campagnes.
O toi qui m'as rendu la pensée & les sens
Marche , éclaire le monde , & prodigue au Printems
Des charmes , des plaisirs dont je jouis encore.
410 C'est ainsi qu'au moment qui succède à l'aurore ,
De l'orient en feu j'admirois les beautés ,
J'admirois les gazons , les ruisseaux argentés ,
Et le jeu des rayons dans ces perles liquides
Que dépose la nuit sur les vallons humides.

- 415 Les vents qui murmuroient dans les arbres voisins ,
 M'apportant les parfums des champs & des jardins ,
 Mes sens étoient charmés , & mon ame ravie
 Croyoit sentir la sève & respirer la vie.
- J'entendis tout-à-coup un mélange de voix
- 420 RaISONNER dans la plaine , éclater dans les bois ;
 Le berger ranimoit les chalumeaux antiques ;
 La pauvreté contente entonnoit des cantiques ;
 La bélante brebis , le taureau mugissant ,
 Vers les monts émaillés couroient en bondissant.
- 425 Cependant les oiseaux errants dans les bocages ,
 Remplissoient de chants gais les voûtes des ombrages ;
 L'insecte , en bourdonnant , murmuroit son plaisir.
- Ces sons qu'à mon oreille apportoit le zéphir ,
 Les campagnes , les cieux , la nature embellie ,
- 430 Tout me félicitoit du retour à la vie ;
 Et moi , je renaissois pour voir un monde heureux.
 Ma voix mêloit ses chants aux chants harmonieux
 Qui célébroient l'aurore & la saison nouvelle.
- O combien ces concerts , la joie universelle ,
- 435 Augmentoient à mes yeux les charmes du Printems !
 J'associais mon cœur à tous les cœurs contents ;
 Je m'égalais , Doris , à cet Être suprême ,
 Heureux par le bonheur de tant d'êtres qu'il aime ;
 Il jouit dans nos cœurs , c'est-là sa volupté ;
- 440 Il jette dans l'espace un regard de bonté ,

Et parcourt d'un coup-d'œil ces campagnes profondes ,
Pour y voir le plaisir animer tous les mondes.

Ah ! c'est ici , Doris , qu'il doit fixer les yeux.

Vois , admire , jouis. . . O jours délicieux !

445 Le Printems dans sa gloire embellit tous les êtres.

Animaux , végétaux , tout dans ces lieux champêtres

Arrive en ce moment au jour de sa beauté.

Déjà près du cancer le soleil est monté ;

Ce ciel tranquille & pur que blanchit la lumière

450 En réfléchit l'éclat sur la nature entière.

Tandis que ce grand astre aux deux tiers de son tour

Est encor loin des mers où s'éteindra le jour ,

Arrêtons-nous , Doris , au bord de ce bocage ,

Et du terre émaillé que ce vieux chêne ombrage ,

455 Regardons ces côteaux l'un à l'autre enchaînés ,

Et ces riches vallons de pampres couronnés.

Vois dans ces champs , ces bois , la nature affranchie

Se livrer librement à sa noble énergie ,

Répandre autour de toi ses bienfaits au hasard ,

460 Et son luxe échapper aux entraves de l'art.

Contemple cette plaine & riante & féconde ,

Qui semble un autre Eden , & le jardin du monde :

Là , Bacchus a cédé la campagne à Cérès ,

Vertumne avec Pomone ombragent ces guérets ;

465 Vois ces arbres en fleurs , de leur cime agitée

- Verfer sur les fillons une pluie argentée ,
Les rubis du pavot qu'emportent les zéphirs ,
Et le bleuet flottant qui sème ses saphirs :
Ici , les églantiers ont deffiné la route
470 D'un ruisseau qui serpente égaré sous leur voûte ;
Plus loin l'astre du jour , les champs & les côteaux
Ont pris du mouvement & tremblent dans ces eaux
Dont le reflet brillant se peint sur la verdure.
Mais aujourd'hui , Doris , est-il dans la nature
475 Des prés , des champs , des bois sans grace & sans beauté ?
Est-il dans ces beaux jours un jour sans volupté ?
Et c'est dans ces moments que les Rois de la terre
Évoquent des enfers le démon de la guerre !
C'est lorsque le Printems , précédé des zéphirs ,
480 Des monts chargés de fleurs appelle les plaisirs ,
Que la voix des tirans nous appelle au carnage !
Leurs esclaves cruels , ministres de leur rage ,
Sur des bords consacrés aux transports les plus doux ,
Vont lancer le tonnerre & tomber sous ses coups.
485 Là , le jeune guerrier s'éclipse à son aurore ;
Il rougit de son sang la fleur qui vient d'éclorc ,
Et tourne ses regards vers l'aimable séjour
Où le rappelle en vain l'objet de son amour ;
Les regrets dont sa mort sera bientôt suivie
490 Ajoutent dans son cœur au regret de la vie.
Là , périt un héros , le modèle & l'appui

D'enfants infortunés qui n'espéroient qu'en lui.
Peut-être dans l'Etat que défendit leur père ,
Ils souffriront un jour l'opprobre & la misère :
495 Il meurt en prononçant les noms de ses enfants.

La fureur & la mort volent dans tous les rangs ,
La discorde implacable entassant ses victimes ,
Y foudroie au hazard des guerriers magnanimes ,
Des lâches au combat par la crainte entraînés ,
500 D'utiles citoyens , des brigands effrénés.

Satellites des Rois , assassins mercénaires ,
Immolez , s'il le faut , ces monstres sanguinaires
Dévoués comme vous aux fureurs des tyrans ;
Mais respectez du moins des mortels innocents.
505 Pourquoi poursuivre , hélas ! ce citoyen champêtre ,
A travers les moissons que ses mains ont fait naître ?
Quel horrible plaisir enivre ces vainqueurs !
Au cri de la nature a-t-il fermé les cœurs ?

Sur les toîts des hameaux qu'il embrase avec joie ,
510 L'un fuit d'un œil content le feu qui se déploie ;
L'autre le front poudreux , le bras ensanglanté ,
Profanant le plaisir , outrageant la beauté ,
Vient d'arracher la fille à sa mère tremblante ,
Et massacre l'amant aux yeux de son amante.

515 Ceux-ci vont dépouiller , dans le champ des combats ;
Leurs compagnons mourans qui leur tendent les bras.
O féroces humains ! ô honte ! ô barbarie !

Mais un Roi juste & sage a calmé leur furie.
 Des peuples éclairés & polis par les arts
 520 Ne vont plus s'égorger sous les drapeaux de Mars.
 Et déjà le Printems ne craint plus que la guerre
 Ravage les beautés qu'il prodigue à la terre.

Amour, c'est pour toi seul qu'il orne l'univers;
 Viens remplir de tes feux l'air, la terre & les mers.
 525 Des graces, des plaisirs, source aimable & féconde,
 Principe de la vie, ame & ressort du monde,
 Enflammes, réunis les êtres dispersés;
 Rends heureux l'univers, qu'il aime, & c'est assez.
 Par l'excès des plaisirs fais sentir ta puissance;
 530 La nature est enfin digne de ta présence;
 Jeune, riante & belle, elle attend tes faveurs,
 Ton trône est préparé sous des berceaux de fleurs,
 Des chants multipliés dans les airs se confondent,
 Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.
 535 Je vois les animaux l'un vers l'autre accourir,
 S'approcher, s'éviter, se combattre & s'unir:
 Ils semblent inspirés par une ame nouvelle,
 Et le feu du plaisir dans leurs yeux étincelle.

Le coursier indocile, inquiet, agité,
 540 Échappe en bondissant au frein qui l'a dompté;
 Du haut de la colline il porte au loin la vue,
 Il cherche un seul objet dans la vaste étendue.

La génisse mugit de vallons en vallons ,
Et le taureau fougueux fuit fes pas vagabonds.

545 Par les fons étouffés d'un lugubre murmure
Il révèle aux échos le tourment qu'il endure.

La bergère effrayée entend les loups cruels
Annoncer en hurlant leurs plaisirs mutuels.

Amour , tu fçais dompter l'infinct le plus sauvage :

550 Le tyran des déferts entouré de carnage ,
Dans les sables brûlans , au fond des antres sourds ,
Exprime en rugiffant fes féroces amours.

A fes horribles feux fa compagne fenfible ,
Lui répond par un cri lamentable & terrible ;

555 Leur long rugiffement retentit dans les airs ,
Et trouble dans la nuit le calme des déferts.
Enfin le couple affreux s'unit dans l'ombre obscure ,
Et femble en jouiffant menacer la nature.

Le tigre à tes faveurs a long-tems réfisté ,
560 Il sembloit à regret sentir la volupté ;
Au plus doux des plaisirs mêlant fa barbarie ,
Il careffe en grondant fon amante en furie.

Mais dans ces champs, ces bois, fur le toit des hameaux,
Des fentiments plus doux animent ces oifeaux.

565 Je les vois s'emprefser autour de leurs amantes ,
Et les yeux enflammés , les ailes frémiſſantes ,
Par des foins , par des chants , demander du retour ,

Inspirer le plaisir , & mériter l'amour.

Sur ce dôme azuré la colombe amoureuse
570 A son amant chéri se montre dédaigneuse ;
Il cherche à se parer des couleurs de son sein ;
Et change en s'agitant leur émail incertain :
Le dédain l'éloignoit , un coup-d'œil le rappelle.

L'aigle entouré des feux dont l'olimpe étincelle ,
575 Suit , atteint son amante , & jouit dans les cieux.

Le moineau téméraire , ardent , impétueux ,
Vole à l'objet qu'il aime. Il presse , il sollicite ,
D'un moment de rigueur il s'indigne , il s'irrite ;
Le délai le consume , & l'instant des plaisirs
580 N'est pour lui qu'un passage à de nouveaux desirs.

Le cygne a déployé ses ailes argentées ,
Et sillonnant les eaux mollement agitées ,
Aux yeux de son amante étalant sa beauté ,
Navige avec orgueil , flotte avec majesté.

585, Voyez sous ces rameaux ces tendres tourterelles
Nourrir de cent baisers leurs ardeurs mutuelles ,
Et par des sons touchans , un murmure enflammé ,
Exhaler le plaisir d'aimer & d'être aimé.

Se voir est leur bonheur , & l'amour est leur vie.

590 Des chants de son amant Philomèle ravi ,
L'écoute , s'attendrit , & cède à ses desirs ;
Il a chanté pour plaire , il chante ses plaisirs.
Sur la feuille naissante un insecte invisible

Poursuit avec ardeur un être imperceptible ;
595 Les atomes vivans s'unissent dans les airs ,
Tandis que la baleine & les monstres des mers
Quittent en bondissant leurs cavernes humides ;
On les voit s'élançer sur les plaines liquides ,
Et dans les flots tremblants se suivre & s'abîmer.

600 Tout délire & jouit ; l'homme seul sçait aimer.
Il est souvent des sens l'esclave involontaire ,
Mais à son cœur sensible un cœur est nécessaire.

L'amour dans ces oiseaux meurt avec le Printems ;
L'amour chez les humains revient dans tous les tems
605 Consoler les douleurs dont l'ame est poursuivie ;
Il embellit l'aurore & le soir de la vie.
D'un sentiment confus dès l'enfance agité ,
L'homme a connu l'amour même avant la beauté.
Du vicillard , la beauté reçoit encor l'hommage ,
610 Il vient , en rougissant , vanter son esclavage ,
Et des ans auprès d'elle oubliant le fardeau ,
Semer de quelques fleurs les bords de son tombeau.

Mais c'est dans les beaux jours de l'ardente jeunesse
Que l'amour fait sentir sa fougue & son ivresse ,
615 Sur-tout dans ces moments où les feux du Printems
Secondent ceux de l'âge & la force des sens ;
Des charmes les plus doux l'image retracée ,
Revient à chaque instant occuper la pensée ;

Les sens n'ont qu'un objet, le cœur qu'un sentiment ;
620 Le besoin du plaisir est alors un tourment.

Amour, charmant amour, la campagne est ton temple ;
Là , les feux d'un ciel pur , le penchant & l'exemple ,
Le doux esprit des fleurs , le souffle du zéphir ,
Les concerts amoureux , tout dispose au plaisir ;
625 Tout le chante , le sent , l'inspire & le partage.
Les vergers , les hameaux , le chaume & le treillage ,
Les bosquets détournés , les vallons ténébreux ,
Tout devient un asyle où l'amour est heureux.

Ici , dans leur enfance , au fond de la feuillée ,
630 Et sur la mousse fraîche & mollement enflée ,
En se baissant sans cesse , Hylas & Licoris
Attendent que l'amour éclaire leurs esprits.
L'abeille au fond des fleurs goûte moins de délices
A pomper le nectar qu'enferment leurs calices ,
635 Et dans son vol léger , l'amoureux papillon
Donne moins de baisers aux roses d'un vallon.

Là , dans un bois fleuri , Chloé timide & tendre
Opposoit la pudeur aux transports de Sylvandre ;
Mais ces oiseaux unis qui courbent ces rameaux ,
640 Ces accens de l'amour dans tous les animaux ,
Cette molle douceur dans les airs répandue ,
Porte la volupté dans son ame éperdue :

L'incarnat de son teint , ses regards languissans
De l'amoureux Sylvandre ont égaré les sens ;
645 Sourd à de foibles cris , à des refus timides ,
Ses yeux étincelans & ses lèvres avides ,
Errent rapidement de beautés en beautés.
Enchaînés l'un à l'autre , ivres de voluptés ;
Tous leurs sens enflammés au même instant jouissent.

650 Ces amans plus heureux que les vertus unissent ,
Et dont les sentimens profonds , purs & constants ,
Résistent aux faveurs , sont respectés du tems ,
Au plaisir de s'aimer trouvent de nouveaux charmes :
Un doux ravissement leur fait verser des larmes ;
655 Enchantés du présent , calmes sur l'avenir ,
Savourant du passé l'aimable souvenir ,
L'un & l'autre rend grace à l'objet qu'il adore ,
Et ne demande au ciel qu'un cœur plus tendre encore.
A la douce clarté des flambeaux de la nuit ,
660 Sous un berceau de myrthe où l'amour les conduit ,
Au chant des rossignols dont les voix se répètent
Leurs baisers , leurs soupirs , leurs ames se confondent :
Ils jouissent encor dans le calme des sens.

Cependant ces desirs sans cesse renaissans ,
665 Ces chaînes de l'amour , ces ardeurs mutuelles ,
Vont donner l'existence à des races nouvelles.
J'ai vu dans la forêt les couples des oiseaux ,

A leur postérité préparer des berceaux.

Sur les germes naissants la mère est établie ,

670 Et le feu de son sein les dispose à la vie :

Ils vont briser leurs fers , ils vont jouir du jour.

Ce moment à la terre annonce un autre amour ,

Il a ses voluptés , ses transports , son ivresse.

Sentiment vif & pur , généreuse tendresse ,

675 Protégez , conservez les êtres animés ;

Nés pour aimer un jour , qu'ils soient d'abord aimés ;

Le plus grand des plaisirs leur donna la naissance ;

Qu'un souvenir si doux attache à leur enfance.

D'un être foible encor qu'un autre soit l'appui ;

680 Qu'il prodigue les soins qu'on prodigua pour lui.

A l'amour maternel la nature confie

Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

O Jeunesse des bois , sortez de vos berceaux ,

Mélez-vous dans les airs aux peuples des oiseaux ;

685 Parcourez la campagne ; errez sous la verdure ,

Jouissez de vos biens , possédez la nature ,

Tous ses fruits sont à vous : le flambeau de l'Été

Avance les moments de leur maturité ,

Et déjà le trésor des richesses champêtres

690 Offre des aliments à la foule des êtres.



NOTES.

PAGE 40.

Je viens de leur richesse avertir les humains ,
Des plaisirs faits pour eux leur tracer la peinture ,
Leur apprendre à connoître , à sentir la nature.

C'est dans cet esprit que ce Poëme est composé , on y fait sentir par-tout le prix des plaisirs simples , purs , faciles & trop négligés. Pour jouir de ces plaisirs , la plupart des hommes manquent de lumières , d'attention ou de liberté. Auroit-il été indigne des moralistes d'entrer dans quelques détails sur les sensations & les sentimens agréables dont la suite fait le charme de la vie ? Mais peut-être n'a-t-on pu encore s'occuper assez des vérités d'usage ? Le genre humain vient de passer à travers quinze siècles de ténèbres ; quand il a commencé à en sortir , il a plus cultivé le raisonnement que la raison. De puissans génies ont employé leurs forces à donner de nouveaux fondemens aux opinions reçues , que de puissans génies se bornent à renverser. Le temps d'édifier n'est peut-être pas arrivé. Il me semble que ce n'est guères encore qu'en combattant des erreurs qu'on établit des vérités , & que les meilleurs livres n'éclairent que parce qu'ils détrompent.

41. Sous un ciel ténébreux Borée & le Zéphire ,
Des campagnes de l'air se disputent l'empire.

Le Zéphire est ici le vent du midi , & il est quelquefois très-violent. Voyez l'Iliade , Liv. 4. *comme lorsqu'un*

pasteur assis sur un cap élevé voit les nuages s'avancer des extrémités de l'Océan, & traverser la plaine liquide, emporté par les coups du violent Zéphir, &c. Les Zéphirs signifient toujours des vents frais & doux ; on donne quelquefois le même sens au singulier, Zéphir.

43. Brillant astre du jour de climats en climats,
Tu poursuis en vainqueur les ombres, les frimats.

On a suivi dans ce Poëme le systême de Ptolémée ; non qu'il ait encore des partisans ; mais parce qu'il est le systême que persuade la vue. Or, ce n'est qu'en parlant aux sens qu'on frappe l'imagination, ce qui est l'objet de tout Poëme ; de plus, le systême de Ptolémée est encore d'usage dans la sphère armillaire, où l'on place la terre dans le centre du monde, quoiqu'on soit bien sûr qu'elle décrit une ellipse autour du soleil.

44. L'élève & le répand sur l'arbre qu'il ombrage.
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.

Virg. Géorg.

44. Je ne vois plus l'oiseau dont j'écoute la voix.
And the birds sing concealed.

Thomson.

44. La couleur qui rassemble & l'ombre & la lumière.

Thomson dit, en parlant de la verdure :

United light and shade.

45. Vois-tu l'activité, l'espoir de son bonheur ?

Les animaux & l'homme éprouvent autant que les

arbres & les plantes , les effets de ce moment où le soleil nous lançant des rayons moins obliques , rend la chaleur à nos climats , & ranime ces esprits & ces liqueurs qui sont la sève des végétaux sensibles , comme il anime la sève de la luzerne & du chêne. Les temps humides & sans chaleurs de la fin de l'Automne & de l'Hiver affoiblissent dans les hommes la vivacité des perceptions , la rapidité des idées , l'activité de l'ame & des sens. Les hommes sentent moins vivement leur existence , & par cette raison ils ont moins de gaieté , d'espérance , de résolution , de sentiments énergiques. Le retour de la chaleur nous donne une activité physique , une tendance au mouvement , plus de force & de vie , & le besoin de faire usage de nos facultés.

47. Heureux ! cent fois heureux l'habitant des hameaux.

» Je ne souhaite point de posséder les richesses de
» Pélops , ni de courir plus vite que les vents ; mais je
» chanterai sous cette roche , te pressant entre mes bras ,
» & regardant en même-temps la mer de Sicile ». *Théocrite Idyle 15.*

47. Réjouissez les sens , & parez la jeunesse.

L'odorat nous donne des sensations plus intimes , un plaisir plus immédiat , plus indépendant de l'esprit que le sens de la vue. Nous jouissons profondément d'une odeur agréable , au premier instant de son impression ; le plaisir de la vue tient plus aux réflexions , aux desirs qu'excitent les objets aperçus , aux espérances qu'ils font naître , &c. Il y a pourtant un plaisir attaché à

l'exercice de ce sens : c'est celui que nous donnent les couleurs douces , ou plusieurs couleurs vives qui s'adou-
cissent par leur mélange. Les surfaces rondes & polies ,
celles des corps dont les formes diminuent ou augmen-
tent par des gradations sensibles , sont aussi très-agréables
à la vue ; mais c'est uniquement par le plaisir qu'elles
promettent au sens du tact.

50. L'espérance , Doris , descend sur ces campagnes.

Le Printems est la saison des promesses de la nature :
L'espérance que nous donnent ces promesses , n'est point
accompagnée d'impatience. 1°. Parce qu'elle est vague ,
& qu'elle se porte sur une multitude d'objets. 2°. Parce
que nous avons alors plusieurs jouissances nouvelles , les
odeurs , la beauté des fleurs , le chant des oiseaux , &
par - tout le spectacle du plaisir. Cette espérance n'est
point accompagnée d'inquiétudes. 1°. Parce qu'elle se
porte , comme je viens de le dire , sur plusieurs objets.
2°. Parce qu'elle est fondée , & que la nature nous trompe
rarement. Enfin cette espérance est souvent un sentiment
vif & délicat , parce que nous avons au Printems plus
de sensibilité & de gaieté.

50. Promet à tout mortel le prix de ses travaux.

La plupart des moralistes comptent au nombre de
nos maux les fausses espérances : ils oublient que tant
qu'elles durent elles donnent des plaisirs véritables , &
que l'homme détrompé qui les perd les remplace par
d'autres espérances. Ils comptent pour rien les illusions
agréables , les sentimens doux que l'espérance répand

sur tout le cours de la vie. Elle change la fatigue même en jouissance ; elle attache du plaisir , aux soins , aux jeux , à l'action , aux affaires.

La vieillesse n'ôte pas les espérances , mais elle les borne ; le vieillard espère encore le plaisir du lendemain , celui de la semaine , de l'année même qui doit suivre , & si ses espérances sont moins étendues , elles sont plus rarement trompées.

Ce n'étoit pas par pudeur que Phryné ne recevoit ses Amants que la nuit , elle retardoit jusqu'au soir la jouissance des plus grands plaisirs , afin que chaque moment du jour fût embelli par l'espérance.

51. J'y regrettois des champs l'opulente étendue ,
Les moissons & les bois , les prés & les vallons ,
Des troupeaux suspendus à la cime des monts ,
Le pamprc des côteaux.

Le premier qui transporta la symétrie dans les jardins , fut un Architecte , qui voulut trop étendre les limites de son art , faute de les connoître. Il vit qu'en prolongeant , alignant , ceintrant des masses de verdure , en faisant couler les eaux dans de longs parallelogrammes , en les faisant jaillir en ligne droite , & retomber au centre d'un cercle parfait , il étonnoit , on l'admire , & si son talent fut employé dans de grands espaces où il devoit produire beaucoup d'effet , sans doute il s'admira lui-même.

Le Nôtre porta son art à la perfection dans les jardins de Versailles , des Thuilleries , & dans ceux de plusieurs

riches particuliers ; on eut alors dans ces jardins quelques-uns des plaisirs que l'architecture peut donner.

Louis XIV souvent admiré avec justice étoit plus souvent encore imité ridiculement ; il n'y eut guères de Seigneur Châtelain & de Propriétaire de petite maison de campagne , qui ne fit faire ses jardins d'après ceux de Versailles.

Mais l'architecture est celui de tous les beaux arts qui donne le moins de plaisir aux sens , & qui touche le moins l'ame , si vous lui ôtez la grandeur & l'utilité , elle vous dit peu de chose ; ce n'est donc pas elle qu'il faut consulter pour embellir un terrain , c'est la peinture. Tandis que nos Architectes nous bâtissoient des jardins , les Païfagistes décoreoient depuis deux mille ans ceux de la Chine.

Les Païfagistes estimés des gens d'esprit choisissent & disposent la nature , pour produire certains effets. Les Pouffin , les Claude le Lorrain , les Vernet , ont songé à faire des impressions sur l'ame , & pour y réussir , il a fallu qu'ils connûssent l'homme & la nature , il a fallu que l'art de nous donner par les paysages des émotions agréables , tristes , voluptueuses , terribles , mélancoliques ou riantes , fût fondé sur une théorie ; elle étoit connue à la Chine : cette Nation avoit remarqué trois caractères principaux dans la nature , le riant , l'horrible , le romanefque , & elle donnoit ces caractères à ses jardins.

Sa théorie a été depuis perfectionnée par les Anglois ; la seule peinture du Paradis Terrestre dans Milton devoit les éclairer sur les moyens d'assembler & de

de placer les productions & les beautés naturelles ; mais c'est aux Païfagistes & aux Chinois qu'ils ont dû l'art de caractériser l'ensemble & les différentes parties de leurs jardins.

Pour le caractère principal, ils consultent d'abord la situation, le genre de pays qu'ils ont à décorer ; ils connoissent à merveille les effets des montagnes, des rochers, des escarpements, des forêts, des bocages, des torrents, des rivières, des ruisseaux, des cascades, des vallons, des côteaux, &c. ; & c'est en contrastant, combinant, mêlant, séparant ces différentes formes de la nature, selon que l'exige la situation, le genre du pays, qu'ils donnent à leurs jardins le mérite de faire sur votre ame telle impression, de lui inspirer tel sentiment.

Dans un terrain de quelque étendue il ne suffit pas de donner un caractère à l'ensemble, on retomberoit à quelques égards dans l'inconvénient des jardins arrangés par l'architecture, il faut caractériser les détails. Les différentes sortes de verdure, d'arbres & de plantes servent à fortifier le caractère du tout, & font quelquefois seuls le caractère des détails. Le pin est un arbre d'une verdure triste, le platane d'une verdure gaie, tel arbre est difforme par sa tige & ses rameaux, tel autre est d'une forme agréable, tous peuvent plaire quand ils sont placés pour produire un certain effet.

Il en est de même des différents genres de plantes & de fleurs.

Les Anglois ajoutent encore aux caractères de leurs jardins, par les bâtimens & les animaux. Ils placent des chèvres sur des rochers, des brebis sur une pelouse,

quelques daims dans un bocage , des colombes près d'un lieu charmant qui respire la paix & l'amour.

Dans un jardin qui a le caractère de la richesse & de la fécondité , ils placent de petites fermes. Ils élèvent des Temples de différents genres ; dans un endroit riant , celui de Vénus ; dans un paysage agréable , mais d'un caractère un peu plus sévère , celui de l'amitié ; dans un lieu majestueux , on trouvera les statues des grands-hommes ; dans un pays triste , on verra des ruines : ils font un grand usage de la fable , dont les Divinités président aux champs , aux troupeaux , aux faisons , &c. La nature prend quelquefois tous les caractères possibles autour du Temple de Pan , qui est son emblème.

Les Anglois , & les Chinois encore plus , mettent de l'attention au choix des pierres , des rochers , des cailloux qu'ils emploient , & il faut qu'ils conviennent au genre du bâtiment ou au terrain.

Non - seulement ils possèdent l'art des contrastes , mais ils possèdent l'art plus difficile de vous faire passer par une multitude de gradations & de nuances , de l'horrible au beau , du romanefque à la nature féconde & simple , du triste au gai , enfin d'un genre à l'autre. Ils savent mieux que nous faire usage des points de vue , les varier , les ménager , ils savent ne montrer du pays qui les environne que ce qui s'accorde ou contraste avec leurs jardins.

Les différentes parties de ces jardins ont donc de l'effet , les parties des nôtres n'en peuvent avoir.

Dans nos plus beaux jardins , l'effet principal de

l'ensemble , c'est l'étonnement , celui des jardins Anglois , c'est de vous donner une multitude d'idées & de réveiller en vous une foule de sentiments.

Dans nos jardins , l'esprit fait des promotions , des rapports ; dans les jardins Anglois , il voit des scènes , des tableaux , & il en imagine.

Les jardins François , avec leurs parallèles , leurs angles , & leurs cercles , semblent faits pour des Géomètres qui voudroient s'égayer , & les jardins Anglois pour des Poëtes ou des Philosophes sensibles.

Les nôtres se gravent d'abord dans la mémoire , ceux des Anglois vous inspirent le dessein de les étudier ; les nôtres sont imposants , les leurs sont intéressants.

Ceux des Anglois promettent de la fécondité & des productions de toute espèce , ils sont le luxe d'un peuple sage & citoyen.

Les nôtres ne rappellent que la puissance de l'art sur la nature , la richesse du propriétaire & sa personnalité , qui sacrifie les productions utiles aux hommes , à des formes arbitraires & à de stériles ornements.

Il y a sans doute quelquefois du mauvais goût dans les jardins de plusieurs Anglois , leur antipathie pour la ligne droite , vous fait trop souvent arriver par le plus long aux lieux où vous avez dessein d'aller. Ils imaginent trop souvent produire de grands effets avec de petits moyens. Plusieurs sacrifient trop les arbres utiles aux arbres d'une forme agréable , &c. ; mais , en général , le système de leurs jardins ne peut être que celui d'un peuple plein d'esprit , qui connoît & qui aime la nature.

51. Nous voulons l'affervir à nos desseins bornés.

La vue d'un grand & beau jardin , comme celui de Versailles , par exemple , nous donne un plaisir assez semblable à celui que nous donne la vue d'un bâtiment vaste & régulier ; dans l'un & dans l'autre nous admirons les proportions & la symétrie , qui nous facilitent le moyen d'enregistrer dans notre mémoire cette collection d'idées que nous venons d'acquérir ; le beau jardin nous plaît encore par les masses de verdure , couleur toujours agréable au sens de la vue , qui nous rappelle les promesses du Printems , & qui dans le temps des chaleurs nous annonce de la fraîcheur & de l'ombre. Ce jardin nous donne aussi une idée avantageuse de l'homme , qui a sçu disposer à son gré de la nature ; mais il nous la donne moins que l'architecture même la plus imparfaite. La masse des bâtiments est d'abord ce qui excite notre admiration ; elle tient la vue dans une forte tension , & la sensation se fortifie , parce qu'elle est continuée sans mélange d'autres sensations. Les pyramides d'Égypte arrêtent les yeux du voyageur , étonnent ses sens & lui inspirent une sorte de respect religieux. Après les avoir long-temps observées sans un sentiment distinct , il se dit : » Voilà » pourtant ce que l'homme a fait «. Il ne tarde pas à ajouter : » Voilà ce qui durera toujours «. Les bâtiments gothiques imposent par leur masse & par leur légèreté , unie à la plus grande hardiesse. Ils jettent dans l'esprit des idées sombres , mais qui plaisent. La multitude de leurs ornements donne plutôt une suite de sensations , qu'une sensation continuée , & par-là nuit à la force

de l'impression. L'architecture régulière d'un grand bâtiment nous frappe d'abord par l'étendue, par une suite d'ornemens de même genre, par une forte d'uniformité qui multiplie dans l'œil la même vibration. Elle rappelle la puissance, & sur-tout le génie de l'homme; elle réunit comme l'architecture gothique, la légèreté & la hardiesse; elle présente des surfaces polies, des rondeurs; elle place les angles, de manière à rappeler la pyramide à laquelle tient l'idée de la solidité; elle rappelle aussi les idées d'utilité, de commodité; & de plus sa symétrie nous donne l'espérance de conserver une image fidelle de tout ce que nous venons d'admirer.

Je reviens aux jardins symétriques, & je dis qu'ils ne sont propres qu'à rassembler une foule, les habitants d'une grande ville qui s'y rendent pour s'y promener, se rencontrer, se reconnoître, il faut alors des lignes droites, &c.; mais j'ajoute que la symétrie même empêche que ces jardins ne fassent long-temps un plaisir vif, puisqu'elle les a gravés dans notre mémoire; bientôt ils n'ont plus rien de neuf à nous montrer, & lorsque nous n'y allons que pour eux, les plaisirs qu'ils nous donnent n'étant ni assez grands, ni en assez grand nombre pour ne pas s'user en peu de temps, nous n'éprouvons plus que l'ennui dans ces lieux où le premier coup-d'œil nous a transportés.

51. Oh! que j'aime bien mieux ce modeste jardin.

Il résulte de ce que j'ai dit dans les notes précédentes, qu'il ne faut pas penser dans un petit jardin à étonner par l'ensemble, au mérite de la symétrie & à celui de

produire de grands effets sur l'ame. Vos monticules, vos petits rochers, vos petits déserts, vos petites chûtes d'eau n'auront jamais un grand caractère, & ne feront qu'en montrer la prétention.

Quelle est donc la parure d'un terrain médiocre? l'excès de la fécondité, tel est l'enclos de Raimond, il est varié, il est à la fois riant & riche, utile & voluptueux; multipliez les plants & les productions de votre jardin: si vous en variez le terrain, que ce soit pour ménager des abris, qu'il produise enfin l'utile & l'agréable; que les fleurs même qui sont déjà utiles par les plaisirs qu'elles donnent aux sens de la vue & de l'odorat aient encore, s'il est possible, un autre objet d'utilité, placez sous vos arbres quelques ruches d'abeilles, seule espèce d'êtres vivants qui puisse animer un petit jardin.

52. Et ses mets abondants n'étoient point achetés.

Et dapibus mensas onerabat inemptis.

Virgile.

56. J'affociois mon cœur à tous les cœurs contents.

Nous sommes organisés pour vivre en société comme les perdrix pour vivre en compagnie. Un des phénomènes qui me prouve le plus cette vérité, qui n'a jamais été contestée que dans ce siècle, c'est cette disposition que nous avons tous à partager le sentiment des autres.

Les signes forts & énergiques des passions, soit les gestes, les mots, les cris, &c. tyrannisent nos organes,

ils entraînent cette espèce d'imagination passive que les sens subjuguent souvent & qui subjugué la raison même.

L'aversion, l'amour, la joie, la douleur, l'audace, la crainte, le sentiment du ridicule, &c. passent aisément d'un homme à l'autre. Nous ne voyons presque jamais un homme ému, sans partager son émotion. C'est l'une des causes du pouvoir de la Poésie.

Le Poëte est un homme passionné, & s'il s'exprime avec vérité, avec énergie, s'il n'emploie que le mot propre, ou des figures qui réveillent une foule d'idées & de sentiments accessoires, s'il a l'harmonie de son sujet, il vous fera partager nécessairement son émotion; à moins que son sujet ne soit trop étranger à votre caractère, à vos occupations, à vos goûts, &c.

Si nous partageons ainsi l'émotion, la passion d'un seul; nous recevons plus promptement & plus fortement les impressions d'une multitude.

Quand les hommes sont rassemblés, souvent un enthousiasme rapide passe d'un individu à l'autre, tous les cœurs deviennent sensibles de la sensibilité des autres. L'émotion augmente en proportion du nombre de ceux qui la partagent, & de la force des signes que l'assemblée donne de son émotion.

Voyez jouer *Mérope* ou *Zaire* à Versailles, où le respect pour le Prince ne permet pas aux spectateurs de manifester les impressions qu'ils reçoivent; vous serez moins touché qu'au théâtre de Paris, où le Public exprime librement ce que l'Auteur & l'Acteur lui font sentir. Lisez seul les belles scènes de *Corneille*, vous en sentirez moins le sublime que si vous les lisiez avec

quelques hommes de goût, ou que si vous les entendiez au théâtre.

Dans une assemblée, le même sentiment passe dans des hommes dont la situation, les caractères, les opinions ne sont pas les mêmes. Alors le Philosophe le plus ferme est du plus au moins comme cet homme sensé qui rougissoit de mêler ses larmes à celles d'un auditoire que faisoit pleurer un mauvais Prédicateur; il répétoit souvent, *il ne sçait ce qu'il dit, il ne sçait ce qu'il dit*, & n'en pleuroit pas moins.

Il conservoit du moins assez de bon sens pour sentir l'ineptie de l'Orateur; mais ces impressions générales troublent souvent le jugement des hommes qui en ont le plus.

La persuasion de nos semblables porte en nous le sentiment de la persuasion. La croyance est un sentiment contagieux, & les passions le donnent plus souvent que la raison.

Aussi les Anciens qui sentoient ces vérités, cherchoient-ils, en parlant au peuple, à exciter les passions; dans leurs démocraties, les Orateurs du premier Ordre, les Cicéron, les Démosthène, les Eschine employoient bien plus la force de l'imagination que celle du raisonnement. C'est par de grands mouvements, par du pathétique, par des figures sublimes qu'ils maîtrisoient une assemblée. Ils avoient plus de charmes que de logique. Ils sçavoient persuader, & négligeoient de convaincre.

Mais depuis l'invention de l'Imprimerie, depuis qu'il est devenu rare de parler à un grand peuple assemblé, l'éloquence a dû changer. Quand il a fallu se borner à

se faire lire, il a fallu discuter & raisonner plus qu'é-mouvoir. Aussi plusieurs de nos Écrivains médiocres sont-ils supérieurs en Méthode & en Logique aux plus grands Orateurs de l'Antiquité. Il est vrai que nos meilleurs Écrivains leur sont inférieurs dans le genre d'éloquence propre à exciter les passions.

Cinq cents personnes qui liront séparément un discours, le liront de sang-froid. Le sentiment de croyance qui a ses degrés de force & de foiblesse comme tous les autres, ne deviendra pas en eux un enthousiasme insensé, l'amour effréné de leur propre opinion. On n'échauffe point un public épars comme un public assemblé ; on discute les livres, on les approuve, on les réfute froidement. C'est avec transport ou avec indignation qu'on embrasse ou qu'on condamne l'opinion de l'Orateur ; nos raisonneurs dont on lit les ouvrages, ne peuvent donc être dangereux ; & chez les nations les plus éclairées, un Orateur pourroit encore inspirer à la multitude ses opinions, ses passions & ses erreurs.

56. Il jouit dans nos ecurs, c'est-là sa volupté.

Puisque l'Être suprême a fait de l'amour du plaisir & de la crainte de la douleur, les ressorts qui meuvent les êtres ; il est digne de sa bonté de leur donner plus de moyens de jouir que d'occasions de souffrir, d'autant que le sentiment de la douleur physique est plus vif en nous que celui du plaisir physique. Il me semble que souvent l'homme seul empêche l'homme de jouir ; les mauvaises loix, les usages absurdes, les fausses opinions, certaines erreurs qui semblent attachées à

notre espèce , font plus de malheureux que la nature. Ce qu'il y a de certain , c'est que l'idée consolante d'un Dieu bon , d'un Dieu qui se plaît au spectacle de nos plaisirs , doit nous rendre bons ; parce qu'il est de la constitution de l'homme d'imiter ce qu'il respecte , ce qu'il admire , ce qu'il adore.

58. Et c'est dans ces moments que les Rois de la terre.

Je me suis étonné plus d'une fois que dans les républiques modernes, le droit de faire la guerre ou la paix fût déposé entre les mains d'un petit nombre ; & que l'action la plus importante des sociétés fût décidée par des hommes qui ont souvent des intérêts opposés à celui de la société. Combien de ministres, pour se rendre nécessaires ou pour contrarier un ministre, ont imaginé d'embrâser le monde ? De dix guerres qui affligent l'Europe , à peine y en a-t-il une qui puisse être de quelque avantage au peuple qui la commence. Souvent une nation est attaquée par celle des nations qui auroit le plus d'intérêt d'être son alliée ou de rester en paix. L'incertitude où l'on est toujours des intentions de ses voisins , oblige les gouvernements à entretenir des armées toujours subsistantes ; mais ces armées menacent autant les loix, le Prince ou la liberté , qu'elles rassurent le citoyen contre l'étranger.

60. Des graces , des plaisirs , source aimable & féconde.

Lucrece dit :

Nec sine te quicquam dias in luminis oras

Exoritur , neque fit lætum , neque amabile quicquam.

60. La nature est enfin digne de ta présence.

La sève en action & surabondante dans les végétaux ; leur a fait pousser ces fleurs qui doivent les reproduire. Une surabondance d'esprits , un superflu de vie , un excès de sensibilité active , sollicitent en même-temps les animaux aux plaisirs de l'amour. On peut suivre les gradations par lesquelles les hommes passent de l'engourdissement & de la tristesse , dans laquelle ils se trouvoient vers la fin de l'Automne , & vers la fin de l'Hiver , à cet état de vie & de joie où ils se trouvent lorsque le soleil entre du signe du Bélier dans celui du Taureau. Nous avons commencé par avoir un nouveau sentiment de nos forces & plus d'activité. Nous avons reçu une multitude de sensations nouvelles qui ont exercé agréablement nos facultés. Bientôt l'espérance ajoute en nous , & peut-être dans la plupart des animaux , à la vivacité des sentiments & des sensations ; enfin le sixième sens se déclare dans ce moment où les êtres animés sont dans une joie vive qui s'augmente dans chacun d'eux par le sentiment de la joie universelle.

60. Des chants multipliés dans les airs se confondent ,
Et volent des côteaux aux vallons qui répondent.

Le plaisir que nous fait le chant des oiseaux , n'est pas précisément de la même sorte que celui que nous fait une belle musique : le chant des oiseaux n'a que de la mélodie sans mesure , sans accord , sans harmonie ; mais cette mélodie , sur-tout dans le rossignol & la fauvette , est très-touchante , & porte à l'ame une

impression voluptueuse. Le chant de l'alouette, composé de transitions subites d'un ton à l'autre, & de sons aigus qui se succèdent rapidement, a le caractère de la gaité. Le mélange des chants de tous les oiseaux est agréable, c'est le cri de la joie & de l'amour; il en rappelle l'idée, & toute idée d'un sentiment le réveille en nous plus ou moins vivement, selon notre situation, notre âge, notre caractère.

60. Ils semblent inspirés par une ame nouvelle.

Un caractère que leur donne le sentiment dont ils sont remplis, c'est la confiance. Les oiseaux les plus timides, les plus sauvages ne cherchent point alors à s'éloigner de l'homme & de ceux des animaux qui ne sont point trop ennemis de leur espèce. Pleins du sentiment d'amour, ils semblent l'étendre sur tout ce qui respire. Il semble qu'ils ne puissent ni craindre ni fuir aucun des êtres qui peuvent aimer. Alors le rossignol, le pinçon, le chardonneret chantent sur les arbres sous lesquels je me repose. Ils me regardent avec une sorte de curiosité & de bienveillance, & ma présence ne suspend ni leurs chants, ni leurs caresses.

63. Tout désire & jouit; l'homme seul sçait aimer.

La pudeur est naturelle à la femme, puisque par la résistance elle excite les desirs, & qu'elle ajoute un prix aux faveurs qu'elle doit accorder; ce sentiment joint à la durée que doit avoir entre l'homme & la femme, l'association que commence l'amour, & que prolonge l'éducation des enfants, fait entrer nécessairement dans

l'amour de l'homme , plus de moral que dans l'amour des animaux. Quand le jeune homme , plein de forces & d'espérances , se découvre une puissance nouvelle , une faculté de plus , un nouveau moyen de jouir , s'il n'est point contrarié sur les desirs que son nouveau sens fait naître , il est au moment le plus heureux de sa vie ; la confiance , la franchise , le courage , l'amitié , la bonté , toutes les passions , qui d'ordinaire tiennent au contentement , se manifestent en lui ; elles brillent dans ses yeux , elles s'expriment par des manières douces & vives , par des plaisanteries , par des jeux. Le moral de l'amour ajoute encore à ses plaisirs , l'amour d'une femme estimable , le rassure contre la défiance de lui-même ; il jouit de l'admiration qu'il a pour elle , & du bonheur de posséder ce qu'il admire ; son amour est une sorte d'enthousiasme , qui donne à son ame de l'énergie & de l'étendue. Cet amour inspire à la jeunesse le desir & les moyens de plaire ; il lui fait sentir le prix de l'opinion , il plie l'humeur , il contient l'amour-propre , il le dirige , il le rend généreux ; enfin il donne , augmente ou rend plus aimables des vertus qui font le charme de la société. C'est un de ces remèdes que la nature ne se laisse point opposer à tant d'institutions , de loix , de coutumes , d'usages , d'opinions qui nous rendent tristes & barbares.

66. A l'amour maternel la nature confie

Ces êtres imparfaits qui commencent la vie.

Dans toutes les espèces l'amour de la mère pour les enfants est beaucoup plus tendre & plus énergique que

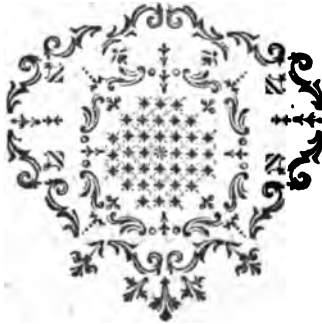
celui du père : cet amour est accompagné dans les femmes d'une activité inquiète , souvent de l'abandon de soi-même , & presque toujours des plus étranges illusions : la mère plus foible , voit dans ses enfants un nouvel appui ; lassée d'obéir , elle voit des êtres auxquels elle va commander ; elle voit des êtres tendres dont elle va recevoir les premières caresses. De plus les femmes sont plus sensibles que nous à la pitié , qui donne une sorte d'amour pour l'être foible & souffrant qu'on peut soulager. Enfin il est fort probable qu'elles ont encore pour leurs enfants un sentiment non raisonné , effet de l'instinct , de l'organisation , & fondé , au moins en partie , sur la douleur que leur cause l'abondance du lait dont leurs enfants les délivrent ; cet instinct , cet amour s'aperçoivent moins dans les sociétés polies que chez les sauvages , que la superstition ou quelque opinion absurde n'ont pas dénaturés. On voit chez eux des mères défolées de la perte d'un enfant de quelques-jours. Elles vont se rendre , plusieurs mois après sa mort , aux lieux où il est inhumé ; elles y poussent des cris , elles s'y pressent le sein , & arrosent le tombeau de leur lait & de leurs larmes.



ARGUMENT.

*L*E Soleil & la chaleur font éclore une multitude d'êtres nouveaux qui animent les élémens. Caractère de grandeur & d'opulence que l'Été donne à la nature. Elle est moins variée qu'au Printems ; elle ne doit être vue qu'en grand. Riche & vaste paysage fait pour être vu pendant l'Été ; ses effets sur l'ame. Éloge de l'Agriculture. Combien il est facile de rendre heureux les Laboureurs ; leurs mœurs. L'Été dans sa force. Puissance & majesté de la Nature sous la Zône Torride ; la chute du Nil ; une forêt. Paysages tels qu'on les désire pendant la chaleur , & leurs effets sur les sens & sur l'ame. Tondaison. Fenaison & gaité des travaux champêtres. Un Gentilhomme que la guerre avoit ruiné prend une ferme. Maturité des bleds. Corvée &

ses horreurs. Orage. Grêle. Vue d'un pays après un orage qui n'a point fait de dégât. Épisode dans lequel sont renfermées plusieurs circonstances de l'Été ; un bain ; La moisson ; actions de graces après la moisson , &c.

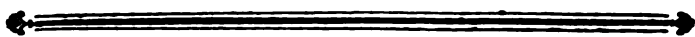




LES SAISONS.



L'ÉTÉ.



O TOI dont l'Éternel a tracé la carrière,
Toi, qui fais végéter & sentir la matière,
Qui mesures le tems, & dispenses le jour,
Roi des mondes errants qui composent ta cour,
Du Dieu qui te conduit noble & brillante image,
Les Saisons, leurs présents, nos biens, sont ton ouvrage.
Tu disposas la terre à la fécondité,
Quand tu la revêtis de grace & de beauté.

Tu t'élevas bientôt sur la céleste voûte ,
10 Et des traits plus ardents répandus sur ta route
De l'Équateur au Pôle , ont pénétré les airs ,
Le centre de la terre & l'abîme des mers ;
A des êtres sans nombre ils donnent la naissance.
Tout se meut , s'organise , & sent son existence ;
15 La matière est vivante ; & des champs enflammés
Le sable & le limon semblent s'être animés.
Les germes des oiseaux , des poissons , des reptiles ,
S'élancent à la fois de leurs prisons fragiles.
Ici le faon léger se joue avec l'agneau ;
20 Là le jeune coursier bondit près du chevreau ;
Sur les bords opposés de ces feuilles légères
Résident des tribus l'une à l'autre étrangères ;
Les calices des fleurs , les fruits sont habités ;
Dans les humbles gazons s'élèvent des cités ;
25 Et des eaux de la nue une goutte insensible ,
Renferme un peuple atôme , une foule invisible.
Comme un flot dispaçoit sous le flot qui le fuit ,
Un être est remplacé par l'être qu'il produit.
Ils naissent , Dieu puissant , lorsque ta voix féconde
30 Les appelle à leur tour sur la scène du monde :
Dévorés l'un par l'autre , ou détruits par le temps ,
Ils ont à tes desseins servi quelques instants.
Mais si l'Été brûlant a prodigué la vie
A tant d'êtres nouveaux dont la terre est remplie ,

35 Il augmente , il achève , il mûrit les trésors
Qu'un air plus tempéré fit naître sur nos bords.

Quel aspect imposant il donne à la nature !

Il ne la flétrit pas , il change sa parure ;

Sans doute , elle a perdu de sa variété ;

40 Mais simple avec grandeur , belle avec majesté ,

Elle a pour ornemens sa superbe opulence ;

Nos biens sont sa beauté , sa grace est l'abondance.

Déjà l'œil dans nos champs compte moins de couleurs ,

L'Été dans le parterre a relégué les fleurs.

45 Je n'irai plus chercher au bord de la prairie

Cet émail , ces beautés , que le Printems varie.

Je porte mes regards sur de vastes guérets ;

Je parcours d'un coup-d'œil les champs & les forêts ,

Un Océan de bleds , une mer de verdure.

50 Dans un espace immense il faut voir la nature ;

Loin des rians jardins , loin des plants cultivés ,

J'irai sur l'Appennin , sur ces monts élevés ,

D'où j'ai vu d'autres monts formant leur vaste chaîne ,

De degrés en degrés s'abaisser sur la plaine.

55 Un fleuve y serpentoit , & ses flots divisés

Baignoient , dans cent canaux , les champs fertilisés.

Je le voyois briller à travers les campagnes ,

Se noircir quelquefois de l'ombre des montagnes ,

S'approcher , s'éloigner , & d'un cours incertain

- 60 Se perdre & s'enfoncer dans un sombre lointain.
Mes regards étonnés de ces riches spectacles,
Commandoient à l'espace, & voloient sans obstacles
Jusqu'aux fonds azurés, où la voûte des airs
S'unit, en se courbant, au vaste sein des mers.
- 65 Je voyois les moissons du soleil éclairées,
Ondoyer mollement sur les plaines dorées;
Des forêts s'élever sur les monts écartés;
Des arbres couronner les bourgs & les cités;
Des prés déjà blanchis & des pampres fertiles,
- 70 Du peuple des hameaux entourer les asyles.
Le globe des Saisons dans les flots radieux,
Précipitant ses traits lancés du haut des cieux,
Le fleuve étincelant, & la mer argentée,
Renvoyoient sur les monts leur lumière empruntée.
- 75 C'étoit dans ces moments où l'excès des chaleurs
Sous leurs paisibles toits retient les laboureurs.
Il sembloit qu'à moi seul la nature en silence,
Étalât sa richesse & sa magnificence.
- Les trésors rassemblés sur ces vastes cantons,
- 80 Ces monts & ces forêts, ces mers, ces champs féconds,
De ce tout varié la confuse harmonie,
Ce spectacle si grand des vrais biens de la vie,
Occupoient ma pensée, & portoient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme & le bonheur.

85 J'admirois tes bienfaits , divine agriculture ,
Tu sçais multiplier les dons de la nature ;
Toi seule à l'enrichir forces les éléments :
Elle doit à tes soins ses plus beaux ornements.
Sans toi , ces végétaux que tu sçais reproduire ,
90 Périſſent en naiſſant , ou naiſſent pour ſe nuire.
Tu tiras les humains du centre des forêts ;
Fixés auprès des champs qu'ils cultivoient en paix ,
Ils purent prononcer le ſaint nom de patrie ,
Et connoître les mœurs , ornement de la vie.
95 Bientôt les animaux vaincus dans les déferts ,
Eſclaves des humains , ſe plurent dans nos fers.
L'homme ravit la laine à la brebis paifible ;
Le taureau lui ſoumit ſon front large & terrible ;
La géniffe apporta ſon nectar argenté ,
100 Aliment pur & doux , ſource de la fanté.
L'Agriculture alors nourrit un peuple immense ,
Et des champs aux cités fit paſſer l'abondance.
La candeur , l'équité , la liberté , l'honneur ,
Fut le partage heureux du Peuple agriculteur ,
105 Et lui ſeul , enrichi des tréſors néceſſaires ,
Reçut de l'étranger les tributs volontaires.
Sénat d'un Peuple-Roi qui mit le monde aux fers ,
Conſeil de demi-Dieux qu'adora l'univers ,
Cérès avec Bellone a formé ton génie.
110 Des hameaux diſperſés ſur les monts d'Auſonie ,

Des vallons consacrés par les pas des Catons,
 Du champ des Régulus, du toit des Scipions,
 S'élançoit au Printems ton aigle déchaînée,
 Pour annoncer la foudre à la terre étonnée.

115 Au retour des combats tes vertueux guerriers,
 Au temple de Cérès appendoient leurs lauriers.
 Les arbres émondés par le fer des Émiles,
 Les champs sollicités par les mains des Camiles,
 De leurs dons à l'envi combloient leurs possesseurs,
 120 Et ces fruits du travail n'altéroient point les mœurs.

Peuple qui des rochers de la Scandinavie,
 Descendis en vainqueur sur l'Europe asservie;
 Tu maintiens sur tes bords les vertus des héros;
 Mais tu sçais respecter l'habitant des hameaux,
 125 Et du vil publicain, du noble tyrannique,
 Il n'a point à nourrir le faste Asiatique;
 Il prend place au Conseil près du trône des Rois,
 Sait penser, obéir, suivre & donner des loix.

Hélas! le malheureux qui rend nos champs fertiles,
 130 Est immolé sans cesse aux habitants des villes.
 Et dédaignant ses soins, son état, ses vertus,
 Nous honorons ici les talents superflus,
 Un vain faste, des noms, un frivole art de plaire.

O toi, par qui fleurit l'art le plus nécessaire,
 135 Ami de l'innocence, honnête agriculteur,

Qu'il est facile & doux de faire ton bonheur !

- Ah s'il n'a point à craindre une injuste puissance,
Un tyran subalterne , ou l'avidie finance ,
Si la loi le protège , il est heureux sans frais ,
140 Auprès de la nature , il sent tous ses bienfaits.
Le luxe ne vient point lui montrer ses misères.
Content de ses plaisirs , de l'état de ses pères ,
Il peut aimer demain ce qu'il aime aujourd'hui ,
Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.
- 145 Vous le rendez heureux , volupté douce & pure ,
Attachée à l'Himen , aux nœuds de la nature ;
L'épouse qu'il choisit partage ses travaux ,
De l'ami de son cœur elle adoucit les maux.
Ses enfants sont sa joie , ils seront sa richesse ;
- 150 Il verra leurs enfants appuyer sa vieillesse ,
Et sur son front ridé , rappelant la gaité ,
Prêter encore un charme à sa caducité.
Qu'il revient avec joie à son humble chaumière ,
Dès que l'astre du jour a fini sa carrière !
- 155 Qu'il trouve de faveur aux mets simples & sains
Qu'avec soin son épouse apprêta de ses mains !
La paix , la complaisance , & le doux badinage ,
Aimables compagnons de son heureux ménage ,
Entourent avec lui la table du festin.
- 160 Réveillé par l'amour , inspiré par le vin ,
Versant à ses enfants le doux jus de l'Automne ,

Il chante ses plaisirs & le Dieu qui les donne ;
Sa fille en fouriant répète ses chansons.

- Mais voici le moment où l'astre des Saisons
165 Arrive du Cancer au lion de Némée.
Il revêt de splendeur la nature enflammée.
Le déluge embrasé qu'il répand dans les airs
Couvre les champs, les monts, les forêts & les mers ;
Tout reçoit, réfléchit, la clarté qu'il dispense ;
170 Tout brille confondu dans la lumière immense.
La campagne gémit sous les rayons brûlants,
De la terre entr'ouverte ils pénètrent les flancs.
Du sommet des rochers, sur les arides plaines
Déjà n'arrive plus le tribut des fontaines.
175 Le fleuve se resserre, & l'habitant des eaux
Cherche l'abri d'un antre ou l'ombre des roseaux.
Par des feux dévorants la sève est consumée ;
Elle ne soutient plus la plante inanimée,
Et le grain détaché de l'herbe qui pâlit,
180 Dans le limon poudreux tombe & s'ensévelit.
Le coursier sans vigueur & la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.
Le pasteur écarté sous des arbres touffus,
La tête sur la mousse & les bras étendus,
185 S'endort environné de ses brebis fidelles,
Et des chiens haletants, qui veillent autour d'elles.

La chaleur a vaincu les esprits & les corps ;
L'ame est sans volonté , les muscles sans ressorts.
L'homme , les animaux , la campagne épuisée ,
190 Vainement à la nuit demandent la rosée.
Sous un ciel sans nuage on voit de longs éclairs ,
Serpenter sur les monts , & fillonner les airs.
La nuit marche à grands pas , & de son char d'ébène
Jette un voile léger que l'œil perce sans peine :
195 Son empire est douteux ; son règne est d'un moment :
L'éclat du jour qui naît blanchit le firmament ;
Des feux du jour passé l'horison brille encore.
Les vents & la fraîcheur n'annoncent plus l'aurore.
La chaleur qui s'étend sur un monde en repos ,
200 A suspendu les jeux , les chants & les travaux :
Tout est morne , brûlant , tranquille ; & la lumière
Est seule en mouvement dans la nature entière.

O si l'astre puissant des saisons & des jours
Opprime les climats éloignés de son cours ,
205 S'il devient si terrible aux Zônes tempérées ,
Quelles sont ses fureurs dans ces vastes contrées
Que le Tropicque embrasse , où le flambeau des cieux
Parcourt à l'Équateur son cercle radieux ?

C'est-là que la nature & plus riche & plus belle
210 Signale avec orgueil sa vigueur éternelle :
C'est-là qu'elle est sublime. Aux feux brûlants des airs

- Elle oppose les lacs , les fleuves & les mers ;
Et le vent d'orient y portant la rosée ,
Répare & rafraîchit la campagne embrasée.
- 215 Le mélange fécond & des feux & des eaux
Y fait naître , y nourrit de puissants végétaux
Titans majestueux , enfans de la nature.
Jamais l'affreux hiver n'attente à leur verdure ,
Ils répandent au loin leurs rameaux spacieux
- 220 Ou de leur cime altière ils menacent les cieus.
A cent peuples errants les Cocotiers fertiles
Offrent des aliments , des boissons , des asyles.
Les fleurs du Canelier , l'odorant Ananas ,
L'arbuſte de Tidor , embaument ces climats.
- 225 La nature en ces lieux paifible ſouveraine
Partage à ſes ſujets ſon ſuperbe domaine ;
Et là , changeant l'année & doublant les ſaiſons ,
Leur prodigue deux fois les fruits & les moisſons ;
Elle élève pour eux des forêts étendues
- 230 Qui couronnent le globe & ſupportent les nues.
Cet être qui de loin ſemble un mont animé ,
Ce coloffe effrayant ſi puiffamment armé ,
L'éléphant y repoſe ; heureux ſous ces ombrages
Il voit ſe ſuccéder les races & les âges.
- 235 Le lion plus terrible à l'ombre des forêts ,
Dans un antre ſanglant médite ſes forfaits ,
Ou les crins hériffés & la gueule écumante

De rivage en rivage il répand l'épouvante.

Au bord du vaste fleuve à Brama consacré,

240 Toujours ivre de sang, & de sang altéré,
Sans faim & sans besoins multipliant ses crimes,
Le tigre, en se jouant, déchire ses victimes.

Là des monstres affreux, d'énormes animaux,
Souverains tour-à-tour de la terre & des eaux

245 Sur les deux éléments font craindre leur puissance.

Par ses cris menaçants le crocodile immense
Y fait trembler les bords dont il fut adoré.

Là l'horrible serpent de lui-même entouré,
A l'aspect des troupeaux en sifflant se déploie,

250 Et s'élançant en orbe, il engloutit sa proie.

Plus funestes encor dans ces climats brûlants,
Souvent des tourbillons d'insectes dévorants,
Partent du fond des bois, des marais & des ondes.
Emporté par les vents sur des plaines fécondes

255 Le nuage animé dépouille les forêts,

Les vergers de Pomone & les champs de Cérés.

Mais aux bords du Niger, où la jeune Africaine
De son teint qui pâlit va ranimer l'ébène,

Dans les champs de Lima, de Bengale & d'Ormus,

260 Quand la nuit tient sur eux ses voiles suspendus,

Des insectes sans nombre exhalent la lumière.

De feux errants sans cesse ils couvrent la bruyère ;

Et dans l'ombre des bois ces phosphores vivants

Brillent sur les rameaux balancés par les vents.

265 Le soleil en roulant sur ce brûlant espace ,
Du globe qu'il attire élevant la surface ,
Fait monter jusqu'aux cieus les Andes & l'Atlas.
Jamais leur front séreïn n'est chargé de frimas.
Des tourbillons de feu , de cendre & de fumée

270 Sortent en rugissant de leur cîme enflammée.
La chaleur dans leur sein fait germer ces métaux
Source de l'industrie , aliment de nos maux.
Sur les champs sablonneux le rubis étincèle.
Dans les flancs des rochers la nature immortelle

275 Épure avec lenteur les feux du diamant.
De la chaîne des monts tombent en écumant
Des fleuves, des torrents qu'ont nourri les orages ;
A travers les rochers & les forêts sauvages ,
Les empires puissants, les cités, les déserts,

280 Leur cours impétueux les porte au sein des mers ,
L'Orellanne & l'Indus , le Gange & le Zaïre
Repouffent l'Océan qui gronde & se retire.

C'est-là qu'en s'élevant de ses gouffres profonds
Jusqu'aux voûtes des cieus, les Trombes, les Tiphons ,
285 Des fleuves suspendus, des colonnes liquides ,
En effleurant les mers suivent les vents rapides.

Dans ces mêmes climats, aux bords de l'océan ,
Repose sur les monts le terrible ouragan ;
Il s'ébranle , mugit , lance des clartés sombres ,

- 290 Et part environné du tumulte & des ombres.
Les foudres redoublés ouvrent ses flots errants.
Il tourne autour du globe & roule des torrents.
Les cités , les forêts qu'il brise à son passage ,
Couvrent de leurs débris la Zône qu'il ravage.
- 295 Il soulève les monts , bouleverse les mers ,
Et le sable entassé dans ces affreux déserts ,
Dans ces champs enflammés de la vaste Lybie ,
Solitude sans eaux , sans verdure & sans vie ,
Où des sources de feux , un fleuve étincelant
- 300 Tombent du haut du ciel sur un sable brûlant.
L'astre par qui tout naît , tout végète ou respire ,
Y combat la nature , y détruit son empire.
Sur cet espace aride , immense & sans couleur ,
On voit quelques rochers noircis par la chaleur ,
- 305 Seule variété que présente à la vue
Des sables éclatants la stérile étendue.

Hélas , ce ciel d'airain , ce soleil irrité ,
Annonce à nos climats la même aridité.
Tout languit , tout périt. Sirius en furie

310 A dévoré la sève ; il menace la vie.
O que ne puis-je errer dans ces sentiers profonds ,
Où j'ai vu des torrents rouler du haut des monts ,
A travers les rochers & la sombre verdure !
Que ne suis-je égaré dans la vallée obscure ,

- 315 OÙ des monts de Luna qui portent son canal,
Tombe le Nil immense en voûte de crystal.
Je verrois rejaillir ses eaux précipitées,
Le soleil enflammer leurs masses argentées,
Et sous un ciel ferein les humides vapeurs
- 320 De la brillante Iris étaler les couleurs.
Le bruit, l'aspect des eaux, leur écume élancée,
Rafraîchiroient de loin mes sens & ma pensée ;
Et là , couronné d'ombre , entouré de fraîcheur,
Je braverois en paix les feux de l'Équateur.
- 325 Et vous, forêt sacrée , espaces frais & sombres,
Séjour majestueux du silence & des ombres ,
Temples où le Druïde égaroit nos aïeux ,
Sanctuaire où Dodone alloit chercher ses Dieux ;
Qu'il m'est doux d'échapper , sous vos vastes ombrages,
- 330 A la Zone de feu qui brûle ces rivages !
Vous pénétrez mes sens d'une agréable horreur ,
Le plaisir que j'éprouve est mêlé de terreur ,
Je ne fais quoi de grand s'imprime à mes pensées.
Ce dôme ténébreux , ces ombres entassées ,
- 335 Ce tranquille désert , ce calme universel ,
Leur donne un caractère & grave & solennel.
Tout semble autour de moi plein de l'Être-suprême.
Là , je viens sous ses yeux m'interroger moi-même ,
Là , contre les erreurs d'un monde corrompu

- 340 Je munis ma raison , j'affermis ma vertu.
Je t'adresse mes vœux , ô bienfaiteur des mondes ;
Viens parler à mon cœur sous ces voûtes profondes ,
Augmente dans ce cœur l'amour de l'équité ,
Le respect pour tes loix , & sur-tout la bonté.
- 345 Puissé-je loin des Cours , du vice & des orages ,
Aimer , faire le bien , & chanter tes ouvrages ;
Et libre , exempt d'erreurs , & du monde oublié ,
Cultiver les beaux arts , les champs & l'amitié.
Mais souvent le zéphir agite la verdure ;
- 350 Le feuillage frémit , se soulève & murmure ;
Je crois voir s'animer les chênes , les ormeaux :
Ces arbres sont pour moi des compagnons nouveaux.
Je crois rentrer alors dans le monde sensible ,
Et le sombre désert n'a plus rien de terrible ;
- 355 Il n'est qu'une retraite , un paisible séjour ,
Où ne pénètrent point le tumulte & le jour.
- Si je veux habiter de plus riants asyles ,
J'irai dans ces vergers peuplés d'arbres fertiles ,
Le long de ce côteau qui dérobe un vallon
- 360 Au souffle de Borée , au vol de l'Aquilon :
Une eau calme & limpide y descend des collines ,
Et des plants de Pomone abreuve les racines ;
Ce vent foible & léger qui vole sur les eaux ,
Et qui fuit dans les bois la course des ruisseaux ,

365 Me frappe à l'instant même où j'entre sous l'ombrage.
Il m'apporte le frais & l'odeur du feuillage.

La prune suspendue à ces rameaux féconds ,
Les grappes d'incarnat qui courbent ces buissons ,
Ces rubis émaillés qu'arrondit la nature ,

370 Sur ces arbres touffus sortants de la verdure ,
M'offrent pour tempérer mon sang trop allumé
Leur chair délicieuse & leur jus parfumé.

Là , le bélier docile à la voix qui le guide ,
Se plonge en frissonnant dans le crystal liquide :
Au signal du berger le dogue menaçant ,

375 Ramène sur le bord le troupeau frémissant.
Cependant le fermier , les filles du village ,
Rassemblés sous un chêne à l'ombre du feuillage ;
Et tous en demi-cercle assis sur le gazon ,
Bientôt à la brebis vont ravir sa toison.

380 Elle arrive auprès d'eux ; elle semble allarmée
A l'aspect des ciseaux dont la troupe est armée.
La Bergère en flattant l'animal simple & doux ,
Dissipe sa frayeur , le prend sur ses genoux ;
Et la brebis rendue à sa douceur timide ,

385 Livre sans murmurer sa laine encor humide.
On médit , en riant , des Seigneurs du canton ;
De l'histoire du jour on passe aux Fils-Aimon.
Les enfants du hameau folâtraient dans la plaine ;

L'un monte le bélier délivré de sa laine ;
390 L'autre veut effrayer , caché dans les roseaux ,
Ses jeunes compagnons se jouants dans les eaux ;
Leurs cris , la cornemuse & le chant des bergères ,
Vont apprendre leur joie aux échos solitaires.

Un jour , sous les berceaux d'un verger écarté ,
395 Contemplant ces pasteurs , partageant leur gaité ,
J'abordai le fermier , qui de l'ombre d'un hêtre ,
Observoit , comme moi , cette scène champêtre.
Qu'il est dans votre état d'agréables moments !
Lui dis-je ; & tous nos arts , nos vains amusements
400 Valent-ils ces travaux que la joie accompagne ,
Et la simplicité des jeux de la campagne ?
Non , dit-il ; j'ai connu vos plaisirs si vantés ,
Ils sont trop peu sentis , ils sont trop achetés ;
Je leur ai comparé les plaisirs du village ;
405 J'y vis , je suis content , & bénis mon partage.
Jeune , & né d'un sang noble , à la guerre entraîné ,
Je n'y démentis pas le sang dont j'étois né :
Mais mes fonds dissipés , mes fermes consumées
Par ce luxe sans frein qui corrompt nos armées ,
410 Quand la paix couronna les succès de mon Roi ,
Je me vis sans fortune ainsi que sans emploi.
Le besoin n'avilit que les cœurs sans courage :
Moi , plein du sentiment des forces de mon âge ,

Des grands , des importants redoutant les hauteurs ,
415 Leurs souris dédaigneux , leurs coups-d'œil protecteurs ;
J'allai dans un château , retraite vénérée
D'un guerrier vertueux l'honneur de la contrée.
Je l'abordai sans crainte , & parlant sans détour ,
J'eus des fermiers , lui dis-je , & viens l'être à mon tour ;
420 Je viens redemander au travail , à la terre
Mes biens , qu'ont dissipés ma folie & la guerre ;
Je vous demande à vivre & veux le mériter.
Si parmi vos fermiers vous daignez me compter ,
Peut-être vos bienfaits pourront vous être utiles ,
425 Et vos champs par mes soins deviendront plus fertiles.
Le vieillard étonné me baigna de ses pleurs ,
M'embrassa , m'applaudit , mit fin à mes malheurs ;
Et depuis ce moment , la joie & l'abondance
Ont habité ma ferme , & font ma récompense.
430 Ici loin des Phrynés , de l'intrigue & des grands ,
J'emploie avec honneur mes jours indépendants.
Je nourris dans mon cœur le mépris des richesses ,
L'orgueil qui sied au pauvre , & l'horreur des bassesses.
J'apprends dans le travail à vaincre la douleur ;
435 Dans la guerre ou la paix , soldat ou laboureur ,
Je pense en citoyen & je fers ma patrie ;
J'irai dans les combats lui dévouer ma vie ,
Je sçais la rendre utile au fond de ces hameaux
Où la tendre amitié me lie à mes égaux ;

440 Nous portons constamment sa forte & douce chaîne.

Unis dans le plaisir , compagnons dans la peine ,
Satisfaits de nous voir , heureux de nous parler ,
Le plus rude travail ne peut nous accabler :
Mais ici le travail n'est jamais solitaire.

445 Dans les murs des cités l'artisan sédentaire ,
Emprisonné dans l'ombre , & sans société ,
A son triste atelier sent mourir sa gaité :
Il n'a point son ami qui par un doux sourire ,
La ranime en son cœur au moment qu'elle expire.

450 Voyez-vous ces beautés au visage vermeil ;
Et ces jeunes pasteurs brûlés par le soleil ,
Ces vieillards , ces enfants , que le travail rassemble ?
Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.
Mais montez sur mes pas , au sommet du côteau ,
455 Vous verrez dans nos prés un plus riant tableau.

Il ne me trompoit pas : sur la plaine brûlante ,
Des faneurs promenoient la faux étincelante ;
La sueur inondoit leurs membres palpitants.
Fatigués , harassés , ils paroissoient contents.

460 La fille du fermier , la bergère ingénue ,
Sans corset , les pieds nus , la gorge demi-nue ,
Le trident à la main retournant le gazon ,
Au faneur égayé fredonnoient leur chanson.
Quand le feu du midi suspendit leur ouvrage ,

- 465 Je les vis , en riant , se rendre sous l'ombrage ,
Et bientôt se livrer aux charmes d'un festin
Qu'avoient assaisonné le travail & la faim.
Ciel ! avec quelle ardeur la troupe impatiente
Dévorait tour à tour la framboise odorante ,
- 470 Le lait de ses troupeaux , la fraise & le pain bis ,
Placés sur le gazon qui servoit de tapis !
Le plaisir d'un repas n'est senti qu'au village.
 Quand on eut consumé les fruits & le laitage ,
 Le cidre pétillant réveilla les cerveaux.
- 475 Il fit naître les chants , le rire & les bons mots ;
La folie & l'amour régnoient dans l'assemblée ;
Les jeux & les baisers voloient sous la feuillée ;
Et par des traits piquants , mais sans malignité ,
La raillerie encor augmentoit la gaieté.
- 480 Colinette en pressant une mûre nouvelle ,
Rougit le front d'Alain qui s'endort auprès d'elle ;
On en rit , il s'éveille , & d'un air ingénu
Il cherche de ces ris le sujet inconnu.

- Heureux peuple des champs ! vos travaux sont des fêtes !
- 485 Mais le globe enflammé qui roule sur vos têtes
A noirci les épis courbés sur les sillons.
La cigale a donné le signal des moissons.
 O Dieu puissant & bon ! père de la nature !
 Achève tes bienfaits. Que la nielle impure ,

490 Les insectes, l'orage, & les vents ennemis,
 Respectent les présents que tu nous a promis.
 Gouverneurs, Intendants, Ministres de nos Maîtres,
 Protégez, secondez les récoltes champêtres :
 Puisse le laboureur moissonner librement
 495 Ces champs où son travail fit naître le froment.

J'ai vu le Magistrat qui régit la province,
 L'esclave de la Cour & l'ennemi du Prince,
 Commander la corvée à de tristes cantons,
 Où Cérès & la faim commandoient les moissons.
 500 On avoit consumé les grains de l'autre année ;
 Et je crois voir encor la veuve infortunée,
 Le débile orphelin, le vieillard épuisé,
 Se traîner, en pleurant, au travail imposé.
 Si quelques malheureux, languissants, hors d'haleine,
 505 Cherchent un gazon frais, le bord de la fontaine,
 Un piqueur inhumain les ramène aux travaux ;
 On leur vend à prix d'or un moment de repos.
 Il avoit arraché du sein de son ménage,
 D'un jeune agriculteur l'épouse jeune & sage ;
 510 Mère tendre, inquiète, elle avoit apporté
 Un gage malheureux de sa fécondité,
 Un enfant au berceau qu'elle allaite elle-même ;
 Image de l'amour, & de l'époux qu'elle aime.
 Elle le vit bientôt abattu sur son sein,

- 515 Y porter, en pleurant, & la bouche & la main ;
Du lait qu'il demandoit la source étoit tarie.
La mère, ainsi que lui, prête à perdre la vie,
Cherchoit par ses baisers à tromper leurs douleurs ;
Aux pleurs de son enfant elle mêloit ses pleurs.
- 520 Elle l'emporte enfin dans un prochain bocage,
Et lui donne à fucer un fruit âpre & sauvage :
Le fruit est agréable à l'enfant affamé
Qui sourit à sa mère & semble ranimé.
Elle entend du piqueur la voix triste & cruelle,
- 525 Et retourne au travail où ce tyran l'appelle.
Mais peut-elle un moment rester loin de son fils ?
Elle croit tout-à-coup en entendre les cris,
Et courant au buisson qui lui servoit d'asyle
Elle l'y trouve hélas ! pâle, froid, immobile,
- 530 Il n'est plus. Elle jette un cri long & perçant,
Prend son fils, le soulève, & tombe en l'embrassant.
Sa bouche est entr'ouverte, & sa tête est penchée ;
Sur le corps de son fils sa vue est attachée ;
Mais levant vers le ciel & les mains & les yeux,
- 535 Et lançant des regards menaçants, furieux,
C'est vous, tyrans, c'est vous ; c'est la faim, la misère ;
C'est ce travail funeste... O Ciel ! venge une mère.
Elle retombe alors sans voix, sans sentiment,
Et le corps agité par un long tremblement ;
- 540 La foule l'environne, & le peuple qui l'aime

La secourt en tumulte en pleurant sur lui-même.
On l'emporte, on la fuit ; ce peuple infortuné,
Sur ses riches guérets jette un œil consterné.
Il observe en tremblant plus d'un triste présage.

545 Les cris de la corneille ont annoncé l'orage.
Le bélier effrayé veut rentrer au hameau.
Une sombre fureur agite le taureau
Qui respire avec force, & relevant la tête,
Par ses mugissements appelle la tempête.

550 On voit à l'horison de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrâsés ;
On les voit s'épaissir, s'élever & s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
555 Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent & sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.

560 Des monts & des rochers le vaste amphithéâtre
Disparoît tout-à-coup sous un voile grisâtre ;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;
Il pèse sur les airs tranquilles & brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue,
565 Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue ;

- Elle redouble , vole , éclate dans les airs ;
 Leur nuit est plus profonde ; & de vastes éclairs
 En font sortir sans cesse un jour pâle & livide.
 Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide
 570 Qui tourne sur la plaine , & rasant les sillons ,
 Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
 Ce nuage nouveau , ce torrent de poussière ,
 Dérobe à la campagne un reste de lumière.
 La peur , l'airain sonnante , dans les temples sacrés
 575 Font entrer à grands flots les peuples égarés.
 Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
 Te demander le prix des travaux de l'année.
 Hélas ! d'un ciel en feu les globules glacés
 Écrasent , en tombant , les épis renversés.
 580 Le tonnerre & les vents déchirent les nuages ;
 Le fermier de ses champs contemple les ravages ,
 Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
 La foudre éclate , tombe , & des monts foudroyés
 Descendent à grand bruit les graviers & les ondes ,
 585 Qui courent en torrent sur les plaines fécondes.
 Orécolte ! ô moisson ! tout périt sans retour :
 L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.

Ah ! fuyons ces tableaux , & loin de ces rivages
 Allons chercher des lieux , où le cours des orages ,
 590 Sans y lancer la foudre , ou noyer les moissons ,

A rafraîchi les airs & baigné les sillons.
De l'écharpe d'Iris l'éclatant météore
Déployant dans les cieux les couleurs de l'aurore,
Y couronne les champs; où le ruisseau vermeil
595 Voit jouer dans ses flots les rayons du soleil.
Un reste de nuage errant sur les campagnes
Va s'y perdre en fumée au sommet des montagnes.
Un vent frais & léger y parcourt les guérets,
Et roule en vagues d'or les moissons de Cérès.
600 On y sent ce parfum, cette odeur végétale,
Que la terre échauffée après l'orage exhale.
Le berger au berger répète ses chansons;
L'heureux agriculteur, si près de ses moissons,
Se rappelle ses soins, ses travaux, sa prudence,
605 Admire ses guérets, sourit à l'abondance.
Il est content de lui, ne se repent de rien,
Et se dit, comme un Dieu, ce que j'ai fait est bien.
Lise le lendemain au lever de l'aurore
Coupe le tendre osier, le jeune sicomore,
610 Et forme ces liens qui doivent enchaîner
Les trésors que Cérès se prépare à donner.
La chasse au même instant dans le même bocage,
Avoit conduit Damon le Seigneur du village.
Lise à peine comptoit trois lustres & trois ans;
615 Ses grands yeux étoient noirs, modestes & perçants;
Sa taille, sa fraîcheur, ses graces naturelles,

Promettoient à Damon des voluptés nouvelles.

Comblé , dans les cités , des faveurs de l'amour ,
 L'idole de la mode , & le héros du jour ,
 620 Il avoit ces travers que son rang & l'usage ,
 Et sur-tout les succès imposent à son âge ;
 L'exemple des vertus qu'il doit à son canton ,
 Les mœurs de son fermier , du sage Polémon
 Dont le sévère honneur veille sur sa famille ,
 625 Les larmes qui suivront la faute de sa fille ,
 Rien n'arrête un amant fougueux dans ses desirs ,
 Qui prend l'instinct pour guide & pour loi ses plaisirs.

A Life, de sa part , des messagers fidelles
 Vont porter des rubans , des bouquets , des dentelles ;
 630 Il veut plaire ou séduire , & croit de jour en jour
 Rendre plus agréable , ou l'amant ou l'amour :
 Mais toujours entouré de surveillants sévères ,
 Il maudit les parents , l'œil vigilant des mères.

Damon sçavant dans l'art d'écarter les soupçons ,
 635 A ses soins assidus sçait trouver des raisons :
 C'est Polémon qu'il aime ; il veut , dit-il , s'instruire ,
 Connoître son terrain , les grains qu'il peut produire ;
 Il est agriculteur , & Polémon ravi ,
 Voit en lui son égal , son disciple , un ami.

640 Un jour dans un verger , au fond d'une tonnelle ,
 Damon apperçoit Life , & Lucas auprès d'elle ;
 Il s'approche , il observe , il voit l'heureux Lucas

Autour du sein de Lise étendre un de ses bras ,
Saisir de l'autre main sa main qu'elle abandonne ,
645 Et prendre en souriant un baiser qu'on lui donne.
Des troupeaux de Damon ce jeune & beau pasteur ,
D'une chaste beauté modeste adorateur ,
Avoit plû par ses soins , ses mœurs & sa constance-
Ce spectacle à Damon n'ôte point l'espérance ,
650 Ne le rend point jaloux. Il poursuit ses projets ;
Il cherche les moyens d'en hâter le succès ;
Et même il croit dès-lors sa victoire infailible.
Lise est à moi , dit-il , puisque Lise est sensible.

Bientôt il s'apperçoit que vers la fin du jour ,
655 Au moment favorable aux larcins de l'amour ,
Lise se rendoit seule au bord d'une onde claire ,
Qui coule autour d'un bois dans un pré solitaire ;
De jeunes aliziers recourbés en berceaux ,
De verdure & d'ombrage y couronnoient les eaux.

660 O Lise ! en quel état Damon va vous surprendre !
O sagesse ! ô pudeur ! pourrez-vous la défendre !
Lise part , Damon vole , & par d'étroits sentiers
Il arrive avant elle au berceau d'aliziers.

Là , sous des arbrisseaux , dans un lieu frais & sombre ,
665 Il attend que la nuit ait répandu son ombre.
Il voit bientôt noircir le verd de la forêt ;
Prêt enfin de quitter son asyle secret ,
Il tremble qu'en sortant le bruit ne le découvre ;

Il soutient les rameaux du buisson qu'il entr'ouvre.
 670 Lé corps demi-courbé, les genoux chancelants,
 Et l'oreille attentive, il avance à pas lents.
 Près de lui, loin de lui, sa vue est occupée ;
 D'un bruit forti des eaux son oreille est frappée.
 Il se glisse en rampant sous ce berceau fatal
 675 Où l'onde, en s'étendant, arrondit son canal,
 Et là d'un œil avide, il cherche ce qu'il aime.

 Il voit... ciel ! quel objet !.. c'étoit Life elle-même.
 Le jour du crépuscule & du globe argenté
 Sous le voile des eaux éclairoit sa beauté.

680 Tel est dans un parterre un lys qui vient d'éclorre,
 Quand il brille au matin sous les pleurs de l'aurore :
 Tantôt en se jouant dans les flots du bassin,
 Elle étale à Damon les trésors de son sein ;
 Le jais de ses cheveux, & l'eau sombre & verdâtre,
 685 Opposés à sa gorge en relèvent l'albâtre ;
 Tantôt un attitude, un geste, un mouvement
 Appelle sous les eaux les yeux de son amant.

 Bientôt Life à l'abri d'un dôme de feuillage,
 Va prendre ses habits posés sur le rivage ;
 690 Les voiles dépliés vont couvrir ses appas :
 Damon vole, s'élance, & Life est dans ses bras.

 O Life ! il faut un prix à l'amour le plus tendre.
 Ciel ! où suis-je ? ô Damon ! qu'osez-vous entreprendre ?
 N'espérez rien de moi, Damon, retirez-vous.

- 695 O ma mère ! ô Lucas ! Damon à ses genoux
Prodigue les serments , les larmes , les careffes.
Il cherche à la tenter par d'immenses promesses ,
Elle réfiste à tout. Les pleurs de ses beaux yeux ,
Des cris tantôt plaintifs & tantôt furieux ,
700 Des mots qui vont au cœur , sa pudeur & sa grace ,
D'un amant effréné n'arrétoient point l'audace ;
Life tombe à ses pieds , en lui tendant la main ,
Et relevant de l'autre un voile sur son sein ,
Foible , la voix éteinte & la vue égarée ,
705 O ciel ! est-il donc vrai que ma honte est jurée ?
Il n'en est point , dit-il , dans les plaisirs secrets.
Quel témoin craignez-vous au fond de ces forêts ?
Tout est enféveli dans l'ombre univerfelle ;
Qui fçaura mon bonheur ? Je le fçaurai , dit-elle.
710 Life n'en dit pas plus ; des foupirs , des fanglots ,
Des cris demi-formés fuccèdent à ces mots ;
Sur ses genoux tremblants elle refte panchée.
Damon la voit pâlir & fon ame est touchée.
Quoiqu'infecté des mœurs d'un monde corrompu ,
715 Damon pouvoit encor refpecter la vertu ,
Il en fentit l'empire & lui rendit hommage.
J'ai pu vous offenser , c'est le tort de mon âge ,
C'est celui de mes fens ; je fçaurai l'expier ,
Et peut-être qu'un jour vous pourrez l'oublier.
720 Ces mots rendent à Life & la vie & ses charmes.

- Mais sa pudeur encor n'étoit pas sans alarmes ,
Et pour la rassurer Damon part à regret.
Il fixe sur sa route un œil morne & distrait ;
Les pleurs de la beauté , l'innocence offensée ,
725 Des tableaux importuns poursuivent sa pensée.
La nuit fraîche & tranquille inspiroit le repos ;
Le sommeil même au crime accordoit ses pavots ;
Damon est réveillé par un cri lamentable.
Il voit près de son lit un vieillard vénérable ;
730 O Ciel ! c'est Polémon qui ne peut respirer ,
Et fait de vains efforts pour se plaindre & pleurer :
Mais ses larmes , enfin , coulant en abondance ,
Après de longs sanglots il sort de son silence.
Je suis vieux , je suis pauvre , & vous m'ôtez l'honneur ,
735 Vous que nous respections , vous , un vil suborneur !
Et pour perdre ma fille ! une fille si chère !
O si vous aviez vu les larmes de sa mère !
Damon , je vais hâter l'instant de ma moisson ,
Et quitter pour jamais ce malheureux canton.
740 O Ferme , où mes travaux ont enrichi mon maître !
Jardins que j'ai plantés , arbres que j'ai vu naître !
Troupeaux que j'ai nourris ! recevez mes adieux ,
Ma fille , loin de vous , me fermera les yeux.
A ces mots , en pleurant , le vieillard se retire.
745 Damon le suit des yeux , les détourne & soupire ,
Le mépris de lui-même est entré dans son cœur.

Il demeure immobile , abattu de langueur ;
Mais il se lève , il part , sa démarche est rapide ,
Il arrive à l'instant aux pieds du mont aride
750 Qui couvre le vallon , où pendant les beaux jours
Lucas pâit ses brebis & chante ses amours ?

Lucas qui l'apperçoit s'épouvante à sa vue ,
Mais il voit sur son front la gaité répandue ;
Damon lui prend la main , & Lucas étonné
755 Loin du vallon sauvage est d'abord entraîné
Sous les toits vertueux que Polémon habite.
Le vieillard est troublé ; son épouse interdite
S'élance vers sa fille en lui tendant les bras.

Lise jette un regard sur Damon & Lucas ,
760 Rougit , baisse les yeux , & regarde sa mère.
Le front de Polémon devient sombre & sévère ;
Damon est à ses pieds. O mon cher Polémon ,
Voyez dans ce berger le rival de Damon.

Lise brûle pour lui de l'amour le plus tendre ;
765 Il aime , il est aimé , qu'il soit donc votre gendre.

Lise , un berger sans bien n'est pas digne de vous :
Que votre amant soit riche , & qu'il soit votre époux.
Voyez sur ce côteau cette ferme nouvelle ,
Cet herbage fécond qui s'étend autour d'elle ,
770 Ces vergers , dont les fruits l'enrichiront un jour ,
Et ces larges noyers qui croissent à l'entour ;
Je les donne à Lucas. O vertueuse mère !

- O sage Polémon ! si Lise vous est chère ,
Il faut que dans deux jours ces amants soient unis.
- 775 Qu'après vous , mes fermiers , aujourd'hui mes amis ,
Contents de moi , de vous , & charmés l'un de l'autre ,
Ils fassent à jamais leur bonheur & le vôtre.
- Lise , & l'heureux berger , la mère & Polémon ,
Se regardoient l'un l'autre & regardoient Damon.
- 780 Lucas se précipite aux pieds de sa maîtresse.
Lise fait éclater sa joie & sa tendresse.
Les parents sont ravis ; & Damon enchanté
Trouve dans tous les yeux le prix de sa bonté ,
Des noces , des festins bientôt la douce image.
- 785 Va porter la gaité de village en village ;
Et dès le lendemain , les cris & les chansons
Ont annoncé l'aurore & l'instant des moissons.
Polémon plein de joie , armé de sa faucille ,
Vers ses sillons dorés a conduit sa famille.
- 790 De la riche Cérés les trésors vont s'ouvrir.
Voici l'heureux moment où l'homme va jouir.
Déjà des moissonneurs la troupe partagée
Attaque les sillons sur deux files rangée ;
Un sentiment profond , pur & délicieux
- 795 Règne dans tous les cœurs , brille dans tous les yeux.
Lise auprès de Lucas plus ardente à l'ouvrage ,
A bientôt devancé les filles du village ;
Et nouveau laboureur dans ce noble métier

Lucas aux yeux de Life est fier de s'essayer.

800 Ici Dolon sourit agacé par Thémire.

Là Colin rit tout haut des bons mots qu'il va dire.

Polémon en secret ordonne aux moissonneurs

D'augmenter le tribut qu'on destine aux glaneurs.

Ces beaux jours ont banni l'envie & la misère.

805 Le pauvre donne au pauvre, & le riche est son frère.

Mais Life & son amant ont vu naître le jour,

Où le Ministre saint doit bénir leur amour ;

Ils vont sanctifier la flamme la plus pure,

Et jurer de s'aimer sans craindre le parjure.

810 On leur dit les devoirs imposés aux époux ;

Affurés de les suivre & de les aimer tous,

Ils semblent étonnés de s'entendre prescrire

Ces aimables vertus que l'amour leur inspire !

A peine ces amants par des vœux solelnels

815 Sont unis l'un à l'autre aux pieds de nos Autels ;

Que le sage Pasteur rappelle à l'assemblée,

Les trésors, les plaisirs dont la terre est comblée.

Grand Dieu ? tu nous donnas les fruits & les moissons,

Et l'amour & l'hymen les premiers de tes dons.

820 L'air, les feux & les eaux, à tes ordres dociles,

Ont rendu de concert nos campagnes fertiles.

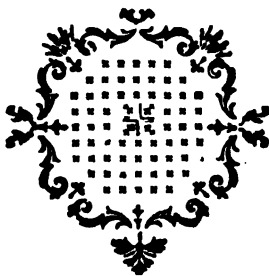
Tu daignas seconder le travail de nos mains.

L'homme est cher à son Dieu ; ce père des humains

• Nous admet les premiers à ces festins champêtres,

- 825 OÙ sa voix paternelle invite tous les êtres.
De sa vaste bonté tout ressent les effets ;
Les bienfaits qu'il prodigue annoncent des bienfaits.
Jouir, c'est l'honorer : jouissons , il l'ordonne ;
Associons le pauvre aux trésors qu'il nous donne ,
- 830 Et reprenons gaiment un travail vertueux ,
Qui nous rendit toujours meilleurs & plus heureux.
Après des chants de joie & de reconnoissance ,
Le peuple se recueille. Il s'écoule en silence ,
Et suit Life & Lucas , qui se donnant la main
- 835 Du logis paternel ont repris le chemin.
Un orme vénérable en protège l'entrée :
Polémon les attend sous son ombre sacrée.
Tous deux avec respect tombent à ses genoux ;
Et lui , levant les mains sur les jeunes époux ,
- 840 L'œil humide de pleurs , d'une voix attendrie ,
Bénit au nom du ciel , le saint nœud qui les lie.
Damon conduit la troupe au salon du festin ,
Placé dans un bocage , au fond de son jardin :
De convives pressés la table est entourée.
- 845 Chacun jette un regard sur la plaine dorée ,
Et voit avec plaisir ses épis ramassés ,
S'élever sur la plaine en gerbes entassés.
Le Ministre sacré , le Seigneur du village ,
Imposoient à la joie , & la rendoient plus sage.
- 850 On lisoit dans les yeux une douce gaité ,

Un contentement pur , l'amour , la volupté ,
Et dans son calme heureux la troupe recueillie
Jouissoit sans transports , badinoit sans folie.
Bacchus , dont le nectar anima les esprits ,
855 Ne fit point retentir le tumulte & les cris ,
Mais du plaisir d'aimer il augmenta les charmes.
Au bord de la paupière on vit briller les larmes ;
Et Damon tour-à-tour recevoit dans ses bras
Polémon & sa fille , & la mère & Lucas ;
860 Environné , pressé de ses vassaux qu'il aime ,
Il est content de tous , & sur-tout de lui-même.



NOTES.

PAGE 90.

Tout se meut, s'organise, & sent son existence.

Le commencement de l'Été semble être le moment où la nature est dans sa plus grande force & dans sa perfection. Dans les plantes pendant la végétation est affoiblie, parce que la terre n'a plus la même humidité qu'elle avoit au Printems ; mais la végétation est prodigieuse dans les jeunes animaux ; leur accroissement est sensible d'un jour à l'autre, du soir au matin. Dans les adultes, il y a moins de fermentation qu'il n'y en avoit au retour du soleil ; nos liqueurs coulent dans leurs canaux avec plus de tranquillité ; mais les muscles ont plus de souplesse, d'élasticité & de force. C'est le moment de l'année où l'homme jouit le plus de la santé.

91. Sans doute, elle a perdu de sa variété.

Il ne reste de verdure que celle des vergers, des vignes, des forêts, & ses nuances ne sont point tranchantes. Les prairies commencent à blanchir, les bleds à jaunir, & le nombre des couleurs diminue ; la curiosité étoit très-agréablement occupée au Printems par la multitude & la vivacité des couleurs, ainsi que par la variété des chants des oiseaux & par celle des odeurs ; mais elle n'est pas également satisfaite pendant l'Été.

Il y a des hommes dont l'ame n'a pas d'autre ressort
que

que cet instinct de curiosité, & ce sont les ames philosophiques ou foibles, des têtes profondes & des têtes frivoles.

91. J'irai sur l'Appennin, sur ces monts élevés.

Ce n'est plus qu'en parcourant un grand espace que l'œil trouve de la variété; & la vue subite d'une grande étendue, comme de tout ce qui est grand & nouveau, nous cause dans les nerfs un ébranlement qui est suivi d'une forte tension; mais lorsque ce vaste espace est varié par des sites & des productions de différens genres, la sensation, qui n'est plus la même, s'affoiblit & les nerfs se relâchent; cet espace étendu ne jette point dans notre ame des idées de solitude, de privation, de danger, comme la vue de la mer; il n'y jette point des idées de destruction, de cahos, d'absence de vie, comme la vue des glaciers répandues sur les sommets des Alpes; alors l'admiration succède à notre étonnement, mais une admiration douce dans laquelle entrent l'amour, l'espérance, & plusieurs sentimens qui la rendent délicieuse.

92. Et portoient dans mon cœur
Un plaisir réfléchi, le calme & le bonheur.

La force du soleil, la chaleur de ses rayons, ont épuré les liqueurs dans nos corps, facilité la circulation & augmenté les esprits animaux; ces particules ignées, ces particules végétales & vivantes qui circulent autour de nous, qui nous pénètrent & que nous respirons, nous ont donné plus de force; mais la chaleur qui continue

détend les muscles , porte du relâchement dans le genre nerveux , & donne quelque tendance au repos ; les inquiétudes vagues , la curiosité vive , l'activité sans objet diminuent ; il leur succède un contentement doux & solide ; on se trouve plus disposé aux réflexions , & l'on n'en est pas détourné , comme au Printems , par une multitude de sensations nouvelles ; ces réflexions ne sont point tristes ; la santé dont on jouit , les biens dont on va jouir , la lumière qui éclaire tous les objets & qui ôte à la nuit même ses ténèbres , tout dispose l'ame à une douce joie : mais c'est sur-tout à l'impression de la chaleur que l'homme doit ce contentement , ce calme agréable dont il jouit.

La douleur , la crainte , la colère , les desirs violents , tous les sentiments , toutes les passions , qui sont des modes de la douleur , tendent les nerfs & les muscles. Le plaisir au contraire , la joie , l'espérance , la tendresse , l'amour du beau , tous les sentiments qui sont des modes du plaisir , relâchent modérément les nerfs & les muscles , &c.

La chaleur dans un corps bien constitué & qui n'est point obligé à des efforts , donnant aux nerfs & aux muscles le même relâchement modéré que le plaisir , fait éprouver à l'ame un état agréable , un bien-être dont elle se rend compte ; c'est alors que la simple existence est un bien , & qu'on pourroit se dire : Je suis bien , parce que je suis. C'est alors qu'à l'ombre des arbres , sur un gazon frais , près des eaux qui tempèrent les feux de l'Été sans empêcher de les sentir , l'esprit abandonné à la rêverie , le cœur content , les sens tranquilles , on

jouit pendant quelques moments d'un repos délicieux & semblable à celui qui succède aux plus grands plaisirs.

Nos plaisirs dans le Printems tiennent plus aux sensations, à l'imagination, aux illusions; ils sont plus dans l'Été l'effet de la réflexion.

95. Après de la nature, il sent tous ses bienfaits.

Nos plaintes éternelles calomnient la nature. On a donné à l'homme la triste habitude de s'avouer malheureux; mais le bonheur n'est pas aussi rare que nous le crient des Charlatans qui exagèrent nos maux & nous vantent leurs remèdes.

Si on entend par bonheur une suite de sensations délicieuses, une chaîne non interrompue de ce qu'on appelle des plaisirs, le bonheur est rare; mais il est un grand nombre d'autres jouissances que nous ne comptons pas & qui nous rendent heureux.

Le premier instinct de l'homme, qui ne le quitte jamais, le principe de son activité, c'est le besoin de sentir son existence, d'avoir la jouissance de ses forces, de ses sens, de son ame, de sa vie. Nous avons reçu de la nature une multitude de facultés & d'organes, & l'homme est heureux toutes les fois que le libre usage de ses organes & de ses facultés lui donne un sentiment vif de son Être. Il est heureux non-seulement lorsqu'il se livre aux nobles affections de l'ame, telles que l'amitié, l'amour de la patrie, la générosité, la bienveillance; il est heureux non-seulement lorsqu'il exerce sa vue, son oreille, son tact, son odorat, son goût, la force de son corps, l'adresse & l'agilité de ses membres;

mais il l'est encore par l'exercice de sa mémoire , de son jugement , de son imagination.

Il n'est guères de douleur que ne charment les sentimens honnêtes , que ne suspendent la pensée & le travail ; le seul homme véritablement malheureux est celui qui ne peut ni aimer , ni agir , ni mourir.

95. Et la paix de son cœur n'est jamais de l'ennui.

La plupart des animaux & les hommes sont destinés à se procurer leur subsistance par la chasse , ou par de certaines nourritures qu'ils ne trouvent pas facilement. Il faut pour se conserver qu'ils combattent , ou qu'ils fuyent des ennemis ; il faut pour se perpétuer qu'ils suivent le sexe , qui ne fuit pas , mais qui se fait suivre ; ils sont enfin organisés de manière qu'une certaine mesure de mouvements leur est absolument nécessaire. Si les hommes sont dans un état où ils puissent aisément & sans peine trouver leurs aliments , assurer leur conservation , perpétuer leur espèce , ils sentiront une inquiétude vague , un besoin d'action. Ils seront comme ces serins que nous enfermons dans des cages où ils ont leurs femelles auprès d'eux & des vivres en abondance ; ils sautent continuellement d'un bâton à l'autre ; si vous leur ôtez ce mouvement , en les attachant par une petite chaîne , ils engraisent & meurent.

La nature nous ayant assez mal armés , soit pour prendre le gibier , soit pour repousser nos ennemis ; nous ayant donné des enfants qu'il faut long-tems nourrir , conduire & défendre , nous a mis dans la nécessité d'inventer ; & jusqu'à un certain point , cet exercice est nécessaire à la

santé. Le mot de M^{de}. Geoffrin, *On meurt de bêtise*, renferme un grand sens. Il y a telles conditions où l'homme n'a pas plus à inventer qu'à courir, & où il n'est pas plus obligé au travail d'esprit qu'au mouvement. C'est dans cette situation qu'on éprouve l'ennui, dont les effets sont terribles pour le bonheur. Il y a une autre espèce d'ennui, c'est cette langueur de l'ame qui succède aux passions qui ont cessé, aux goûts vifs qui se sont éteints : les habitants de la campagne par leur situation, leur fortune, leurs mœurs, &c. sont préservés de ce triste état de l'ame.

96. Le courfier sans vigueur & la tête penchée,
Jette un triste regard sur l'herbe desséchée.

*Langue il corsier già sì feroce , e l'erba
Che fù suo caro cibo , a schifo prende.*

Le Tasse.

97. Son empire est douteux ; son règne est d'un moment.
Short is doubtful empire of the night.

Thomson.

98. Leur prodigue deux fois les fruits & les moissons.

On nie trop aujourd'hui l'influence des climats sur le caractère des nations.

Sans doute les hommes naissent par-tout avec les mêmes besoins ; mais par-tout il ne les éprouvent pas au même degré, & ils n'ont pas les mêmes moyens de les satisfaire.

Dans les pays du Nord le peu de substance des aliments, & peut-être la chaleur concentrée dans le corps

de l'homme par le froid extérieur font sentir beaucoup le besoin physique de la faim.

La nature fournit en abondance des aliments aux Peuples du Midi , & il leur en faut peu parce que ces aliments ont beaucoup de substance.

Dans les pays du Nord il faut beaucoup d'industrie pour se vêtir & se loger de manière à ne pas souffrir les rigueurs du froid.

Dans le Midi , pour se garantir de la chaleur , il ne faut que des arbres , un hamac & du repos.

Le Samoyède chasse , ouvre une caverne , coupe & transporte du bois pour entretenir du feu & des boissons chaudes ; il prépare des peaux pour se vêtir.

Le Sauvage d'Afrique va tout nud , se désaltère dans une fontaine , cueille du fruit , dort ou danse sous l'ombrage.

Les Peuples du Nord doivent donc être plus occupés du soin de se procurer le nécessaire , & les Peuples du Midi du soin de se procurer l'amusement.

Dans le Midi le travail & la pensée fatiguent ; les corps & les esprits ont une tendance au repos ; l'homme y cherche moins à sentir son existence dans l'action ; il se livre plus aux sensations & il en reçoit une foule d'agréables. Il doit avoir moins que nous cette inquiétude machinale qui nous presse d'agir.

Les Peuples du Midi n'ont pas besoin d'inventer beaucoup , de retenir , de combiner un grand nombre d'idées , de-là ils ont peu de suite dans l'esprit & beaucoup d'inconséquence. Ils sont conduits par l'intérêt du moment , ils oublient l'avenir , & sacrifient la vie à un seul jour.

Le Caraïbe pleure le soir son lit qu'il a vendu le matin pour s'enivrer d'eau-de-vie.

Les Peuples du Nord ont besoin de combiner beaucoup d'idées , d'avoir de l'industrie & de l'invention , ils doivent avoir plus de suite & de force d'esprit , plus de raisonnement & de raison. Ils doivent avoir plus de persévérance dans les passions , un caractère moins souvent interrompu.

Les Peuples du Midi doivent avoir des enthousiasmes subits , des emportemens fougueux , des craintes & des espérances sans fondemens.

Le soleil & la terre qui mettent de la différence entre l'Ananas & la citrouille , entre l'âne & l'éléphant , mettent de la différence dans les fibres , les muscles , le sang , le cerveau & par conséquent le caractère du Nègre & de l'Anglois , de l'habitant du Brésil & du Groenlandois ; je sçais bien que les institutions Civiles & Religieuses peuvent dans tous les climats , changer , diriger les caractères des Nations ; mais ce ne sera ni par les mêmes loix , ni par les mêmes moyens. C'est ce que pensoit le Président de Montesquieu à qui on a reproché trop légèrement & trop aigrement ses idées sur les influences du climat. Il est permis sans doute d'apercevoir les fautes de ce Guide des Législateurs ; mais il faut en même temps respecter ses lumières , & adorer ses intentions.

98. Il voit se succéder les races & les âges.

Here he sees

Revolving ages.

Thomson.

H 4

99. Là l'horrible serpent de lui-même entouré.

Dans quelques-unes des Antilles , dans le continent de l'Amérique méridionale & dans l'Afrique , les serpents d'un pied de diamètre & de neuf à dix pieds de long sont assez communs. Mais j'ai voulu parler d'un serpent de la grandeur de douze à quinze pieds & d'une force prodigieuse , qui , dit-on , se trouve en Guinée & sur les bords de la Gambia. Selon quelques Voyageurs, il s'entortille autour des plus grands animaux , les brise & les dévore.

De lui-même entouré.

Il me semble que j'ai vu cette expression dans quelque Poète Anglois ou Allemand dont je ne me rappelle pas le nom.

100. Du globe qu'il attire élevant la surface.

Si j'avois suivi dans ce Poëme le véritable système du monde , j'aurois principalement attribué l'élévation des terres de l'équateur , à la rotation de notre globe qui doit donner une force centrifuge aux parties de ce globe situées sous la ligne ; mais dans le Printems j'ai supposé la terre immobile ; il ne falloit pas la faire mouvoir dans l'Été , & suivre , comme Thomson , tantôt le système de Ptolémée , & tantôt celui de Copernic.

101. Des sables éclatants la stérile étendue.

The wide glittering vaste of burning Sand.

Thomson.

101. Sanctuaire où Dodone alloit chercher ses Dieux.

Dans les forêts, l'obscurité, dont on ne voit point les bornes, & le silence, qui fait sentir l'absence des êtres animés, inspirent une sorte de crainte qui devient facilement religieuse; presque tous les peuples ont placé dans les forêts quelques-unes des puissances invisibles qu'avoit créées leur imagination; mais s'ils ont souvent divinisé les chênes, les grands ormes, &c. ce n'est pas seulement un effet de la crainte.

L'homme sauvage sent qu'il se meut parce qu'il est animé, & il suppose animés tous les êtres dans lesquels il voit du mouvement; de-là les dieux des eaux, les puissances de l'air, les divinités des bois, &c. Dans un Poëme Anglois, intitulé *l'Hermite*, on fait descendre en Écosse un habitant d'une de ces Orcades où il ne croît aucun arbre; l'Orcadien est fort étonné à la vue d'un grand poirier chargé de fruits, il l'admire; on lui fait goûter des fruits, il les trouve excellents; il s'élève un vent qui agit les feuilles de l'arbre, l'Orcadien se prosterne devant lui & l'adore. Cette fiction est très-philosophique.

106. Je viens redemander au travail, à la terre

Mes biens, qu'ont dissipés ma folie & la guerre.

Un reste de préjugé gothique jette encore une forte d'avilissement sur l'agriculture, & le métier de laboureur feroit encore rougir quelques descendants des Francs, des Normands, des anciens Barons, des Commis à la Barrière.

107. Eh bien ! ils sont heureux du plaisir d'être ensemble.

Dans tous les lieux , dans tous les tems où de fausses opinions , la rivalité & l'intérêt personnel ne divisent pas les hommes , ils ont du plaisir à se rencontrer , à vivre ensemble ; c'est ce sentiment que les Philosophes Anglois appellent instinct de bienveillance , & que nous nommons humanité. La bonté , la générosité sont les effets de ce sentiment , ou plutôt ses modifications. Il y a un plaisir attaché à la bonté , à la générosité , plaisir simple , indépendant de la réflexion & des retours sur soi-même ; sentiment vif & assez vif pour égayer & donner beaucoup d'illusions. J'ai vu des personnes de l'un & de l'autre sexe , maîtrisées par cet instinct de bienveillance , servir , & servir souvent avec plus de zèle que de discernement & de justice , quiconque avoit besoin d'elles. J'en ai vu prendre les sentiments , épouser les intérêts des autres , & entrer dans leur situation au point de perdre leurs propres sentiments , d'oublier leurs intérêts & leur situation. J'en ai vu se repentir d'avoir cédé à leur bonté , à leur générosité , & m'avouer qu'elles avoient été entraînées par une force irrésistible. Cette bienveillance , cette humanité tient plus au sentiment d'amour qu'elle n'est l'effet de la pitié , quoique la pitié lui donne une extrême activité.

108. La cigale a donné le signal des moissons.

Le Pere Vaniere , *Economie rurale*, dit :

Messorum arguta vocat stridore cicada.

109. J'ai vu le Magistrat qui régit la Province.

Les beaux chemins sont un bien & un très-grand bien ;

mais la corvée est un mal & un très-grand mal ; elle accable le malheureux ; elle lui fait sentir à l'excès le poids de la servitude ; elle l'oblige à donner à l'État, dont il ne tire ni secours ni protection, une partie de son travail qui est sa seule propriété. Ce travail ne pourroit-il pas lui être payé par les possesseurs des fonds.

Ne pourroit-on pas tenter dans d'autres Généralités ce que vient d'exécuter un Intendant (*), connu par la supériorité de ses lumières & par son zèle extrême pour le bien ? Ne pourroit-on pas, à l'exemple des Romains, employer les Troupes à la construction & à la réparation des chemins ? Henri IV & Louis XIV leur ont fait construire des canaux.

109. Il avoit arraché du sein de son ménage,
D'un jeune agriculteur l'épouse jeune & sage.

Je sçavois sans doute que la loi n'ordonnoit pas aux femmes d'aller à la corvée, mais je sçavois aussi qu'on oblige quelquefois les paysans de construire dans quinze jours un chemin qu'ils ne peuvent construire que dans un mois, & alors les femmes travaillent avec eux. Je sçais encore qu'on commande souvent des corvées dans un temps près de celui des moissons, ou d'autres récoltes. Ces abus ne sont pas du Législateur, mais de ceux qu'il emploie.

(*) M. Turgot.

111. Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.

A boding silence reigns

Dread thro' the dun expanse.

Thomson.

112. Jouir , c'est l'honorer : jouissons , il l'ordonne.

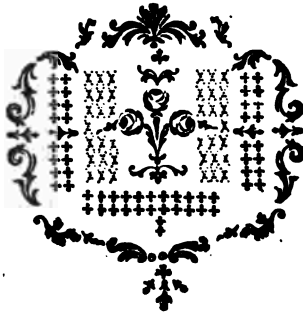
On doit supposer que M. le Curé n'invite ses Paroissiens à jouir des biens qu'ils doivent à leur travail & à la nature , qu'autant que leurs jouissances ne seront point contraires à l'ordre , aux bonnes mœurs , à la justice , à leur santé , à leurs devoirs d'hommes , de citoyens , de cultivateurs. M. le Curé pense , comme Bernier , que » la privation d'un plaisir innocent est un très-grand » péché «.



ARGUMENT.

*T*ABLEAU général des présens & des plaisirs que promet l'Automne. Invitation aux Magistrats & aux jeunes Écoliers de se rendre à la Campagne, & d'y passer le tems des vacances. Calme de la nature au commencement de cette Saison; ses effets sur les animaux & sur l'homme; la Chasse, la Pêche, le mouvement sont les remèdes contre la mélancolie à laquelle cette Saison dispose. Vie heureuse d'un Gentilhomme de campagne. Second moment de l'Automne; les Vendanges, les Vents, les Pluies; Peinture des Glacières sur les sommets des grandes montagnes, & l'origine des Fleuves & des Ruisseaux. Les engrais des Terres, le dernier des travaux champêtres. Les engrais inventés par les Anglois. Il est nécessaire que le Gouvernement pro-

*tège & soulage les Cultivateurs. Dernier
moment de l'Automne ; il attriste l'ame.
Les vapeurs. Langueur de tous les êtres.
Les oiseaux se rassemblent. Leur départ.
L'homme se retire dans les Villes.*



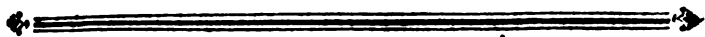


Le Printemps 1810

LES SAISONS.



L' AUTOMNE.



O vous qu'ont enrichis les trésors de Cérés,
Préparez-vous, Mortels, à de nouveaux bienfaits.
Redoublez vos présens, terre heureuse & féconde,
Récompensez encor la main qui vous seconde.
Et toi, riant Automne, accorde à nos desirs
Ce qu'on attend de toi du repos, des plaisirs,
Une douce chaleur, & des jours fans orages.
Il vient environné de paisibles nuages ;

Il voit du haut des cieux , le pourpre des raisins ,
10 Et l'ambre & l'incarnat des fruits de nos jardins ;
De côteaux en côteaux la vendange annoncée
Rappelle le tumulte & la joie insensée ;
J'entends de loin les cris d'un peuple fortuné
Qui court le thyrsé en main , de pampres couronné.
15 Favoris de Bacchus , ministres de Pomone ,
Célébrez avec moi les charmes de l'Automne ;
L'année à son déclin recouvre sa beauté.
L'Automne a des couleurs qui manquoient à l'Été.
Dans ces champs variés l'or , le pourpre & l'opale
20 Sur un fond verd encor brillent par intervalle ,
Et couvrent la forêt qui borde ces vallons ,
D'un vaste amphithéâtre étendu sur les monts.
L'arbre de Cerasonte au gazon des prairies ,
Oppose l'incarnat de ses branches flétries.
25 Quelles riches couleurs , quels fruits délicieux ,
Ces champs & ces vergers présentent à vos yeux !
Voyez , par les zéphyrz la pomme balancée
Échapper mollement à la branche affaîcée ;
Le poirier en buisson courbé sous son trésor ,
30 Sur le gazon jauni rouler les globes d'or ,
Et de ces lambris verds attachés au treillage
La pêche succulente entraîner le branchage.
Les voilà donc ces fruits qu'ont annoncés les fleurs,
Et que l'Été brûlant mûrit par ses chaleurs !

35 Jouissez , ô mortels , & par des cris de joie
Rendez graces au ciel des biens qu'il vous envoie :
Que la danse & les chants , les jeux & les amours ,
Signalent à la fois les derniers des beaux jours.

Jouissez , hâtez-vous , la fanfare éclatante

40 Au peuple des forêts va porter l'épouvante ;
Le cor fait retentir ses accens belliqueux ;
Et Diane a donné le signal de ses jeux.

O qui peut , sans regret , s'enfermer dans les villes !

Malheureux , qui jamais n'habitez nos asyles ,

45 Condamnés dès l'enfance à l'ombre des cités ,
Hélas vos vains honneurè , vos tristes dignités ,
La folle ambition , la fortune infidèle ,

Vous écartent du port où ma voix vous appelle :

La campagne & mes chants ne sont pas faits pour vous.

50 Il faut avoir nos mœurs pour partager nos goûts ;

L'esclave de la cour , le flatteur de ses maîtres ,

Ne sent ni les vertus , ni les plaisirs champêtres.

Les vizirs , les sultans sont-ils faits pour goûter

Ces innocents plaisirs qu'ils voudroient nous ôter ?

55 Ministres de Thémis , ou plutôt ses victimes ,

Vos yeux sont fatigués du spectacle des crimes ;

Venez jouir aux champs du tableau des vertus.

Suspendez un moment vos travaux assidus ;

Le repos vous attend à l'ombre de ces hêtres.

- 60 Vos plants chargés de fruits redemandent leurs maîtres ;
L'opulent espalier vous montre ses rameaux ,
Et Bacchus vous appelle au penchant des côteaux.
Et vous, de vos parents jeune & chère espérance ,
Vous à peine échappés aux périls de l'enfance ,
- 65 Vous , martyrs de l'école & de ses faux docteurs ,
Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs ;
Et venez dans nos champs , sans pédant & sans livre ,
Connoître le plaisir & commencer à vivre.
Ici , tout vous invite à des jeux innocents ;
- 70 Ici , vous jouirez des plus beaux de vos ans.
Esclaves , qu'on déchaîne au retour de l'Automne ,
Prenez part un moment aux plaisirs qu'il nous donne.

- L'homme respire enfin sous un ciel tempéré :
Des feux d'un globe ardent il n'est plus dévoré.
- 75 Le soleil est voilé , mais son disque invisible ,
Porte un jour tendre & doux sur le monde paisible.
Quel calme sur les eaux , dans les bois & les airs !
Quel silence étendu règne sur l'univers !
L'Alcion s'est fixé sur des roseaux tranquilles ,
- 80 Ou raze , en se jouant , les ondes immobiles.
Le peuple des hameaux , des champs & des forêts ,
Moins ému , moins bruyant , semble jouir en paix ,
Sa volupté moins vive est encor douce & pure.
Moi , je partage ici la paix de la nature ;

85 Dans ces heureux vallons , sur ces riches côteaux ,
J'ai senti le plaisir , je jouis du repos.
Automne , ciel tranquille , agréables retraites ,
Vous calmez de nos cœurs les ardeurs inquiètes ;
Puisse au bonheur si pur que je goûte aujourd'hui
90 Ne succéder jamais le tourment de l'ennui !
Ah ! nous étions heureux par la seule espérance ,
Pussions-nous l'être encor au sein de l'abondance !
L'homme a tout recueilli , n'a plus à désirer ,
Et le cœur satisfait va cesser d'espérer ;
95 Le flatteur avenir n'embellit plus la vie.
Peut-être en ce moment la nature affoiblie ,
Du soleil abaissé les rayons languissants ,
Ne pourront ranimer nos esprits & nos sens.

Sortons de la langueur par un mâle exercice ;
100 A nos jeux , nos plaisirs que le travail s'unisse ;
Opposons la fatigue à l'ennui du repos.
Aux habitants des airs , des forêts & des eaux ,
L'Automne le commande , allons livrer la guerre.
Moi , nouveau Salmonée , armé de mon tonnerre ,
105 Tantôt dans le taillis je vais au point du jour
Du lièvre ou du chevreuil attendre le retour ;
Et tantôt parcourant les buissons des campagnes ,
Je cherche la perdrix qu'appellent ses compagnes.
Mon chien bondit , s'écarte , & fuit avec ardeur

- 110 L'oiseau, dont les zéphirs vont lui porter l'odeur ;
 Il l'approche , il le voit ; transporté , mais docile ,
 Il me regarde alors & demeure immobile ;
 J'avance , l'oiseau part , le plomb que l'œil conduit
 Le frappe dans les airs au moment qu'il s'enfuit ;
- 115 Il tourne , en expirant , sur ses ailes tremblantes ,
 Et le chaume est jonché de ses plumes sanglantes.
 Souvent , quand le soleil dore le haut des monts ,
 Et que l'ombre allongée obscurcit les vallons ,
 Je descends dans un pré , vers un golphe paisible
- 120 Qu'entourne un ombrage au jour inaccessible.
 Là , je vois le pêcheur , sur les flots ébranlés
 L lançant d'un bras nerveux ses filets rassemblés ,
 Entourer d'un long cercle un peuple trop avide ,
 Qu'attira vers la rive une amorce perfide.
- 125 Les filets , en tombant , l'un de l'autre écartés
 Réunis lentement sous les flots argentés ,
 Enveloppent d'abord dans leurs grottes profondes ,
 Et ramènent vers moi les habitants des ondes.
 Leur foule , en s'élançant de ces rets déployés ,
- 130 Frappe le sable humide & bondit à mes pieds.
 J'enlève quelquefois à l'eau pure & bruiante
 La truite suspendue à la ligne tremblante.
 Cent fois , dans ma jeunesse , aux rives des ruisseaux ,
 J'ai semé les buissons d'innombrables réseaux ;
- 135 Avec quel mouvement d'espérance & de joie ,

Vers la fin d'un beau jour , j'allois chercher ma proie !
A présent même encor , sous les rameaux naissants,
De l'oiseau de la nuit imitant les accents
Des habitants des bois j'entends la troupe ailée
140 S'avancer , voltiger autour de ma feuillée ;
J'écoute , en palpitant , leur vol précipité ;
D'un transport vif & doux mon cœur est agité ,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides ,
Qu'infesta de ses suc's l'arbrisseau des Druides.
145 O doux emploi des jours ! agréables moments !..
Mais l'Automne offre encor d'autres amusements ,
Où le courage & l'art mènent à la victoire.
Diane dans ses jeux se propose la gloire.
Entendez-vous quel bruit retentit dans les airs ,
150 Et d'échos en échos roule dans ces déserts ?
La Discorde , Bellone , ou le Dieu de la guerre ,
Par ce bruit effrayant menacent-ils la terre ?
De la vaste forêt l'espace en est rempli.
Dans ses sombres buissons le cerf a tressailli ;
155 Au monarque des bois la guerre est déclarée.
Il a vu d'ennemis sa demeure entourée ,
Et des chiens dévorants en groupes dispersés ,
De distance en distance autour de lui placés.
Là , le coursier fougueux lève sa tête altière ;
160 D'un œil impatient il parcourt la bruyère ;
Il voudroit de la course avancer les instants.

- Mais on part , il s'élançe , & des sons éclatants
Sur les traces du cerf , dont la terre est empreinte ,
Ont conduit le chasseur au centre de l'enceinte.
- 165 Le timide animal s'épouvante & s'enfuit ,
Et voit dans chaque objet la mort qui le poursuit.
Sa route sur le sable est à peine tracée ;
Il devance , en courant , la vue & la pensée ;
L'œil le suit , & le cherche aux lieux qu'il a quittés.
- 170 Ses cruels ennemis , par le cor excités ,
S'élèvent sur ses pas au sommet des montagnes ,
Ou fondent à grands cris sur les vastes campagnes.
Effrayé des clameurs & des longs hurlements ,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents ,
- 175 Vers ces vents importuns il dirige sa fuite :
Mais la troupe implacable , ardente à sa poursuite
En saisit mieux alors ses esprits vagabonds.
Il écoute & s'élançe , & s'élève par bonds ;
Il voudroit ou confondre , ou dérober sa trace ,
- 180 Se détacher du sable , & voler dans l'espace.
Hélas il change envain sa route & ses retours ,
Dans le raillis obscur il fait de longs détours ,
Et revoit ces grands bois , théâtre de sa gloire ,
Où jadis cent rivaux lui cédoient la victoire ,
- 185 Où couvert de leur sang , consumé de desirs ,
Pour prix de son courage , il obtint les plaisirs.
Il force un jeune cerf à courir dans la plaine ,

Pour présenter sa trace à la meute incertaine :
Mais le chasseur la guide & prévient son erreur ;
190 Le cerf est abattu , tremblant , saisi d'horreur ;
Son armure l'accable , & sa tête est panchée.
Sous son palais brûlant sa langue est desséchée ;
Il entend de plus près des cris plus menaçants ,
Et fait , pour fuir encor , des efforts impuissants ;
195 Ses yeux appesantis laissent tomber des larmes.
Il chancelle , il s'arrête , il se sert de ses armes ;
L'excès du désespoir le soutient un instant ,
Il tombe , se relève & meurt en combattant.
La fanfare au chasseur annonce sa victoire.

200 Vous , nés pour les vertus , les travaux & la gloire ,
Venez , jeunes guerriers , noble sang des héros ,
Échapper dans nos bois aux dangers du repos ;
Développez en vous la force & le courage ,
Préludez aux combats dont nos jeux sont l'image ,
205 Bravez la faim , la soif , l'inclémence des airs ,
Combattez , foudroyez , les tyrans des déserts :
Ils pourroient aux humains disputer la nature ,
Et nos riches moissons deviendroient leur pâture.
Frappez ces loups cruels qui brisent sous leurs dents
210 Des agneaux déchirés les membres palpitants ;
Percez le sanglier , qui court avant l'aurore
Renverser les sillons , où le bled vient d'éclorre ;

- Signalez par ces coups votre âge & vos loifirs ;
 Servez l'État enfin même dans vos plaisirs.
- 215 N'imitiez pas ces grands, ces nobles inutiles,
 Qu'énervent la mollesse & le luxe des villes ;
 Voyez-les s'avilir, & prétendre aux honneurs,
 Esclaves des Phrinés dont ils ont pris les mœurs,
 De frivoles devoirs, fatigués fans les suivre,
- 220 Accablés du foin d'être, & du travail de vivre.

- O funeste loisir ! ô poids affreux du tems !
 Vous n'êtes point connus du citoyen des champs ;
 Il fçait du jour qui paffe employer la durée.
 Au sommeil, à l'amour fa nuit est consacrée ;
- 225 Sans entraves, fans maître, & libre de choisir
 Les moments du travail, du repos, du plaisir,
 Il difpofe à fon gré tout le cours de fa vie.
 Heureux ! qui loin du monde, utile à fa patrie,
 Y fait naître des biens, en refpecte les loix,
- 230 Et déroband fa tête au fardeau des emplois,
 Aimé dans fon domaine, inconnu de fes maîtres,
 Habite le donjon qu'habitoient fes ancêtres !
 De l'amour des honneurs il n'est point dévoré.
 Sans craindre le grand jour, content d'être ignoré,
- 235 Aux vains dieux du public il laiffe leurs ftatues,
 Par l'envie & le tems fi fouvent abattues.
 Pour juge il a fon cœur, pour amis fes égaux,

La gloire ou l'intérêt n'en font pas ses rivaux ;
Il peut trouver du moins dans le cours de sa vie

240 Un cœur sans injustice , un ami sans envie.

Il ne s'égare point dans ces vastes projets.

Qui tourmentent le cœur incertain du succès ;

Il ne peut être en butte à ces revers funestes

Qui souvent de la vie empoisonnent les restes ;

245 Élever ses troupeaux , embellir son jardin ,

Plutôt que l'agrandir féconder son terrain ,

Par sa seule industrie augmenter sa richesse ,

Voilà tous les projets que forme sa sagesse ;

Il ne veut qu'arriver au terme de ses jours ,

250 Par un chemin facile , & qu'il suivra toujours.

La Chine & le Japon , l'aiguille & la peinture

N'ornent point ses lambris d'une vaine parure ;

On y voit les portraits de ses sages aïeux.

Ils vécutent sans faste , il veut vivre comme eux ;

255 Il regarde souvent ces images si chères ,

Qui parlent à son cœur des vertus de ses pères.

Peut-il avoir besoin que le luxe & les arts

De leur pompe frivole amusent ses regards ?

N'a-t-il pas des ruisseaux , son verger , la prairie ,

260 Des beautés , des couleurs que chaque instant varie ,

L'opale & l'incarnat d'un matin radieux ,

Et le pourpre & l'azur du couchant nébuleux

Où son œil cherche en vain la première nuance

- Du pourpre qui finit , de l'azur qui commence ?
265 Mais il jouit encor de plus rians tableaux.
 Il voit l'homme ingénu , ses plaisirs , ses travaux ;
 Le respect pour les Dieux , la vérité champêtre ,
 La douce égalité de l'esclave & du maître ,
 L'amour & l'amitié dans leur simplicité ,
270 Le mélange des mœurs & de la volupté.
 Il voit le vrai bonheur , & le trouve en lui-même.
 Son cœur toujours content de l'épouse qu'il aime ;
 S'il a quelque chagrin , n'en est pas consumé ;
 Il oppose aux destins le plaisir d'être aimé.
275 C'est aux champs que l'Hymen unit des cœurs sincères ,
 Et n'est point profané par des feux adultères ;
 Là , l'époux accablé sous le fardeau des ans
 Presse encor sa moitié dans ses bras languissants ;
 Là , règnent la pudeur , la concorde , l'estime ,
280 Et l'Amour , entouré des vertus qu'il anime.
 Eh ! quel plaisir encor pour ces époux heureux
 D'élever dans leur sein les gages de leurs feux !
 De voir à leur instinct succéder la pensée !
 De préserver d'erreur leur raison commencée !
285 De guider leurs penchans , d'épurer , de former
 Ces cœurs , que la nature instruit à les aimer !
 Leur père est à la fois leur maître & leur modèle ,
 Il leur peint des vieux tems la probité fidèle.
 Avant que l'art de plaire eût remplacé les mœurs ,

290 Et lorsque les vertus conduisoient aux honneurs ,
Vos aïeux , leur dit-il , au prince , à la patrie ,
Immoloient leur repos , leur fortune & leur vie ;
Ils vivoient à la cour , sans nuire , & sans flatter.
Avant que d'obtenir , ils vouloient mériter ;

295 Sans s'abaisser alors à de vils artifices ,
Ils nommoient des aïeux , & citoient des services.

Il vante , en leur présence , un mortel généreux
Dont le cœur bienfaisant s'ouvrit au malheureux ;
Le jeune enfant s'essaie aux vertus qu'il admire ,
300 Le père s'applaudit des vertus qu'il inspire.

Souvent , dans un fallon propre & non fastueux ,
Il admet à sa table un ami vertueux ;
L'art d'irriter encor la faim qu'on a calmée ,
D'un nectar étranger la sève parfumée

305 Ne flattent point chez lui le goût des conviés.
Le rapport des esprits que l'estime a liés ,
L'enjouement sans folie , & l'amour sans foiblesse ;
De l'amour paternel la sainte & douce ivresse ,
Des serments de s'aimer que le cœur a dictés ,

310 De ces sobres festins voilà les voluptés.

O vous ! ô mes amis , en qui j'ai vu renaître
Des mœurs de nos aïeux la majesté champêtre ,
Ch * * * , couple heureux , respectables époux ,
J'ai chanté les vertus que j'admirois en vous.

315 Mais le sombre horison se refuse à l'aurore ,

Et rend douteux long-tems le jour qui vient d'éclorc.
 Des nuages épais , sur les champs descendus ,
 Entourent de la nuit les objets confondus ;
 Immobiles sur l'onde , & fixés sur la plaine ,
 320 Ils déroben l'espace à la vue incertaine
 Du triste voyageur dans sa route égaré ,
 Et qui fuit au hasard un sentier ignoré.
 L'astre du jour pâli répand des clartés sombres ;
 Son disque sans rayons se montrant dans les ombres ,
 325 Ce voile nébuleux ajoute à sa grandeur.
 Mais le soleil l'entrouvre , il reprend sa splendeur ;
 Il argente les cieus , dont les vapeurs légères
 Promènent sur les champs leurs ombres passagères.
 L'Aquilon les emporte au sommet du Taurus ;
 330 Il en couvre l'Atlas , les Alpes , l'Immaüs ,
 Sans cesse il entretient par des vapeurs nouvelles
 De leurs sommets glacés les neiges éternelles.
 Là des rochers rompus , renversés par le tems ,
 Semblent être lancés par les mains des Titans ;
 335 Dans l'Olimpe azuré les uns portent leurs cimes ;
 D'autres sont suspendus sur le bord des abîmes.
 Sur ces monts hérissés , monument du cahos ,
 Règne un repos profond , le calme des tombeaux ;
 Nul son n'est entendu sur leurs fronts solitaires.
 340 Cependant le fracas des torrents , des tonnerres ,
 Interrompt à leurs pieds le silence des airs.

Les frimats répandus sur ces tristes déserts ,
Y présentent aux yeux d'informes pyramides ,
Une mer immobile , & des vagues solides.
345 Cés masses de crystal , ces abîmes sans fonds ,
Ces marbres , ces rochers entassés sur ces monts ,
Ce désordre effrayant , ces aspects formidables
Conservent à jamais leurs horreurs immuables ;
La nature & le tems semblent les respecter.
350 Là les êtres vivants tremblent de s'arrêter ;
Et l'astre dont les feux animent la matière ,
Sans y porter la vie y répand la lumière.
Fleuves majestueux , ce sont-là vos berceaux ,
Et l'urne intarissable où vous puisez les eaux.
355 Vous les versez d'abord dans de sombres vallées ;
Vous frappez à grand bruit des rives défolées ,
Où le marbre ébranlé se détachant des monts ,
Tombe , roule , & bondit dans vos flots vagabonds ;
Plus tranquilles enfin , sur une plaine immense
360 Vous portez la fraîcheur , la vie & l'abondance.
Des nuages légers , dans l'air moins élevés ,
Effleurant des côteaux les sommets cultivés ,
Déposés sur le sable & le limon fertile ,
Pénètrent les rochers , s'arrêtent sur l'argile ,
365 Et s'échappant de l'antre où distilloient leurs eaux ,
Forment en bouillonnant les sources des ruisseaux :
Ils serpentent d'abord sur des plaines fécondes ;

Ils vont confondre au loin leur murmure & leurs ondes,
S'ouvrir en s'unissant un plus vaste canal ,
370 Et rouler sur l'arène un paisible crystal.

Ainsi, du sein des mers, une mer de nuages
S'exhale, se répand & part de leurs rivages ,
Du liquide fécond pénètre l'univers ,
Et par mille canaux retourne au sein des mers.

375 Ces voiles suspendus qui cachent à la terre
Le ciel qui la couronne, & l'astre qui l'éclaire,
Préparent les Mortels au retour des frimats.
Si le soleil encor se montre à nos climats ,
Il n'arme plus de feux les rayons qu'il nous lance;
380 La nature, à grands pas, marche à sa décadence.

Mais la feuille, en tombant du pampre dépouillé,
Découvre le raisin de rubis émailé;
De l'ambre le plus pur la treille est colorée.
Les celliers sont ouverts, la cuve est réparée.
385 Boisson digne des Dieux, jus brillant & vermeil,
Doux extrait de la sève & des feux du soleil,
Source de nos plaisirs, délices de la terre,
Viens dissiper l'ennui qui me livre la guerre.
Et donne-moi du moins le bonheur d'un moment.

390 Bacchus, Dieu des festins, père de l'enjouement,
C'est toi qui répandis sur les monts du Bosphore
Les pampres enlevés aux portes de l'aurore ;

Tu couvris de raisins les rochers de Lesbos.

Ta liqueur inspira les Muses , les Héros ,

395 Et ton culte polit la Grèce encor sauvage .

C'est toi qui des Gaulois enflammois le courage ,

Quand ce peuple vainqueur du haut des Apennins ,

Vint sous leurs toits fumants écraser les Romains.

Il vouloit de tes dons enrichir sa patrie ;

400 Et le front couronné des pampres d'Hespérie ,

Ivre de vin , de joie , il repassa les monts.

Les vallons répétoient ses cris & ses chansons ,

Et les Thirses guidoient sa marche triomphante.

La Gaule à ton nectar dut sa gaité brillante ,

405 Le charme des festins , & le sel des bons mots ,

L'art d'écarter les soins & d'oublier les maux.

Mais déjà vers la vigne un grand peuple s'avance ,

Il s'y déploie en ordre , & le travail commence ;

Le vieillard , que conduit l'espoir du vin nouveau ,

410 Arrivé plein de joie au penchant du côteau ,

Y voit l'heureux Lindor & Lisette charmée

Trancher au même sep la grappe parfumée ,

Ils chantent leurs amours , & le Dieu des raisins.

Une troupe à leurs voix répond des monts voisins ;

415 Plus loin le tambourin , le fifre & la trompette

Font entendre des airs que le vallon répète.

Cependant les chansons , les cris du vendangeur

Fixent sur le côteau les regards du chasseur.

- Mais le travail s'avance , & les grappes vermeilles
420 S'élevant en monceaux dans de vastes corbeilles,
Colin , le corps panché sur ses genoux tremblants ,
De la vigne au cellier les transporte à pas lents ;
Une foule d'enfants autour de lui s'empresse ,
Et l'annonce de loin par des cris d'allégresse.
- 425 Tandis que le raisin sous la poutre est placé ,
Qu'un jus brillant & pur dans la cuve est lancé ,
Que d'avidés buveurs y plongent la fougère
Où monte en pétillant une mousse légère ,
Sur les monts du couchant tombe l'astre du jour.
- 430 Le peuple se rassemble , il hâte son retour ;
Il arrive , ô Bacchus , en chantant tes louanges.
Il danse autour du char qui porte les vendanges ;
Ce char est couronné de fleurs & de rameaux ,
Et la grappe en festons pend au front des taureaux.
- 435 Le plaisir turbulent , la joie immodérée ,
Des heureux vendangeurs terminent la soirée ;
Ils sont tous contents d'eux , du sort , & des humains.
Des rivaux réunis un verre arme les mains :
Bacchus a suspendu la haine & la vengeance ,
- 440 Il fait régner l'amour , il répand l'indulgence.
Deux vieillards attendris se tiennent embrassés ;
Tous deux laissent tomber des mots embarrassés ;
Dans leurs yeux entr'ouverts, brillent d'humides flammes.
Ils font de vains efforts pour épancher leurs âmes ,

445 Et pleins des sentiments qu'ils voudroient exprimer ,
Tous deux , en bégayant , se jurent de s'aimer.

Alain , jusqu'à ce jour , amant tendre & timide
Puise dans le nectar une audace intrépide ,
Et poursuit Alifon qui résiste en fuyant ;

450 Elle hésite , chancelle , & tombe en fouriant.

Grégoire à Mathurinc alloit porter son verre ;
Sous ses pas incertains il sent trembler la terre ;
Il a vu les lambris & le toit s'ébranler.

La table qu'il embrasse est prête à s'érouler ;

455 Il tombe , il la renverse , & la cruche brisée

Se disperse en éclats sur la terre arrosée ;

On se lève en tumulte , on part , & les buveurs

Font retentir au loin leurs chants & leurs clameurs.

Ils n'ont point entendu le démon des tempêtes.

460 Il vient de l'Occident , il vole sur leurs têtes ,

Et passe en rugissant de vallons en vallons.

Tranquille en ce moment au bruit des Aquilons ,

Le sage laboureur ne craint plus leurs ravages ;

Il a mis ses trésors à couvert des orages ;

465 Des gerbes de Cérès il chargea ses greniers ;

Les tonneaux de Bacchus vont remplir ses celliers ;

Il a fait plus. Déjà la glebe retournée

Cache sous le sillon l'espoir de l'autre année ,

Et même sur les champs , épuisés par leurs dons ,
470 Il déposa l'engrais qui les rendra féconds.

Apprenez , ô Mortels , qu'il est un art facile
D'obtenir des moissons du champ le plus stérile ,
Il est un heureux art de choisir les engrais ,
Qu'au vertueux TOWNSHEND a révélé Cérés.
475 Triptolème nouveau , je viens te rendre hommage ,
Le bien qu'on fait au monde ajoute à mon partage ;
Ami du bienfaiteur , sans pouvoir l'imiter ,
J'aspire à ses vertus , & j'aime à les chanter.

Dans les champs d'Albion , sur un sable infertile ,
480 C'est toi , qui le premier , fis répandre l'argile ,
Fécondas l'un par l'autre , & du mélange heureux
Vis naître les moissons sur un fonds sablonneux.
Au sol , qu'une huile épaisse avoit rendu solide ,
C'est toi , qui le premier mêlas le sable aride :
485 Par ses angles tranchants le limon divisé ,
Laiſſa sortir le bled du champ fertilisé.
Mais ton exemple encor instruisit ta patrie
A revêtir les monts des dons de la prairie ,
A contraindre les champs depuis peu moissonnés ,
490 D'offrir une herbe tendre aux troupeaux étonnés.
Ton peuple industrieux , que l'État encourage ,
Des secrets de ton art apprit à faire usage ;

La Tamise, en tournant de vallons en vallons,
Admire leurs trésors ; & des riches moissons
495 Qu'on vit sous les confuls border les flots du Tibre,
Cérès avec plaisir couronne un fleuve libre.

Hélas dans nos climats, le peuple des hameaux,
Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux,
Ne sçait point par son art seconder la nature.
500 L'habitude & l'instinct dirigeant sa culture,
Il n'invente jamais, & tremble d'imiter.
Pour cesser d'être pauvre il n'ose rien tenter,
Il traîne avec effort sa vie infortunée,
Et pense qu'aux douleurs les Dieux l'ont condamnée.
505 Allez, peuples des champs, faire entendre vos voix,
Jusque dans cet asyle où résident vos Rois ;
Allez au pied du trône exposer vos misères :
Des enfants malheureux se plaignent à leurs pères.

Opprimés, diroient-ils, dans tes vastes États,
510 Ô Roi ! nous gémissons, nous ne murmurons pas ;
Ton peuple est accablé sous un joug qu'il adore,
Et sçait dans ses malheurs que son Roi les ignore.
En traçant ces sillons qu'arrosent nos sueurs,
Nous aimons la patrie, & formons ses vengeurs ;
515 Ils iront de leur sang t'acheter la victoire,
Et mourir inconnus pour augmenter ta gloire.
Citoyens oubliés, dans la poudre abattus,

Nous avons conservé le dépôt des vertus ;
 Et le ciel qui nous livre à l'horrible indigence ,
 520 Pour nous en consoler , nous laissa l'innocence.
 Nos devoirs sont encor nos plaisirs les plus doux ;
 Ces noms si saints , si chers , & de père & d'époux ,
 Ne sont point au hameau de vains noms , mais des chaînes.
 Hélas ! ces doux liens qui seuls charmoient nos peines ,
 525 Ne sont plus aujourd'hui qu'augmenter nos douleurs ;
 A nos tristes enfants nous léguons nos malheurs ;
 Nous pleurons , auprès d'eux , de les avoir fait naître.
 C'est au nom de tes loix , c'est au nom d'un bon maître
 Qu'on vient à ces enfants arracher les secours
 530 Dont l'amour paternel soutient leurs foibles jours.
 De l'humble agriculteur , sans force & sans défense ,
 Des brigands effrénés dévorent la substance.
 Nous respectons la loi , victimes des abus.
 Avec joie , à l'État nous offrons nos tributs ;
 535 Les cœurs des malheureux sont rarement avars :
 Mais faut-il immoler à des monstres barbares
 Le sang de nos enfants , le prix de nos travaux ?
 Faut-il seuls de l'État supporter les fardeaux ?
 Ou loin des lieux chéris qu'ont habités nos pères ,
 540 Aller porter nos pleurs aux rives étrangères ?

Ah ! les Rois sont humains , ils veulent être aimés ;
 S'ils soupçonnoient les maux des peuples opprimés ,

Ils voudroient les venger des oppresseurs avides ,
Et dérober le pauvre aux rigueurs des subsides.

545 C'est alors qu'on verroit l'habitant des hameaux
Reprendre avec ardeur ses foins & ses travaux ;
Et son aveugle instinct deviendrait du génie.
Il couvrirait de biens le sol de sa patrie ;
Le peuple agriculteur , plus riche & plus nombreux ,
550 Rendrait heureux son Prince , en s'avouant heureux.

Hélas ! l'homme est forcé de se donner des chaînes ;
C'est un poids qu'il ajoute au fardeau de ses peines ;
Il est né pour souffrir. Mais peut-il aujourd'hui
Résister aux malheurs prêts à fondre sur lui ?

555 Le soleil retiré vers l'humide Amalthée ,
Jette un dernier regard sur la terre attristée :
Tout est changé pour nous. Ce théâtre inconstant
Où l'homme passe un jour , & jouit un instant ,
Cette terre , autrefois si belle & si fertile ,
560 De moment en moment devient pauvre & stérile.
Je ne les verrai plus ces émaux éclatants ,
La pompe de l'Été , les graces du Printems ,
Ces nuances du verd , des bois & des prairies ,
Le pourpre des raisins , l'or des moissons mûries.
565 Les arbres ont perdu leurs derniers ornements ;
A travers leurs rameaux j'entends des sifflements :
Doux Zéphir , qui le soir caressois la verdure ,

Quel son , quel triste bruit succède à ton murmure !
Les vents courbent les pins , les ormes , les cyprès ;
570 Ils semblent dans leur course entraîner les forêts ;
Les arbres ébranlés , de leurs cimes panchées
Font voler sur les champs les feuilles desséchées.
Les rayons du soleil , sans force & sans chaleur ,
Ne perçant plus des airs la sombre profondeur ,
575 Éole étend sur nous la nuit & les nuages.
L'ombre succède à l'ombre , & l'orage aux orages.
L'homme a perdu sa joie & son activité.
Les oiseaux sont sans voix , les troupeaux sans gaité ;
Ils ne reçoivent plus du Dieu de la lumière
580 Ce feu qui fait sentir & vivre la matière.
La campagne épuisée a livré ses présents ,
Et n'a rien à promettre à mes goûts , à mes sens.
Dans ces jardins flétris , dans ces bois sans verdure ,
Je sens à mes besoins échapper la nature.
585 Ce concert monotone & des eaux & des vents
Suspendant ma pensée & tous mes sentiments ,
Sur elle-même enfin mon ame se replie ,
Et tombe par degrés dans la mélancolie.
Ces vallons sans troupeaux , ces forêts sans concerts ,
590 Ces champs décolorés , ce deuil de l'univers
Rappellent à mon cœur des pertes plus sensibles.
Je crois me retrouver à ces moments horribles ,
Où j'ai vu mes amis que la faux du trépas

Menaçoit à mes yeux , ou frappoit dans mes bras.

595 De CH** expirant je vois encor l'image ;
Je le vois à ses maux opposer son courage ;
Penser , sentir , aimer , au bord du monument ,
Et jouir de la vie à son dernier moment.

Objet de mes regrets , ami fidèle & tendre ,

600 J'aime à porter mes pleurs en tribut à ta cendre.

Malheur à qui les Dieux accordent de longs jours !

Consumé de douleurs vers la fin de leur cours ,
Il voit , dans le tombeau , ses amis disparaître ,
Et les êtres qu'il aime arrachés à son être.

605 Il voit , autour de lui , tout périr , tout changer ;
A la race nouvelle il se trouve étranger ;
Et lorsqu'à ses regards la lumière est ravie ,
Il n'a plus en mourant à perdre que la vie.

Cette idée est affreuse , & j'aime à m'y livrer ;

610 Je cède avec plaisir au besoin de pleurer ,
Et cherche un aliment à ma douleur profonde.
Je me peins les fléaux & les crimes du monde ,
Le poison des remords , les ennuis dévorants ,
Les pleurs de la vertu , les succès des tyrans ;

615 Et l'affreux désespoir , l'œil ardent , le teint blême ,
Se roulant dans son sang qu'il a versé lui-même.
La crainte & la tristesse entrent dans tous les cœurs.
Ceux même , de qui l'âge écarte les langueurs ,
Ceux qu'amusent encor l'erreur & l'espérance ,

- 620 Sentent moins le plaisir de leur douce existence.
 La naïve Rosette & le jeune Lubin ,
 S'aimoient, vivoient contents, fans soin du lendemain;
 Tous deux, un soir d'Automne, au bord de la prairie,
 Où leurs brebis païssoient l'herbe humide & flétrie,
- 625 Ils entendoient rugir la voix des Aquilons,
 Et les eaux des torrents gronder dans les vallons.
 Ce bruit les attristoit ; le berger, sa compagne
 Portoient, en soupirant, les yeux sur la campagne.
 Rosette tout-à-coup s'élança vers Lubin ;
- 630 Son amant attendri la pressa sur son sein ;
 Au plaisir de s'aimer tous deux ils se livrèrent,
 Et, sans se dire un mot, long-tems ils s'embrassèrent.
 Mais un trouble inconnu, de tristes sentiments
 Jusques dans leurs plaisirs poursuivoient ces amants :
- 635 Tu vois, disoit Lubin, l'état de la nature ;
 Il n'est plus de berceaux, ni de lits de verdure ;
 Les oiseaux des forêts ne chantent plus l'amour ;
 On peut cesser d'aimer. O si toi-même un jour !...
 Ah ! Lubin, gardes-toi de soupçonner Rosette ;
- 640 Rassure-la plutôt, son ame est inquiète ;
 Je ne sçais quelle peur a saisi mes esprits,
 Mais je crains. Ces vallons, ces bois, ces champs flétris,
 Ce bruit sourd & lointain, ce ciel couvert d'orages,
 Sont peut-être pour nous de funestes présages ;
- 645 Nous sommes menacés : oui, répondoit Lubin,

Nous ne nous rendrons plus sur ce côteau voisin ,
Nous vivrons au hameau : mais, si tu m'es fidelle ,
Je supporterai tout. Hélas , lui disoit-elle ,
Je t'aimeraï toujours , mais je te verrai moins ;
650 Et puis dans le village il est tant de témoins :
Nous ne serons plus seuls. Le couple aimable & tendre
S'aperçut que la nuit commençoit à descendre ;
Il reprend , en rêvant , le chemin du hameau ,
Et près de la forêt il rencontre un tombeau ;
655 C'est-là , qu'heureuse & belle , & chère à sa contrée ,
De l'amant qu'elle aimoit & des siens adorée ,
Descendit Licoris à la fleur de ses ans.

L'aspect de ce tombeau consterne nos amants.
Ils s'arrêtent tous deux ; leur vue & leurs pensées
660 Sur ce lugubre objet restent long-tems fixées.
Tous deux , sans se parler , le corps sans mouvement ,
Demeurent appuyés au fatal monument ;
Enfin , les yeux remplis des pleurs qu'ils vont répandre ,
Et jettant l'un à l'autre un regard triste & tendre ,
665 Pénétrés à la fois de douleur & d'amour ,
Ils jurent de s'aimer jusqu'à leur dernier jour.

Ces serments , un baiser raniment leur courage ,
Et semblable au rayon qui perce le nuage ,
Le plaisir dans leurs yeux brille à travers les pleurs.
670 L'espérance & l'amour ont charmé leurs douleurs ;

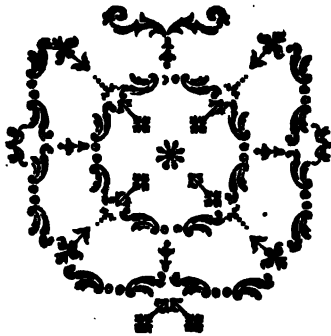
Mais dans l'âge avancé lorsque l'homme apprécie
Ce songe d'un moment qu'il appelle la vie ,
Quand le voile est tombé , quand le fardeau des ans ,
Et l'ennui de l'Automne ont accablé nos sens ,
675 Tandis qu'autour de nous la nature mourante ,
Inspire les regrets , imprime l'épouvante ;
Quel appui , quel secours pourroit dans ces moments
Ou rassurer notre ame ou calmer ses tourments.

Voyez-vous ces oiseaux s'élançant des vallées ?
680 Les airs sont obscurcis par leurs troupes ailées ;
Ils s'assemblent en foule au retour des frimats.
Ils erroient dispersés , lorsque dans nos climats
Ils jouissoient en paix des dons de la nature.
Contents, ils vivoient seuls. La faim & la froidure,
685 La crainte & la douleur les ont unis entre eux.
A côté l'un de l'autre , ils sont moins malheureux ;
C'est le sort des humains rassemblés dans les villes.
Partons , retirons-nous , dans ces communs asyles ;
C'est-là , qu'un peuple aimable , au sein d'un doux loisir ,
690 Scait goûter , ou du moins espérer le plaisir.
C'est l'abri que le ciel présente à nos misères ;
L'homme foible & sensible y pleure avec ses frères.

O divine amitié , nœuds sacrés & puissants ,

Doux rapport des esprits , des goûts , des sentiments ,
695 Plaisirs purs & profonds , délices de la vie ,
Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.
J'ai des amis constants , éclairés , vertueux ,
Avec eux je puis tout , & ne puis rien sans eux ;
Ils arment ma raison de leurs conseils utiles ,
700 Leur main vers la vertu conduit mes pas débiles ,
Et mon esprit semblable aux foibles arbrisseaux
S'élève , en embrassant ces superbes ormeaux.
Ah je pourrai dans peu les voir , & les entendre ;
Dans mon cœur attendri leurs cœurs vont se répandre ,
705 J'oublierai mes douleurs ; & leurs doux entretiens
Me rendant par degrés le sentiment des biens ,
S'il en est que le ciel me refuse à moi-même ,
J'en jouirai du moins dans les mortels que j'aime.
Plaisirs de mes amis , vous remplirez mon cœur !
710 Oui je verrai , B** ta gloire & ton bonheur ;
J'entendrai célébrer ta vertu bienfaisante ,
Ton ame toujours pure & toujours indulgente ,
Ta valeur , ta raison , ta noble fermeté ,
Ton cœur , ami de l'ordre , & juste avec bonté.
715 Je verrai la compagne à tes destins unie
Embellir ton bonheur , seconder ton génie.
Et pour elle & pour toi croître de jour en jour
Du public éclairé le respect & l'amour.

Vos succès , vos plaisirs , votre union charmante ,
720 Ce spectacle si doux de la vertu contente
Me tiendront lieu de tout ; & fans les regretter ,
Je perdrai les plaisirs que l'Hiver va m'ôter.



NOTES.

PAGE 139.

Ce qu'on attend de toi du repos , des plaisirs.

La fin de l'Été & le commencement de l'Automne sont les moments où la nature dans nos climats donne le plus de jouissances au sens du goût, par le nombre & la variété des fruits & des légumes ; c'est le moment où l'homme ramasse les biens nécessaires à sa conservation , les bleds , les fruits , les vins ; c'est alors qu'il possède , & alors seulement la possession est une vraie jouissance ; le corps a conservé la vigueur qu'il a reçue du Printems & de l'Été. C'est le tems où le travail épuise le moins nos forces ; les muscles ne sont point relâchés par la chaleur , & pour jouir d'un repos agréable , il faut qu'il soit précédé par la fatigue.

141. Ministres de Thémis , ou plutôt ses victimes.

Dans la plus grande partie de l'Europe on a , comme dit Boileau , » Accablé l'équité sous des monceaux d'Auteurs : « & de tous ces Auteurs , il n'y en a point qui ne soit respecté , cité , suivi , plus ou moins , quoiqu'il n'y en ait peut-être pas un seul (à en juger du moins par les plus célèbres) , qui assure les propriétés des citoyens & la tranquillité de l'innocent ; les loix & les formes sont à proportion en aussi grand nombre , & se contredisent autant que les Commentateurs. La Jurif-

prudence est dans son enfance, même dans plusieurs États Républicains : en Angleterre , le code criminel est un chef-d'œuvre d'équité , d'humanité & de raison , les formes & les loix civiles sont sans nombre , & les procès n'y finissent jamais. La réforme des Loix sera l'ouvrage des Jurisconsultes philosophes. Le Président de Montesquieu étoit capable de cette grande entreprise. Il auroit pu choisir dans le fatras énorme de nos Loix celles qu'il falloit conserver. Mais un Législateur moins éclairé qui se borneroit à diminuer le nombre des Loix , dût-il choisir mal , feroit encore un grand bien. Pourquoi le code de Louis XIV n'abroge-t-il pas les Ordonnances de Saint Louis ? Pourquoi cite-t-on les Capitulaires , tandis que nous avons sur les mêmes objets des Loix récentes ? Pourquoi les Magistrats permettent-ils qu'on leur cite des Loix étrangères ? Pourquoi donnent-ils force de Loix à des usages , au recueil de leurs Arrêts ? Ces abus & d'autres rendent la justice arbitraire , & l'équité ne peut se soutenir au Barreau que par le grand sens , l'intégrité , le désintéressement de nos Magistrats , par leurs mœurs enfin qu'il ne faut pas corrompre. Le Président de Montesquieu respectoit beaucoup les formes ; il les regardoit comme une barrière qu'on oppose dans une Monarchie au despotisme ; mais pouvoit-il respecter celles qui éternisent les procès , celles qui consomment en frais les biens contestés , & enfin celles que l'innocent peut craindre.

142. Quittez ces tristes bancs consacrés aux erreurs.

Il faut que l'éducation de la Jeunesse soit dirigée par

le Gouvernement. C'est à lui à décider des mœurs qu'on doit inspirer aux jeunes citoyens ; c'est à lui à veiller sur la manière dont on les rend propres aux différens emplois auxquels ils sont destinés. Mais la plupart des Gouvernemens peuvent-ils être assez éclairés pour savoir précisément quelles mœurs , quel tour d'esprit , quel caractère conviennent à leur constitution présente ? Peuvent-ils savoir quelles sortes d'éducation , d'instructions , aideront la nature à former tel génie ou tel talent ? Quelles misérables instructions ne feront pas donner à la jeunesse ceux qui pensent encore que les hommes ne doivent pas être éclairés ? Vous qui voulez abrutir les pères , ferez-vous des hommes de leurs enfans ? Vous qui corrompez l'âge présent , quelles vertus ferez-vous enseigner à la postérité ?

Ce qui rend encore la bonne éducation jusqu'à présent impossible , c'est le peu de mérite de la plupart des Livres élémentaires. On n'en a point de bons sur les objets les plus importants , sur l'Agriculture , sur le Commerce , sur l'Économie domestique , sur ces Loix mêmes auxquelles les jeunes gens doivent obéir un jour. Que dis-je ? On n'a pas même encore un Livre qui donne les principes & les devoirs détaillés de cette morale , qui doit être commune à tous les hommes. Les Livres élémentaires n'ont guères été faits que par des hommes médiocres , & il faudroit qu'ils fussent l'ouvrage d'hommes supérieurs. Ce seroit aux Académies dirigées par les Gouvernemens à travailler aux ouvrages nécessaires à l'éducation de la Jeunesse.

142. Le soleil est voilé , mais son disque invisible.
 Porte un jour tendre & doux sur le monde paisible.

Attempered suns arise

*Sweet beamed , and shedding oft Throug lucid clouds
 A pleasing calm.*

Thomson.

143. Ah ! nous étions heureux par la seule espérance ,
 Pussions-nous l'être encor au sein de l'abondance !

Le Soleil , dont les rayons s'affoiblissent , ne donne plus le même mouvement aux esprits & aux liqueurs qui circulent en nous , & nous perdons l'espérance qui donnoit de la vie à notre ame ; nous sentons moins notre existence , & ce sentiment ne s'affoiblit point sans que nous éprouvions de la tristesse. C'est pour retrouver ce sentiment vif de leur existence ; c'est pour se donner plus de vie , plutôt que pour flatter le sens du goût , que les hommes se permettent les excès des liqueurs spiritueuses ; c'est pour se réveiller qu'on s'accoutume au Café , qui déplaît d'abord par son amertume ; c'est pour s'animer que les Persans , les Turcs & une partie des Indiens , prennent de l'Opium qui n'a aucune saveur ; les Chinois , les Japonois , & aujourd'hui la plupart des peuples de l'Europe , font usage du Thé qui agite. Les peuples des Isles Célèbes ont une boisson désagréable , mais qui les enivre , & ils en font un usage immodéré : les Sauvages aiment avec fureur , même la plus mauvaise eau-de-vie. On peut remarquer que toutes ces liqueurs qui donnent plus de vie , donnent en même-tems de la gaieté.

143. A nos jeux, nos plaisirs, que le travail s'unisse.

Le travail entretient le ressort des fibres, facilite les sécrétions, & prévient dans les muscles l'excès du relâchement, souvent suivi de convulsions & de mélancolie. Mais lorsque nous sommes tombés dans cet état, pour nous en tirer, l'action seule ne suffit pas, il faut du plaisir, il faut que le travail soit rendu agréable par son objet & par l'espérance.

145. D'un transport vif & doux mon cœur est agité,
Quand je les vois tomber sur ces verges perfides
Qu'infesta de ses suc l'arbrisseau des Druides.

Il me paroît que la pipée n'amuse guères que dans la première jeunesse, & lorsqu'elle est la seule chasse qui puisse satisfaire cet amour de la proie que la nature donne à nos enfants, comme aux petits chats & aux jeunes tigres : dans un âge plus avancé, on devient trop sensible à la pitié pour qu'elle ne gêne point le plaisir de la pipée. Dans les autres chasses on ne touche point de la main le gibier qu'on blesse, on n'entend point de si près ses cris de douleur, on ne voit point de si près les convulsions de son agonie. Or, la pitié agit sur nos organes, à proportion de la distance où nous sommes des animaux souffrants, à proportion que les signes de leurs douleurs sont plus ou moins sensibles ; cela est si vrai, qu'on n'éprouve guères de pitié pour les poissons, les insectes, &c. qui ne donnent que des signes peu sensibles de la douleur. C'est le cri, c'est la plainte, c'est la vue du sang qui nous font éprouver les tourments de la

pitié. Quelquefois pour nous délivrer de ces tourments nous ôtons la vie à l'animal souffrant, lorsqu'il n'est pas de notre espèce ou des espèces que nous aimons; souvent nous nous éloignons de lui le plus vite qu'il nous est possible, ou bien nous volons à son secours. Lorsque nous espérons le soulager, il nous inspire une forte d'amour, un intérêt très-tendre, sur-tout s'il interromp ses plaintes; car s'il continue les mêmes signes de douleur qui nous ont attirés auprès de lui, ils nous déchirent: nous prenons pour lui une forte d'aversion. Alors les meilleurs des hommes mêlent aux consolations qu'ils donnent un peu de colère & d'humeur: j'ai fait ces observations sur les animaux comme sur notre espèce: un chien blessé attendrit d'abord tous les chiens du voisinage qui viennent à lui & le caressent; s'il hurle trop fort & trop long-tems, ils l'étranglent.

145. Où le courage & l'art mènent à la victoire.

Le plaisir que nous donne la chasse a plusieurs causes, mais la première est ce besoin de sentir notre puissance, nos forces, notre intelligence, notre adresse, &c. Et c'est parce que la chasse du Cerf nous donne ce sentiment plus que toutes les autres, qu'elle est la première, & qu'elle peut même devenir l'objet d'une passion; mais le sentiment de notre puissance, c'est-à-dire de nos forces & de plusieurs qualités, nous étant moins donné par les autres chasses, quelle est donc la cause de ces transports, de ces palpitations qu'éprouvent presque tous les chasseurs à la vue de la première Perdrix qu'ils vont tirer. Ils marchent, ils font un exercice modéré, un

usage libre de plusieurs organes , & par cette raison , ils ont plus de sensibilité , ils sont plus disposés à sentir vivement le plaisir.

146. Effrayé des clameurs & des longs hurlements ,
Sans cesse à son oreille apportés par les vents ,
Vers ces vents importuns il dirige sa fuite.

*Against the breeze he darts that way the more
To leave the lessening murderous cry behind ;
Deception short ! &c.*

Thomson.

146. Et revoit ces grands bois , théâtre de sa gloire , &c.

*The glades mild opening to the golden day ,
Where , in kind contest , with his butting friends
He wont to struggle , or his love enjoy.*

Thomson.

147. Échapper dans nos bois aux dangers du repos.

Ces vers & les suivans donnent assez à entendre que si j'aime la chasse , je n'approuve pas les abus dont elle peut être la cause , celui qui dit des animaux qui en sont l'objet :

Ils pourroient aux humains disputer la nature ,
Et nos riches moissons deviendroient leur pâture.

Celui qui conseille à la jeune noblesse d'essayer son adresse & ses forces , comme Hypolite , contre les animaux qui nuisent au Laboureur , n'approuve pas qu'on

les multiplie , j'ai cependant effuyé ce reproche dans les Éphémérides. Les Auteurs éclairés & vertueux de ce Journal utile , auront été injustes une fois dans leur vie. Ils pensent que quiconque possède ou cultive un champ , a le droit de tuer les animaux qui lui disputent sa propriété ou son travail.

Il est constant que dans l'état de nature le droit de chasse est commun à tous les hommes , & que dans plusieurs Républiques il l'est à tous les propriétaires. Mais peut-être dans une monarchie est-il juste de réserver le droit de chasse à la noblesse ; elle est composée d'un ordre d'hommes toujours armé pour l'État , quittant pour le défendre le soin de ses affaires & ses plaisirs , toujours prêt à prodiguer pour la tranquillité de l'État ses biens , sa santé , son repos. Je crois que des hommes qui font de si grands sacrifices , méritent quelques privilèges , & le droit de chasse en est un qui peut n'être point à charge aux citoyens des ordres inférieurs.

De plus , la chasse préserve les Nobles des dangers de la mollesse , elle rend le corps plus léger & plus robuste ; elle forme le coup-d'œil , elle apprend à juger des distances & de la nature d'un pays , elle accoutume à la fatigue , & peut enfin rendre plus propres à la guerre des hommes destinés à la guerre.

J'ajouterai que dans une Monarchie , lorsque l'habitant des campagnes est ignorant , lorsqu'il n'a que des mœurs grossières & qu'il n'est soumis aux loix que par la force , il faut pour sa propre sûreté lui défendre les armes. Mais alors il faut qu'il y ait des hommes qui le protègent contre les animaux , & ce soin regarde la noblesse ;

noblesse ; c'est moins son privilège que son devoir , la chasse n'est plus pour elle un simple amusement , mais une des fonctions de son état.

S'il y a des Nobles qui multiplient à l'excès les animaux qu'ils doivent détruire , je pense à leur égard comme les Auteurs des Ephémérides.

158. Apprenez , ô Mortels , qu'il est un art facile

D'obtenir des moissons du champ le plus stérile.

Gulliver explique au Roi de Lilliput les principes des grands politiques de l'Europe. Si j'avois , lui répond ce Prince , un homme qui fit sortir deux épis d'un grain qui n'en produit qu'un , j'en ferois plus de cas que de tous vos politiques. Presque tous les Gouvernements de l'Europe pensent aujourd'hui comme le Roi de Lilliput , & le tems n'est pas loin où ils encourageront plus efficacement qu'ils ne font encore la science de l'Agriculture ; elle sera perfectionnée par la Chymie ; on entendra mieux l'économie champêtre sur laquelle on commence à écrire avec succès en France , en Allemagne , en Suède & en Suisse ; on établira même des Écoles de cette science. La jeunesse ira s'y instruire ; elle y prendra des connoissances utiles , au lieu des mots & des frivolités dont on surcharge sa mémoire.

159. Rendu stupide enfin par l'excès de ses maux.

Un travail difficile & continu soit de l'esprit ou du corps , dégoûte , fatigue , ennuie , quand il ne peut con-

tribuer à rendre notre état meilleur. On travaille plus volontiers, pour vivre agréablement, que pour vivre; la paresse invincible est un vice plus commun chez le pauvre que chez l'homme qui veut ajouter à son aisance; celui qui n'a que le projet de conserver sa vie, veut la conserver avec le moins de travail possible, il retranche autant qu'il le peut à ses besoins, il perd de sa sensibilité, il tombe par degrés au rang des animaux les plus vils & les plus stupides, il semble se borner à leurs sentimens & à leurs besoins.

L'un des Philosophes qui a fait le voyage de ces riches contrées, si cruellement opprimées par les Espagnols, & autrefois si heureuses sous les Incas, vit un Péruvien de l'âge d'environ trente ans, couché sur les débris d'un Temple du Soleil; il n'étoit couvert que de quelques lambeaux, & il avoit auprès de lui quelques-uns de ces fruits que la nature prodigue dans ce beau climat. Le Philosophe avoit besoin d'un guide, & pour déterminer le Péruvien à lui en servir, il lui offrit beaucoup d'argent; aux propositions du Philosophe, le Péruvien le regarde fixement, & lui dit en détournant la tête, *je n'ai pas faim.*

159. Des enfans malheureux se plaignent à leurs pères.

La manière dont les Cultivateurs sont traités dans la plus grande partie de l'Europe, en Espagne, en Portugal, en Pologne, dans une partie de l'Allemagne, &c. doit intéresser au sort de ces malheureux les hommes de toutes les conditions.

161. Je ne les verrai plus ces émaux éclatants , &c.

Les moments où l'homme commence à regretter ce qu'il a perdu , ne sont pas sans plaisir ; on est bientôt dans cet état qu'on appelle la douce mélancolie. Nos nerfs ne sont point comme les cordes d'un Clavecin , dont le son cesse dès qu'on ne le touche plus. Ils sont plutôt comme les cordes d'un Piano forté , qui résonnent encore lorsqu'on a cessé d'en jouer. Nos nerfs conservent quelque tems la situation & l'action qu'un sentiment quelconque leur avoit données , & ils reproduisent ce sentiment. De plus , dans les regrets nous nous formons une image des biens que nous avons perdus , & des plaisirs qu'ils nous ont fait goûter. Cette image est presque toujours accompagnée d'un sentiment agréable ; nous jouissons alors dans le passé : voilà pourquoi il y a des chagrins dont on ne veut ni se consoler , ni se distraire. On aime ses larmes & on fuit les plaisirs nouveaux , parce qu'ils ne vaudroient pas le souvenir des anciens , on est plus tendrement occupé qu'affligé , & on est bien loin d'être malheureux.

162. La campagne épuisée a livré ses présents ,

Et n'a rien à promettre à mes goûts , à mes sens.

Lorsque la terre a perdu sa verdure , ses couleurs vives , son éclat , & pour ainsi dire sa propriété ; lorsque la campagne ne présente que du limon détrempé & des couleurs sombres , l'homme perd les plaisirs attachés à l'organe de la vue ; lorsque la terre est dépouillée des moissons , des feuilles , des herbes , elle présente une surface anguleuse & inégale. Elle n'a plus ce certain

poli, cet uni que les bleds, les herbes & les feuillages répandoient sur les surfaces étendues; le sens de la vue perd les plaisirs qu'il doit à ses rapports avec le sens du tact.

Les oiseaux ne chantent plus, & rien ne rappelle à l'homme la gaité des autres êtres qu'il partageoit; il n'a plus ce plaisir qu'il devoit à la mélodie du chant des oiseaux; il n'entend plus que le bruit des eaux, celui des vents, bruit monotone, continu & grave qui lui donne une sensation forte, répétée & triste; il a perdu les plaisirs du sens de l'ouïe.

La campagne n'a plus de parfums, on ne respire qu'une certaine odeur d'humidité, qui n'est point agréable, quand elle ne succède point à la sensation de la chaleur; le sens de l'odorat a perdu ses plaisirs.

Le sens du tact est blessé par les impressions d'un air humide & froid, & il le seroit dans la campagne par le contact de tous les corps.

La campagne ne donne donc plus de plaisir aux sens; les nerfs délicats qui les composent, se tendent en recevant des impressions désagréables, & ensuite se relâchent avec excès comme tous les muscles à qui les foibles rayons du soleil ne donnent plus de ressort & d'activité. L'homme n'a plus ce plaisir que la vue d'un riche & beau pays donne à un cœur humain & sociable. Il voit son espèce malheureuse comme lui-même; l'obscurité qui augmente, des bruits qui le menacent le disposent à la crainte; sa machine l'attriste, ce n'est plus le sentiment des regrets qu'il éprouve, c'est celui des privations. Il auroit besoin de nouveaux plaisirs, & s'ils

lui manquent , il tombe dans l'abattement ; il se livre à un profond sentiment de sa foiblesse , au dégoût de tout & quelquefois de la vie. C'est vers la fin de Novembre & au commencement de Décembre que les suicides sont les plus communs.

162. Et tombe par degrés dans la mélancolie.

Les grands mouvements dans la nature , les tempêtes , les bruits continus , la longue obscurité donnent un sentiment de crainte , mais qui ne conduit pas toujours à la tristesse. Lorsque cette crainte n'est pas excitée par des dangers imminents , elle est mêlée quelquefois d'une sorte de plaisir ; celui de sentir vivement notre existence.

163. Cette idée est affreuse , & j'aime à m'y livrer.

Osons dire une vérité qui paroîtra d'abord un paradoxe , c'est que nous trouvons quelquefois en nous le besoin de sentir la douleur.

Dans un état d'apathie ou de foiblesse , privés de desirs ou de forces , nous existons peu , la vie semble nous échapper , l'ame paroît usée , cet état de langueur est pour nous le passage de l'être au néant , & nous aimons à en sortir par la douleur qui nous avertit fortement de la vie.

163. Je cède avec plaisir au besoin de pleurer.

Oui , le besoin de nous trouver sensibles est si grand , que nous cherchons à nous prouver , à exercer notre sensibilité par la douleur : c'est ce qui fait courir l'homme aux Gladiateurs , à la Grève , à des Spectacles qui le

déchirent. On aimeroit mieux la fièvre ou la goutte qu'une maladie de langueur. Dans une conversation insipide, nous cherchons la contradiction qui doit nous blesser; les hommes qui s'ennuient saisissent volontiers les occasions d'avoir de l'humeur, ils en prennent, ils en donnent avec une sorte de volupté.

S'il arrive un accident, une cause d'un chagrin léger, dans une société où régnoit l'ennui, vous verrez tous les membres de cette société s'entretenir longuement du sujet de leur petite peine, l'exagérer, y revenir sans cesse, prévoir sans raison des conséquences funestes, les parcourir avec détail, & rejeter d'abord tous les sujets de consolation; observez dans ce moment leurs visages, leurs gestes, le son de leur voix, vous leur verrez une vie, une chaleur, une fécondité qu'ils sont charmés de retrouver.

Ce besoin d'être fortement ému par le sentiment de la douleur ou par la crainte du danger, attache en partie le Soldat au métier de la guerre, le Navigateur à la navigation, l'homme désœuvré au Jeu qui le conduit à sa perte, l'amant froid ou foible à la coquette, l'ami peu sensible à l'ami capricieux & inégal, & le dévot même à ses macérations.

163. Et cherche un aliment à ma douleur profonde.

Un homme d'esprit vouloit garder à son service un domestique négligent, qui lui donnoit fréquemment de l'impatience. *J'ai remarqué, me disoit-il, que lorsque j'ai eu de la colère le matin, je suis plus heureux & plus aimable le reste de la journée.*

Le célèbre Cardan, dit dans l'histoire de sa vie, que si la nature ne lui faisoit pas sentir quelque douleur, il se procuroit lui-même ce sentiment désagréable, en se mordant les lèvres, & en se tirillant les doigts jusqu'à ce qu'il en pleurât.

Lorsque notre ame vient d'être émue, elle reçoit plus vivement les impressions de tout genre, l'homme agité par l'amour, dans les moments de la jalousie passe à des sentiments de haine très-violents; a-t-il senti les fureurs de cette haine passagère, il n'en est que plus amoureux. La colère est aisément suivie de la plus tendre compassion; si vous éprouvez au Spectacle la terreur ou la pitié, vous admirerez plus vivement un trait sublime, une pensée lumineuse, la beauté de la Poésie, &c.

L'âme tirée de la langueur, agitée, mise en mouvement par la douleur factice ou réelle est plus sensible de toutes les manières de l'être, & jouit mieux des plaisirs, des sentiments agréables.

Après avoir éprouvé une peine passagère, mais vive, un accès de goutte, une contrariété, après avoir tremblé pour soi-même, pour son ami, ou pour Idamé, après avoir pleuré sur ses propres malheurs ou sur ceux de Didon ou de Phedre, on jouit avec une ame renouvelée, des plaisirs de la société & de ceux de la nature, on se trouve plus animé, plus gai, plus tendre. Ainsi ce n'est pas seulement pour se reconnoître sensible que l'homme cherche quelquefois la douleur, c'est pour se rendre plus sensible au plaisir, il consent d'acheter une somme de plaisir par une certaine mesure de douleur.

163. La crainte & la tristesse entrent dans tous les cœurs.

Est-il possible que ces enfants ou ces hommes faits que les *Mies* & les Poètes charment dès qu'ils les font frémir ou pleurer, est-il possible que dans ce grand nombre d'hommes qui semblent avides de la douleur, il y en ait beaucoup qui se soient dit : je vais m'affliger un moment, pour me rendre plus sensible au plaisir ? Non, ils ne se le disent pas, mais ils le sçavent, ils le sentent.

L'expérience, dès l'âge le plus tendre, nous donne des réflexions, des règles, des maximes, que nous ne nous rappellons pas hors des circonstances qui nous les ont données, nous ne les avons point revêtues de mots, d'expressions, & si nous n'éprouvons plus le sentiment qui les a fait naître, elles sont pour ainsi dire perdues pour nous ; ce que je dis se passe dans l'ame de l'homme le plus éclairé, & bien plus souvent dans l'ame des enfants & du peuple.

Ils sont à cet égard dans la classe des animaux, qui réfléchissent jusqu'à un certain point, mais sans revêtir leurs réflexions de ces signes, de ces mots, qui donnent le moyen de se rappeler ses idées lorsqu'on le veut ; ces réflexions ne se présentent aux animaux que dans le besoin, c'est-à-dire, dans les occasions semblables à celle qui les a fait naître.

Ces réflexions, ces vérités qui nous sont presque inconnues, ne laissent pas que de nous décider souvent, elles forment en partie nos habitudes, & ce qu'on appelle *l'instinct de l'homme*.

Toutes les passions, tous les besoins nous font faire

une foule de ces réflexions secrètes ; c'est ainsi que les hommes acquièrent tous du plus au moins la connoissance des principes mécaniques , tous prennent un levier plus ou moins long , selon que les corps qu'ils soulèvent sont plus ou moins pesants , tous savent conserver ou reprendre l'équilibre , sans s'expliquer les loix du mouvement , ils se souviennent sans l'exprimer , sans se le dire , qu'après avoir éprouvé la douleur ils ont été plus sensibles au plaisir , & ils cherchent à être remués par la douleur.

166. Mais dans l'âge avancé lorsque l'homme apprécie ,
Ce songe d'un moment , &c.

Les hommes d'un âge avancé repoussent la plupart les impressions de la douleur , ils s'éloignent volontiers du spectacle des malheureux , & aux Tragédies , aux Romans pathétiques , ils préfèrent la Comédie & des Contes plaisants. C'est qu'ils ont moins d'intérêt à redevenir sensibles.

Parce qu'en devenant sensibles ils ne retrouveroient pas les jouissances qu'ils ont perdues , parce qu'ils ne retrouveroient pas les sensations , les illusions , les plaisirs de leur jeunesse , & qu'ils sentiroient la douleur sans en être dédommagés.

De plus , les émotions fortes , les grands mouvements les fatiguent , ils attaquent en eux les principes de la vie , tout ce qui est violent tend à les détruire. Plus occupés de leur conservation que de l'envie de jouir , ils ne veulent que des émotions douces qui les animent , & les égagent sans leur ôter le repos.

166. C'est-là, qu'un peuple aimable, au sein d'un doux loisir,
Sçait goûter, ou du moins espérer le plaisir.

On pourroit dans les campagnes, aussi-bien que dans les villes, opposer les plaisirs de la société à la tristesse qu'inspire la nature. C'est ce que l'homme feroit dans des pays où il n'érigeroit point sa tristesse en vertu & où il jouiroit de la liberté & de quelque aisance. Si jamais il tombe dans la tête d'un honnête Despote, de s'occuper sérieusement du bonheur de ses humbles esclaves, les hommes; si ce bon Despote a quelquefois des vapeurs à la fin de l'Automne, & qu'il en conclue que cette saison inspire la mélancolie, je suis persuadé qu'il instituera des jeux pour égayer ce triste moment de l'année, & que la fin de l'Automne deviendra dans les campagnes, comme dans les villes, le tems des assemblées, des fêtes, des festins & des mariages,

167. Vous charmez les langueurs de mon ame affoiblie.

Nous nous rapprochons de l'homme dans les moments où nous sommes mécontents de la nature, & nous nous rapprochons de nos amis dans les moments où nous sommes mécontents de nous-mêmes; mais ces situations qui nous rendent la société plus nécessaire, nous rendent souvent moins sociables, l'homme mécontent de lui-même est porté à la crainte, à la haine, à la colère, à la parcimonie, à la paresse, &c.

L'homme content de son sort & de lui-même est disposé à la joie, à l'amour de ses semblables, à la générosité, au courage, à l'activité, &c.

· Pourquoi donc interdire trop les plaisirs aux hommes & les ramener au sentiment de leur foiblesse ?

Écoutez cette fable : les hommes vécurent heureux & bons , lorsque le Grand Oromaze leur eut donné les trésors de la nature & l'art d'en faire usage ; fiers de leurs plaisirs & de leurs vertus , remplis de l'estime que leur inspiroient pour eux-mêmes , leurs sentiments nobles & leur bonheur , ils offroient en actions de graces à Oromaze , leur joie , leurs belles actions & leurs travaux.

Arimane qui ne peut produire que le mal & que son inquiétude force à produire , éternel ennemi d'Oromaze vouloit lui enlever ses sujets & l'Empire. Après de profondes méditations , il forma son plan détestable & ne tarda pas à l'exécuter. Il appella les vents impétueux enchainés sur les pôles du monde , ils accoururent , & entassèrent les nuages , ils élevèrent dans les airs les souffres répandus sur la surface du globe & ils en formèrent les tonnerres , la puissante main d'Arimane souleva les montagnes & en fit sortir des torrents embrasés , il répandit les fleuves & les lacs sur les plus riches contrées.

Les hommes admirèrent d'abord les grands mouvements de la nature , étrangers au mal , ils ne connoissoient pas la crainte , mais la perte des fruits dont ils se nourrissoient , la mort de leurs femmes , de leurs enfants , ou leurs propres blessures leur firent connoître toutes les douleurs. Arimane fit naître de nouveaux désordres dans les éléments , & l'apparence d'un désordre nouveau effraya les hommes.

Arimane eut alors des Temples , il y reçut les hommages de la crainte , & il vit avec une maligne joie

qu'elle étoit plus puissante sur les hommes que l'espérance.

Ceux qui avoient éprouvé les pertes les plus sensibles ou de vives douleurs étoient devenus d'un caractère pusillanime & ne jouissoient qu'en tremblant des présents de la terre, accablés sous le poids des maux, ils oublioient de leur opposer la vertu & le plaisir.

Arimane les choisit pour l'aider à consommer ses noirs desseins, il les dispersa sur la terre, & d'un bout du monde à l'autre, ils crièrent, souvenez-vous que les plaisirs nous viennent d'Oromaze, & qu'en jouissant des plaisirs, vous offensez Arimane, & vous vous exposez à ses vengeances.

Ils furent écoutés & les peuples tremblants se privèrent des dons de la nature.

Les favoris d'Arimane s'aperçurent que les plus vertueux & les plus éclairés des hommes, lui étoient peu soumis & restoient attachés à Oromaze; les hommes s'estiment encore, leur disoit Arimane, & l'élévation de l'ame est un crime à mes yeux; ses favoris se repardirent de nouveau sur la terre, ils persuadèrent aux hommes que leurs vertus étoient fausses, que leurs talents n'avoient aucun mérite, & que leur raison n'étoit qu'a-veuglement.

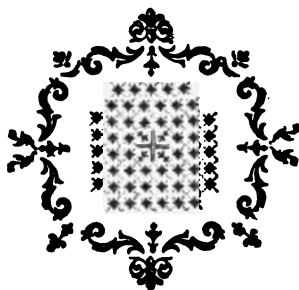
Voilà qui est bien, dit Arimane, Oromaze a perdu pour jamais ses sujets & l'empire, voilà les hommes devenus ignorants, pusillanimes, méchants, humbles, austères & malheureux. *Ils me seront soumis.*



ARGUMENT.

TEMPÊTES & déluges qu'amène ordinairement le solstice d'Hiver. Sentiments de frayeur qu'inspire le désordre des Éléments. Réflexions sur l'ordre général de l'Univers. Gelée ; l'Hiver sous le cercle polaire , dans nos climats. Givre , Neiges , Glaces & leurs effets dans les pays de Montagne. État de la Nature dont souffrent tous les Êtres sensibles. Ses rigueurs inspirent à l'homme une tristesse profonde. L'homme a reçu le génie de l'invention , qui ne peut être excité que par des besoins. Il doit aux rigueurs de la Nature l'état social. Naissance de la Société. Ses progrès. Les Arts & les Sciences naissent tous de quelque besoin. Les Beaux-Arts , l'élégance des mœurs naissent du besoin de plaire & de l'amour. Plaisirs que donne

la société dans sa perfection. La plupart de ces plaisirs ne sont point nécessaires au bonheur même pendant l'Hiver. Tableau de la vie champêtre dans cette Saison. La vie heureuse d'un grand Seigneur avancé en âge & retiré dans ses Terres , où il excite l'industrie & fait du bien.





LES SAISONS.

L' H I V E R.

QUEL bruit s'est élevé des forêts ébranlées,
Du rivage des mers, & du fond des vallées ?
Pourquoi ces sons affreux, ces longs rugissements,
Ce tumulte confus, ce choc des éléments ?
Le fougueux aquilon déchaîné sur nos têtes,
Sous un ciel sans clarté promène les tempêtes,
Il siffle, tourne, gronde, & des vallons déserts
Rapide tourbillon s'élançant sur les mers,

Il élève des monts sur leurs voûtes profondes ,
10 Sur les bords effrayés brise les vastes ondes ,
Et des bornes d'Alcide aux rives de Thulé
Balance l'Océan sur le globe ébranlé.
Ces vents du haut des cieus précipitent les nues ,
Nos champs ont disparu sous des mers inconnues ;
15 Sur les eaux qui tombaient le ciel verse des eaux ,
Les torrents sont pressés par des torrents nouveaux ,
Les fleuves en fureur ont franchi leurs rivages .
Jusqu'au penchant des monts ils portent leurs ravages ,
Et des ponts abattus , des hameaux renversés ,
20 Ils roulent dans leur sein les débris dispersés.
Quelques arbres épars dans d'immenses vallées ,
Élevant sur les eaux leurs tiges dépouillées
Offrent de vains appuis à des infortunés
Luttants contre les flots , par les flots entraînés.
25 Ces ondes & ces vents qui se livrent la guerre ,
Jusqu'en ses fondements ont fait trembler la terre ;
Le monde est menacé du retour du cahos ,
Et l'humide élément vainqueur de ses rivaux ,
Vainqueur du Dieu du jour , dans la nature entière
30 Semble éteindre aujourd'hui la vie & la lumière.
O terrible ouragan suspendez vos fureurs !
O campagne , ô nature , ô théâtre d'horreurs !
Quoi d'un père adoré l'Univers est l'ouvrage ,
Il chérit ses enfants & voilà leur partage !

- 35 Le Soleil sans paroître avoit fini son tour ,
Et la nuit succédoit aux ténèbres du jour ;
J'entendois les combats de Neptune & d'Éole.
J'étois seul , éloigné de l'ami qui console ,
Et d'un peuple léger qui du moins un moment
40 Dissipe de nos maux le triste sentiment. .
Je me trouvois alors dans ma retraite obscure
Abandonné de tous , en proie à la nature.
L'image des débris du monde dévasté ,
D'un ciel tumultueux la sombre majesté ,
45 Les ténèbres, les vents, augmentoient ma tristesse.
Je cherchois un appui qui soutint ma foiblesse ,
Qui donnât quelque joie à mon cœur opprimé ,
Et rendit l'espérance à ce monde alarmé.
A travers ce cahos , dans ce désordre extrême ,
50 Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être-suprême.

Cependant au milieu de ces grands mouvements
L'Éternel imposa le calme aux éléments.
L'orage avoit tari le vaste sein des nues ;
Déjà se divisoient leurs ondes suspendues ;
55 Le globe de la nuit d'étoiles entouré ,
Montoit sur l'horison d'un jour pâle éclairé.
Les nuages légers fuyants dans l'air humide
Sembloient entraîner tout dans leur ombre rapide.
On voyoit les forêts & les monts s'ébranler ,

- 60 Et dans l'air incertain les astres osciller.
Ce bruit sourd , qui précède & qui suit les orages ,
Expiroit dans les bois & le long des rivages.
Je sentis se calmer le trouble de mon cœur.
Mon esprit s'élevoit jusques à son auteur ;
- 65 Je suivois la nature en ses métamorphoses ,
Et cherchant les rapports des effets & des causes ,
Je vis , ou je crus voir l'ordre de l'univers.
Ces orages , disois-je , & ces tristes hivers ,
Nos maux & nos plaisirs , nos travaux & nos fêtes ,
- 70 Les frimats , les chaleurs , les beaux jours , les tempêtes
Sont dans l'ordre éternel l'un à l'autre enchainés.
Ils naissent de leur cause aux jours déterminés ;
Et par ces changements la sagesse infinie
Dans l'univers immense entretient l'harmonie.
- 75 Les vents qui sur ces mers tourmentoient ces vaisseaux ,
Sur un rivage aride ont apporté les eaux ;
Les esprits sulphureux , les sels , l'huile éthérée
Dispersés par ces vents de contrée en contrée
Éléments de la sève , y vont rendre féconds
- 80 Les champs couverts de chaume usés par les moissons.
Hiver , cruel hiver , ton retour salutaire ,
A de nouveaux présents a disposé la terre :
Tandis que sur ces bords tu répands les frimats ,
Le globe des saisons va sur d'autres climats
- 85 Renouveler la vie , & varier l'année.

Soleil , marche , & poursuis ta carrière ordonnée ;
Nous te verrons dans peu recommencer ton cours ,
Et ramener encor la joie & les beaux jours ;
Voulons-nous jouir seuls de ta clarté féconde ,
90 Que doivent partager tous les peuples du monde ?
C'est ainsi que d'un Dieu méditant les desseins ,
Admirant ce grand tout , ouvrage de ses mains ,
J'instruisois ma raison à subir sans murmure
Ces rigueurs d'un moment qu'a pour nous la nature.

95 Les airs étoient sereins ; des soleils radieux
Semoient de leurs traits d'or le bleu sombre des cieus :
Mais Borée apporta ces frimats invisibles ,
Ces atomes perçants , ces dards imperceptibles
Que lui-même entassa sous le pôle étoilé ,
100 Près des monts de crystal qui couronnent Thulé.
Là le terrible Hiver établit son empire.

Dans ces lieux désolés où la nature expire ,
Habitent le désordre & l'uniformité.
Au bord de l'horison le Soleil arrêté
105 Y poursuit sans chaleur sa paisible carrière ,
Roule six mois entiers autour de l'hémisphère ,
Descend , se précipite , & six mois éclipsé
Laisse régner la nuit sur l'horison glacé.
Le pôle lance alors des feux rouges & sombres ,
110 Et leur triste lueur qui lutte avec les ombres ,

- De ces climats affreux éclaire les horreurs.
L'hiver en ce moment s'y livre à ses fureurs ;
Il subjugué Neptune , il couvre de ses chaînes
Cette mer ténébreuse où les vastes baleines
115 Se montrant en Automne aux yeux des Matelots
Sembloient de longs écueils élevés sur les flots.
Il envoie au midi la peur & les orages ,
La famine & les vents , la mort & les ravages.
D'un froid âpre & funeste , il pénètre nos sens.
120 Le Soleil lance envain quelques traits impuissants ;
La nuit revient d'abord augmenter la froidure.
Des chaînes de crystal ont chargé la nature.
On n'entend plus le soir la course des ruisseaux.
La cascade muette a suspendu ses eaux ,
125 Et souvent le berger au lever de l'aurore ,
L'observe en l'écoutant , & croit l'entendre encore.
Les glaçons réunis sur les vastes étangs ,
Renferment sous un mur leurs tristes habitants.
Ce fleuve est enchaîné dans sa course rapide ,
130 Il voudroit s'élaner de sa voûte solide ;
Sous le crystal vainqueur il roule emprisonné.

- De givres , de glaçons ce bois est couronné ;
Ils brillent suspendus à la branche flétrie ,
Et d'un voile d'argent ils couvrent la prairie.
135 Mais de nouveaux frimats rassemblés dans les airs
Pèsent

Pèsent fans mouvement sur les côteaux déserts,
Et la voûte des cieux qui semble être abaissée,
Dépose avec lenteur la vapeur condensée.

Le fermier qui parcourt les guérets confondus ;

140 Au milieu de ses champs ne les reconnoît plus.

Une vaste blancheur sur le monde étendue,
Est la seule couleur qu'il présente à la vue ;
Ce voile universel dérobe à tous les yeux

Les ouvrages de l'homme, & les bienfaits des Dieux.

145 Aux flancs des monts altiers, à leurs cimes glacées,

L'Hiver a suspendu les neiges entassées ;

Et lorsqu'aux champs de l'air luttent les Aquilons,

Quand les feux du Soleil pénètrent les glaçons,

Détachés tout-à-coup des Alpes ébranlées,

150 Ils tombent à grand bruit dans ces riches vallées ;

Où l'homme a conservé ses vertus & ses droits,

Où paisible & guerrier, libre & soumis aux Loix,

L'habitant fortuné de la sage Helvétie

Parcourt d'un pas égal l'espace de la vie.

155 Là j'ai vu deux époux ou plutôt deux Amants ;

Leurs cœurs s'étoient donnés leurs premiers sentiments ;

Quelques champs étendus aux pieds d'un mont fertile,

Un verger, un bois sombre, entouroient leur asyle ;

La même volonté sembloit les animer.

160 Modérés, bienfaisants, satisfaits de s'aimer ;

Souvent sous l'humble toit qu'habitoit l'indigence
Le couple fortuné conduisit l'abondance.

La tendresse contente ajoute à la bonté.

- Un jour où le Soleil prodiguant sa clarté,
165 D'émeraude & d'azur, de rubis & d'opale
Semoit des monts glacés la pente orientale,
Et rendoit l'espérance à l'homme, aux animaux :
Impatient d'agir, lassé d'un long repos,
Pour suivre le Chamois errant dans la montagne,
170 Le jeune & tendre époux s'arrache à sa compagne ;
Une terreur secrète attrista ses adieux.
Mais avant qu'Hesperus eût brillé dans les cieux,
Il retourne à pas lents & courbé sous sa proie.
Son fils, à sa rencontre accourt ivre de joie ;
175 Le père l'apperçoit & lui tendant la main,
Le soutient sur la glace & poursuit son chemin.
Déjà de sa cabane il découvroit l'entrée,
C'est-là qu'il va revoir une épouse adorée,
Il croit jouir bientôt de ses embrassements.
180 Il voit le mont trembler jusqu'en ses fondements ;
Et des glaçons flottants sur sa croupe ébranlée
La masse tombe, roule & comble la vallée ;
Jusqu'aux vouîtes des cieux leur chute a retenti.
Du couple vertueux, l'asyle est englouti ;
185 Hélas sous ces glaçons l'épouse ensévelie,
Aux jours de son bonheur va donc perdre la vie !

Les yeux levés au Ciel & les bras étendus ,
L'époux foible , mourant , répète , elle n'est plus ;
Son fils pâle , tremblant , aux genoux de son père ,
190 Et les baignant de pleurs lui demande sa mère.
Ils tombent languissants sur les fillons glacés ,
Et des bras l'un de l'autre entourés & pressés ,
Ils confondent leurs pleurs , leurs cris lents & pénibles.

Aussi-tôt des voisins généreux & sensibles ,
195 Viennent les enlever à ces scènes d'horreur.
Le père entre leurs bras s'agite avec fureur ,
Il s'élançe & s'arrache à leur pitié cruelle.
Ah ! courons mes amis , je l'entends qui m'appelle ;
J'y cours. Il dit , il vole , & la bêche à la main ,
200 Dans ces monts de crystal se traçant un chemin ,
Il croit ouvrir leur masse étendue & profonde.
Un seul de ses voisins l'embrasse & le seconde ;
Son délire du moins adoucit ses douleurs.

Courbé sur les glaçons qu'il baigne de ses pleurs ,
205 A la clarté du jour & dans la nuit obscure ,
Combattant le sommeil , la faim & la froidure ,
Le malheureux époux , fatigué , harassé ,
Poursuit un mois entier son ouvrage insensé.

Mais il revoit enfin la vérité funeste ,
210 Et mesurant des yeux le travail qui lui reste ,
Désolé , sans espoir , avide de la mort ,
Il veut se dérober aux horreurs de son sort :

- Il regarde son fils & se soumet à vivre.
 Je n'ai pu, disoit-il, la sauver ni la suivre ;
 215 Idole de mon cœur, charme de tous mes jours,
 Je vivrai pour t'aimer, pour te pleurer toujours.
 Le Soleil cependant éclairait la contrée.
 Bientôt des vents du sud l'haleine tempérée
 Amollit, pénétra les glaçons entassés,
 220 Et du sein moins profond des frimats affaîssés
 L'époux infortuné voit sortir le platane
 Dont la tige autrefois ombrageoit sa cabane.
 Saîsi dans ce moment de joie & de terreur,
 Il reprend son travail, le quitte avec horreur,
 225 Y revient en tremblant. Sous la voûte écroulée,
 Il lui semble revoir son épouse accablée,
 Son sein livide & froid, ses traits défigurés,
 Où sous les murs sanglants, ses membres déchirés :
 Il étoit poursuivi par cette affreuse image.
 230 Un bruit lugubre & sourd interrompt son ouvrage ;
 Il entend sous la glace une voix & des cris,
 Il entend . . . c'est son nom & le nom de son fils ;
 Il prête en frissonnant une oreille attentive.
 Ciel ! ô Ciel ! seroit-ce elle, est-ce une ombre plaintive ?
 235 Seroit-il retombé dans son égarement ?
 Il le craint ; mais son fils, son fils en ce moment,
 A reconnu la voix, & s'écrie, ô ma mère !
 Hors d'eux-mêmes, tremblants, & le fils & le père,

Frappent sur les glaçons à coups précipités ;
240 Et bientôt des frimats les restes écartés ,
Leur laissent voir du toit les solives puissantes ,
Qui n'ont point succombé sous leurs charges pesantes.
La porte sur ses gonds tourne & s'ouvre à leur voix ;
Chère épouse.. elle vit... c'est elle... je la vois ;
245 Elle s'élançe à lui , foible , pâle , égarée ;
Et tombant dans ses bras dont elle est entourée ,
Baïse son front chéri qu'elle inonde de pleurs.
Cher ami... cher époux... que j'ai plaint tes douleurs ?
Hélas sous ce tombeau , dans cette nuit profonde ,
250 Je disois , il perd tout.. Le voilà seul au monde.
Il ne pouvoit répondre , & tous deux en pleurant ,
Dans leurs bras tour-à-tour serroient le jeune enfant.
J'ai vu ces deux époux , les soins , la complaisance ,
Achèvent leur bonheur commencé dès l'enfance ,
255 Ils vivent l'un par l'autre , ils existent pour eux.
Le jour succède au jour & les voit plus heureux..

Cependant l'hiver règne , & l'astre de la vie ,
Diffimulant sa force à la terre engourdie ,
Les végétaux mourants sous la neige enfermés .
260 N'offrent plus la pâture aux êtres animés.
Des champs & des forêts , l'hôte le plus timide
S'arme contre la faim d'une audace intrépide ,
Et courant au hameau semblé avoir oublié .

Et les pièges mortels & l'homme sans pitié.
265 Hélas , l'homme ou la faim lui vont ôter la vie.
 L'hôte informe & cruel de la sombre Hercinie
 S'instruit à triompher des horreurs des saisons.
Il marche d'un pas lent , hérissé de glaçons ,
 Où dans un antre obscur , fièrement impassible ,
270 Il oppose au besoin son courage inflexible.
 Les tyrans des forêts par la faim dévorés ,
 Impatients du meurtre & de sang altérés ,
 Quittent pendant la nuit les bois & les montagnes ;
 Et courant en fureur à travers les campagnes ,
275 Ils osent s'élaner sur l'homme épouvanté.
 Ce Roi de l'univers , sa grace & sa fierté ,
 Ce front où de son rang la noblesse est empreinte ,
 Ne leur inspire plus le respect & la crainte.
 Ces monstres affamés cherchent dans les tombeaux
280 Des ossements poudreux ou d'horribles lambeaux :
 On entend quelquefois des cris lents & funèbres.
 Des hurlements affreux rouler dans les ténèbres ,
 Et se mêler dans l'air aux tristes sifflements
 Qui partent d'un vieux dôme ébranlé par les vents :
285 Ces funestes concerts que les monts réfléchissent
 Semblent être l'écho des mânes qui gémissent.
 Le lâche qui poursuit l'innocent opprimé ,
 L'ingrat qui blesse un cœur dont il étoit aimé ,
 Le perfide assassin , le monstre sanguinaire ,

290 Qui plonge le couteau dans le sein de son frère ,
Croit voir en ce moment les spectres des enfers ,
Et leurs lugubres jeux couvrir les champs déserts :
Leurs longs gémissements , leurs clameurs lamentables ,
Retentissent dans l'ombre au fond des cœurs coupables.

295 Ah ! si l'ami des loix , le juste est sans remords ,
S'il n'entend point les cris des démons ou des morts ,
Il souffre , il voit souffrir. Sur tout ce qui respire ,
La douleur & la mort étendent leur empire.

O toi , qui fis nos sens , toi qui formas nos cœurs ,
300 Ou rends-moi moins sensible , ou suspens tes rigueurs ,
Dieu qui disposas tout. Dieu dont les mains fécondes
Ont tiré du néant les soleils & les mondes ,
Ne pouvois-tu de l'homme écarter les douleurs ?
Glacé par les frimats , brûlé par les chaleurs ,

305 Jetté par la nature à travers les orages ,
Sur des bords ennemis , dans des déserts sauvages ,
Abandonné sans force au choc des éléments ,
Le martyr de ses sens , & de ses sentiments ,
De chagrins en chagrins conduit par l'espérance ;

310 Il passe dans les pleurs son moment d'existence ,
Et se traîne accablé sous le poids de ses maux ,
Sur un monde en ruine à travers les tombeaux.

Mais c'est trop oublier les bontés de mon maître ,
Et les plaisirs sans nombre attachés à mon être.

315 Talents, amour des arts, agréables instincts,
 Palais, où le bon goût préside à nos festins,
 Cercles brillants & gais où la raison s'éclaire,
 Où l'esprit s'embellit par le desir de plaire,
 Doux besoin du plaisir, aimable volupté,
 320 Sentiments animés par la société,
 Tendres liens des cœurs, amitié sainte & pure,
 Peut-être expiez-vous les torts de la nature.

Aimons, vivons ensemble, adorons notre auteur :

Il a mis dans nos seins le génie inventeur,
 325 Et de ce noble instinct l'activité féconde,
 Asservit à nos vœux les airs, la terre & l'onde;
 Mais ce génie enfin devoit être excité.
 L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.
 Tourmenté par les vents, le froid & les orages,
 330 Un jour il assembla des joncs & des feuillages;
 Les chênes recourbés s'unirent en berceaux,
 Et la hutte parut sous son toit de roseaux.
 Pour calmer de la faim la fureur éffrénée,
 Souvent il arrachoit une herbe empoisonnée,
 335 Et pour ne craindre plus la faim ou les poisons,
 Il planta les jardins, fit naître les moissons.

L'homme avant ces deux arts, errant à l'aventure,
 Alloit aux animaux disputer la pâture;
 Le lion furieux & le tigre affamé,

- 340 Triomphoient aisément d'un rival défarmé ;
Souvent il échappoit ; mais couvert de morsures ,
Il portoit en tremblant ses mains sur ses blessures ;
Il fuyoit au hazard ; ses cris longs & perçants
Remplissoient des forêts les antres gémissants ;
- 345 Les insectes de l'air , la ronce ensanglantée ,
Aigrissoient les douleurs de la plaie irritée ,
Et bientôt épuisé , rampant avec effort ,
D'un son de voix horrible il invoquoit la mort.
On vit alors la fronde en cercle balancée.
- 350 La pierre inévitable aux monstres fut lancée.
La massue écrasa les tyrans des forêts ,
Et l'arc en s'étendant les perça de ses traits.
La rigueur des hivers , à l'homme encor sauvage ,
Du feu tombé des cieux apprit à faire usage.
- 355 Sans doute il vit un jour des cyprès embrasés ;
La foudre serpenoit sur leurs rameaux brisés ,
Ce prodige étonnant l'homme foible & stupide
Il observa le feu dans sa course rapide ,
Et le vit dans les bois s'étendre ou s'arrêter.
- 360 Il apprit à l'éteindre , à le ressusciter ,
Il asservit enfin l'élément indocile ,
Qui devint dans ses mains un instrument utile.
Aux rives d'Arétuse , aux bords des Lestrigons ,
Un jour dans leurs forêts les peuples vagabonds ,
- 365 Effrayés d'un bruit sourd & semblable au tonnerre ,

Qui grondoit sous les eaux & rouloit sous la terre ,
Virent au même instant le Soleil se voiler ,
Les plaines se mouvoir , les forêts s'ébranler ,
La mer en bouillonnant s'élever jusqu'aux nues ,
370 Et les vents balancer ses vagues suspendues.
L'Etna tonne ; il s'entrouvre & de ses flancs brisés ,
Il vomit à grand bruit des torrents embrasés.
Les éclairs jaillissoient de sa cime tremblante ,
Il lançoit des rochers , une cendre brûlante ;
375 Atteints par ces rochers , par les flots enflammés ,
Déchirés & sanglants , à demi-consumés ,
Les humains , les troupeaux , les animaux sauvages ,
Fuyants , se rencontrants sous les mêmes ombrages ,
Rapprochés par la peur , égarés , éperdus ,
380 Remplissoient les déserts de leurs cris confondus.
Le ciel se calme enfin , la nature est tranquille ,
Et chaque être animé reconnoît son asyle ,
Dans les torrents de soufre & qui fumoient encor ,
L'homme voit éclater l'argent , le fer & l'or ;
385 Il apprend que le feu peut les rendre fluides.
Bientôt dans tous les arts ses progrès sont rapides :
Le bronte industriel allume ses fourneaux.
Sous les monts du Lipare aux antres de Lemnos ,
Le métal enflammé coule , étincèle , écume ,
390 Et le pesant marteau retentit sur l'enclume.
Déjà l'acier tranchant sous ses coups redoublés ,

Fait tomber du Tmolus les ormes ébranlés ;
Les marbres divisés ont crié sous la scie ;
La bêche ouvre des champs la surface endurcie ,
395 Et le coursier d'Enna regrettant ses forêts ,
Traîne le soc rampant à travers les guérets.

L'homme jouit alors des trésors de la terre ;
Il ne se borna plus au triste nécessaire ,
Et se trouva des goûts & des besoins nouveaux.
400 Il fallut rapprocher les arts , & les travaux.
Des bords de l'océan , des forêts enflammées ,
Sortirent les cités par les arts animées ,
Et la voile en cédant au mouvement des airs ,
Emporta le vaisseau qui sillonna les mers.
405 L'homme bravant l'orage & les flots infidèles ,
Alla chercher au loin des voluptés nouvelles.

Jadis dans les forêts les sauvages humains
Souvent l'un contre l'autre avoient armé leurs mains ;
Sur le sable rougi du sang de l'innocence ,
410 Le sang étoit encor versé par la vengeance ;
La crainte les soumit au frein sacré des loix.
On arma de faisceaux des Consuls ou des Rois ;
Leur pouvoir eut long-tems des bornes salutaires.
Du bonheur des humains sages dépositaires ,

415 Monarques bienfaisants , citoyens couronnés ,
Ils inspiroient des mœurs aux peuples fortunés.

L'homme eut alors la paix , les vertus , l'abondance ;
Mais à ses mœurs encor il manquoit l'élégance ,
Il manquoit les beaux arts. Le plus vif des desirs ,
420 Ce besoin qui conduit au plus doux des plaisirs ,
L'amour donna l'effor aux talents , au génie.
Il mesura le chant , fit naître l'harmonie.

L'homme à peine arraché des antres & des bois ,
Au son des instruments sçut marier sa voix ;
425 L'art donné par l'amour sertit à l'amour même.
Le chant des premiers airs exprima , je vous aime.

L'unisson de la voix , celui des instruments ,
Portoit dans tous les nerfs de doux frémissements ;
Remué par ces sons , s'agitant en cadence ,
430 L'homme fut étonné de connoître la danse ;
Elle animoit ses jeux , augmentoit sa gaité ,
Et dispoit encor l'ame à la volupté :

Mais il est d'autres arts que l'amour a fait naître.

Tendre Dibutadis , c'est lui qui fut ton maître ,
435 Et dans ta main tremblante il plaça le crayon
Qui traça sur un mur l'ombre de Polémon.

A peine des beaux arts on entrevit l'aurore ,
L'homme en offrit l'hommage au sexe qu'il adore ;
Ce sexe en fut l'arbitre. Apollon enchanté

- 440 Fit recevoir les loix que dictoit la beauté ;
On vit naître le goût , les grâces , la décence ,
Dans les arts & les mœurs on connut l'élégance.
D'un peuple délicat sur le choix des plaisirs ,
Un luxe ingénieux amusant les loisirs ,
- 445 Le besoin de jouir , de plaire & d'être aimable
Répandit sur la vie un charme inexprimable.
Voyez dans ces palais au jour de cent flambeaux ,
Dont les feux répétés tremblent dans les crystaux ,
Vainqueur du sombre hiver , à l'abri des tempêtes ,
- 450 L'homme ordonner des jeux , & disposer des fêtes.
Sur ses riches lambris l'opulence & les arts
Semblent se disputer de fixer vos regards ;
Ici par les Vanlo la nature exprimée
Respire , pense , agit sur la toile animée ,
- 455 Là , l'aiguille sçavante égala les pinceaux ;
La volupté choisit le sujet des tableaux.
Mais le bal va s'ouvrir chez Hébé , chez Alcine :
L'or & l'émail des fleurs , les perles & l'hermine ,
De la foule élégante ornent les vêtements.
- 460 L'incarnat des rubis , le feu des diamants
Répandent un jour doux sur les charmes des belles ,
Et les yeux avertis vont se fixer sur elles.
Le desir de tout vaincre & l'espoir du succès
Brillent modestement dans leurs yeux satisfaits.
- 465 Le feu de leurs regards s'anime avec la danse.

L'amour sans se montrer fait sentir sa présence,
Et plein d'un sentiment vif & délicieux,
Chacun sent le plaisir qu'il voit dans tous les yeux.

Entrez dans ces fallons où de bruyants Protées
470 Échangent en riant leurs formes empruntées,
Où la nuit, le tumulte & les masques trompeurs
Font naître à chaque instant d'agréables erreurs:
Là, le maintien décent, la froide retenue
N'imposent point la gêne à la joie ingénue:
475 Là, les sexes, les rangs, les âges confondus
Suivent en se jouant la folie & Momus.

O doux amusement d'une aimable jeunesse!
Dans les jours des frimats vous charmez ma tristesse,
Lorsque j'étois encor à la fleur de mes ans.
480 Mais j'oppose aujourd'hui les arts & les talents,
Aux langueurs des hivers, au déclin de mon âge;
Et je goûte un bonheur aussi doux & plus sage;
Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

J'entendrai Cornélie, Alvarès & Burrhus;
485 L'ame dans ces héros se choisit des modèles,
Et s'essaye avec eux à des vertus nouvelles;
Là, tous nos sentiments sont purs & généreux.
Là, mon cœur attendri s'attache aux malheureux:
Je voudrais m'élancer au secours de Zopire.
490 Que j'ai versé de pleurs sur la mort de Zaïre!

Mais ces pleurs étoient doux ; le plaisir d'admirer
Autant que la pitié me forçoit à pleurer.
O spectacles divins ! écoles respectables
Du véritable honneur , des vertus véritables !
495 Théâtre , où pour instruire & les Grands & les Rois ,
L'auguste vérité fait entendre sa voix ,
Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?
Oui , d'aimables censeurs de l'humaine folie
Vont sur une autre scène amuser mon loisir ,
500 Et déguiser encor leurs leçons en plaisir ;
Ils nous ont délivré des gothiques usages ,
Des antiques travers , du vernis des vieux âges ,
Ils corrigent en nous ces défauts , ces erreurs ,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.
505 Mais ne peut-on jouir sans songer à s'instruire ?
Les Muses , les Amours , unis pour me séduire ,
M'enlèvent à l'instant dans un monde enchanté ,
Où tout vante , respire & peint la volupté ;
Melpomène est ici plus tendre que terrible.
510 C'est au plaisir d'aimer qu'elle me rend sensible ;
Quels sons harmonieux ! quels tableaux ravissants !
Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens ;
Les chants & les beaux vers ont charmé mon oreille ;
Mes regards sont conduits de merveille en merveille ;
515 Je descends de l'Olympe au bord des vastes mers ;
J'ai vu les champs de Mars , & la nuit des enfers ;

Je leur vois succéder de rians payfages ,
 Où de jeunes beautés dansent sous les ombrages ;
 Leurs pas pleins de mollesse irritent mes desirs ,
 520 Leurs bras voluptueux m'invitent aux plaisirs ;
 Ici , les spectateurs , ce choix d'un peuple aimable ,
 Sont encor à mes yeux un spectacle agréable.

C'est vous , sexe enchanteur , à qui ce peuple heureux
 Doit ces jeux si brillants , ces théâtres pompeux.
 525 Lorsque le Grand LOUIS suspendoit ses conquêtes ,
 Tous les arts concouroient à vous donner des fêtes ,
 Les talents rassemblés célébroient dans sa cour
 Ses victoires , ses goûts , vos charmes & l'amour.
 Des mœurs & des plaisirs arbitres éclairées ,
 530 Vous avez en tout tems illustré nos contrées ;
 Vous changiez en héros nos stupides aïeux.
 C'étoit pour mériter un regard de vos yeux ,
 Qu'ils couroient ou défendre , ou venger l'innocence.
 Un mot de votre bouche étoit leur récompense.
 535 Le vaillant Paladin vous consacroit son bras ;
 C'est vous qu'il invoquoit au milieu des combats ;
 Il vous rendoit un culte ; & ces honneurs suprêmes
 Vous élevoient encor au-dessus de vous-mêmes.
 Illustres par vos choix , & non par vos rigueurs ,
 540 Vous cédiez noblement à de nobles vainqueurs.
 Vous portiez la bonté dans des cœurs inflexibles ,

Aux

Aux charmes des beaux arts vous les rendiez sensibles.

On vit la courtoisie habiter les châteaux ;

L'esprit fut introduit dans les jeux des héros ;

545 Apollon célébroit les guerriers & les belles ;

Le Paladin chantoit & combattoit pour elles.

Régnez , sexe charmant , régnez sur l'univers ;

C'est sur-tout au François à respecter vos fers ;

Qu'il doive encor sa gloire au desir de vous plaire.

550 Conservez , ranimez son brillant caractère ,

Cet amour pour son Prince & pour la liberté ,

L'art d'embellir la vie & la société ,

Et ce mélange heureux de souplesse & d'audace ;

De force & de gaité , de grandeur & de grâce.

555 Mais quoi ! pour triompher de l'ennui des hivers

Faut-il donc tous les arts , les bals & les concerts ?

O si je puis revoir mes campagnes chéries ,

M'égarer un moment dans les plaines fétries ,

Chercher dans les vallons la trace des beautés

560 Qu'ils offroient au Printems à mes yeux enchantés ;

Me retrouver encor auprès de la nature ,

Espérer les zéphirs , & prévoir la verdure !

Là , sous un toit modeste aux Muses consacré ,

Et de Chantres divins , de Sages entouré ,

565 Je jouirois en paix des charmes de l'étude.

Heureux l'ami des arts qui dans la solitude ;

Sçait goûter tour-à-tour l'Arioste & Milton,
Et revient s'éclairer entre Locke & Newton!
Heureux qui sçait jouir, & qui cherche à connoître!
570 Muses, guides de l'homme, ornements de son être,
Vous qui lui découvrez d'utiles vérités,
Et le rendez sensible aux grâces, aux beautés,
Muses, je vous aimai dès l'âge le plus tendre.
Je voulois tout sentir, tout peindre, tout apprendre:
575 Ciel! avec quel transport, quel plaisir vif & pur
J'appris à distinguer sur le céleste azur
Ces globes dont Newton mesura la carrière,
Et que l'astre du jour dore de sa lumière,
De ces brillants soleils qui couvrent de leurs feux
580 Des mondes ignorés suspendus autour d'eux!
Mon esprit s'élançoit dans l'étendue obscure,
Je voyois sous mes pas s'agrandir la nature,
J'ajoutois chaque instant un monde à l'univers,
Et franchissant encor l'immensité des airs,
585 Revenu sur la terre, à ce point invisible,
Qui décrit dans l'espace un trait imperceptible,
J'observois les ressorts, les mœurs des animaux.
Je sçavois dans leur rang placer les végétaux;
J'étois ravi de voir à travers un Méandre
590 La sève en circulant s'élever & descendre.
J'appris pourquoi les mers bravant la pesanteur,
Vont deux fois en un jour du Pôle à l'Équateur.

Je cherchois dans les airs les causes du tonnerre.
J'aurois voulu percer le centre de la terre ,
595 Voir sous la main du tems les marbres s'y former ;
Et sous les monts tremblants les métaux s'enflammer.

Mais c'est l'homme aujourd'hui que j'aspire à connoître.
Je cherche à pénétrer les secrets de son être ,
A retrouver en lui ces principes des mœurs
600 Qu'ont altérés le tems , nos loix & nos erreurs :
J'ouvre dans ce dessein les fastes de l'histoire.

Ces monuments confus de misère & de gloire
Me montrent des États l'un par l'autre abattus ,
Le choc des nations , & trop peu de vertus.
605 Je vois dans Ecbatane , ou sur les bords du Tibre ,
Sous le joug des Tirans , ou chez un peuple libre ,
L'homme moins protégé qu'enchaîné par les loix.
Le jouet des Tribuns , ou l'esclave des Rois ,
La fraude le subjugue , ou la force l'opprime.

610 Noble amour des humains , fanatisme sublime
Qu'Athènes respira dans les loix de Solon ,
Seul Démon de Socrate , ame du grand Caton ,
Vertu des Antonins , bonté vaste & féconde ,
Inspirez , conduisez les arbitres du monde ,
615 Et que le tems rapide amène à nos neveux ,
Non des siècles brillants , mais des siècles heureux.
Que les muses , les arts & la philosophie

Passent d'un peuple à l'autre & consolent la vie.
 Vérité, juste effroi des mortels corrompus
 620 Puissans par les erreurs, & grands par les abus,
 Achève, il en est tems, de percer le nuage
 Qui te dérobe au peuple & te déguise au Sage.
 Envain l'aveugle orgueil & l'envie en fureur,
 Défendent contre toi l'ignorance & l'erreur,
 625 Ils n'éclipseront pas le jour qui vient d'éclorre ;
 Et dont l'Europe entière a vu briller l'aurore.

Souvent les voyageurs m'entraînent sur leurs pas :
 J'erre avec Magellan de climats en climats ,
 Où les voiles d'Anson m'emportent sur les ondes.
 630 Je compare les loix & les mœurs des deux mondes.
 J'aime à voir ces beaux lieux où les vents alizés
 Déposent la fraîcheur sur les champs embrasés ,
 Où l'art n'a point encor subjugué la nature.
 L'homme y recueille en paix des moissons sans culture ;
 635 Les forêts à sa faim offrent des aliments,
 Le froid n'offense point son corps sans vêtements ;
 La nuit dans un hamac qu'il suspend au branchage ,
 Le jour errant sans soins, ou couché sous l'ombrage ,
 Il est triste, indolent, sans mœurs & sans bonté.
 640 Son ame s'endurcit dans sa stupidité ;
 Nul besoin n'éveillant sa sombre léthargie ,
 Ainsi que sans lumière elle est sans énergie.

Je vole avec Bernier vers les portes du jour ;
J'ai passé de Bengale aux champs de Visapour ;
645 Je vois Agra , Delly , nourrir un peuple immense ,
Mais qu'opprime en tout tems une injuste puissance :
Là , d'un trône usurpé méprisables soutiens ,
Défenseurs des tyrans contre les citoyens ,
Les Nobles , les Omras dépouillent leur patrie ,
650 Qu'enrichissent envain son sol & l'industrie.
Tel est le sort de l'Inde , & de ces beaux climats ,
Où jamais les hivers n'ont porté les frimats ,
Un sol riche , un ciel pur , & l'or sont leur partage.
Le nôtre est la raison , l'horreur de l'esclavage ,
655 Un cœur ami des loix & des vertus de Mars.

Mais je reviens encor dans le Temple des arts ;
Le Sanctuaire s'ouvre , & j'apperçois Virgile.
Il s'avance appuyé sur le chantre d'Achille :
L'un sublime , touchant , naïf , impétueux ,
660 L'autre sage , élégant , tendre , & majestueux .
Je crois sentir en moi le feu qui les inspire.
Déjà dans cette erreur j'allois prendre la lyre ;
Lorsque j'entends la voix du vieillard de Teos.
Le front paré de fleurs & de pampres nouveaux ,
665 Il rit , verse du vin , & chante sa maîtresse ;
Il me fait partager sa joie & son ivresse.
Ovide me transporte au palais du Soleil ,

- Et tranquille habitant de l'Olympe vermeil ,
J'échappe aux vents glacés , au froid de l'air humide.
- 670 Sous les berceaux d'Eden , dans les jardins d'Armide ,
Je me sens ranimé par de douces chaleurs ;
J'y foule les gazons , j'y marche sur les fleurs ,
Et du pinceau des arts l'imposture agréable
Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.
- 675 Du plus grand de nos rois le chantre harmonieux
Rempliroit seul mes jours d'instants délicieux ;
Vainqueur des deux rivaux qui règnoient sur la scène ,
D'un poignard plus tranchant il arma Melpomène.
De la crédule histoire il montre les erreurs.
- 680 Il peint de tous les tems les esprits & les mœurs.
Que n'a-t-il point tenté dans sa carrière immense ?
Lui seul réunit tout ; la force , l'abondance ,
Le goût , le sentiment , les grâces , la gaieté.
Le premier de son siècle il l'eût encor été
- 685 Au siècle de Leon , d'Auguste & d'Alexandre.
Je ne puis plus , hélas ! ni le voir , ni l'entendre ,
Perdu pour ses amis , il vit pour l'univers.
Nous pleurons son absence en répétant ses vers ;
Je lui devrai du moins de vivre avec moi-même ,
- 690 Et de nourrir en moi le goût des arts que j'aime ;
A ce grand homme encor je devrai mes plaisirs.

Mais tandis que l'étude occupe mes loisirs ,

- Lorsque je goûte en paix mon bonheur solitaire,
Il le faut avouer, du stupide vulgaire
695 Les plaisirs de l'esprit sont encore ignorés.
Tout mortel est sensible, & peu sont éclairés.
Sages cultivateurs, dans vos humbles asyles,
Vos hivers sont remplis, vos loisirs sont utiles.
Le bonheur de la vie est dans l'emploi du tems.
700 Il faut des soins légers & des travaux constants,
Plus agir que penser. Vos jours toujours semblables
Coulent dans des plaisirs simples, inaltérables;
Votre esprit est tranquille; il sçait de mois en mois
Attendre la nature, en écouter la voix.
705 Du grenier affaissé la gerbe descendue
Sur l'argile aplanié est déjà répandue;
Sous vos coups mesurés les épis écrasés
Laisent sortir le grain de ses liens brisés;
Bientôt dans la cité vous irez le conduire.
710 Des nouvelles du tems vous pourrez vous instruire,
Et le jour de la fête, aux pieds du grand ormeau,
Charmer de vos récits le peuple du hameau.
Vous allez renverser sous leurs rameaux antiques
Les chênes dévoués à vos Dieux domestiques,
715 Vous délivrez un champ de grès embarrassé
Ou l'entourez de pieux & d'un large fossé.
A ces jours si remplis succède la soirée,
Et votre cœur content n'en craint pas la durée;

Un facile travail, de doux amusements,
 720 De la longue veillée abrègent les moments.

Tantôt la serpe en main vous divisez le hêtre,
 Et préparez l'appui du pampre qui doit naître;
 Tandis que votre épouse aux lueurs d'un brasier,
 Dans l'ozier avec art entrelaçant l'ozier,

725 Précipite gaiement une chanson naïve,
 Ou traîne en gémissant la romance plaintive.
 Tantôt sous votre toit vos voisins rassemblés,
 Entourent vos foyers de cercles redoublés
 Où préside un Nestor l'oracle du village.

730 Il prédit au canton le beau tems & l'orage;
 Son voisin l'interrompt pour parler à son tour,
 Et fait de longs récits ou de guerre ou d'amour.
 De l'antique férie on raconte une histoire;
 L'orateur qui la croit, l'atteste & la fait croire.

735 Un spectre, dit l'un d'eux, paroît vers le grand bois,
 Le jour de la tempête on entendit sa voix;
 Un autre en fait d'abord la peinture effrayante;
 Le crédule auditoire est saisi d'épouvante;
 Le silence & la peur augmentent par degré,

740 Et plus près du foyer le cercle est resserré.

Mais pendant ces récits la robuste jeunesse
 Se livre sans contrainte à sa vive allégresse;
 A peine la musette & l'humble chalumeau
 Ont rassemblé le soir les galants du hameau,

- 745 Que dans un vaste enclos , préparé pour la danse ,
Ils viennent étaler leur rustique élégance ;
Leurs pas sont rallentis , ou pressés au hazard ;
Ils suivent sans cadence un instrument sans art.
Tous célèbrent en vers la beauté du village ;
- 750 La Muse & la Bergère ont le même langage.
Dolon cueille un baiser sur les lèvres d'Iris ,
Le baiser est donné ; mais il paroît surpris ;
Au larcin de l'amant les témoins applaudissent ,
Et de leurs longs éclats les voûtes retentissent :
- 755 O mortels innocents , que votre sort est doux !

- Un seul mortel peut-être est plus heureux que vous ;
Riche pour l'indigent , & pauvre pour lui-même ,
Il répand le bonheur sur des vassaux qu'il aime.
Ses trésors sont le prix des travaux assidus ;
- 760 Son estime & son cœur sont le prix des vertus.
D'un canton qui l'adore il est souvent l'arbitre ;
Le bon sens est son code , & l'équité son titre.
Auprès de ses foyers , asyles de la paix ,
Aux rivaux irrités il dicte ses arrêts ;
- 765 Il les mène à sa table oublier leur querelle ,
Et Bacchus scelle entre eux une paix éternelle.
Je l'ai vu ce mortel , si grand dans son bonheur ,
J'ai vu ses plaisirs purs , le calme de son cœur.
De ses doux entretiens mon ame étoit ravie ,

770 Ils traçoient à mes yeux le tableau de sa vie.

L'étude & les plaisirs, la guerre & les amours
 Ont rempli, me dit-il, l'instant de mes beaux jours ;
 Mais dans ces tems d'erreur, de folie & d'ivresse ,
 J'ai cherché mes devoirs. J'ai vu que la Noblesse

775 Invitée aux emplois, appellée aux honneurs,
 Doit au peuple son tems & l'exemple des mœurs.
 J'ai passé dans les camps les moments de la guerre,
 Et quand LOUIS vainqueur eut défarmé la terre ,
 Je fus utile encor dans un état nouveau.

780 Les agréables soins d'un Seigneur de château,
 Les plaisirs d'une vie occupée & tranquille,
 Me donnoient un bonheur plus pur & plus facile.
 C'est aux champs que le cœur cultive ses vertus.
 C'est aux champs, mon ami, qu'on peut, loin des abus ,

785 De l'usage insensé, du fard, de l'imposture,
 Être ami de soi-même, amant de la nature.
 J'étois content ; mais seul dans cet heureux séjour ,
 Il manquoit à mon cœur les charmes de l'amour.
 Je cherchai, je choisis une sage compagne,

790 Qui prit avec les goûts les mœurs de la campagne ;
 Nous élevions un fils pour l'État & pour nous.

J'avois tous les plaisirs d'un père & d'un époux.
 Et je les ai perdus dans ces jours de tristesse ,
 Où l'homme qui vieillit sent déjà sa foiblesse ,

795 Et cherche à s'appuyer sur des êtres chéris.

Mon ami , j'ai perdu mon épouse & mon fils :
De tout ce que j'aimois cette éternelle absence
Abattit mon courage , accabla ma constance :
Le jour , sur leurs tombeaux j'allois verser des pleurs ,
800 Et je veillois la nuit pour sentir mes douleurs.
Mes regrets m'étoient chers , mais mon ame affoiblie
Tombant dans les langueurs de la mélancolie ,
Je ne voyois plus rien à craindre , à desirer ,
Et je perdois enfin la douceur de pleurer.

805 Un jour , où j'errois seul dans un vallon stérile ,
Sous de sombres rochers , près d'une onde immobile ,
J'entendis près de moi des accents douloureux.
Je me trouvai sensible aux cris d'un malheureux ,
Je courus à sa voix : ses plaintes redoublèrent ,
810 Je lui tendis les bras , & nos larmes coulèrent ;
Sans connoître nos maux , nous mêlions nos douleurs ,
Et je lui sçavois gré de me rendre des pleurs.

Hélas ! l'infortuné , sans force , sans courage ,
Se traînoit avec peine , & quittoit son village ,
815 Où la faim consumoit son père & ses enfants.
Je calmai sa douleur par de foibles présents ,
Et j'allai consoler ses enfants & son père.
De leur toit délabré j'écartai la misère ,
Je sentis auprès d'eux mes regrets s'adoucir ;
820 Et reconnus en moi la trace du plaisir.

A l'aride fougère, aux chardons inutiles
Cérès avoit livré ses champs les plus fertiles,
Un peuple nourri d'herbe & vêtu de lambeaux,
Vainement au fermier demandoit des travaux.

825 Je voulus réveiller cette triste indolence,
Et rappeler ici l'industrie & l'aïfance.
Charmé de mes desseins j'entrevis le bonheur,
Et déjà le chagrin pefoit moins sur mon cœur.

L'indigent féconda la terre abandonnée ;
830 Je payai ses moments. Du prix de sa journée-
Il meubla sa cabane & vêtit ses enfants ;
Ils vivoient des moissons qui couronnoient mes champs.

Il faut rendre meilleur le pauvre qu'on soulage,
C'est l'effet du travail en tout tems, à tout âge ;
835 On vit dans mon château la veuve & l'orphelin,
Rouler sur les fuseaux ou la laine ou le lin ;
Les vieillards par des soins, par des travaux faciles,
Pouvoient jouir encor du plaisir d'être utiles ;
On paya les impôts fans se croire opprimé.

840 Tout fut riche & content & moi, je fus aimé.

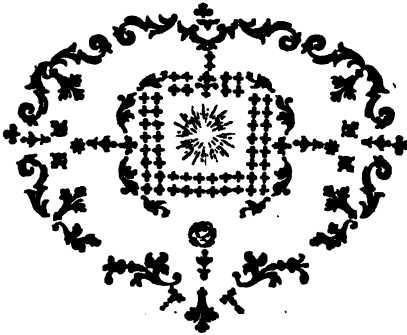
O mon ami, l'amour, les sens & la jeunesse,
Des plaisirs les plus doux m'ont fait sentir l'ivresse ;
Mais protéger le foible, inspirer la vertu,
Est un plaisir plus grand, qui m'étoit inconnu.

- 845 Ah! quand l'heureux fermier, l'innocente fermière
Accourent pour me voir au seuil de leur chaumière;
Lorsque j'ai rassemblé ce peuple agriculteur
Qui veille, rit & chante, & me doit son bonheur;
Quand je me dis le soir sous mon toit solitaire,
- 850 J'ai fait ce jour encor le bien que j'ai pu faire,
Mon cœur s'épanouit. J'éprouve en ce moment
Une céleste joie, un saint ravissement,
Et ce plaisir divin souvent se renouvelle.
Le tems n'en détruit pas le souvenir fidelle;
- 855 On en jouit toujours, & dans l'âge avancé
Le présent s'embellit des vertus du passé.
Du tems, vous le voyez, j'ai senti les outrages:
Déjà mes yeux éteints sont chargés de nuages,
Mon corps est affaîlé sous le fardeau des ans;
- 860 Mais sans glacer mon cœur, l'âge affoiblit mes sens;
J'embrasse avec ardeur les plaisirs qu'il me laisse.
De cœurs contents de moi j'entoure ma vieillesse;
Je m'occupe, je pense, & j'ai pour volupté
Ce charme que le ciel attache à la bonté.
- 865 Ainsi dans tous les tems jouit le cœur du sage,
Et son dernier soleil brille encor sans nuage.
Oui, l'Arbitre éternel des êtres & des tems
Réserve des plaisirs à nos derniers instants.

- O Dieu, par qui je suis, je sens, j'aime & je pense,
870 Reçois l'hommage pur de ma reconnoissance;
Que nos voix, notre encens, s'élèvent jusqu'à toi,
Qu'ils volent de la terre au trône de son Roi.
Du vuide, du cahos, des ténèbres profondes,
Tu fis sortir le jour, l'harmonie & les mondes,
875 Et quand ta main puissante eut semé dans les cieux
Les globes éclairés, les soleils radieux,
Aux êtres animés tu donnas l'existence,
Pour épancher sur eux ta vaste bienfaisance:
Tu répandis la vie & la fécondité
880 Sur les mondes errants dans ton immensité;
Ta main sur leur surface étendit les campagnes,
Creusa le sein des eaux, éleva les montagnes,
Suspendit les vapeurs, fit murmurer les vents,
Nourrit les végétaux, & les êtres vivants.
885 Le tems suivi des jours, des saisons, des années
Ramena tes faveurs, l'une à l'autre enchainées;
Tu nous donnas la terre, & l'ordre d'en jouir.
Tu nous donnas des sens, un cœur & le plaisir,
Et l'aimable vertu, cette intrépide amie,
890 Le guide, le soutien, le charme de la vie.
Grand Dieu, c'est dans ces champs embellis par tes mains,
Que ta voix paternelle appelle les humains;
Ta bonté s'y déploie avec magnificence.

C'est-là que l'abondance amène l'abondance.

§95 J'ai vécu , jeune encor , dans ces champs fortunés :
Là j'ai vu les vrais biens qui nous sont destinés ;
Et philosophe heureux , homme content de l'être ,
Je viens de ses présens rendre grâce à mon maître.



NOTES.

PAGE 193.

Mon cœur épouvanté cherchoit l'Être-suprême.

Les hommes des pays que maltraite la nature , des pays sujets aux inondations , aux vents furieux , aux ouragans , aux tremblements de terre , &c. comme le Japon , le Mexique , l'Égypte , &c. ont toujours été disposés à la plus basse , & souvent à la plus cruelle superstition , avant que les hommes s'élèvent dans la société perfectionnée , jusqu'à la connoissance du monde & de l'ordre général qui prouve un Dieu bon ; ils ne voyent que leurs maux particuliers , & en conséquence ils imaginent un Dieu barbare qui se plaît au tourment des hommes. Ils ont inventé le système des deux principes , & ils ont donné au bon ou au mauvais principe un pouvoir plus ou moins étendu , selon que leur vie étoit plus ou moins heureuse.

Les êtres nuisibles & malfaisants sont plus communément des objets de culte que les êtres bienfaisants ou utiles ; le Soleil même a rarement eu des autels dans les climats tempérés , où il ne paroît que pour embellir & féconder la nature ; il a été adoré & l'est encore sous la ligne , où il dévore les campagnes & les animaux.



196. D'un froid âpre & funeste , il pénètre nos sens.

Le sentiment du froid est un mode de la douleur , il donne à nos nerfs une forte tension ; il les tient à-peu-près dans cet état où ils sont au moment qu'un objet extraordinaire jette quelque étonnement dans notre ame : on ne peut pas , quand on veut s'exprimer avec précision , donner à cet étonnement le nom de crainte ; l'ame n'est pas effrayée , elle est avertie ; & en conséquence toute la machine se dispose à veiller à sa conservation. Cet état donne à l'ame une sorte d'impatience & d'inquiétude , on se sent moins le goût , le besoin , la disposition au plaisir qu'aux passions qui naissent du desir de notre conservation ; on a le sentiment de ses forces , non pour jouir , mais pour se défendre. Le caractère a pris je ne sçais quoi d'austère & de dur. Henri III , selon M. de Thou , perdoit en Hiver sa mollesse & son penchant au plaisir ; il avoit alors l'esprit d'ordre , de réforme , de justice. Il y a plus d'un exemple du même genre.

Le froid resserre les extrémités de toutes les fibres ; & le sang , qui circule moins facilement dans ces extrémités , retourne en plus grande abondance vers le cœur ; ces fibres raccourcies , & plus arrosées d'esprits & de sang dans l'étendue qui leur reste , ont plus de force & de ressort ; on a plus de vigueur , de courage , de confiance en soi-même.

Les nerfs engourdis à leurs extrémités , portent au cerveau un moindre nombre de sensations ; ils y portent des sensations moins vives ; l'ame agit plus sur elle-

même ; elle combine davantage les idées reçues : ses sentimens & ses pensées ont plus de suite & de profondeur : c'est peut-être le tems où l'esprit a plus de forces.

Quand le sentiment de nos forces est uni à une sorte de crainte, quand la crainte vient plutôt de l'idée qu'on est menacé que du sentiment de sa propre foiblesse, l'ame est aisément disposée à la colère, à la vengeance, à la haine, à ces crimes atroces dont l'homme foible ou heureux n'est jamais capable. Des grands crimes, dont l'Histoire fait mention, la plupart ont été commis dans le tems des fortes gelées ; c'est une remarque du sçavant Abbé Dubos : des Magistrats, d'après les Registres des Parlemens, ont fait la même observation.

297. Une vaste blancheur sur le monde étendue.

Si la lumière nous donne une sensation agréable, parce qu'au grand jour il nous est plus facile de trouver le plaisir & de fuir la douleur, si l'obscurité nous donne une sensation triste, parce que dans l'ombre il nous est plus difficile de fuir la douleur & de trouver le plaisir, il s'ensuit que le blanc qui renvoie beaucoup de lumière, nous plaît d'abord, & que le noir qui n'en renvoie point fait un effet contraire ; mais la couleur blanche étant trop continue, trop étendue, trop éclatante, comme dans la neige, nous déplaît, parce qu'elle fatigue l'organe ; & de plus, la neige fait disparaître les dimensions, les variétés, &c.

201. Des champs & des forêts, l'hôte le plus timide.

*The foodless wilds
Pour forth their brown inhabitants. The hare
Tho' timorous of heart, and hard beset
By death in various forms, dark snares, and dogs,
And more un-pitying men...*

Thomson.

202. L'hôte informe & cruel de la sombre Hercinie.

*There thro' the piny forest half-absorpt,
Rough tenant of these shades, the shapeless bear,
With dangling ice all horrid, stalks forlorn;
Slow-pas'd, and sourer as the storms encrease.
.....
And, with stern patience, scorning weak complaint,
Hardens his heart against assailing want.*

Thomson.

204. L'homme sans ses besoins n'eût jamais inventé.

L'homme mal vêtu & mal armé par la nature, est frugivore, carnivore, ichtiophage; il vit dans tous les climats; il est celui des animaux qui par le nombre de ses besoins & par la variété des situations où il se trouve, a des rapports avec un plus grand nombre d'êtres; il doit donc être celui des animaux qui a le plus de sensations & d'idées; il a la faculté de conserver ses idées par les mots; il doit donc être celui

des animaux qui a le plus de mémoire : la variété de ses besoins le force à combiner ses idées, à inventer ; mais s'il est inventeur, il est encore plus imitateur, & le penchant à l'imitation est un des plus puissants qu'il ait reçu de la nature.

205. Souvent il échappoit ; mais couvert de morsures, &c.

*At quos effugium servarat , corpore adesto ,
 Posterius , tremulas super ulcera tetra tenentes
 Palmas , horrificis occibant vocibus orcum ;
 Donicum eos vitâ privarant vermina sava
 Expertes opis , ignaros quid vulnera vellent.*

Lucrèce.

208. Le chant des premiers airs exprima, je vous aime.

Le sentiment de l'amour est si délicieux, même dans l'état sauvage, qu'il est sans doute celui dont l'homme a cherché d'abord à reproduire en lui les émotions douces & vives par le secours des arts.

209. On vit naître le goût, les grâces, la décence.

Le sentiment de la pudeur accoutume les femmes à faire entendre plutôt qu'à dire ; elle leur inspire la retenue ; elle leur apprend à connoître les mesures, les bornes, la délicatesse, les bienséances. Dans les pays où les hommes vivent beaucoup avec les femmes & les respectent, ils s'instruisent de ce qui peut blesser le beau sexe ou lui plaire, & dans leurs discours, dans leurs

écrits on voit quelque chose de cette retenue , de cette délicatesse , de ce sentiment fin des bienféances naturel aux femmes : là le génie est sans rudesse , & s'il perd un peu de son énergie , il connoît la grâce & il l'allie à la force : là , les méthodes sont faciles , la Philosophie a moins d'obscurité , & il y a du goût dans tous les ouvrages.

210. Je veux que mes plaisirs m'inspirent des vertus.

Nos bons Poètes dramatiques ne perdent jamais de vue le grand but d'être utiles aux mœurs , & ils ont influé sur le caractère de la Nation plus qu'on ne le pense. Le Moraliste ne parle qu'à la raison , & le Poète dramatique parle à l'imagination & au cœur : le Philosophe démontre la nécessité de la vertu & le Poète l'inspire. C'est au Théâtre qu'on apprend à l'aimer , parce qu'on la voit en action , & qu'on la voit aimable. Ce sont les Poètes dramatiques qui répandent la saine Philosophie , les vérités d'usage ; on entend leurs préceptes dans le moment où l'on est ému , & le sentiment les grave pour jamais. C'est par les Poètes dramatiques que les maximes honnêtes , les sentiments généreux deviennent populaires ; ils passent de bouche en bouche , parce qu'il y a du plaisir à répéter des vers harmonieux , qui expriment , avec précision , un sentiment fort ou tendre , ou un grand sens.

210. L'ame dans ces héros se choisit des modèles.

C'est moins parce qu'ils nous présentent des modèles , que nous aimons les héros de notre Théâtre , que

parce qu'ils nous élèvent à nos propres yeux & qu'ils nous donnent une grande idée de notre espèce.

Si nous aimons les arts parce qu'ils peignent la nature, nous les aimons plus encore parce qu'ils la changent; les ramener à l'exacte vérité, c'est les détruire; nous faisons avec transport les illusions qu'ils nous donnent, nous entrons avec joie dans le palais enchanté qu'ils édifient, & nous y sommes heureux au milieu des chimères.

L'homme mécontent des êtres a créé des fantômes, il leur a donné des traits, un caractère propre à exciter en lui les émotions dont il est avide. Il a créé la scène sur laquelle il les fait agir & parler, il répand le même esprit d'invention sur leurs actions & sur leurs discours. Là, tout est au-delà du vrai, parce que le vrai seul, ne nous auroit ni satisfait, ni étonné; tout est dans le possible, parce que nous voulons être trompés.

Voilà l'origine, voilà du moins une des causes de ce qu'on appelle dans les arts, *la belle nature*, dont les idées ne sont pas les mêmes dans la société naissante ou perfectionnée.

Chez des peuples où la législation & l'industrie sont encore dans leur enfance, le Héros idéal des Poètes, c'est l'homme terrible par la force, l'adresse & la légèreté du corps, par une volonté inflexible, par l'énergie des passions; c'est l'homme dont on a beaucoup à espérer & plus encore à craindre.

Lorsque l'esprit s'est éclairé, lorsqu'on a des idées saines sur la justice, l'amour de la patrie, &c. Lorsqu'on est instruit de ce qu'on doit à soi-même & aux

autres , lorsqu'on connoît les nuances qui dans les qualités de l'ame séparent le vice de la vertu ; l'équité , la générosité , l'humanité , l'amour des loix , voilà les qualités des Héros : le Héros idéal , c'est l'homme dont il y a plus à espérer qu'à craindre.

Dans la société naissante ou perfectionnée , l'art élève , agrandit , ennoblit la nature de son pays & de son siècle ; il donne je ne sçais quoi de grand au vice même , il le rend odieux , il ne l'avilit pas ; les scélérats qu'il peint sont comme les furies , atroces & non méprisables.

210. Là , tous nos sentiments sont purs & généreux.

Il y a deux sortes de sublime , l'impression que nous recevons de l'un & de l'autre est toujours de l'étonnement ; mais l'étonnement causé par l'un est une sorte de terreur , une crainte commencée , & l'étonnement causé par l'autre est une admiration mêlée d'amour.

Qui te l'a dit ? Ce mot d'Hermione qui peint si fortement le délire de la passion , le *j'étois aimé* d'Orosmane qui peint avec tant d'énergie la plus cruelle des situations : voilà du sublime terrible.

Il s'en présentera , dans Tancrède , soyons amis , Cinna , c'est moi qui t'en convie. Voilà le sublime qui excite l'admiration & l'amour. Cette dernière espèce de sublime plus commune chez les modernes que chez les anciens , est celle qui élève notre ame & qui rend nos sentiments nobles & généreux.

210. Je voudrois m'élançer au secours de Zopire.

L'illusion va rarement aussi-loin ; mais l'illusion n'est pas dans les ouvrages de l'art la seule cause de nos plaisirs. Il y a plus. Si l'illusion étoit continue , le Spectacle deviendroit un supplice : nous aurions sous les yeux des malheureux qui exprimeroient leur douleur avec énergie , & nous n'aurions pas l'espérance de la soulager , cette espérance est presque le seul sentiment qui puisse adoucir les tourments de la pitié.

L'ame d'abord ébranlée par la pitié ou par la terreur , passe rapidement de ces sentiments à une joie vive lorsqu'elle s'apperçoit que sa douleur n'a pas un fondement réel ; bientôt l'éloquence forte des personnages , le langage énergique & mesuré des passions , le jeu de l'Acteur , &c. nous rendent notre illusion que nous perdons & que nous retrouvons encore,

211. Mais ces pleurs étoient doux ; le plaisir d'admirer

Autant que la pitié me forçoit à pleurer.

Nous allons chercher au Spectacle de puissantes émotions , nous allons y ranimer , y augmenter notre sensibilité ou en jouir , & la perfection de l'art n'est pas de nous déchirer , mais de nous donner de grandes émotions avec le moins de douleur possible.

C'est en inspirant les sentiments d'admiration & d'amour , en même-tems que ceux de terreur & de pitié , que les grands Poëtes François ont rendu si délicieuses les émotions que nous recevons au Théâtre.

Notre admiration a plusieurs objets, d'abord ce monde nouveau, cette nouvelle espèce d'hommes assez au-dessus de nous pour nous étonner, assez près de nous, pour que nous ne désespérions pas de les atteindre, nous admirons ensuite l'éloquence, la pompe de leur langage, l'harmonie des vers, la profondeur de génie qui a si bien vu & peint les passions, leurs nuances, &c. Nous admirons les mœurs des nations, les grands tableaux, les pensées grandes & vraies; nous admirons la noblesse & la vérité de l'Acteur, souvent le mérite de la difficulté vaincue, &c.

Les grands Poètes qui ne précipitent point l'action & qui n'entassent pas les évènements, emploient les premiers Actes à préparer l'intérêt que nous devons prendre aux personnages; c'est dans ces premiers Actes qu'en développant par degrés les caractères des Héros, le Poète nous les fait connoître; avant de nous les montrer dans le plus grand danger, il nous fait vivre avec eux, il nous fait aimer ceux qu'il va mettre en péril, & c'est parce que nous les aimons, que les larmes qu'ils nous font répandre sont si douces, ou que leurs succès nous donnent une joie si vive & si pure.

Il faut remarquer que la langue de la douleur est plus énergique & plus abondante que celle du plaisir; on ne peut presque jamais peindre le plaisir avec énergie sans emprunter les expressions de la douleur. Dans les langues que je sçais, & je suppose qu'il en est de même de celles que j'ignore, souffrir, brûler, languir, s'anéantir, se dissoudre, mourir, &c.

font des expressions consacrées aux sensations les plus agréables.

La douleur est donc celle des émotions qu'il est plus facile de nous donner , celle dont on trouve le plus aisément l'expression , & borner l'art au mérite de nous effrayer ou de nous faire pleurer , ce seroit le détruire ; on nous donneroit bientôt des Tragédies en prose mal écrite , des aventures extraordinaires de personnages communs , des pièces pantomimes où le Poëte sans imagination laisseroit le mérite d'exprimer à l'Acteur , &c.

Des ouvrages de ce genre seroient peut-être une illusion plus continue , & par-conséquent une impression plus douloureuse ; mais elle seroit la seule , ils plairoient pourtant à des hommes qui n'auroient aucune idée de l'art , à des hommes qui verroient avec indifférence , dégrader ou perfectionner leur espèce , à des hommes assez ignorants ou assez blasés , pour être incapables de sentir le beau , le merveilleux raisonnable , le charme d'une Poésie éloquente , &c. Sans doute à des spectateurs de ce genre , il ne faut qu'une forte émotion , l'émotion de la douleur , & telle qu'ils l'éprouveroient aux combats des Gladiateurs ou à la Grève.

L'homme de goût , l'homme sensible , a le besoin d'admirer , il a le besoin d'élever & d'éclairer son ame. Cependant si une Tragédie excitoit plus le sentiment de l'admiration que celui de la terreur ou de la pitié , elle seroit froide , comme *Nicomède* , *Ester* , &c.

Si après avoir intéressé pour vos personnages , vous

ne les montrez pas dans le plus grand péril , cette pièce n'auroit qu'un effet médiocre comme Bérénice , &c.

C'est ce mélange de sentiments d'admiration & de pitié , d'amour ou de terreur qui se succèdent , se soutiennent , se raniment , se tempèrent ; c'est , dis-je , ce mélange qui compose le plaisir que vous éprouvez à nos belles Tragédies , & ce plaisir est le plus grand , le plus noble & le plus utile que les arts aient jamais donné aux hommes.

211. Pourrai-je vous quitter pour les jeux de Thalie ?

La plupart des hommes , mais sur-tout des jeunes gens , préfèrent la Tragédie qui les transporte dans le pays des illusions , à la Comédie qui les ramène à la vérité ; ils préfèrent le plaisir de verser des larmes à celui de rire , parce qu'on ne revient pas assez promptement du sentiment du ridicule aux enthousiasmes momentanés , aux erreurs de l'amour , aux sentiments agréables , aux illusions qui font le bonheur de la jeunesse.

212. Vont sur une autre scène amuser mon loisir.

C'est sur-tout à la Comédie qu'on voudroit interdire le langage mesuré , parce que les vers y détruisent , dit-on , toute illusion , toute vérité ; je crois qu'il faudroit dire seulement que les vers d'une Comédie doivent être d'une extrême facilité , qu'il faut y éviter les transpositions , la phrase poétique , le ton de la Poésie ,

& que ce n'est enfin que par la mesure & la rime qu'il faut s'appercevoir qu'une Comédie est en vers ; alors le spectateur aura deux plaisirs de plus , celui de retenir plus aisément ce que vous dites , si ce que vous dites vaut la peine d'être retenu , & celui d'admirer la difficulté vaincue.

211. Théâtre, où pour instruire & les Grands & les Rois ,
L'auguste vérité fait entendre sa voix.

J'ai souvent pensé qu'il étoit consolant pour une partie des Peuples de l'Europe, de voir ceux dont dépendent nos destinées , les Souverains & les Hommes en place , se plaire à un genre de Spectacle , où ils trouvent la satire de leurs fautes , l'éloge de leurs vertus , les détails de leurs devoirs ; à un genre de Spectacle qui est une véritable école de justice , de bienfaisance & de grandeur d'ame. Il est impossible que des hommes qui choisissent par goût un si noble amusement , ne conçoivent pas de l'horreur pour la tyrannie , & restent sans vertu.

Quelques États Républicains ont proscriit notre Théâtre , qui , disent-ils , inspire l'amour de la Monarchie , & ils ont raison ; mais ce Théâtre n'en doit être que plus cher aux François.

211. Ils corrigent en nous ces défauts , ces erreurs ,
Qui pourroient altérer les charmes de nos mœurs.

Molière est celui de tous les Philosophes qui a le mieux vu les défauts qui s'opposent à l'esprit de société .

& il les a combattus par le ridicule ; il nous faudroit aujourd'hui un Poëte Philosophe qui combattît les défauts qui naissent de l'esprit de société : ce Poëte trouveroit une foule de caractères , qui n'étoient point connus du tems de Molière. Il y a peu d'avares , mais il y a des hommes avides ; de plus , l'avidité a rendu les intrigants un caractère commun. Il y a peu de maris jaloux , mais il y a peu de maris ; les pères tyranniques sont rares , les pères indifférens ne le sont pas. On n'a plus les préjugés bourgeois , mais on ne connoît plus les douceurs de la vie simple & domestique. Le caractère des personnes qui se donnent des peines infinies pour obtenir , sans titre , ce qu'on appelle de la considération , seroit piquant au Théâtre. Quoique Molière & ses imitateurs aient peints les conditions , on peut les peindre encore , parce qu'elles n'ont pas le même esprit qu'elles avoient autrefois , & sur-tout celui qui leur convient. L'esprit de société porté à l'excès , a donné trop de force & d'étendue aux égards ; on pourroit les opposer à l'amour de l'ordre & de la justice. Les Gens de Lettres ne sont plus pédants , mais il y a beaucoup de pédants chez les gens du monde : on pourroit peindre le voluptueux de mauvais goût , l'homme qui craint à l'excès le ridicule , le faux modeste , le défiant de caractère , le défiant par principes , le tracassier , le connoisseur , le bienfaiteur par intérêt , les donneurs d'idées , l'homme de goût , l'homme d'un goût difficile , parce qu'il n'a pas de quoi sentir le beau , l'hypocrite d'humanité , les préventions , les prétentions , &c. &c. &c.

211. Tous les arts à la fois séduisent tous mes sens

On dit qu'un Prince d'Asie proposa un prix , pour celui de ses Sages qui inventeroit une manière de faire jouir à la fois tous nos sens. Si Quinault avoit vécu de ce tems , il auroit eu le prix. Ce créateur de l'Opéra voulut nous faire sentir , dans le même moment , les plaisirs que peuvent donner la Poésie , l'Architecture , la Peinture , la Musique & la Danse.

N'allez pas chercher à ce Spectacle ces impressions puissantes , cette terreur sublime , cette pitié tendre que vous fait éprouver une belle Tragédie.

La perfection de l'Opéra consiste à vous donner une multitude de sentimens , plutôt qu'un sentiment unique & profond ; de l'étonnement , de l'intérêt , des impressions variées , l'admiration de plusieurs talents ; voilà ce qu'il vous promet.

Quand les Décorations , la Musique , la Danse & le Poème concouroient parfaitement à faire sur vous une seule impression , elle seroit plus foible que celle qu'y feroit une belle Tragédie bien déclamée.

L'effet de l'un des arts nuiroit à l'effet de l'autre , & vous sentiriez trop continuellement le défaut de vérité.

De ce que l'Opéra ne peut nous faire une impression forte & profonde , il s'ensuit qu'il nous ennuiera , s'il ne nous fait que des impressions du même genre. Mais il nous charme par la multitude & par la variété des sentimens qu'il nous donne. Quand la bonne Musique y fera plus commune , il y aura peut-être des airs

pathétiques qui nous feront verser des larmes , mais il y en aura peu ; & en laissant le genre tel qu'il est , un grand nombre d'airs tendres , gais ou voluptueux , nous sauvera de l'ennui. L'Opéra me paroît une belle fête , & telle qu'aucune autre Nation n'en peut donner : c'est l'amusement d'un peuple riche , éclairé , sensible , & ami des voluptés de bon goût. Laissez à ce spectacle la féerie , la mythologie , le merveilleux ; que ce merveilleux ne soit pas , comme en Italie , dans les évènements & les caractères ; qu'il tienne à des êtres fantastiques & de convention , il ne nous révoltera pas. Nous avons un Spectacle pour la raison & pour le cœur , conservons celui qui n'est fait que pour l'imagination & pour les sens.

On doit cependant exiger que ses Poèmes soient intéressants ; la sensibilité qu'ils auront excitée se répandra sur toutes les parties de l'Opéra ; le spectateur attendri par le Poème , sentira plus vivement les effets de la Musique & de la Danse ; tel air , pauvre & sans caractère , nous a touché dans *Atys* ou dans *Castor* , qu'on n'auroit pas écouté si ces Poèmes avoient été froids.

212. Ici , les spectateurs , ce choix d'un peuple aimable ,
Sont encor à mes yeux un spectacle agréable.

Le coupable que la présence des hommes fait rougir , le fanatique , l'homme devenu insensible pour n'avoir pas exercé son cœur aux sentiments honnêtes ; le malheureux qui a éprouvé d'extrêmes injustices , sont les seuls qui puissent voir sans plaisirs , les hommes ras-

semblés pour avoir du plaisir. Les secours, les services, les amusements, que l'homme attend de l'homme, lui rendent son espèce agréable & chère. Chez un peuple riche où règne le goût de la parure & un luxe élégant, le mélange des couleurs douces & brillantes, répandu sur les vêtements d'une foule nombreuse, plaît beaucoup au sens de la vue : ce plaisir se mêle au sentiment de plusieurs autres plaisirs, & il faut le compter pour quelque chose.

215. Je cherche à pénétrer les secrets de son être.

Un de ces secrets est la force de l'habitude. Elle irrite, contient ou change le désir de satisfaire nos sens, elle augmente ou diminue en nous ce besoin continuel de sentir notre existence, qui est dans la société la cause principale de nos goûts, elle exalte ou abaisse le désir de sentir & d'étendre notre puissance, qui est la cause principale de nos passions & de notre activité ; ces trois mobiles, dont les deux derniers portent sans cesse l'homme à perfectionner son ame, ses qualités, ses jouissances, sont aisément arrêtés par l'habitude.

Dans des climats, sous des gouvernements où l'homme pour se rendre meilleur & plus heureux auroit trop d'obstacles à vaincre, l'habitude arrête la nature. Celui des animaux sur lequel l'habitude a le plus d'empire, c'est l'homme : le lion, le tigre, le cheval, la brebis, ont par-tout le même instinct ; mais ici l'homme est raisonnable & bon : là il est méchant & stupide ; vous le voyez dans cette contrée actif & sociable, vous le

trouvez

trouvez dans la contrée voisine , paresseux & farouche. Le peuple de cette belle monarchie a de la franchise & du courage , les esclaves de ce Despote sont lâches & perfides. On courbe l'homme & il reste plié , il prend cette attitude pour celle que lui donne la nature. Il s'endort dans sa misère , il est vain de son abrutissement. *La servitude* , dit le Marquis de Vauvenargues , *avilie les hommes au point de s'en faire aimer.*

216. Je compare les loix & les mœurs des deux mondes.

Je voudrois faire une question. La découverte de l'Amérique & celle du passage aux Indes par le Cap de Bonne-Espérance , ont-elles servi au bonheur de l'espèce humaine ? Il faut d'abord interroger un Américain , mais dans quelle contrée irai-je le prendre ?

Si je choisis un Péruvien , il me fera le parallèle de la tyrannie de ses maîtres modernes & de ce gouvernement sublime , sous lequel on ne connoissoit ni l'esprit de propriété , ni le mensonge ; dont la bienveillance & l'esprit de communauté étoient les ressorts , & dont on voit une foible image au Paraguai.

Si je parle à un Mexicain , il me dira que tout est à-peu-près égal entre le gouvernement des Empereurs & des Vice-Rois ; que ses ancêtres étoient tyrannisés par les Prêtres de Villiputzi , qu'il l'est lui par son Evêque , des Moines & son Curé.

Si je m'adresse à un habitant de la presqu'île de Panama , au lieu de me répondre , il versera des larmes , en se rappelant le bonheur des anciens Tlascaltèques & en me montrant ses fers.

Si je veux m'éclaircir dans quelqu'une des Antilles , & si j'y cherche quelque rejetton de cette race si douce , si bienfaisante & si heureuse qui habitoit ces isles ; je n'en trouve plus : les restes de cette race ont été mis en pièces sur les étaux des Bouchers , pour servir de nourriture aux chiens de leurs Conquéranrs.

Si je passe des Antilles dans l'Amérique Septentrionale , j'y trouve quelques Peuplades de Sauvages , que nos guerres & nos eaux-de-vie détruisent de jour en jour : je quitte ce continent où nous empoisonnons ceux que nous n'avons pu vaincre ou corrompre.

Je fais voile pour la côte d'Afrique , & je la parcours depuis les Canaries jusqu'au Cap de Bonne-Espérance ; à la faveur du Zaïre , du Sénégal , de la Gambia , j'entre dans l'intérieur de ce beau pays ; je trouve partout la guerre ; je vois les plus doux des hommes , & qui n'ont rien à se disputer dans une contrée où la terre prodigue tout , je les vois occupés à se nuire , à se massacrer & à se faire esclaves. J'apprends que les Nègres vivoient autrefois en paix , mais que les Anglois , les François , les Portugais , avec un art infernal , sèment & entretiennent la division parmi ces peuples qui leur vendent leurs prisonniers de guerre. Or , je fais comment ces prisonniers sont traités dans nos isles à sucre , & dans les colonies des Portugais & des Espagnols .

Je double le Cap , & je trouve quelques Portugais énervés de mollesse , qui me parlent des prodiges qu'ont fait leurs ancêtres : ces prodiges sont la destruction des peuples & la dévastation des plus belles contrées , depuis la Caffrerie jusqu'à la Mer rouge.

Je vais à la côte d'Yemen , je vois que les Arabes y sont encore libres , puissants , riches , polis & heureux ; mais j'apprends que ce n'est pas la faute des Européens , qui ont souvent tenté de les détruire.

Je me promène ensuite sur les côtes de Malabar , de Coromandel & d'Orixa ; j'entre dans le Gange ; je visite les Malais , Siam , les îles de la Sonde , les Moluques , les Philippines , &c. je trouve par-tout des traces de nos cruautés & de nos perfidies. Les Arabes nous avoient prévenus dans ces contrées , & les peuples de l'Orient qui avoient perdu depuis long-tems leurs loix & leurs mœurs , ne sont pas aussi intéressants que des Péruviens & des Tascaultèques. Plusieurs de ces peuples étoient méchants , j'en conviens ; mais je dis , avec le Marquis de Vauvenargues , *» on n'a pas le droit de rendre mal-
» heureux ceux qu'on ne peut pas rendre bons «* & je pars pour le Japon & pour la Chine.

Je demande aux Japonois & aux Chinois quels avantages ils ont tiré de leur commerce avec nous.

Les premiers me répondent qu'il en a coûté la vie à quatre ou cinq cens mille d'entre eux , pour avoir fait connoissance avec les Jésuites.

Les Chinois me disent que nous méritons le nom de *demi-diables* , qu'ils nous ont donné : que nous n'entendons rien à l'Agriculture , à la Police , à la Morale ; & que s'ils n'avoient pas pris la sage précaution de nous arrêter sur leurs frontières , nous aurions corrompu leurs peuples & bouleversé leur empire.

Après m'être assuré que la découverte de l'Amérique & celle du passage aux Indes , ont été funestes aux trois

quarts des habitants du Globe ; il me reste à examiner les biens qu'elles ont procuré à l'Europe.

Je vois d'abord une maladie terrible qui attaque les sources de la génération , & qu'on ignoroit avant que les Espagnols eussent abordé à Saint-Domingue.

Je ne puis douter que l'usage immodéré du Café , du Thé , du Chocolat , des Épiceries n'aient chez les Européens , une partie des effets que nos eaux-de-vie ont chez les Sauvages.

La masse de l'or & de l'argent , qui augmenta tout-à-coup en Espagne , inspira d'abord à Charles-Quint , & à son fils , le dessein d'attenter à la liberté de l'Europe , & fut l'aliment de ces longues & cruelles guerres qu'excita l'ambition de la maison d'Autriche.

Les richesses que les Rois d'Espagne & de Portugal tiroient des Indes , leur firent bientôt négliger l'administration de leurs États ; les Rois étoient riches & les sujets devenoient pauvres.

Mais l'envie de partager les trésors de l'Espagne réveilla l'Angleterre & la Hollande ; la navigation se perfectionna , l'esprit de commerce s'introduisit , les principes en furent apperçus : c'est à-peu-près dans ce tems que les découvertes nouvelles ont commencé à être de quelque utilité à l'Europe , & moins funestes aux deux Indes.

Ces découvertes avoient été faites dans un moment où nous étions plongés dans les préjugés des Romains & des Vandales , il régnoit parmi nous des opinions qui rendent l'homme atroce & destructeur.

On pensoit moins à établir des colonies commerçantes qu'à faire des conquêtes : on dévastoit les pays conquis, parce que la cupidité des Vainqueurs n'avoit aucun frein chez les peuples vaincus auxquels ils croyoient ne devoir ni pitié, ni justice.

Dans les contrées que soumettoient les Européens, les Princes ne virent qu'un nouveau domaine ; ils en firent d'abord un objet de brigandage, & depuis un objet de finance ; il fallut que des Républicains s'établissent en Amérique & en Asie, pour apprendre aux Rois ce qu'on doit faire des colonies éloignées : plusieurs Monarchies encore portent l'esprit de finance dans leurs établissemens, & le mêlent à celui de commerce.

C'est donc le caractère de l'Europe dans le quinzième siècle, qui a fait les malheurs des trois quarts de la Terre & de l'Europe même.

Mais les nouvelles découvertes ont été un remède à ce caractère ; elles l'ont changé & le changent encore ; l'étude qui détruit le plus les préjugés, c'est l'étude des Nations ; la lecture des Voyageurs & les voyages nous ont plus éclairé dans un siècle, que toutes les Universités & la lecture des Anciens n'avoient fait jusqu'alors.

L'esprit de commerce a remplacé peu-à-peu l'esprit de conquête.

La Philosophie a éclairé le commerce même, & a montré qu'il n'en est point de solide sans une industrie intérieure & une bonne agriculture.

Le commerce étendu & le change ont fait naître des richesses qui sont pour ainsi dire le mobilier de toutes les nations : la destruction d'un peuple est la ruine de

tous les autres , la dévastation n'est plus une suite de la guerre , & la guerre de jour en jour doit être moins fréquente.

L'industrie encouragée a donné aux hommes des arts nouveaux , des machines nouvelles. Un homme qui possède dix mille livres de rente , dans une des grandes villes de l'Europe , jouit de mille commodités qui manquoient à l'Empereur Auguste , maître du monde.

Des grands chemins , des canaux , des rivières rendues navigables , facilitent en Europe , en Chine , au Japon , le transport des denrées & les voyages ; des forêts abattues , des marais desséchés , ont donné aux hommes un terrain nouveau. Le globe est plus habitable qu'il ne l'étoit autrefois.

La Médecine , plus éclairée , nous a montré les dangers des productions étrangères , & l'utilité dont elles peuvent être quand on en fait un usage modéré. Cette Médecine en même-tems s'est enrichie de plusieurs spécifiques & de quelques plantes utiles.

Les Pelleteries , les étoffes de soie , de coton , d'écorce , de poil , fournissent des vêtements nouveaux au riche & au pauvre.

Le Riz , cet aliment si sain , le Manioc , le Sagou , &c. quelques racines d'Afrique & d'Amérique , le Poisson salé , transportés d'un climat à l'autre , donnent par-tout une nourriture plus abondante.

Les hommes de tous les climats n'ont pu devenir nécessaires les uns aux autres , que le sentiment d'humanité n'ait acquis plus de forces , & le progrès de la Philosophie les augmente encore.

Déjà le despotisme relâche ses fers. La Russie va devenir une Monarchie réglée, d'autres États despotiques l'imiteront, & des Monarchies prêtes à tomber sous le joug du despotisme éviteront ce malheur.

Les Monarques sentiront qu'en portant leur autorité à l'excès, ils affoibliroient leurs Empires, qui deviendroient la proie des États libres.

Les peuples qui n'auront plus à craindre les coups d'autorité, perdront l'esprit d'indépendance; plus éclairés, ils ne croiront pas à l'infailibilité des Administrateurs, mais ils pardonneront leurs fautes.

A mesure que les peuples compareront leurs loix, chacun verra l'insuffisance des siennes, & la Jurisprudence sera perfectionnée.

Presque tous les gouvernements de l'Europe sont devenus des machines trop compliquées, la subtilité s'est introduite dans la manière de régir les peuples : à mesure que les lumières augmenteront, il y aura dans tout plus de simplicité, & sur-tout moins de ces mystères d'administration qui ne sont jamais que des mystères d'iniquité.

Un de nos meilleurs Écrivains & de nos meilleurs esprits, rassemble dans un ouvrage excellent, les lumières de tous les bons Auteurs qui ont écrit sur le commerce, & il y ajoute les siennes. La nécessité de rendre le commerce libre sera mieux démontrée; elle ne peut l'être que l'administration ne soit moins surchargée, on ne peut donner de vraies lumières sur le commerce, sans en donner en même-tems sur la finance.

Enfin, sur tous les objets importants au bonheur des

hommes, les lumières se sont augmentées & ne se perdront plus. Les Éditeurs de l'Encyclopédie ont rendu un service immortel au genre humain ; quoiqu'il y ait dans ce Dictionnaire beaucoup d'articles foibles, & ce ne sont pas ceux de ces deux hommes illustres, il n'en est pas moins vrai qu'il renferme le dépôt des arts & des sciences. L'esprit humain ne peut faire de pas en arrière, comme il en a fait depuis le règne de Constantin jusqu'au quinzième siècle ; il faudroit une révolution du globe entier pour ramener la barbarie. De jour en jour notre espèce doit tirer de nouveaux avantages de la découverte de l'Amérique, du passage aux Indes, du progrès du commerce, du progrès des sciences, de la navigation & de la Philosophie. J'aime à espérer & j'espère.

218. Et du pinceau des arts l'imposture agréable

Donne à mes sens trompés un plaisir véritable.

Je ne dirai pas d'après Homère, que la *Poésie est le plus beau présent que les Dieux aient fait aux hommes*, mais je dirai qu'au milieu des peines légères répandues sur la vie, dans les moments de vuide ou de regrets, au milieu du travail & du repos, les hommes sont heureux d'avoir un art qui puisse les ranimer ou les distraire, les tirer de la langueur, ou les faire passer par des nuances imperceptibles, d'un sentiment triste à un sentiment agréable ; un art enfin qui les élève au-dessus de leur condition, ou ne les y ramène que pour leur faire sentir ce qu'elle a de plus aimable & de plus touchant.

Les hommes les moins éclairés peuvent du moins

réveiller leur sensibilité par les drames pathétiques, ou ranimer leur gaité par les drames comiques.

Ceux même à qui la nature a refusé de l'imagination, ou dont les affaires, les études sérieuses, la frivolité ont desséché l'imagination, aiment encore quelque genre de poésie, qui exprime les sentiments qu'ils éprouvent ou qu'ils regrettent; le Géomètre mal organisé, qui disoit après avoir lu Iphigénie, *qu'est-ce que cela me prouve?* aimoit les Contes de la Fontaine.

La Poésie, dit M. de Voltaire, *est la musique des ames grandes & sensibles*; cela est vrai, sur-tout de la Poésie épique, qui emploie rarement pour nous émouvoir le grand ressort de la pitié, & qui s'interdit le ridicule, elle veut plus nous étonner que nous attendrir. Elle nous amuse par le merveilleux des évènements, elle nous élève par celui des caractères, elle nous attache par des tableaux sublimes, mélancoliques ou rians. Le Poète fait passer en nous le sentiment qui l'inspiroit dans le moment où il a fait ses récits, ses descriptions; mais pour partager ce sentiment il faut plus de sensibilité, & une sensibilité plus exercée que celle du commun des hommes; c'est ce que pense Aristote, qui dit que la Poésie épique est faite pour plaire, sur-tout aux esprits éclairés, & la Tragédie pour plaire à tout le monde.

Pour aimer les beautés d'imagination, il faut avoir de l'imagination; La Motte qui en avoit peu, s'ennuyoit à la lecture de l'Iliade, & l'Abbé Trublet qui n'en avoit point ne pouvoit lire deux chants de suite de la Henriade.

Il y avoit au commencement de ce siècle une conspiration du bel esprit contre la Poésie, & il eut quelque

tems l'avantage , Rousseau seul combattoit pour elle ; mais les vraies lumières, la saine philosophie , ont rendu à la Poésie tous ses honneurs ; & un Poète philosophe qui l'a embellie dans tous les genres , l'a fait aimer & respecter des vrais Philosophes.

Au-lieu de contester l'utilité & le pouvoir de la Poésie, on a cherché les causes de ce pouvoir & les moyens de l'assurer. Si nous avons jamais une Poétique fondée sur la connoissance profonde du cœur humain , on la devra aux Philosophes.

Au-lieu de trouver puérile & barbare , le travail d'assembler des spondées & des dactyles , ou des rimes , les Philosophes ont vu que le retour des mêmes sons, la mesure, l'harmonie mesurée étoient agréables , & ils ont vu les causes du plaisir qu'elles nous donnent.

Les Philosophes ont même tant d'estime pour la Poésie, qu'ils souhaitent qu'elle s'occupe du soin d'embellir les vérités utiles , les principes de morale , & les vertus qui font la base & le bonheur des sociétés. Il leur est démontré que les préceptes embellis par l'imagination , la mesure & l'harmonie font effet sur tous les peuples , ils se souviennent que Cassandre disoit la vérité , mais qu'elle cessa de persuader lorsqu'elle fut abandonnée d'Apollon.

218. Vainqueur des deux rivaux qui régnoient sur la scène.

Personne n'admire plus que moi les belles Tragédies de Racine , & le génie de ce grand-homme , dont la réputation augmente dans toute l'Europe , à mesure que le goût est plus éclairé.

Personne n'admire plus que moi le génie & les belles Scènes de Corneille. Le respect qu'on a en France pour ses ouvrages, honore la Nation; un peuple chez lequel il n'y auroit pas de grandeur d'ame, auroit moins d'admiration pour Corneille.

Mais j'avoue que je préfère à leurs Tragédies celles de M. de Voltaire : cette opinion est plus répandue qu'avouée; ce qui le prouve, c'est que les Tragédies de M. de Voltaire sont plus souvent représentées que celles de Racine & de Corneille. On va frémir à Mahomet, à Sémiramis; on va fondre en larmes à Tancrède, à Zaïre; & on revient dire par habitude, que rien ne peut égaler Corneille & Racine.

On convient d'abord qu'ils sont moins pathétiques que M. de Voltaire. C'est avouer que celui-ci a mieux conçu la Tragédie; qu'il a plus d'enthousiasme, & qu'il a fait parler les passions avec plus de véhémence & d'énergie. Il me semble qu'il est celui de tous les Poètes Tragiques, qui est Tragique précisément autant qu'il faut l'être.

Ses Tragédies ont plus d'action que celles de Racine, & que la plupart de celles de Corneille. Ses cinquièmes Actes sont plus remplis & plus Tragiques que ceux de Racine; ils sont préparés par des moyens plus simples que ceux de Corneille.

Chez M. de Voltaire le sujet des Tragédies est d'un intérêt plus général, le moment de l'action a quelque chose de plus grand, de plus imposant. Le moment de Mahomet est une révolution dans les Empires & les opinions de l'Orient. Celui de l'Orphelin de la Chine

est la chute de l'Empire , le plus ancien , le plus étendu , le plus policé de la Terre , &c.

M. de Voltaire a mis plus de spectacle dans ses Tragedies , & n'en met point trop.

On trouve dans les personnages de M. de Voltaire d'aussi beaux caractères que dans ceux de Corneille & de Racine ; on peut opposer à tout , Alvarès , Mahomet , Orosmane , Sémiramis , Idamé & le César naissant de Rome sauvée.

Quant aux caractères des Nations , M. de Voltaire a peint les Romains avec autant d'élévation , mais avec plus de vérité & de simplicité que Corneille.

Brumoi & quelques autres Critiques estimés , ont reproché à Racine de n'avoir peint que nos mœurs sous des noms étrangers , ce n'est guères en effet que dans Athalie que ce grand Poète a sçu donner à ses personnages le style , le ton , les tours , les opinions , les idées , les sentimens qui convenoient le plus aux lieux & aux tems où vivoient ces Personnages. Racine étoit nourri de la lecture de la Bible , & il sçavoit parler la langue de Jérusalem comme celle de Versailles.

M. de Voltaire qui sçait si bien l'histoire de tous les lieux & de tous les siècles , a peint avec force les Chinois , les Grecs , les Arabes , les Tartares , les Espagnols , la Chevalerie , &c.

Personne n'a saisi aussi souvent que lui ces nuances que la seule différence des lieux donne à des sentimens communs à tous les hommes.

C'est un mérite qui échappe quelquefois à la repré-

sensation , mais il est senti vivement par des Lecteurs qui connoissent l'histoire , & dans l'histoire les détails des mœurs.

M. de Voltaire choisit , soutient , arrange son plan , pour graver dans l'esprit des hommes une opinion utile , une grande vérité. Mahomet effraie sur les dangers du fanatisme. Alzire indigne contre l'intolérance. L'Orphelin de la Chine fait sentir l'avantage des Nations polies & savantes , sur les peuples qui ne sont que guerriers. Sémiramis donne l'horreur des crimes secrets , &c.

Les Tragédies de M. de Voltaire inspirent plus que toutes les Tragédies anciennes & modernes , l'humanité & la bienfaisance.

Il est celui de tous les Poètes Tragiques qui répand le plus de lumières & la saine philosophie.

Son dialogue est plus vif & plus coupé que celui de Racine.

Son dialogue ne dégénère jamais en dispute subtile comme celui de Corneille.

M. de Voltaire a souvent la force de Corneille , & presque toujours l'élégance de Racine.

Ses vers ont plus d'harmonie & de sentiment que ceux de Corneille , &c.

Il a des situations plus frappantes & des coups de Théâtre plus heureux que Racine.

Ses pièces ont plus de régularité que celles de Corneille , &c.

219. Sages cultivateurs , dans vos humbles asyles.

Il y a dans ce morceau sept ou huit vers imités ou traduits de M. Haller.

221. Riche pour l'indigent , & pauvre pour lui-même.

Ce vers est traduit de M. Haller.

224. On vit dans mon château la Veuve & l'Orphelin.

J'ai vu quelques Villages de ma Province plongés dans la paresse , & réduits à la plus extrême pauvreté , & j'y ai vu régner depuis l'activité & l'aisance ; Madame la Présidente de Neuvron y avoit établi des métiers pour les vieillards , les femmes & les enfants , & leurs seuls ouvrages payoient les impôts. C'est en rendant le pauvre meilleur , c'est en lui inspirant le goût du travail , qu'on le tire de la misère ; il ne faut être que machinalement sensible à la pitié pour faire l'aumône , mais il faut être bon & éclairé pour faire le bien.

225.

Et j'ai pour volupté

Ce charme que le ciel attache à la bonté.

Tous les sentiments qui naissent de l'aversion sont pénibles ; la haine , l'envie , la colère , l'indignation , &c. troublent l'ame & le corps , sont des modes de la douleur ; les desirs , les espérances que donnent ces passions , ne sont jamais accompagnés d'une douce joie , & leurs jouissances mêmes ne sont jamais pures.

Tous les modes du sentiment d'amour sont des senti-

ments agréables, l'homme est heureux pendant leur durée; les desirs, les espérances qui naissent de ces sentiments, sont des émotions douces, également utiles au bonheur & à la santé, leurs jouissances sont délicieuses.

L'humanité est l'amour de nos semblables; la bonté n'est que cet amour assez vif pour être forcé de se manifester; la générosité n'est que cet amour assez puissant pour nous faire faire des sacrifices.

L'instinct, l'organisation sans doute concourent jusqu'à un certain point à nous donner ce sentiment d'humanité; mais il naît principalement de l'espérance des biens que nous pouvons recevoir des hommes; il naît de l'espérance d'augmenter par leurs secours notre puissance, nos jouissances, notre sécurité, &c. Cette espérance peut être plus ou moins fondée; les biens que nous attendons de la société sont plus ou moins grands, nous naissons plus ou moins sensibles à l'amour, à la pitié, &c. Aussi le sentiment d'humanité, la bonté, la générosité, varient selon les lieux, les circonstances du climat, du gouvernement, des opinions religieuses, &c. Si ces sentiments naissent en nous de l'espérance d'augmenter notre pouvoir, la somme de nos biens, &c. ils ne cessent pas toujours avec cette espérance; l'amitié, la bienveillance durent souvent plus long-tems que leurs causes. On aime parce qu'il y a du plaisir à aimer: on cherche à entretenir ce plaisir par des illusions; ce n'est pas seulement à sa maîtresse, c'est à son ami, à sa patrie, à la société, que le besoin d'aimer prête des charmes.

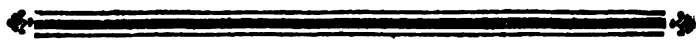
Ce besoin d'aimer, d'être bon, généreux, devient l'habitude d'une ame noble & tendre, la détermine dans

ses actions, se mêle à tous les penchans. Souvent il fait taire l'intérêt personnel, & les passions basses qui nous isolent & nous concentrent.

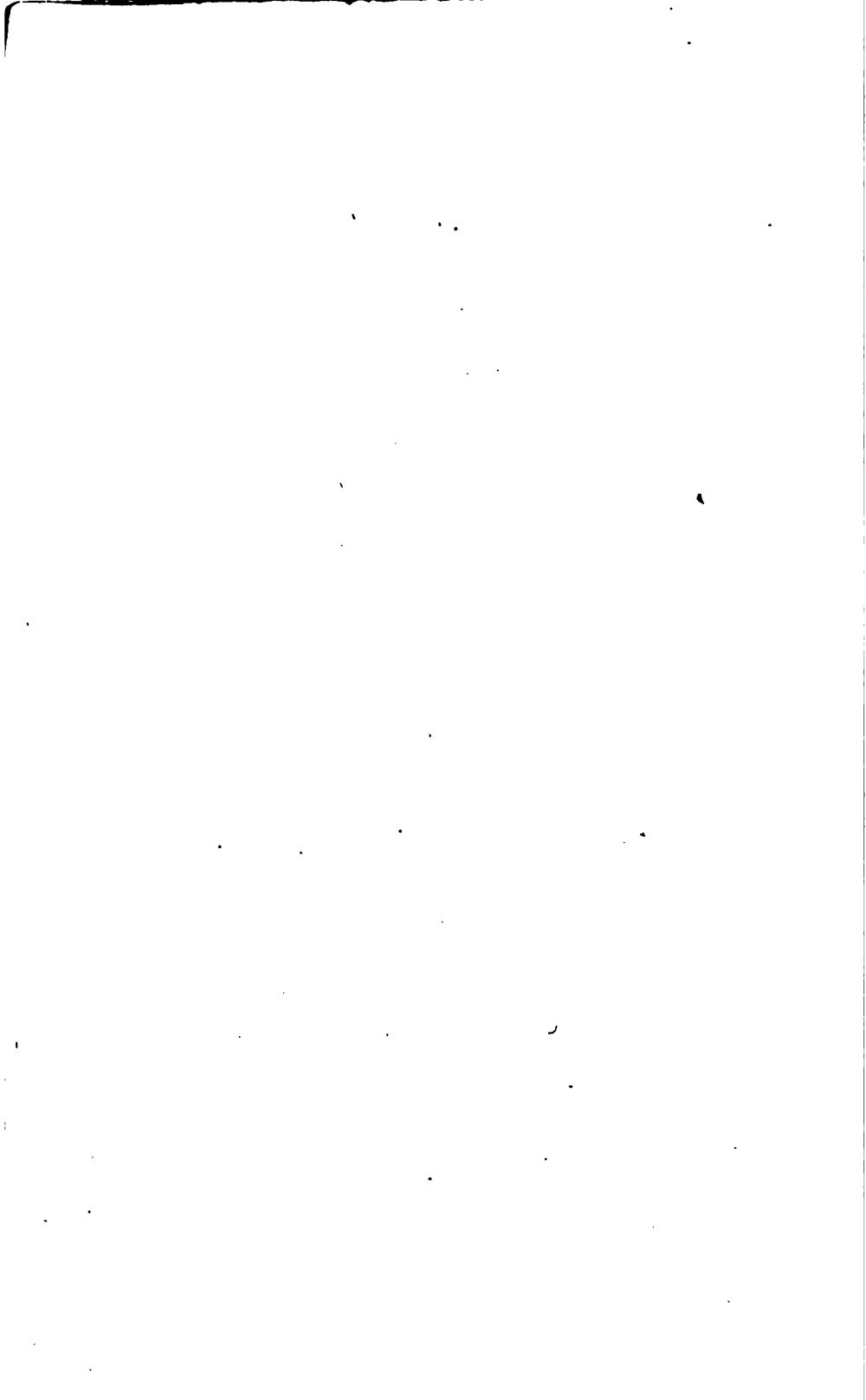
La bienveillance, la bonté, la générosité peuvent faire le charme de tous les âges, mais elles donnent aux vieillards les seules jouissances vives & pures qu'ils puissent connoître encore; c'est par elles qu'ils repoussent la langueur, la pusillanimité, les passions tristes qui font leur partage. Pour sentir agréablement la vie, il faut qu'ils vivent, pour ainsi dire, d'une vie empruntée; c'est à l'humanité à la leur donner. Les chaînes particulières se relâchent dans la vieillesse, on est ami moins zélé, parent moins tendre, &c. Mais en faisant du bien on est homme encore; on se ranime au plaisir des autres, on vit & on aime.

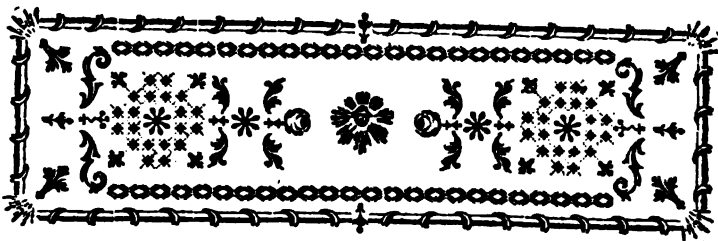


L'ABÉNAKI,
SARATH... ,
ZIMÉO.



C O N T E S.





L' A B É N A K I.

PENDANT les dernières guerres de l'Amérique, une troupe de Sauvages Abénakis défit un détachement Anglois; les vaincus ne purent échapper à des ennemis plus légers qu'eux à la course, & acharnés à les poursuivre; ils furent traités avec une barbarie dont il y a peu d'exemples, même dans ces contrées.

Un jeune Officier Anglois, pressé par deux Sauvages qui l'abordoient la hache levée, n'espéroit plus se dérober à la mort, & songeoit seulement à vendre chèrement sa vie. Dans le même temps un vieux Sauvage armé d'un arc s'approche de lui & se dispose à le percer d'une flèche; mais après l'avoir ajusté, tout d'un coup il abaisse son arc, & court se jeter entre le jeune Officier & les deux Barbares qui alloient le massacrer; ceux-ci se retirèrent avec respect.

Le vieillard prit l'Anglois par la main, le rassura par ses caresses, & le conduisit à sa cabane, où il le traita toujours avec une douceur qui ne

se démentit jamais ; il en fit moins son esclave que son compagnon ; il lui apprit la langue des Abénakis , & les arts grossiers en usage chez ces peuples. Ils vivoient fort contents l'un de l'autre. Une seule chose donnoit de l'inquiétude au jeune Anglois ; quelquefois le vieillard fixoit les yeux sur lui , & après l'avoir regardé , il laissoit tomber des larmes.

Cependant , au retour du printems , les Sauvages reprirent les armes & se mirent en campagne.

Le vieillard , qui étoit encore assez robuste pour supporter les fatigues de la guerre , partit avec eux accompagné de son prisonnier.

Les Abénakis firent une marche de plus de deux cents lieues à travers les forêts ; enfin ils arrivèrent à une plaine où ils découvrirent un camp d'Anglois. Le vieux Sauvage le fit voir au jeune homme en observant sa contenance.

Voilà tes frères , lui dit-il , les voilà qui nous attendent pour nous combattre. Écoute , je t'ai sauvé la vie , je t'ai appris à faire un canot , un arc , des flèches , à surprendre l'original dans la forêt , à manier la hache , & à enlever la chevelure à l'ennemi. Qu'étois-tu , lorsque je t'ai conduit dans ma cabane ? tes mains étoient celles

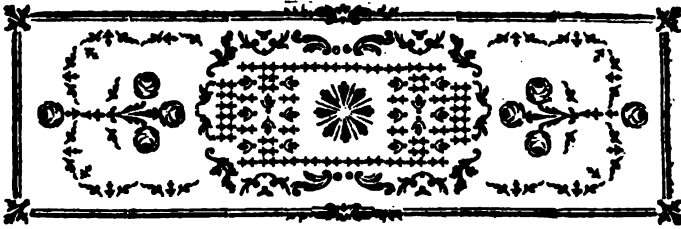
d'un enfant , elles ne servoient ni à te nourrir , ni à te défendre ; ton ame étoit dans la nuit , tu ne sçavois rien , tu me dois tout. Serois-tu assez ingrat pour te réunir à tes frères , & pour lever la hache contre nous ?

L'Anglois protesta qu'il aimeroit mieux perdre mille fois la vie , que de verser le sang d'un Abénaki.

Le Sauvage mit les deux mains sur son visage en baissant la tête , & après avoir été quelque temps dans cette attitude , il regarda le jeune Anglois , & lui dit d'un ton mêlé de tendresse & de douleur , As-tu un père ? Il vivoit encore , dit le jeune homme , lorsque j'ai quitté ma patrie. Oh , qu'il est malheureux ! s'écria le Sauvage ; & après un moment de silence , il ajouta : Sais-tu que j'ai été père ? . . . Je ne le suis plus. J'ai vu mon fils tomber dans le combat , il étoit à mon côté , je l'ai vu mourir en homme ; il étoit couvert de blessures , mon fils , quand il est tombé. Mais je l'ai vengé . . . Oui , je l'ai vengé. Il prononça ces mots avec force. Tout son corps trembloit. Il étoit presque étouffé par des gémissements qu'il ne vouloit pas laisser échapper. Ses yeux étoient égarés , ses larmes ne couloient pas. Il se calma peu à peu , & se tournant vers l'orient où

le soleil alloit se lever , il dit au jeune Anglois :
Vois-tu ce beau ciel resplendissant de lumière ?
As-tu du plaisir à le regarder ? Oui , dit l'Anglois ,
j'ai du plaisir à regarder ce beau ciel. Eh bien !....
je n'en ai plus , dit le Sauvage , en versant un
torrent de larmes. Un moment après , il montre
au jeune homme un manglier qui étoit en fleurs.
Vois-tu ce bel arbre , lui dit-il ? as-tu du plaisir
à le regarder ? Oui , j'ai du plaisir à le regarder.
Je n'en ai plus , reprit le Sauvage avec précipi-
tation ; & il ajouta tout de suite : Pars , va dans
ton pays , afin que ton père ait encore du plaisir
à voir le soleil qui se lève , & les fleurs du prin-
tems.





S A R A T H

IL y avoit plus de cinq ans que j'avois achevé mes voyages , & qu'après avoir étudié l'homme dans les différentes parties de l'Europe , dans les grandes villes , dans les cours , dans les états de la vie les plus enviés , j'étois persuadé que les pays que j'avois vus , & le mien même , n'étoient pas la patrie du bonheur & de la raison. Ma famille vouloit me marier : mon père se flattoit de me trouver une femme qui me feroit oublier une parente que j'avois aimée dans mon enfance , & que la mort m'avoit enlevée : en attendant , il vouloit que je m'occupasse des biens qui devoient m'être cédés au moment de mon mariage ; il me fit partir pour le nord de l'Écosse , où nous possédons une terre aux environs d'Aberdeen ; je me mis en chemin vers la fin du printems , & dans les plus beaux moments de l'année. Le soleil étoit prêt à se coucher lorsque j'arrivai à huit milles d'Hamstead (c'est le nom de cette cam-

pagne). Je sçavois qu'elle étoit mal bâtie & mal meublée , & que je ne pouvois y trouver qu'un mauvais souper & un méchant lit ; j'étois fatigué , & j'avois faim ; je me déterminai à passer la nuit dans une métairie qui , par sa situation & par un certain air de commodité, de propreté & d'abondance champêtre , avoit fixé mon attention.

Cette ferme étoit placée sur le penchant d'un côteau qui la garantissoit du vent d'ouest , si violent dans ces contrées ; elle étoit à cent toises d'une petite rivière qui coule dans un joli vallon : des prairies artificielles , des vergers remplis de pommiers à cidre , des champs couverts de légumes l'environnoient ; il y avoit à quelque distance de la maison un petit bois de hêtre ; des chevaux , des bœufs , des brebis paissoient dans le vallon & sur les côteaux : quatre enfants de la plus agréable figure jouoient dans une cour peuplée de volaille de toute espèce : à la porte de la cour je vis une femme de l'âge de vingt-cinq à trente ans ; elle étoit blonde & fraîche , quoiqu'un peu hâlée ; elle avoit de grands yeux noirs & une gorge très-blanche qu'elle laissoit voir toute entière , en donnant à tetter à un enfant de cinq

ou six mois. Il me sembla que les traits de cette charmante paysanne ne m'étoient pas inconnus : je lui demandai à qui appartenoit cette ferme , & si mes gens & moi nous pouvions y passer la nuit : je l'assurai que mes hôtes seroient très-contens de nous. Elle me répondit que la ferme appartenoit à son mari ; que personne ne logeoit chez eux pour de l'argent ; mais qu'ils recevoient de leur mieux les Étrangers de toute sorte d'états. Elle m'invita sur-le-champ à descendre de cheval , & me conduisit sans cérémonie à la chambre qu'elle me destinoit. Cette chambre étoit agréable ; les meubles en étoient simples & propres : de la fenêtre la vue s'étendoit & s'enfonçoit dans le vallon , en suivant le cours & les détours de la petite rivière.

Sara Philips (c'étoit ainsi que s'appelloit la jolie fermière) me dit qu'elle alloit préparer mon souper ; qu'en attendant j'avois à choisir de me reposer dans ma chambre , ou dans le jardin sur un banc de gazon qui étoit sous des arbres , auprès d'une petite fontaine. La soirée étoit belle , l'air avoit été brûlant pendant le jour ; je choisîs de me rendre dans le jardin. Vous avez raison , me dit la fermière , & vous allez goûter deux de nos

grands plaisirs , le frais après la chaleur , & le repos après la fatigue : si cependant vous vouliez lire en attendant votre souper , voilà des livres : en disant ces mots , elle me montrait un cabinet où j'entrai.

J'étois curieux de voir la bibliothèque d'un payfan ; je m'attendois à y trouver quelques-uns de ces petits romans barbares qui nous viennent des Provençaux , & des livres de dévotion : je vis d'abord les Ouvrages de Tull , & à-peu-près tout ce qu'on a écrit de mieux sur l'Agriculture : je fus étonné de trouver là les Mémoires de l'Académie de Rennes , livre excellent , mais écrit dans une langue qui devoit être inconnue à mes hôtes : bientôt je ne doutai plus qu'ils n'entendissent le François , lorsque je vis sur une tablette les *Essais de Montagne* , le *Droit naturel* , & le Poëme de la *Loi naturelle* : je vis aussi une traduction Française du *Prædium Rusticum* , Poëme du Jésuite Vanières. Le reste de la bibliothèque étoit dans notre langue ; c'étoient les *Caractéristiques du Lord Shaftesbury* , le *Système moral d'Hutcheson* , &c. Quoi ! disois-je , des livres de Philosophie chez des payfans ! les meilleurs Philosophes Anglois & François dans une métairie auprès d'Hamstead ! ils

doivent être bien étonnés de se trouver là ! quel usage peuvent faire ces bonnes gens de tous ces livres ! ils appartiennent sans doute à quelque Gentilhomme du voisinage , qui , charmé de cette campagne , ou peut-être de cette fermière , vient passer ici le temps de la belle saison. J'achevai ensuite la revue de la bibliothèque ; je n'y vis plus que quelques livres de Mécanique & de Médecine - Pratique , les romans de Richardson , des traductions des Idylles de Théocrite , des Églogues & des Géorgiques de Virgile , des Poésies de Tibulle , de Gesner & de Haller : je ne vis des Ouvrages de nos Poètes , que les Pastorales de Philips , les Délices de la vie champêtre , par Cowley , quelques morceaux de Spencer , la Fable de Philemon & Baucis , par Dryden , & les Saisons de Thomson : je pris le Poème de *la Loi naturelle* , & j'allai le lire sur le banc de gazon.

Je m'étois à peine assis que j'entendis de grands cris autour de la maison. Les enfants , qui m'avoient suivi dans le jardin & qui m'examinoient curieusement , coururent à la porte ; j'y vis courir la fermière : ils alloient au-devant d'un chariot vuide qui entroit dans la cour : ce chariot étoit conduit par le fermier , qui revenoit d'Aberdeen ,

où il avoit été vendre du seigle , & où ses affaires l'avoient retenu quelques jours. Je connus aisément le maître du logis à la manière dont il fut reçu ; sa femme l'embrassa tendrement ; elle prit deux de ses enfants sur ses bras ; elle les éleva jusqu'aux joues de leur père qui se laissa baiser : il tenoit en même temps par les mains deux autres de ses enfants , qui attendoient leur tour de le baiser aussi. Après ces douces caresses , ils vinrent tous vers le jardin , & j'allai au-devant d'eux. Le fermier étoit un homme de trente ans , fort bien fait ; son visage étoit assez beau , & sa physionomie étoit noble & tendre : il me remercia de la préférence que j'avois donnée à sa maison pour y passer la nuit. Ils me quittèrent ensuite , & je les vis entrer dans une chambre qui donnoit sur le jardin & dont la fenêtre étoit ouverte : ils allèrent ensemble vers un berceau où reposoit leur cinquième enfant : ils se courboient tous deux sur le berceau , & tour-à-tour regardoient l'enfant & se regardoient en se tenant par la main , & en souriant. J'étois enchanté du spectacle touchant de cet amour conjugal & de cette tendresse paternelle.

Le souper étant prêt , nous allâmes nous mettre

à table : mes hôtes me demandèrent la permission de faire manger leurs domestiques & même les miens avec moi ; j'y consentis. La table étoit servie proprement ; elle étoit couverte de poudings & de légumes , & d'un rôti de bœuf : tous ces mets avoient le meilleur air du monde ; les sièges étoient commodes ; mais il n'y avoit qu'un fauteuil , qui étoit destiné à un vieillard qu'on me présenta : c'étoit le père du fermier ; il me fit un accueil fort honnête , & nous nous assîmes.

J'étois auprès de la fermière : je remarquai qu'elle envoya une jeune servante se placer auprès d'un jeune berger ; je demandai si c'étoient de nouveaux mariés. Ils ne sont pas mariés , dit-elle ; mais ils s'aiment , ils ne se sont pas vus de la journée , & ils auront du plaisir à être assis l'un auprès de l'autre. Je vis qu'elle envoyoit à un de ses valets un plat qu'il aimoit beaucoup , & qui étoit là pour lui seul : elle fit donner du cidre à ceux dont les travaux avoient été les plus pénibles : elle rendoit raison du choix des mets qui étoient servis ; elle disoit , pourquoi , ce jour-là , certains légumes ne paroissent pas sur la table , pourquoi elle en avoit préféré d'autres , pourquoi elle avoit donné un certain assaisonnement : c'é-

toit toujours pour augmenter le plaisir du souper qu'elle avoit tout fait. Cette femme me paroissoit singulière ; le fermier avoit les mêmes attentions & les mêmes recherches sur les plaisirs de la table. Le repas étoit simple & excellent ; les convives étoient sobres & sensuels ; l'égalité régnoit dans cette maison ; les domestiques étoient familiers avec les maîtres ; ils ne leur montroient pas du respect , mais beaucoup de zèle & d'amour.

Lorsqu'on eut un peu calmé la faim , on se parla : le fermier me fit des questions sur le paysage des lieux que j'avois traversés ; il me vanta celui des environs de sa métairie , & me pressa de rester le lendemain pour le voir. Sa femme & lui s'occupaient de moi , sans oublier leurs domestiques ; ils louaient les uns de leur gaité dans le travail , les autres d'un service qu'ils avoient rendu : ils leur parloient de la beauté du jour , du chant du rossignol , des fleurs , des espérances de la moisson , de leurs amours : les domestiques se parloient entr'eux de ces plaisirs charmants , & tous paroissoient les sentir.

C'étoit sur-tout du vieux père qu'on étoit occupé ; je n'avois jamais vu de vieillard plus affable ,

plus gai : je le dis à la fermière. Monsieur , me dit-elle , ce sont les vieillards qu'on néglige qui ont de l'humeur ; dès qu'on veut bien les compter encore pour quelque chose ils en sçavent gré & ils sont doux. Je vis qu'on exhortoit le bon homme à boire ; j'en fus un peu étonné. Monsieur , me dit la fermière , je crois que dans le cours de la vie il faut s'occuper du soin de retarder la vieillesse , mais qu'il faut se borner dans la vieillesse à rappeler le sentiment de la vie. Ces réponses me surprenoient ; je ne doutai plus que la bibliothèque ne fût à l'usage de mes hôtes , & je leur parlai de leurs livres. Ils me répondirent avec esprit. Je me récriai sur l'étonnement que me causoient leurs lumières , & sur-tout celles de Sara. Quoi ! disois-je , une jeune femme ! à la campagne ! Oh ! vous ne connoissez pas Sara , me dit le vieillard , qui commençoit à être un peu ivre ; ô le divin cœur ! le divin cœur ! Si vous sçaviez ce qu'elle a quitté pour nous ! oh ! si je pouvois me lever j'irois lui baiser les pieds. Sara me parut craindre l'indiscrétion de son beau-père ; elle étoit embarrassée , elle rougissoit. Philips (c'étoit le nom de son mari) pria instamment le vieillard de ne pas révéler un secret qu'il avoit

promis de garder. Je ne dirai rien , dit le bon homme , je ne dirai rien : une fille si belle ! qui avoit tant de richesses ! qui est si sçavante ! cela vous lève une gerbe ! Aujourd'hui qu'elle mène quelquefois un chariot , songe-t-elle à son carrosse ! ... La fermière se leva , fit ôter les plats & apporter le dessert : il étoit composé de fraises très-parfumées , de groseilles , de cerises & d'excellente crème. En même-temps de jeunes servantes jonchoient de fleurs les environs de la table , & en bordoient les plats.

Ce spectacle réjouit le bon vieillard ; & , soit qu'il s'en occupât , soit qu'il craignît de déplaire à sa belle-fille , il se tut. Je n'ai pas fait apporter des fleurs au premier service , me dit Sara , parce qu'alors l'odeur des mets est très-agréable ; mais dès qu'on ne veut plus en manger , on ne veut plus les sentir , & c'est alors qu'on aime le parfum des fleurs. J'admirois l'intelligence de Sara dans l'art de rendre les sensations agréables plus agréables encore , & combien elle trouvoit de voluptés sans s'écarter de la plus simple nature. Philips & Sara me paroissoient si vivement occupés l'un de l'autre , si remplis d'attentions , si heureux ! Je n'ai jamais vu d'union si délicieuse , parce qu'il est

est fort rare de trouver entre deux personnes les rapports qui étoient entre eux : ils avoient le même degré de sensibilité ; les mêmes goûts , les mêmes opinions.

Peu de tems après le souper , mes hôtes me conduisirent à ma chambre ; Philips me fit remarquer la beauté de la nuit , l'or étincelant des astres , le silence de ce moment où la nature commande le repos. Sara ne manqua pas d'aller voir ses enfans ; Philips donna ses ordres , fit la visite de ses écuries , & le couple heureux alla partager un assez bon lit.

J'eus quelque peine à m'endormir : tout ce que je venois de voir me paroissoit un songe ; mais c'étoit un songe que j'aurois voulu faire durer toute ma vie.

Je m'éveillai assez matin ; mais je ne me sentoispas point du tout pressé de partir : j'adorois mes hôtes ; leur demeure , leur genre de vie , l'union des domestiques , la sérénité , la gaité qui régnoient dans la maison , tout m'enchantoit. Pour peu qu'on n'ait ni le cœur ni l'esprit mal faits , on se trouve si bien auprès de la vertu heureuse ! le spectacle de ses plaisirs est si doux ! Je me levai cependant , mais pénétré du regret de quitter la charmante métairie.

Dès que je fus habillé , je descendis dans la cour , où je trouvai Philips & Sara. Le soleil venoit de se lever ; le ciel conservoit encore une légère nuance de ce jaune brillant qui succède à la blancheur que lui donne le crépuscule , & qui précède ce bleu sombre qu'il prend pendant le jour. On respiroit le parfum des arbres & des plantes , & ce vent frais qui suit le lever du soleil ; la campagne , les hommes & les animaux reprenoient le mouvement ; les troupeaux sortoient de l'étable , les pigeons de la volière , & les poules se répandoient dans la cour ; les domestiques se dispoisoient au travail. J'avoue que pour la première fois de ma vie je sentis bien le plaisir de voir commencer le jour , & je suis persuadé que Philips & Sara , malgré les soins dont ils s'occupoient alors , n'étoient pas insensibles à ce plaisir.

Je remarquai que dans la distribution du travail , ils affectoient de placer toujours plusieurs ouvriers ensemble : ils disoient même aux bergers de conduire leurs troupeaux dans de certains lieux , voisins de ceux où travailloient les autres domestiques. Cette attention me parut singulière ; je le dis à Sara. Les hommes égaient , me dit-elle , le travail qu'ils font ensemble ; la joie d'un seul

se communique à tous ; si un berger joue de la flûte , un autre chante : plusieurs laboureurs qui conduisent leurs charrues dans des champs voisins , compagnons dans les mêmes peines , les adoucissent l'un avec l'autre ; ils se parlent de leurs espérances , ils s'unissent dans l'égalité de leur fort. Eh ! n'avez-vous jamais vu ceux des travaux champêtres qui sont communs à un plus grand nombre d'hommes rassemblés , comme une fenaison , une tondaison , une moisson ? C'est-là où , malgré l'ardeur du soleil , la soif , la sueur , la fatigue excessive , vous voyez le plaisir , vous entendez des cris de joie.

Philips prit la parole. Je crois , Monsieur , dit-il , qu'il y a de certains plaisirs qui pour être bien sentis , veulent être goûtés avec plusieurs hommes qui en jouissent en même-temps. Plus les salles de spectacles sont remplies , plus les émotions y sont vives & agréables , & il en est ainsi de tous les plaisirs qui naissent en nous de l'admiration. Or , qu'y a-t-il que l'on puisse admirer davantage & plus souvent que cette terre , ce ciel , ces eaux , ces bois , ces prés , toutes les graces & toutes les richesses de la campagne ? Je crois , continua Philips , que les biens que la nature donne à tous

en communauté, sont précisément ceux qui augmentent de prix quand ils sont goûtés à la fois par un grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, & dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les Poètes ont trop vanté les charmes de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puisse bien jouir de ces délices que loin des hommes; mais c'est des hommes de la cour & de la ville qu'ils ont voulu parler, c'est-à-dire, des hommes dont l'ame sèche, dure ou frivole auroit été insensible au charme de la nature. Une preuve certaine que les Poètes sentoient le besoin de communiquer leur plaisir pour l'augmenter, c'est qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, & qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avoient reçues jusqu'à la dernière postérité.

Cette conversation, si délicieuse pour moi, fut interrompue par les faneurs qui sortirent en troupe de la maison: ils étoient accompagnés par l'aîné des enfants de Sara, qui portoit un rateau; & jamais Roi n'a été si fier de son sceptre, que

cet enfant l'étoit de son rateau. Vous voyez, dit la mère, commencer le plaisir d'être utile, & le noviciat de l'agriculture.

Tout ce que vous dites & tout ce que je vois, divine Sara, lui répondis-je, m'inspire pour votre mari & pour vous le respect le plus profond & l'admiration la plus vive; je voudrois passer entre vous le reste de ma vie, & mériter l'amitié de l'un & de l'autre. Votre voisinage me rend précieux un bien dont je ne tenois pas compte; j'y viendrai souvent pour jouir de votre conversation, & du spectacle des vertus & des plaisirs vrais que vous rassemblez dans votre maison. Peut-être, divine Sara, vous ferez-vous connoître davantage: vous me direz peut-être ce que le père de Philips avoit tant d'envie de me dire. J'ai vu par l'attendrissement de ce bon vieillard, & par les marques de respect qu'il vouloit vous donner, que plus instruit de ce que vous êtes & des circonstances qui vous ont conduite dans cette métairie, je n'aurai que de nouvelles raisons de vous estimer. Je le crois, dit Sara; la manière dont vous jugez de nous & de notre genre de vie; me fait penser que vous êtes au-dessus de bien des préjugés, & que vous méritez

ma confiance. Je la remerciai si vivement, qu'elle en fut un peu embarrassée ; elle se tourna vers son mari & lui dit : mon cher ami, je vais parler à Monsieur de la passion que nous avons l'un pour l'autre ; son mari l'embrassa tendrement, & nous quitta pour suivre les faneurs : il pria Sara de me retenir jusqu'à son retour & parut s'en séparer avec regret, quoiqu'il ne la quittât que pour quelques moments. Sara me dit qu'elle alloit donner ses soins à ses enfants & à son ménage ; elle me pria de l'attendre dans le jardin. Je l'y attendis long-temps ; elle vint enfin, s'affit avec moi sur le banc de gazon, & commença ainsi son histoire.

Je suis née dans la partie la plus méridionale de l'Angleterre, d'une maison fort riche, & plus illustre encore par ses services & par ses titres. Je vous tairai le lieu de ma naissance & le nom de ma famille : on me croit morte, & je veux que mon existence soit ignorée ; cela est nécessaire pour qu'elle soit toujours heureuse. J'avois six ans lorsque je perdis ma mère. Mon père, qui aimoit avec passion la Philosophie & les lettres, & qui m'idolâtroit, ne voulut point se remarier & prit soin lui-même de mon éducation : il me

trouvoit de la sagacité & l'amour de l'étude ; il voulut me faire part de ses connoissances , & parut content de mes progrès. Mon père , un des hommes les plus éclairés de son siècle , l'étoit autant peut-être que les Philosophes qui ont eu le plus de réputation ; c'est ainsi du moins que j'en ai jugé , lorsque j'ai comparé les instructions qu'il me donnoit avec celles que j'ai puisées dans les livres. Il avoit au souverain degré le courage d'esprit , & n'a jamais été effrayé des conséquences d'un système qu'il avoit adopté ou d'un parti qu'il avoit pris. Je tiens de lui ce caractère ; & les leçons qu'il m'a données ne l'ont point affoibli. Mon père étoit sensible aux beautés de l'art & à celles de la nature ; il avoit l'imagination vive & l'ame noble & tendre ; la philosophie trop sèche , celle qui dégrade l'homme ou qui le glace , ne pouvoit être la sienne : il lui en falloit une plus favorable à l'enthousiasme qu'il sentoit pour la vertu & aux plaisirs de l'imagination. Je n'avois pas dix-huit ans , & mon père trouvoit que j'ajoutois des idées à celles qu'il m'avoit données. Je partageois aussi son goût pour les lettres ; il s'amusoit de ma conversation , je faisois son bonheur ; il ne pensoit point à me

marier , & contente de mon état , je ne pensois pas à en changer.

Pendant que Sara me parloit ainsi , j'étois fort ému , je croyois la reconnoître ; il me restoit cependant encore quelqu'incertitude , & j'attendois avec impatience qu'elle la dissipât. Nous passions , continua Sara , une très-petite partie des hivers à Londres Nous venions d'y arriver lorsqu'un jeune Écossais se présenta pour servir chez mon père. Il étoit de la figure la plus agréable , & il avoit dans la physionomie un caractère de sensibilité & d'honnêteté dont il étoit difficile de n'être pas touché.

Les paysans sont , comme vous sçavez , plus instruits en Écosse qu'ils ne le sont dans le reste de l'Europe , & ce jeune homme étoit un des mieux élevés de son pays. Il ne se distingua d'abord des autres domestiques que par un extrême attachement à ses devoirs ; nous vîmes bientôt qu'il se faisoit aimer de tous ses compagnons & qu'il leur inspiroit son zèle pour nous ; mon père se trouvoit mieux servi , & ses gens paroissoient plus gais & plus heureux.

L'Écossais avoit toujours quelque livre à la main , dans les moments de liberté que lui laiss-

soient ses devoirs ; mon père s'aperçut que ce jeune homme avoit beaucoup d'esprit : il voulut l'instruire. Mylord Dorset , disoit-il , a tiré Prior d'un cabaret pour en faire un des meilleurs Poètes de l'Angleterre ; je ferai peut-être de ce domestique un citoyen éclairé qui fera l'honneur de sa patrie. Nous partîmes pour la campagne où le jeune homme nous suivit. Mon père avoit de fréquentes conversations avec lui. Dans une de ces conversations il apprit que le desir de soulager la vieillesse de ses parens , par les petites sommes qu'il pouvoit prendre sur ses gages , avoit déterminé l'Écossais à servir ; ce sentiment si vertueux toucha mon père au point qu'il ne m'en parla qu'en répandant des larmes ; il voulut sur-le-champ lui donner une somme considérable que le jeune homme devoit envoyer à sa famille ; mais combien mon père ne fut-il pas étonné lorsque son laquais refusa le présent qu'on lui vouloit faire ! Monsieur , lui dit ce jeune homme , je dois mon travail à mes parents , & le prix que j'en reçois nous suffit à tous ; s'ils étoient dans la misère , j'accepterois vos bienfaits ; mais il ne leur faut qu'un peu plus d'aisance , c'est à moi à la leur donner ; le salaire de mes peines est à

eux comme à moi ; qu'ils en jouissent ; mais ni eux ni moi nous ne nous avilions pas en nous nourrissant du pain de l'aumône. Mon père ne tenta pas de changer la manière de penser de ce jeune homme ; mais il le tira de la livrée pour lui donner le soin de sa bibliothèque ; il lui donna aussi une sorte d'inspection sur ses fermiers. Dans ces deux emplois , Philips put recevoir , sans en être humilié , le bien que mon père avoit envie de lui faire.

La bibliothèque étoit le lieu de la maison où j'allois le plus , & j'y trouvois souvent Philips. Je ne tardai pas à me plaindre lorsque je ne l'y trouvois pas toujours. Il ne m'y voyoit jamais entrer sans une émotion dont je m'apperçus & qui porta dans mon cœur ces sentimens qui me sont aujourd'hui si chers & auxquels je dois le bonheur de ma vie. J'étois trop éclairée pour ne pas sentir les conséquences de ma passion ; mais bientôt je ne fis usage de mes lumières que pour la servir & non pour la combattre. Je craignois & respectois l'opinion des hommes ; mais , dis-je , ils n'ont pas attaché la honte aux sentimens : je me permis les miens. Mon père devoit être plus sévère ; mais il devoit tout ignorer. Je

me cachai même à l'objet de ma passion qui ne me découvrit pas la sienne , & qui me la laissa deviner. J'avois l'âme fière , élevée & sensible : ces caractères - là ne sçavent point combattre l'amour ; mais ils résistent à ses foiblesses. Philips d'ailleurs ne sçavoit qu'aimer , & l'excès de l'amour impose autant de respect que l'inégalité des rangs.

Je passai deux ans heureuse par le plaisir d'aimer & par celui d'être aimée , & moins humiliée de mon amour que fière de ne m'y livrer qu'avec modération. J'étois heureuse ; mais je perdis mon père ; & je ne sçais si je lui aurois survécu sans ce sentiment qui console de tout & dont j'étois remplie. Sara dans cet endroit fondit en larmes , & resta quelque temps sans parler.

C'est elle-même , me disois-je alors , c'est elle , je n'en puis plus douter : j'étois pénétré d'attendrissement ; j'étois prêt à me découvrir à Sara ; mais je fus arrêté par la crainte de lui ôter de la confiance & de perdre une partie de son histoire. Elle la reprit ainsi , lorsque ses larmes eurent cessé de couler.

Je vis les regrets de Philips égaler les miens ,

& de plus il sentoit ma douleur ; ses yeux se mouilloient dès que je versois des larmes ; je voyois dans ses moindres actions l'intérêt le plus tendre ; dans les services qu'il me rendoit , dans ses discours , dans toutes ses démarches & jusques dans son air , dans le son de sa voix , je découvrois toute la passion que lui demandoit mon cœur , & rien qui pût alarmer ma vertu & bleffer le respect qu'il devoit à mon rang. Vous jugez bien que je faisois beaucoup de réflexions sur les bienséances attachées à ce rang , sur ses devoirs réels & sur la soumission qu'on doit aux mœurs , aux loix & aux usages de son pays.

La philosophie de mon père m'avoit éclairée sur les préjugés ; mais sa philosophie , sublime comme son cœur , ne m'avoit point appris à les mépriser. Mes conversations avec Philips rouloient sur ces sujets importants par eux-mêmes , & que notre situation rendoit si intéressants pour nous. Quelquefois il m'échappoit de douter de la justice des conventions humaines , & par conséquent du pouvoir qu'elles devoient avoir sur des âmes éclairées. Philips alors me combattoit avec force ; & il trouvoit une foule de raisons auxquelles j'avois peine à répondre. Je crus

remarquer que , lorsqu'il avoit eu l'avantage dans ces disputes , il étoit plus triste qu'à l'ordinaire ; je devinai aussi le motif qui lui faisoit embrasser une opinion qui ne lui étoit pas favorable. Je vis que mon cher Philips , tout entier à moi , s'oubliant lui-même , me faisoit sans peine les sacrifices qui devoient le plus lui coûter , & qu'il ne voyoit que mes propres avantages , mon bonheur & ma gloire.

J'aimois à parler à Philips de son père , de ses vertus & de la sorte de bonheur dont il jouissoit dans sa pauvreté. Je lui faisois des questions sur le lieu de sa demeure , sur son voisinage , sur ses travaux. Philips me paroissoit pénétré de respect pour la vie des laboureurs & pour les soins de l'agriculture. Il me parloit toujours de ma famille , & il me répétoit combien cette famille , qui m'aimoit & qui est si illustre en Angleterre , méritoit de moi d'égards & d'attachement. Il est vrai que j'éprouvois de la part de mes parents les procédés les plus honnêtes & des preuves de l'estime qu'ils avoient pour ma raison. Ils avoient fait avancer pour moi le temps où nos loix donnent aux filles le droit de disposer d'elles & de leur fortune. Je me trouvois maîtresse de mes biens

& de moi-même ; mes parents n'étoient point inquiets de me laisser libre & seule. Mon penchant pour la philosophie & les lettres étoit connu ; on m'avoit trouvé de l'intelligence dans les affaires , & on ne me croyoit occupée à la campagne que du soin de mes biens & de l'étude.

Il y avoit près d'un an que mon père étoit mort , & je n'avois pas quitté encore la terre où je l'avois vu mourir. J'ai un oncle , homme de mérite , & distingué dans la Chambre des Communes par son désintéressement & par son éloquence : il venoit me voir quelquefois. Un jour , après avoir dîné chez moi , il me proposa de me promener avec lui dans le parc , & là il me rappella le souvenir de l'amitié qui avoit toujours régné entre lui & mon père , & celle que l'un & l'autre avoient eue pour moi.

Vous connoissez mon fils , me dit-il , il s'est distingué dans ses études , & depuis quelques années qu'il est hors de l'Angleterre , toutes les lettres que je reçois des Pays où il a voyagé , me confirment dans la bonne opinion que j'avois de lui : il est de votre âge , & prêt à revenir ; je veux le marier : s'il peut vous convenir , j'aurai le plaisir de voir vos biens ne point sortir de

notre famille , & de vous aimer comme ma fille , après vous avoir aimée depuis long-temps comme celle de mon frère. Cette proposition répandit le chagrin le plus amer dans mon cœur : je rougis , je pâlis , & je répondis à mon oncle avec une froideur qui dut l'offenser. Je lui dis que je n'avois aucune envie de me marier ; que jusqu'à présent mes occupations & mes goûts avoient suffi à mon bonheur ; que si je prenois jamais un mari , je voudrois le connoître beaucoup , & que je me déterminerois par les convenances personnelles plus que par toutes les autres ; mais que dans aucun temps de ma vie je n'oublierois ce que je devois à ma famille.

Mon oncle me demanda la permission de m'amener son fils que je n'avois vu qu'au sortir de son enfance , qui alors étoit d'une figure agréable , & , à ce qu'on disoit , plein de goût pour moi. Je répondis à cette nouvelle proposition avec une froideur que je me reprochai ; une foule d'idées se présentèrent à mon esprit & s'y succédèrent avec rapidité.

Lorsque mon oncle fut parti , je m'enfonçai dans un bois obscur où je me promenai long-temps fort agitée , marchant à grands pas , m'ar-

rétant de témps en temps & aux moments où j'avois peine à trouver les moyens de lever certains obstacles , ou de répondre à de certaines objections. Je tombai enfin , plutôt que je ne m'assis, sur un gazon où je restai plongée dans la plus profonde rêverie ; je vis arriver Philips qui me cherchoit depuis long-temps. Je n'avois jamais senti si vivement le plaisir de le voir , & la nécessité absolue de ne m'en séparer jamais. Je lui fis part des desseins de mon oncle, & des regrets sincères que j'avois de déplaire à ma famille en refusant d'accepter des propositions raisonnables. Sans doute j'appuyai trop sur mes regrets ; je me reprocherai toute ma vie la peine cruelle que je portai dans le cœur de Philips : je le vis pâlir ; un tremblement s'empara de tout son corps ; ses yeux avoient un mouvement extraordinaire & de l'égarément ; il n'articuloit que quelques mots ; chaque syllabe lui coûtoit à prononcer. Il faut , disoit-il , oui , il le faut. c'est un jeune homme vertueux..... vos parents..... votre rang... il faut... il le faut. Je vis ses yeux s'éteindre en me regardant : il tomba sur ses genoux en s'appuyant sur une main. Je ne me possédai plus : je m'élançai pour soutenir mon
cher

cher Philips ; je le pressai dans mes bras en m'écriant , mon cher époux ! A ce cri si tendre , à ce mot si énergique , Philips ne me répondit rien : il se relevoit peu-à-peu en me regardant fixement ; ses yeux se baignoient de larmes , je l'arrosois des miennes en répétant continuellement , mon cher époux , mon cher époux ! Dès que Philips eut la force de parler , il voulut combattre ma résolution ; je l'arrêtai , je le conjurai au nom de tout mon amour , de vouloir bien m'entendre : il s'assit auprès de moi , en couvrant une de mes mains de ses baisers. Ce moment qui a décidé du bonheur de ma vie , est encore si présent à ma pensée , que je n'en ai pas oublié la plus légère circonstance. Voici ce que je dis à Philips.

Je sçais tout ce que vous pouvez me dire ; je le préviens & j'y réponds. Ma passion pour vous n'est pas aveugle ; je vous connois bien , & vous êtes l'homme que me destinoit la nature. C'est sur la convenance des personnes qu'elle a fondé le bonheur des mariages ; les conventions humaines y ont substitué celle des rangs. Nous sçavons , vous & moi , combien les véritables sages ont de respect pour les conventions humaines ;

elles maintiennent l'ordre dans les sociétés. Il ne faut pas avilir le rang dans lequel on est né par des alliances que l'opinion condamne ; c'est un crime que punit le mépris des hommes , & je ne sçaurois point foutenir ce mépris , même injuste.

Faut-il donc faire céder la loi de la nature à des convenances de la société ? cela peut être ; mais nous ne sommes point dans ce cas ; cédonz à nos cœurs en respectant les préjugés. Mes parents m'ont laissé deux mille guinées de rente , & trois mille guinées d'argent comptant. C'est cette somme que je veux conserver de toute ma fortune , pour vivre avec vous & vos parents.

Ici Philips voulut m'interrompre : il me proposa de ne point nous marier ; je l'arrêtai & lui dis : nous manquerions à la loi de la nature & à celle des hommes qui nous demandent une postérité ; & pourquoi ne point nous marier ? pour conserver mes biens ? ils ne me rendent point riche dans l'état où je suis ; je le ferai dans le vôtre avec la somme que je vais vous porter. Si j'épousois mon cousin , nous serions des Gentilshommes médiocrement aisés , & nous serons des Fermiers opulents. Je vais faire mon testament , & je

donnerai toute ma fortune à mon cousin ; ensuite je partirai pour Londres ; je ferai répandre le bruit de ma mort , & nous nous rendrons en Écosse , où il est vraisemblable que votre père vous permettra de m'épouser.

Philips se jetta à mes pieds , me conjura de différer , d'examiner , de craindre les regrets. Non , lui répondis-je , tout est examiné. Eh ! que pourrai-je regretter ? quels plaisirs me donnent mes richesses ; que ne puisse remplacer la nature dans l'aïssance de votre état ? Le spectacle d'un côteau riant & fertile réjouit plus la vue qu'un mur chargé de tableaux ; les diamants dans ma tête me pareront moins que les fleurs ; la toile de l'Inde m'habillera aussi-bien que le Pékin ; je perdrai mon carrosse , mais j'exercerai mes jambes ; Philips , nous aurons les commodités que demande la nature , & rien du superflu qui ne peut amuser que l'oïsveté. Quant à mes liaisons & à mes connoissances , pourrai-je les regretter lorsque je serai la fille de votre père & la mère de vos enfants ?

Philips m'aimoit trop , m'estimoit trop , il se rendoit trop de justice à lui-même pour douter plus long-temps que je ne fusse heureuse dans le

nouvel état que je voulois embrasser. Je ne vous peindrai point sa joie, sa reconnoissance & mon bonheur, lorsque je l'eus déterminé à m'épouser. Jamais on n'a rien écrit avec plus de joie que j'en eus à écrire mon testament; jamais on n'acquiesça tout-à-coup une grande fortune avec autant de plaisir que j'en eus à me dépouiller de la mienne.

Après avoir fini mes affaires, nous partîmes pour Londres. J'y fis répandre le bruit de ma mort, & je le rendis vraisemblable par une adresse & des moyens qu'il est inutile de vous dire. Nous arrivâmes enfin en Écosse. Il y a sept ans que j'entrâi, pour la première fois, dans cette chère métairie, & que, pour la première fois, j'embrassai les genoux de cet excellent vieillard que vous voyez sur cette pierre se pénétrant des premiers rayons du soleil, & cherchant à se ranimer par les douces influences de l'aurore & du printemps. Vous voyez votre fille, lui dis-je, elle vient dans votre maison pour y rendre votre vieillesse heureuse & pour faire, toute sa vie, le bonheur de votre fils: mon cœur m'inspirera tout ce qu'il faut pour vous plaire à tous deux. Vous, mon mari, vous m'instruirez des détails du ménage; je me flatte que je serai une ménagère vigilante,

& que ceux qui dépendront de moi , & ceux de qui j'ai tant de plaisir à dépendre , seront également contents.

Le vieillard étoit transporté de joie ; ce bonheur sans doute a prolongé sa vie. Il acquit en propre la métairie dont il n'étoit que le Fermier ; notre mariage fut conclu ; & depuis ce moment où j'ai pris le nom & l'état de l'homme que j'aime , il ne s'est pas écoulé une heure sans que je m'applaudisse de ma destinée. Nous sommes heureux , & nous pouvons nous flatter que nous le serons toujours autant que peut le permettre la nature.

Philips & moi nous ne faisons usage de nos connoissances , de la philosophie de mon père & de notre amour pour les Lettres , que pour assurer notre bonheur. Nous sommes attentifs à chercher tous les plaisirs que nous permet notre situation , & nous nous apprenons à les goûter. Une source la plus ordinaire des chagrins des hommes , c'est qu'ils courent après des plaisirs qui ne sont pas faits pour eux , & qu'ils ne savent point accorder leurs principes , leurs goûts , leurs occupations avec leur état & leur caractère. C'est une erreur dans laquelle nous ne sommes.

pas tombés. Nous ne perdrons pas notre temps en recherches vaines , en desirs inutiles , & nous n'oublierons pas de jouir. Qu'est-ce qui nous rend heureux , Philips & moi ? le témoignage de notre conscience , notre amour & les bienfaits de la nature. Nous avons des principes au-delà desquels nous ne pouvons point être entraînés par les circonstances , & que nous fortifions encore par la philosophie. Nous n'admettons que celle des Philosophes qui croient à la vertu & qui nous la font aimer ; & quand même ils se feroient trompés , nous leur rendrions grâces d'entretenir en nous des illusions qui élèvent notre ame & qui l'épurent. Nous voulons penser bien des hommes , afin de les aimer : nous voulons estimer les hommes pour nous donner un motif de plus de nous rendre estimables ; nous ne voulons point d'une philosophie qui nous dégrade & qui éteint dans le cœur l'enthousiasme de l'humanité & de la vertu ; nous voulons aussi conserver dans toute leur force & tous leurs charmes les sentimens de l'amour & de l'amitié.

Il entre sans doute toujours un peu d'illusion dans ces sentimens portés à l'excès. Il est des illusions qui se dissipent enfin , & ce ne sont point

celles-là que nous voulons conserver ; nous savons leur en substituer d'autres. Philips & moi , nous ne nous croyons point parfaits ; mais nous tendons à le devenir ; nous sommes bons & nous espérons nous rendre meilleurs ; nous jouissons de l'espérance du mieux dans la jouissance du bien ; le présent nous contente & l'avenir nous transporte. Ce dessein de se perfectionner l'un par l'autre , nous rend plus chers & plus nécessaires l'un à l'autre : il nous rend nos sentiments plus précieux en nous les rendant plus respectables ; il ajoute au respect de nous-mêmes ; il conserve toute l'activité de nos cœurs & le délicieux enthousiasme de l'amour. C'est aussi pour entretenir en nous la passion de la vertu & pour en trouver sûrement la route que nous lisons beaucoup les Romans de Richardson : combien de fois avons-nous fait le bien dont il nous a donné l'idée , & que peut-être nous n'aurions pas fait sans lui ! Nous lisons aussi beaucoup les Poètes ; mais nous avons choisi de préférence ceux qui nous parlent des champs où nous vivons , & de cette nature que nous aimons.

La lecture des Poésies champêtres est délicieuse pour ceux qui en ont les objets sous les yeux. La

Poésie anime ce qu'elle sçait peindre : l'enthousiasme du Poëte ajoute toujours quelque chose à l'enthousiasme du spectateur ; il l'empêche même de s'éteindre par l'habitude. La Poésie nous inspire le respect & l'amour pour l'antique & vénérable agriculture , pour nos occupations , pour les lieux que nous habitons. Nous nous disons quelquefois Homere & Virgile auroient été heureux ici ; Tibulle y aimeroit Delie ; il la chanteroit & il chanteroit aussi notre petit bois de hêtre & notre joli vallon. C'est aux champs que Haller & Gesner ont composé leurs Poésies aimables ; & quel état de la vie ces grands hommes ont-ils préféré au nôtre ? quelles mœurs ont-ils comparées aux mœurs champêtres ? les Poètes nous arrêtent sur les sensations délicieuses que nous recevons de la nature : ils nous apprennent même à jouir d'un grand nombre de ces sensations qui auroient à peine affecté nos organes & qui auroient échappé à la pensée. Tous ces hommes , qui ont parlé avec chaleur & dans lesquels abonde le sentiment & les images , entretiennent dans l'ame le charme de la sensibilité & la vie ; enfin , nous avons raisonné & simplifié le bonheur : nous avons mis toute notre étude à conserver

en nous les sentimens tendres & honnêtes , & à en jouir , ainsi que des sensations agréables.

Il me semble que c'est-là faire un bon usage de la Philosophie : elle a dégénéré de nos jours en fausse subtilité ; elle a trop souvent fait la satire de l'homme qu'il falloit consoler ; elle s'est plus appliquée à le dégrader qu'à le conduire ; elle auroit dû nous montrer les biens qui sont à la portée des différens états de la vie & les devoirs de ces différens états. C'étoit-là le projet de mon père , & il l'eût exécuté s'il eût vécu. Il trouvoit aussi qu'on avoit trop appris à l'homme à oublier ses sens & à négliger les plaisirs simples & faciles qu'ils peuvent donner à tous les moments & à tous les âges de la vie. Nous nous conduisons d'après les leçons de mon père , & nous élevons nos enfans dans ces principes : en attendant ils jouissent de leur enfance , & nous de leurs plaisirs.

J'avois voulu plusieurs fois interrompre Sara , pour me faire connoître ; mais elle avoit parlé avec tant de rapidité , qu'il ne m'avoit pas été possible de lui adresser la parole. Dès qu'elle eut fini son discours , je me jettai à ses pieds : O Sara Th.... ! Dès que j'eus prononcé son nom , elle

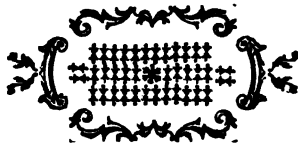
se leva avec précipitation , elle s'écria : je suis perdue ! Non , vous ne l'êtes point , lui dis-je : vous voyez devant vous ce parent qui vous a aimée dès son enfance , & qui vous a pleurée amèrement : ne rougissez plus d'avouer votre passion pour un mari vertueux. Vous m'avez laissé votre fortune ; je suis prêt à vous la rendre ; acceptez-la , je vous en conjure ; mais quelque parti que vous preniez , soyez sûre d'un secret inviolable. J'eus beaucoup de peine à calmer Sara ; elle ne se consoloit pas d'avoir mis dans sa confiance un homme qui n'y étoit pas nécessaire. Quant à ses biens , elle fut inébranlable ; & Phillips , qui rentra un petit moment après que je me fus fait connoître , pensa comme elle.

Voyez , me disoit-il , notre métairie , faites-en la visite , & vous la trouverez remplie de tous les biens nécessaires : voyez nos jardins , nos champs , nos prés , nos troupeaux , & dites s'il peut nous manquer quelque chose ; voyez nos meubles , ne sont-ils pas commodes ? Notre table n'est-elle pas saine & abondante ? Si nous avions plus de richesses , nous ne ferions plus , avec le même intérêt , ce que nous faisons aujourd'hui ; le goût du travail seroit moins vif en nous ; l'ennui pren-

droit la place de nos occupations champêtres ; sans fatigue , sans devoirs , sans fonctions , toujours amusés , nous serions bientôt dégoûtés de ce qui nous amuse ; si nous pouvions nous passer de nos moissons & de nos troupeaux , nous serions moins touchés de l'espérance d'avoir de bonnes moissons & de belles laines ; nous ne sçaurions plus jouir de cette espérance ; nos champs , presqu'inutiles , ou seulement utiles à notre superflu , seroient moins précieux pour nous ; nous verrions la campagne avec indifférence ; & que sçait-on si les autres enthousiasmes , qui sont les délices de nos cœurs , ne s'éteindraient pas avec celui que nous inspire la nature ! si notre ame perdoit de son activité , (& la vie oisive lui en ôte toujours ,) notre amour s'affoiblirait peut-être. Tous nos sentimens nous rendent heureux ; ils sont assortis à notre état , ils tiennent les uns aux autres ; notre bonheur tient à un système bien combiné , & auquel il ne faut rien changer.

Je fis de nouveaux efforts , & je ne pus obtenir de mes vertueux parents qu'ils rentrassent dans les biens qu'ils m'avoient cédés ; mais j'obtins d'eux qu'ils m'aimeroient , qu'ils me donneroient de leurs nouvelles , & qu'ils me permettoient

de passer tous les ans quelques jours dans leur métairie. Je me féparai , non sans répandre des larmes , de ce couple si aimable & si éclairé. Je fus convaincu qu'il y a du bonheur & de la raison sur la terre. Puisse cette réflexion me conduire à être heureux & raisonnable ! Quoi qu'il en soit, l'habitation que j'ai dans le voisinage de mes parents m'est devenue chère ; je me flatte bien d'y aller souvent , & je m'y fixerai peut-être ; je la fais rebâtir. Quant aux biens que Sara m'a donnés , je n'en ferai aucun usage pour moi ; j'en répandrai les revenus sur nos parents les plus pauvres , & les fonds retourneront un jour aux enfants de Philips & de Sara.





Z I M É O .

Par GEORGE FILMER, né primitif.

LES affaires de mon commerce m'avoient conduit à la Jamaïque, la température de ce climat brûlant & humide avoit altéré ma santé, & je m'étois retiré dans une maison située au penchant des montagnes, vers le centre de l'isle; l'air y étoit plus frais, & le terrain plus sec qu'aux environs de la ville; plusieurs ruisseaux serpentoient autour de la montagne, qui étoit revêtue de la plus belle verdure; ces ruisseaux alloient se rendre à la mer, après avoir parcouru des prairies émailées de fleurs & des plaines immenses couvertes d'orangers, de cannes à sucre, de caffiers, & d'une multitude d'habitations.

La jolie maison que j'occupois appartenoit à mon ami Paul Wilmouth de Philadelphie; il étoit, comme moi, né dans l'Église primitive: nous avons à-peu-près la même manière de

penfer : sa famille , composée d'une femme vertueuse & de trois jeunes enfants , ajoutoit encore au plaisir que j'avois de vivre avec lui.

Lorsque mes forces me permirent quelque exercice , je parcourois les campagnes , où je voyois une nature nouvelle & des beautés qu'on ignore en Angleterre & en Pensilvanie ; j'allois visiter les habitations ; j'étois charmé de leur opulence ; les hôtes m'en faisoient les honneurs avec empressement ; mais je remarquois je ne sçais quoi de dur & de féroce dans leur physionomie & dans leurs discours ; leur politesse n'avoit rien de la bonté ; je les voyois entourés d'esclaves qu'ils traitoient avec barbarie. Je m'informois de la manière dont ces esclaves étoient nourris , du travail qui leur étoit imposé , & je frémissais des excès de cruauté que l'avarice peut inspirer aux hommes.

Je revenois chez mon ami l'ame abattue de tristesse ; mais j'y reprenois bientôt la joie : là , sur les visages noirs , sur les visages blancs , je voyois le calme & la sérénité.

Wilmouth n'exigeoit de ses esclaves qu'un travail modéré ; ils travailloient pour leur compte deux jours de chaque semaine ; on abandonnoit

à chacun d'eux un terrain qu'il cultivoit à son gré , & dont il pouvoit vendre les productions. Un esclave qui pendant dix années se conduisoit en homme de bien , étoit sûr de sa liberté. Ces affranchis restoient attachés à mon ami ; leur exemple donnoit de l'espérance aux autres , & leur inspiroit des mœurs .

Je voyois les nègres distribués en petites familles , où régnoit la concorde & la gaieté ; ces familles étoient unies entr'elles ; tous les soirs en rentrant à l'habitation , j'entendois des chants , des instruments , je voyois des danses ; il y avoit rarement des maladies parmi ces esclaves , peu de paresse , point de vol , ni suicide , ni complots , & aucun de ces crimes que fait commettre le désespoir , & qui ruinent quelquefois nos colonies.

Il y avoit trois mois que j'étois à la Jamaïque , lorsqu'un nègre du Benin , connu sous le nom de John , fit révolter les nègres de deux riches habitations , en massacra les maîtres , & se retira dans la montagne. Vous sçavez que cette montagne est au centre de l'isle , qu'elle est presque inaccessible , & qu'elle environne des vallées fécondes , où des nègres révoltés se sont autrefois

établis ; on les appelle Nègres-marons : depuis long - temps ils ne nous font plus la guerre ; seulement lorsqu'il déserte quelques esclaves , ces nègres font des courses pour venger les déser-teurs des mauvais traitements qu'ils ont reçus. On apprend bientôt que John avoit été choisi pour chef des nègres-marons , & qu'il étoit sorti des vallées avec un corps considérable ; l'alarme fut aussi-tôt répandue dans la colonie ; on fit avancer des troupes vers la montagne , & on distribua des soldats dans les habitations qu'on pouvoit défendre.

Wilmouth entra un jour dans ma chambre un moment avant le lever du soleil. Le ciel , dit-il , punit l'homme injuste , & voici peut-être le jour où l'innocent sera vengé ; les nègres-marons ont surpris nos postes , ils ont taillé en pièces les troupes qui les défendoient , ils sont déjà dispersés dans la plaine ; on attend des secours de la ville ; on enchaîne par-tout les esclaves , & moi je vais armer les miens.

Nous allâmes rassembler nos nègres , & nous leur portâmes des épées & quelques fusils. Mes amis , leur dit Wilmouth , voilà des armes ; si j'ai été pour vous un maître dur , donnez - moi la
mort ,

mort , je l'ai méritée ; si je n'ai été pour vous qu'un bon père , venez défendre avec moi ma femme & mes enfants.

Les nègres jettèrent de grands cris ; ils jurèrent en montrant le ciel & mettant ensuite la main sur la terre , qu'ils périroient tous pour nous défendre : il y en eut qui se donnèrent de grands coups de couteau dans les chairs , pour nous prouver combien il leur en coûtoit peu de répandre leur sang pour nous ; d'autres alloient embrasser les enfants de Wilmouth.

Comme John étoit maître de la plaine , il étoit impossible de se retirer à la ville ; il falloit nous défendre dans notre habitation : je proposai aux nègres de retrancher un magasin qui étoit à quatre cent pas de la maison ; ce magasin devoit être une forteresse contre des ennemis sans artillerie. Les nègres y travaillèrent sur-le-champ , & , grace à leur zèle , l'ouvrage fut bientôt achevé.

Parmi les esclaves de Wilmouth , il-y avoit un nègre nommé Francisque ; je l'avois trouvé abandonné sur le rivage d'une colonie Espagnole : on venoit de lui couper la jambe ; une jeune négresse étanchoit son sang , & pleuroit de l'inutilité de ses soins. Elle avoit auprès d'elle un enfant de

quelques jours. Je fis porter le nègre sur mon vaisseau ; la négresse me conjura de ne la point séparer de lui , & de la recevoir avec son enfant ; j'y consentis. J'appris qu'ils étoient esclaves d'un Espagnol , qui avoit fait à la jeune Marien (c'est le nom de la belle négresse) quelques propositions mal reçues , & dont Francisque avoit voulu lui faire honte. L'Espagnol se vengea ; il prétendit que ces deux esclaves étoient chrétiens , parce qu'on leur avoit donné , selon l'usage des colonies , des noms chrétiens. Il avoit surpris le nègre dans quelques pratiques religieuses en usage au Benin ; il le fit cruellement mutiler , & se vanta de lui avoir fait grace. J'allai trouver cet homme barbare , je lui proposai de me vendre ces malheureux ; il fit d'abord quelque difficulté ; mais la somme que je lui offrois le rendit bientôt facile. J'emmenai ces esclaves , je les donnai à Wilmouth. Marien étoit devenue l'amie de sa femme ; & Francisque , par son esprit , ses connoissances dans l'agriculture & ses mœurs , avoit mérité la confiance de Wilmouth & l'estime de tout le monde.

Il vint nous trouver à l'entrée de la nuit. Le chef des noirs , nous dit-il , est né au Benin ; il

adore le grand Oriffa , le maître de la vie & le père des hommes ; il doit avoir de la justice & de la bonté : il vient punir les ennemis des enfans d'Oriffa ; mais vous , dit-il , en regardant Wilmouth & moi , vous qui les avez consolés dans leur misère , il sçaura vous respecter : envoyez vers cet homme un des adorateurs d'Oriffa , un de nos frères du Benin ; Wilmouth , qu'il aille dire aux guerriers de quels aliments tu nourris tes esclaves , qu'il leur conte ton amitié pour nous , la paix où nous vivons , nos plaisirs & nos fêtes ; tu verras ces guerriers tirer leurs fusils à la terre , & jeter leurs zagaies à tes pieds.

Nous suivîmes le conseil de Francisque : on dépêcha un jeune nègre vers le chef des noirs , & en attendant son retour , mon ami & moi , nous nous endormîmes d'un sommeil tranquille ; nos esclaves veilloient autour de nous.

Le jour commençoit à paroître , lorsque je fus éveillé par des cris & un bruit de mousqueterie qui partoît de la plaine , & de moment en moment sembloit s'approcher : j'ouvris ma fenêtre. J'ai dit que la maison de Wilmouth étoit située sur le penchant de la montagne , & que la vue s'étendoit sur une plaine immense coupée de

ruisseaux , couverte de jolies maisons & de toutes les richesses que peut donner une terre féconde & bien cultivée. Le plus grand nombre des maisons étoient en feu ; deux ou trois cent tourbillons d'une flamme rouge & sombre , s'élevoient de la plaine jusqu'au sommet des montagnes ; la flamme étoit arrêtée à cette hauteur par un nuage long & noir , formé des douces vapeurs du matin & de la fumée des maisons incendiées. Mes regards en passant au - dessous de ce nuage , découvroient la mer , étincelante des premiers rayons du soleil : ces rayons éclairaient les fleurs & la belle verdure de ces riches contrées ; ils doroiént le sommet des montagnes & le faite des maisons que l'incendie avoit épargnées. Je voyois dans quelques parties de la plaine des animaux paître avec sécurité ; dans d'autres parties , les hommes & les animaux fuyoient à travers la campagne : des nègres furieux poursuivoient le sabre à la main mes infortunés concitoyens ; on les massacroit aux pieds des orangers , des caffiers , des canneliers en fleurs. J'entendois autour de notre habitation les ruisseaux murmurer & les oiseaux chanter ; le bruit de la mousqueterie , les cris des blancs égorgés & des nègres acharnés

au carnage arrivoient de la plaine jusqu'à moi ; cette campagne opulente & désolée , ces riches présens de la terre , & ces ravages de la vengeance ; ces beautés tranquilles de la nature & ces cris du désespoir ou de la fureur , me jettèrent dans des pensées mélancoliques & profondes ; un sentiment mêlé de reconnoissance pour le grand Être & de pitié pour les hommes , me fit verser des larmes.

Je sortis de la maison avec mon ami ; nous envoyâmes les femmes & les vieillards dans le magasin retranché , & nous descendîmes auprès d'un bois de cèdres , qui nous déroboit la vue d'une partie de ces scènes d'horreurs.

Nous revîmes bientôt le jeune nègre que nous avions envoyé chez les ennemis ; il étoit à la tête de quatre nègres armés ; ses cris , ses gestes , ses sauts nous annoncèrent de loin qu'il nous apportoit de bonnes nouvelles. O mon maître ! dit-il à Wilmouth , le chef des noirs est ton ami ; voilà ses plus chers serviteurs qu'il t'envoie , il viendra bientôt lui-même.

Nous apprîmes que John égorgeoit sans pitié les hommes , les femmes & les enfans , dans les habitations où les nègres avoient reçus de mau-

vais traitements ; que dans les autres , il se contentoit de donner la liberté aux esclaves ; mais qu'il mettoit le feu à toutes les maisons dont les maîtres s'étoient éloignés.

Nous apprîmes en même-temps que le Gouverneur se dispoit à faire sortir un nouveau corps de troupes , que tous les colons qui avoient eu le temps de se retirer s'étoient armés , avec quelques nègres qui leur restoient fidèles , & que ces forces ne tarderoient pas à fondre sur John. Nous vîmes ces nègres-marons , chargés de butin , diriger leur retraite vers la montagne ; ils prirent leur route assez près de notre maison : une trentaine d'hommes se détacha de cette petite armée , & s'avança vers nous ; le terrible John étoit à leur tête.

John , ou plutôt Ziméo , car les nègres-marons quittent d'abord ces noms Européens qu'on donne aux esclaves qui arrivent dans les colonies, Ziméo étoit un jeune homme de vingt-deux ans : les statues de l'Apollon & de l'Antinoüs n'ont pas des traits plus réguliers & de plus belles proportions. Je fus frappé sur-tout de son air de grandeur. Je n'ai jamais vu d'homme qui me parût comme lui né pour commander aux autres : il

étoit encore animé de la chaleur du combat ; mais en nous abordant , ses yeux exprimoient la bienveillance & la bonté : des sentiments opposés se peignoient tour -à- tour sur son visage ; il étoit presque dans le même moment triste & gai , furieux & tendre. J'ai vengé ma race & moi , dit-il ; hommes de paix , n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo : n'ayez point d'horreur du sang qui me couvre , c'est celui du méchant ; c'est pour épouvanter le méchant que je ne donne point de bornes à ma vengeance. Qu'ils viennent de la ville , vos tigres , qu'ils viennent , & ils verront ceux qui leur ressemblent pendus aux arbres , & entourés de leurs femmes & de leurs enfants massacrés : hommes de paix , n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. . . . Le mal qu'il veut vous faire est juste. Il se tourna vers nos esclaves , & leur dit : Choisissez de me suivre dans la montagne , ou de rester avec vos maîtres.

A ces mots , nos esclaves entourèrent Ziméo , & lui parlèrent tous à la fois ; tous lui vantoient les bontés de Wilmouth & leur bonheur ; ils vouloient conduire Ziméo à leurs cabanes , & lui faire voir combien elles étoient saines & pourvues de commodités , ils lui montroient l'argent qu'ils

avoient acquis. Les affranchis venoient se vanter de leur liberté ; ils tomboient ensuite à nos pieds , & sembloient fiers de nous baiser les pieds en présence de Ziméo. Tous ces nègres juroient qu'ils perdroient la vie plutôt que de se séparer de nous : tous avoient les larmes aux yeux , & parloient d'une voix entrecoupée : tous sembloient craindre de ne pas exprimer avec assez de force , les sentimens de leur amour & de leur reconnoissance.

Ziméo étoit attendri , agité , hors de lui-même ; ses yeux étoient humides , il respiroit avec peine ; il regardoit tour-à-tour le ciel , nos esclaves & nous. O grand Oriffa , dieu des noirs & des blancs ! Toi qui as fait les ames , vois ces hommes reconnoissans , ces vrais hommes , & punis les barbares qui nous méprisent & qui nous traitent comme nous ne traitons pas les animaux que tu as créés pour les blancs & pour nous.

Après cette exclamation , Ziméo tendit la main à Wilmouth & à moi. J'aimerai deux blancs , dit-il , oui , j'aimerai deux blancs. Mon sort est entre vos mains ; toutes les richesses que je viens d'enlever seront employées à payer un service que je demande.

Nous l'assurâmes que nous étions disposés à lui rendre , sans intérêt , tous les services qui dépendroient de nous. Nous l'invitâmes à se reposer : nous lui offrîmes des rafraîchissements. J'envoyai dire à Francisque d'apporter du magasin des présents & des vivres aux nègres qui accompagnoient Ziméo. Ce chef accepta nos offres de fort bonne grace ; seulement il ne voulut pas entrer dans la maison ; il s'étendit sur une natte à l'ombre des mangliers , qui formoient un cabinet de verdure auprès de notre habitation. Nos nègres se tenoient à quelque distance de nous , & regardoient Ziméo avec des sentimens de curiosité & d'admiration.

Mes amis , nous dit-il , le grand Oriffa sçait que Ziméo n'est point né cruel ; mais les blancs m'ont séparé des idoles de mon cœur , du sage Matomba qui élevoit ma jeunesse , & de la jeune beauté que j'associois à ma vie. Mes amis , les outrages & les malheurs ne m'ont point abattu , j'ai toujours senti mon cœur. Vos hommes blancs n'ont qu'une demi-ame ; ils ne sçavent ni aimer , ni haïr , ils n'ont de passion que pour l'or ; nous les avons toutes , & toutes sont extrêmes. Des ames de la nature des nôtres , ne peuvent s'éteindre

dans les disgrâces ; mais la haine y devient de la rage. Le nègre, né pour aimer, quand il est forcé de haïr devient un tigre, un léopard, & je le suis devenu. Je me vois le chef d'un peuple, je suis riche & je passe mes jours dans la douleur : je regrette ceux que j'ai perdus ; je les vois des yeux de la pensée ; je les entretiens & je pleure. Mais après avoir versé des larmes, souvent je me sens un besoin de répandre du sang, d'entendre les cris des blancs égorgés. Eh bien ! je viens de le satisfaire, cet affreux besoin, & ce sang, ces cris aigrissent encore mon désespoir..... Hommes de paix, n'éloignez pas vos cœurs du malheureux Ziméo. Vous pouvez lui trouver un vaisseau, vous pouvez le conduire ; ils ne sont pas loin de cette île, ceux qui sont nécessaires à mon cœur.

Dans ce moment deux des plus jeunes esclaves de Wilmouth se prosternèrent devant Ziméo. Ah ! s'écria-t-il, vous êtes du Benin, & vous m'avez connu ? Oui, dit le plus jeune des deux esclaves, nous sommes nés les sujets du puissant Damel (*) ton père ; celui-ci t'a vu à sa cour, & moi j'ai vu

(*) C'est le nom qu'on donne aux souverains d'une partie de l'Afrique.

ta jeunesse au village d'Onébo. Des perfides nous ont enlevés à nos parents , mais Wilmouth est notre père. Le nègre avoit à peine prononcé ces mots , qu'il sortit avec précipitation ; Ziméo fit un geste pour l'arrêter , & se pencha sur l'autre nègre qui restoit auprès de lui , & qu'il regardoit avec attendrissement ; il sembloit porter des yeux plus satisfaits sur les campagnes de la Jamaïque , & en respirer l'air avec plaisir depuis qu'il lui étoit commun avec plusieurs nègres du Benin. Il nous dit après un moment de silence : Écoutez , hommes de paix , le malheureux Ziméo , il n'espère qu'en vous , & il mérite votre pitié ; écoutez ses cruelles aventures.

Le grand Damel , dont je suis l'héritier , m'avoit envoyé , selon l'ancien usage du Benin , chez les laboureurs d'Onébo , qui devoient finir mon éducation ; elle fut confiée à Matomba , le plus sage d'entre eux , le plus sage des hommes : il avoit été long-temps un de nos plus illustres Kabashirs (*) ; dans le conseil de mon père il avoit souvent empêché le mal , & fait faire le bien ; il s'étoit retiré , jeune encore , dans ce

(*) Espèces de Nobles.

village , où s'élèvent depuis des siècles les héritiers de l'Empire. Là , Matomba jouissoit de la terre , du ciel & de sa conscience. Les querelles , la paresse , le mensonge , les devins , les prêtres , la dureté de cœur n'entrent point dans le village d'Onébo. Les jeunes princes ne peuvent y voir que de bons exemples. Le sage Matomba m'y faisoit perdre les sentiments d'orgueil & d'indolence que m'avoient inspirés mes nourrices & la cour ; je travaillois à la terre comme les serviteurs de mon maître , & comme lui-même. On m'instruisoit des détails de l'Agriculture , qui fait toutes nos richesses. On me montrait la nécessité d'être juste , imposée à tous les hommes , pour qu'ils puissent élever leurs enfants & cultiver leurs champs en paix. On me montrait que les princes entre eux étoient dans la situation des laboureurs d'Onébo , qu'il falloit qu'ils fussent justes les uns envers les autres , afin que leurs peuples & eux-mêmes pussent vivre contents.

Mon maître avoit une fille , la jeune Ellaroé ; je l'aimai , & j'appris bientôt que j'étois aimé. Nous conservions , l'un & l'autre , la plus grande innocence ; mais je ne voyois qu'elle dans la nature , elle n'y voyoit que moi , & nous étions

heureux. Ses parents faisoient un usage utile de la passion que nous avions l'un pour l'autre ; je faisois tout ce que me demandoit Matomba , dans l'espérance de me rendre plus digne d'Ellaroé ; l'espérance de s'attacher mon cœur lui rendoit tout facile. Mes succès étoient en elle , ses succès étoient en moi. Il y avoit cinq ans que je vivois dans ces délices , & j'espérois obtenir de mon père la permission d'épouser Ellaroé. Tu sçais que la première de nos femmes est notre véritable épouse ; les autres ne sont que ses domestiques , & les objets de notre amusement : j'aimois à penser qu'Ellaroé seroit ma compagne sur le trône & dans tous les âges ; j'aimois à étendre ma passion sur tout l'espace de ma vie.

J'attendois la réponse du Damel , lorsqu'on vit arriver dans Onébo deux marchands Portugais ; ils nous vendoient des instruments de labourage , des ustensiles domestiques , & quelques-unes de ces bagatelles qui servent à la parure des femmes & des jeunes gens : nous leur donnions en échange de l'ivoire & de la poudre d'or : ils vouloient acheter des esclaves , mais on ne vend au Benin que les criminels , & il ne s'en trouve pas dans le çanton d'Onébo. Je m'instruisois avec eux des

arts & des mœurs de l'Europe ; je trouvois dans vos arts bien des superfluités , & dans vos mœurs bien des contradictions. Vous sçavez quelle passion les noirs ont pour la musique & la danse. Les Portugais avoient plusieurs instruments qui nous étoient inconnus , & tous les soirs ils nous jouoient des airs que nous trouvions délicieux ; la jeunesse du village se rassembloit & dançoit autour d'eux ; j'y dançois avec Ellaroé. Souvent les Portugais nous apportoient de leurs vaisseaux des vins , des liqueurs , des fruits , dont la saveur flattoit notre goût ; ils recherchoient notre amitié , & nous les aimions sincèrement. Ils nous annoncèrent un jour qu'ils étoient obligés de retourner bientôt dans leur pays ; cette nouvelle affligea tout le village , mais personne autant qu'Ellaroé. Ils nous apprirent , en pleurant , le jour de leur départ ; ils nous dirent qu'ils s'éloigneroient de nous avec moins de douleur , s'ils avoient pu nous donner une fête sur leurs vaisseaux ; ils nous pressèrent de nous y rendre le lendemain , avec les jeunes gens les mieux faits & les plus belles filles du village. Nous nous y rendîmes , conduits par Matomba & par quelques vieillards , chargés de maintenir la décence.

Onébo n'est qu'à cinq milles de la mer ; nous étions sur le rivage une heure après le lever du soleil ; nous vîmes deux vaisseaux l'un auprès de l'autre ; ils étoient couverts de branches d'arbres , les voiles & les cordages étoient chargés de fleurs. Dès qu'ils nous apperçurent , ils firent entendre des chants & des instrumens ; ce concert , cette pompe , nous annonçoient une fête agréable. Les Portugais vinrent au-devant de nous : ils partagèrent notre troupe , & nous montâmes à nombre égal sur les deux vaisseaux.

Il en partit deux coups de canon : le concert cessa ; nous fûmes chargés de fers , & les vaisseaux mirent à la voile.

Ziméo s'arrêta dans cet endroit de son récit , & reprenant la parole : Oui , mes amis , ces hommes à qui nous avons prodigué nos richesses & notre confiance , nous enlevoient pour nous vendre avec des criminels qu'ils avoient achetés au Benin. Je sentis à la fois le malheur d'Ellaroé , celui de Matomba & le mien : j'accablai les Portugais de reproches & de menaces ; je mordois ma chaîne , je voulois mourir ; mais un regard d'Ellaroé m'en ôtoit le dessein : les monstres ne m'avoient pas séparé d'elle ; Matomba étoit sur l'autre vaisseau.

Trois de nos jeunes gens & une jeune fille se donnèrent la mort : j'exhortois Ellaroé à les imiter ; mais le plaisir d'aimer & d'être aimée , l'attachoit à la vie. Les Portugais lui firent entendre qu'ils nous destinoient un fort aussi heureux que celui dont nous avons joui. Elle espéra du moins que nous resterions unis , & qu'elle retrouveroit son père. Après avoir pleuré pendant quelques jours la perte de notre liberté , le plaisir d'être presque toujours ensemble , fit cesser les larmes d'Ellaroé , & adoucit mon désespoir.

Dans le peu de moments que nous n'étions point gênés par la présence de nos bourreaux , Ellaroé me pressoit dans ses bras , & me disoit : O mon ami , appuyons-nous fortement l'un à l'autre , & nous résisterons à tout ; contente de toi , de quoi ai-je à me plaindre ? Eh ! quel genre de bonheur voudrois-tu acheter aux dépens de celui dont nous jouissons ? Ces paroles me rendoient une force extraordinaire ; je n'avois plus qu'une crainte , celle d'être séparé d'Ellaroé.

Il y avoit plus d'un mois que nous étions en mer , les vents étoient foibles , & notre course étoit lente ; enfin , les vents nous manquèrent absolument. Depuis quelques jours , les Portugais

ne nous donnoient des vivres que ce qu'il en falloit pour nous empêcher de mourir.

Deux nègres déterminés à la mort s'étoient refusé toute espèce de nourriture , & ils nous faisoient passer , en secret , le pain & les dattes qu'on leur donnoit ; je les cachois avec soin dans l'intention de les employer à conserver les jours d'Ellaroé.

Le calme continuoit : les mers sans vagues , sans ondes , sans flots , présentoient une surface immense & immobile où notre vaisseau sembloit attaché. L'air étoit aussi tranquille que les eaux. Le soleil & les étoiles , dans leur marche paisible & rapide , n'interrompoient pas ce profond repos qui régnoit dans le ciel & sur les mers. Nous portions sans cesse les yeux sur cet espace uniforme & sans rives , terminé par la voûte du ciel , qui sembloit nous enfermer dans un vaste tombeau. Quelquefois nous prenions les ondulations de la lumière pour un mouvement des eaux ; mais cette erreur étoit de courte durée. Quelquefois en nous promenant sur le tillac , nous prenions pour du vent l'agitation que nous imprimions à l'air ; mais à peine avions-nous suspendu nos pas , que nous nous retrouvions environnés du calme universel.

Bientôt nos tyrans réservèrent pour eux le peu qui restoit de vivres, & ordonnèrent qu'une partie des noirs seroit la pâture de l'autre.

Je ne puis vous dire si cette loi, si digne des hommes de votre race, me fit plus d'horreur que la manière dont elle fut reçue. Je lisois sur tous les visages une joie avide, une terreur sombre, une espérance barbare : je les voyois, ces malheureux compagnons d'un même esclavage, s'observer avec une attention vorace & des yeux de tigres.

Les premières victimes furent choisies dans le nombre de ceux que la faim avoit le plus accablés : c'étoient deux jeunes filles du village d'Onébo. J'entends encore les cris de ces infortunées ; je vois encore les larmes couler sur les visages de leurs compagnes affamées qui les dévoroient.

Les foibles provisions que j'avois dérobées aux regards de nos tyrans, avoient soutenu les forces d'Ellarocé & les miennes : nous étions sûrs de n'être point choisis pour être immolés ; j'avois encore des dattes, & nous jettions à la mer, sans qu'on s'en aperçût, les portions horribles qu'on nous présentait.

Le lendemain de ce jour affreux où nos com-

pagnons commencèrent à se dévorer , au moment où le disque du soleil étoit encore à moitié dans le ciel & dans la mer , nous eûmes un peu d'espérance : il s'éleva une brume légère qui devoit former des nuages & nous donner du vent ; mais la brume se dissipa , & le ciel conserva sa tranquille & funeste sérénité.

L'espérance avoit d'abord ranimé les noirs & les blancs : on avoit vu pendant un moment le vaisseau dans le tumulte d'une joie défordonnée. Mais lorsque la brume fut retombée , il régna parmi nous un morne désespoir : le découragement avoit saisi nos tyrans mêmes ; ils n'avoient plus assez de force pour avoir des soins , ils nous observoient moins , ils nous gênoient peu , & le soir , au moment de la retraite , on me laissa sur le tillac avec Ellaroé. Nous y restions seuls , & dès qu'elle s'en aperçut , elle me pressa dans ses bras , je la pressai dans les miens ; ses yeux n'avoient jamais eu une expression si vive & si tendre. Je n'avois point encore éprouvé auprès d'elle l'ardeur , le trouble , les palpitations que j'éprouvois en ce moment ; nous restâmes long-temps sans nous parler , & serrés dans les bras l'un de l'autre. Oh ! toi que j'avois choisie pour être ma

compagne sur le trône , tu feras du moins ma compagne jusqu'à la mort. Ah ! Ziméo , me répondit-elle , peut-être que le grand Oriffa nous conservera la vie , & je serai ton épouse. Ellaroé , lui dis-je , si ces monstres ne nous avoient pas enlevés , le Damel t'auroit choisie pour mon épouse , comme ton père m'avoit choisi pour ton époux. Il est vrai , dit-elle. O ma chère Ellaroé , dépendons-nous encore des loix du Damel , & attendrons-nous ses ordres que nous ne pouvons recevoir ? Non , non , loin de nos parents , arrachés à notre patrie , nous ne devons obéir qu'à nos cœurs. O Ziméo ! s'écria-t-elle , en couvrant mon visage de ses larmes. Ellaroé , lui dis-je , tu pleures dans ce moment , tu n'aimes pas assez. Ah ! me dit-elle , vois à la clarté de la lune cette mer qui ne change plus ; jette les yeux sur les voiles du vaisseau ; vois comme elles sont sans mouvement ; vois sur le tillac les traces du sang de mes deux amies ; vois le peu qui nous reste de ces dattes ? Eh bien ! Ziméo , sois mon époux , & je suis contente.

En me disant ces mots , elle redoubla ses baisers. Nous jurâmes , en présence du grand Oriffa , d'être unis quelle que fût notre destinée , & nous

nous abandonnâmes à mille plaisirs , dont nous n'avions pas encore l'expérience. Ils nous firent oublier l'esclavage , la mort présente , la perte d'un Empire , l'espoir de la vengeance , tout ; nous ne sentîmes plus que les délices de l'amour. Après nous en être enivrés , nous nous retrouvâmes sans illusions sur notre état ; nous revîmes la vérité : à mesure que nos sens redevenoient tranquilles , notre ame étoit accablée ; abattus à côté l'un de l'autre , le calme dans lequel nous étions tombés étoit triste & profond comme celui de la nature.

Je fus tiré de cet accablement par un cri d'Ellarocé ; je la regardai ; ses yeux étinceloient de joie ; elle me montra les voiles & les cordages qui étoient agités ; nous sentîmes le mouvement des mers ; il s'élevoit un vent frais qui porta les deux vaisseaux en trois jours à Porto-Bello.

Je revis Matomba , il me baigna de ses larmes ; il revit sa fille , il approuva notre mariage : le croirez-vous , mes amis ! le plaisir de me réunir à Matomba , le plaisir d'être l'époux d'Ellarocé , les charmes de son amour , la joie de la voir échappée à de si cruels dangers , suspendirent en moi le sentiment de tous les maux ; j'étois prê-

à aimer mon esclavage : Ellaroé étoit heureuse , & son père sembloit se consoler. Oui , j'aurois pardonné peut être aux monstres qui nous avoient trahis : mais Ellaroé & son père furent vendus à un habitant de Porto-Bello , & je le fus à un homme de votre nation , qui portoit des esclaves dans les Antilles.

Voilà le moment qui m'a changé , qui m'a donné cette passion pour la vengeance , cette soif de sang qui me fait frémir moi-même , lorsque je reviens à m'occuper d'Ellaroé , dont la seule image adoucit encore mes pensées.

Dès que notre sort fut décidé , mon épouse & son père se jettèrent aux pieds des monstres qui nous séparoient , je m'y précipitai moi-même ; honte inutile ! on ne daigna pas nous entendre. Au moment où on voulut m'entraîner , mon épouse , les yeux égarés , les bras étendus , & jetant des cris affreux , je les entends encore , mon épouse s'élança vers moi : je me dérobai à mes bourreaux , je reçus Ellaroé dans mes bras qui l'entourèrent ; elle m'entoura des siens , & sans raisonner , par un mouvement machinal , chacun de nous , entrelaçant ses doigts & ferrant ses mains , formoit une chaîne autour de l'autre ;

plusieurs mains cruelles firent de vains efforts pour nous détacher. Je sentis que ces efforts ne seroient pas long-temps inutiles : j'étois déterminé à m'ôter la vie , mais comment laisser dans cet horrible monde , ma chère Ellaroé ? j'allois la perdre , je craignois tout , je n'espérois rien , toutes mes pensées étoient barbares : les larmes inondoient mon visage ; il ne sortoit de ma bouche que des hurlements sourds , semblables au rugissement d'un lion fatigué du combat ; mes mains se détachant du corps d'Ellaroé , se portèrent à son col. . . . O grand Oriffa ! . . . les blancs enlevèrent mon épouse à mes mains furieuses ; elle jetta un cri de douleur au moment où l'on nous désunit ; je la vis porter ses mains à son col , pour achever mon dessein funeste ; on l'arrêta : elle me regardoit : ses yeux , tout son visage , son attitude , les sons inarticulés qui sortoient de sa bouche , exprimoient les regrets & l'amour.

On m'emporta dans le vaisseau de votre nation : j'y fus garotté & placé de manière que je ne pus attenter à ma vie ; mais on ne pouvoit me forcer à prendre de la nourriture. Mes nouveaux tyrans employèrent d'abord les menaces ; bientôt ils me

furent souffrir des tourments que des blancs seuls peuvent inventer ; je résistois à tout.

Un nègre né au Benin , esclave depuis deux ans de mes nouveaux maîtres , eut pitié de moi ; il me dit que nous allions à la Jamaïque , & que dans cette isle on pouvoit aisément recouvrer la liberté ; il me parla des nègres-marons , & de la république qu'ils avoient formée au centre de l'isle ; il me dit que ces nègres montoient quelquefois des vaisseaux Anglois , pour faire des courses dans les isles Espagnoles ; il me fit entendre qu'on pouvoit délivrer Ellaroé & son père. Il réveilla dans mon cœur les idées de vengeance & les espérances de l'amour ; je consentis de vivre , vous voyez pourquoi. Je me suis déjà vengé ; mais il me faut retrouver les idoles de mon cœur : il le faut , où je renonce à vivre. Mes amis , prenez toutes mes richesses , équipez un vaisseau.....

Ziméo fut interrompu par l'arrivée de Francisque , qui s'avançoit soutenu par ce jeune nègre qui le premier avoit reconnu son prince. Dès que Ziméo les aperçut , Il s'écria : O mon père ! O Matomba ! Il s'élança vers lui , en prononçant à peine le nom d'Ellaroé. Elle vit , & te pleure , dit Matomba , elle est ici. Voilà , dit-il , en me mon-

trant , celui qui nous a sauvés. Ziméo embrassoit tour-à-tour Matomba , Wilmouth & moi , en répétant avec vitesse & une sorte d'égarement : Conduis-moi.... conduis-moi.... Nous allions prendre le chemin de la petite forteresse , où nos femmes étoient renfermées ; mais nous vîmes Marien ou plutôt Ellaroé , descendre & voler vers nous. Le même nègre qui avoit rencontré Matomba , étoit allé la chercher. Elle arrivoit tremblante , le visage baigné de larmes , élevant les mains & les yeux vers le ciel , & répétant d'une voix étouffée : Ziméo , Ziméo ! Elle avoit remis son enfant entre les mains du nègre de Benin : après avoir embrassé son époux , elle lui présenta le jeune enfant. Ziméo , voilà ton fils ; c'est pour lui que Matomba & moi , nous avons supporté la vie. Ziméo prit l'enfant , le baisoit avec transport , & s'écrioit : Il ne fera pas l'esclave des blancs , le fils qu'Ellaroé m'a donné. Sans lui , sans lui , disoit Ellaroé , je serois sortie de ce monde , où je ne rencontrais plus celui que cherchoit mon cœur. Les discours les plus tendres étoient suivis des plus douces caresses ; ils les suspendoient pour caresser leur enfant ; ils se le présentoient l'un à l'autre. Bientôt ils ne furent

plus occupés que de nous & de leur reconnoissance. Je n'ai jamais vu d'homme, même de nègre, exprimer si vivement & si bien ce sentiment aimable.

On vint donner avis à Ziméo que les troupes Angloises étoient en marche; il fit sa retraite en bon ordre. Ellaroé & Matomba fondoient en larmes en nous quittant; ils vouloient porter toute leur vie le nom de nos esclaves; ils nous conjuroient de les suivre dans la montagne: nous leur promîmes de les aller voir, aussi-tôt que la paix seroit conclue entre les nègres-marons & notre colonie. Je leur ai déjà tenu parole; je me propose d'aller jouir encore des vertus, du grand sens & de l'amitié de Ziméo, de Matomba & d'Ellaroé.

J'AJOUTERAI à ce récit quelques réflexions sur les Nègres.

Mon séjour dans les Antilles & mes voyages en Afrique, m'ont confirmé dans une opinion que j'avois depuis long-temps. C'est que les peuples d'Europe sont comme beaucoup d'hommes en place, qui commencent par être injustes, & finissent par calomnier les victimes de leur injustice. Les négociants qui font la traite des nègres, les

colons qui les tiennent dans l'esclavage , ont de trop grands torts avec eux pour nous en parler vrai.

La première de nos injustices est de donner aux Africains un caractère général. Ils ont la même couleur ; ils ont beaucoup de sensibilité : voilà tout ce qu'ils ont de commun. Les nez écrasés même & les grosses lèvres , ne sont pas plus les attributs des noirs que des blancs. Il y a chez ceux-ci des Lapons , des Tartares , des Esquimaux , des Mogols , des Chinois , qui ont ces deux difformités. Il y a chez les Africains des nations entières où la taille & le visage ont les plus belles proportions. Il n'est pas plus vrai que les nègres en général soient paresseux , frippons , menteurs , diffimulés ; ces qualités sont de l'esclavage , & non de la nature.

Le vaste continent de l'Afrique est couvert d'une multitude de peuples. Les gouvernements , les productions , les religions qui varient dans ces contrées immenses , ont nécessairement varié les caractères. Ici vous rencontrerez des Républicains qui ont la franchise , le courage , l'esprit de justice que donne la liberté. Là , vous verrez des nègres indépendants , qui vivent sans chefs & sans loix , aussi féroces & aussi sauvages que les Iro-

quois. Entrez dans l'intérieur des terres , ou même bornez-vous à parcourir les côtes , vous trouverez de grands Empires , le despotisme des princes & celui des prêtres , le gouvernement féodal , &c. Vous verrez par-tout des loix , des opinions , des points d'honneur différents ; & par-conséquent , vous trouverez des nègres humains , des nègres barbares ; des peuples guerriers , des peuples pusillanimes ; de belles mœurs , des mœurs détestables ; l'homme de la nature , l'homme perverti , & nulle part l'homme perfectionné.

Nous traitons les nègres d'imbécilles ; il y en a de tels , & ce sont des peuples isolés , que leur situation ou leur religion séparent trop du reste des hommes ; mais les peuples du Benin , de Congo , du Monomotapa , &c. ont de l'esprit , de la raison , & même des arts.

Tout cela est fort imparfait sans doute : leurs Guiriots ne valent pas Horace ou Rousseau ; leurs Musiciens ne sont pas des Pergolèze , leurs Peintres des Raphaëls , leurs Orfevres des Germains.

Mais songez-vous que ces peuples n'ont encore que très-imparfaitement l'écriture ? songez-vous qu'ils n'ont pas les modèles des anciens ? Ils sont

moins avancés que nous , j'en conviens ; mais cela ne prouve pas qu'ils aient moins d'esprit.

Ils n'ont ni la boussole , ni l'imprimerie ; voilà les deux arts qui nous ont donné l'avantage sur presque tous les peuples du globe ; & nous les devons au hasard. La boussole , en facilitant les voyages , nous fait partager les lumières de tous les lieux ; & l'imprimerie nous a rendu propre l'esprit de tous les âges. C'est elle qui nous a fait retrouver les traces perdues des Grecs & des Romains , sans que nous ayons encore égalé ni les uns , ni les autres.

Oui , ce sont les circonstances , & non pas la nature de l'espèce , qui ont décidé de la supériorité des blancs sur les nègres. Il y a quelque apparence que l'intérieur de l'Afrique n'est pas une terre aussi ancienne que l'Asie : de plus , il est séparé de l'Asie , & même de l'Égypte , par des déserts immenses ; les peuples qui l'habitent , sans communication avec les peuples anciennement policés , n'ont eu que leurs seules lumières & trop peu de temps pour se perfectionner ; tandis que les Égyptiens ont formé les Grecs & peut-être les Étrusques ; que ceux-ci & les Grecs ont formé les Romains , & que tous ensemble ont éclairé le reste de l'Europe.

Observez encore que les nègres habitent un pays où la nature est prodigue , & qu'il leur faut peu d'industrie pour satisfaire à leurs besoins ; d'ailleurs , il ne faut ni esprit , ni invention pour se garantir des inconvénients de la chaleur , & il en faut beaucoup pour se garantir des inconvénients du froid. Par-conséquent , on exerce moins son esprit sous l'Équateur qu'en deçà du Tropicque ; & la raison doit faire des progrès moins rapides chez les peuples du midi , qu'elle n'en fait chez les peuples du nord.

Malgré les avantages des circonstances , qu'étions-nous il y a quatre cens ans ? L'Europe , si vous en exceptez Vénise & Florence , ne valoit peut-être pas le Congo & le Benin. J'ai voyagé , & je sçais l'histoire. Oui , les grands peuples chez les nègres sont à-peu-près ce que nous avons été depuis le neuvième jusqu'au quatorzième siècle. Les mêmes opinions absurdes , les épreuves , les fortilèges , les droits féodaux , des loix atroces , des arts grossiers étoient alors chez nos ancêtres , & sont aujourd'hui chez les Africains.

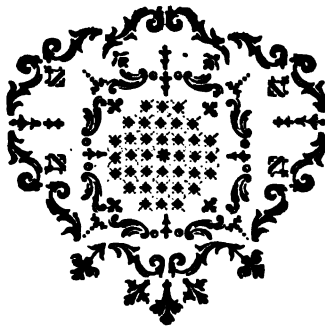
Portons-leur nos découvertes & nos lumières ; dans quelques siècles ils y ajouteront peut-être , & le genre humain y aura gagné. N'y aura-t-il jamais de prince qui fonde des colonies avec des

vues aussi grandes ? N'enverrons-nous jamais des apôtres de la raison & des arts ? Serons-nous toujours conduits par un esprit mercantile & barbare , par une avarice insensée qui désole les deux tiers du globe , pour donner au reste quelques superfluités.

O peuples d'Europe ! les principes du droit naturel seront-ils toujours sans force parmi vous ? Vos Grecs , vos Romains ne les ont pas connus. Avant le Gouvernement civil de Locke , le livre de Burlamaqui & l'Esprit des Loix , vous les ignoriez encore ; que dis-je , dans ces livres mêmes font-ils assez nettement posés sur la base de l'intérêt commun à toutes les nations & à tous les hommes ? Les Hobbes , les Machiavels & autres n'ont-ils pas encore des partisans ? Dans quel pays de l'Europe les loix constitutives , criminelles , ecclésiastiques & civiles , font-elles conformes à l'intérêt général & particulier ?

Peuples polis , peuples sçavants , prenez-y garde , vous n'aurez une morale , de bons gouvernements & des mœurs , que lorsque les principes du droit naturel seront connus de tous les hommes ; & que vous & vos législateurs , vous en ferez une application constante à votre conduite & à vos loix. C'est alors que vous serez meilleurs , plus

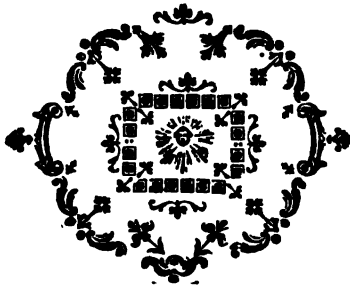
puiffants , plus tranquilles : c'est alors que vous ne ferez pas les tyrans & les bourreaux du refte de la terre : vous fçavez qu'il n'eft pas permis aux Africains de vous vendre des prifonniers de guerre ; vous fçavez que les Seigneurs des grands fiefs de Guinée ne peuvent vous vendre leurs vafaux ; vous fçavez que votre argent ne peut vous donner le droit de tenir un feul homme dans l'efclavage.

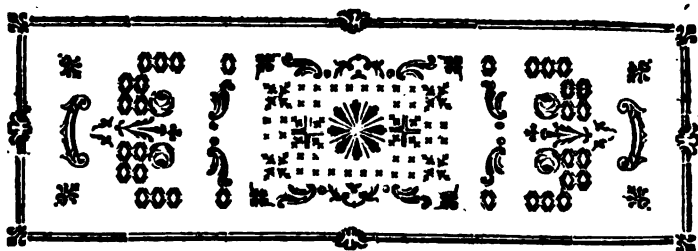


P I È C E S
F U G I T I V E S.

AVERTISSEMENT.

Si ces Pièces fugitives étoient ignorées , je ne les ferois pas connoître , & je ne les donnerois pas au Public , parce que je ne croirois pas lui faire un présent digne de lui ; mais puisqu'elles ont été souvent imprimées , il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'elles le soient enfin correctement.





PIGMALION.

ÉLÈVE d'Apollon & favori des belles,
Entre les arts & les amours,
L'heureux Pigmalion partageoit ses beaux jours,
Comblé d'honneurs nouveaux, & de faveurs nouvelles.
Sous son ciseau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclorre ;
Celle qu'à Paphos on adore,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.

L'artiste, en la formant, se rappelloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé ;
Ce que son cœur avoit aimé,
Il l'exprimoit dans son ouvrage.
Mon art a, dit-il, rassemblé
Des trésors qu'en cent lieux l'amour voulut répandre.
Que leur accord me plaît ! & que j'ai bien sçu rendre
La jambe de Doris, & la gorge d'Églé !
J'adorois dans Philis cette taille légère :

Que j'exprime avec vérité
Les secrets appas de Glicère!

Jamais fixé, toujours flatté,
Sur les moindres détails il promène sa vue.
L'ambur-propre & la volupté
Le ramènent sans cesse aux pieds de la statue.
En vain pour s'occuper d'un ouvrage nouveau,
Il s'éloigne un instant de l'objet qui l'enchanté,
Il s'excite au travail; mais sa main languissante
S'arrête, tombe, & laisse échapper son ciseau.

Il quitte la statue, il revient auprès d'elle,
Il la revoit, elle est encor plus belle.
Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
Qu'avec plaisir je lui rendrais hommage!
Je l'instruirois à faire usage
D'un cœur qui n'auroit point aimé.
Il faut aimer, il m'aimeroit peut-être!
Il devrait son bonheur à mon art, à mes feux;
Avec l'art d'en jouir, il me devrait son être;
Il ignoreroit tout; mais son cœur & mes yeux
Lui feroient bientôt tout connoître.
Amour, sur ce marbre enchanteur
Répands la flâme la plus pure;

D'une beauté nouvelle enrichis la nature ;
A tant d'attraits tu dois un cœur.
Il embrasse à ces mots le marbre qu'il adore ;
Il croit avoir senti de foibles mouvements ;
Il frémit , il observe , il voit , il doute encore ;
Une timide joie agit sur tous ses sens ;
Il-a-vu palpiter une gorge naissante :
De transports plus ardents cet objet le remplit ;
Il y porte une main tremblante ,
Sous ses doigts étonnés le marbre s'amollit ;
Il cole sur sa bouche une bouche enflammée :
Elle répond , dit-il , à mon emportement ! . . .
Par le plaisir la statue animée
Ouvre les yeux , & voit le jour & son amant.

Elle éprouve , sans rien connoître ,
Une aveugle félicité ;
Son cœur naissant est agité
Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame est sans idée , & n'a que des desirs ;
Ses premiers sentiments ont été des plaisirs.
Par une caresse nouvelle
A chaque instant elle effayoit ses sens ,
Et ses plus simples mouvements
Sont des faveurs pour lui , sont des plaisirs pour elle.

Ah ! désormais , dit-il , mon cœur content des Dieux ,
N'a rien à demander à leur bonté suprême :
Charmes que j'ai formés , qu'anima l'amour même ,
Ce jour a comblé tous mes vœux ,
Vous vivez , vous aimez & j'aime.

A M A D A M E D E . . .

P O U R Q U O I m'envoyer pour étrennes
Ce vase , où les plus belles fleurs ,
Au blanc émaillé de Vincennes
Opposent leurs vives couleurs ?
Donner est un moyen de plaire ;
Mais je vous vois tous les instants ,
Et sur mon cœur depuis long-temps
Il ne vous reste rien à faire.

Je m'en applaudis chaque jour ;
Si vos traits sont faits pour l'amour ,
Votre cœur est fait pour le sage :
Il est rempli de fermeté ,
De tendresse & de vérité ,
Et votre amitié sans nuage ,

N'a rien de la légèreté ,
Ni des caprices de votre âge.

Votre facile autorité
Ne fait point sentir l'esclavage ;
On vous soumet sa volonté ,
Et l'on croit de sa liberté
Ne faire qu'un meilleur usage,

Votre esprit juste & pénétrant
Ne cherche jamais à paroître ,
Et plaît toujours en se montrant ;
On vous voit ce qu'on voudroit être.

Décent & jamais concerté ,
Votre enjouement plaît sans médire ;
En partageant votre gaieté ,
On peut croire qu'on vous l'inspire.

Vous voyez sans chagrin jaloux ,
La beauté la plus régulière ;
Vous aimez S.... la V....
Et vous en parlez comme nous.

Sans décider & sans prétendre ,
Votre sentiment est à vous ;

Vous ne condamnez point nos goûts ,
Et vous sçavez ne pas les prendre.

Vous avez tout , esprit , raison ,
Vertu , bon goût , & l'art de plaire ;
Mais vous protégez trop Titon :
C'est le seul reproche à vous faire.

É L É G I E.

ENFIN , je vais revoir ce cabinet tranquile ,
Où l'amour & les arts ont choisi leur asyle ;
Je verrai ce sofa placé sous ce trumeau
Qui de mille baisers nous répétoit l'image ;
J'habiterai l'alcove où je rendis hommage
A la beauté sans voile , à l'amour sans bandeau.
Là , Philis se livroit au bonheur d'être aimée ;
Là , lorsque de nos sens l'ivresse étoit calmée ,
Attendant sans langueur le retour des desirs ,
Un amour délicat varioit nos plaisirs.

Nous lisions quelquefois ces vers pleins d'harmonie ,
Où Tibulle exhala sa flamme & son bonheur ;

Je t'adorai , Philis , sous le nom de Délie ;
Dans ces vers emportés tu reconnus mon cœur.
Que ce temps dura peu ! de fleurs à peine écloses ;
Le gazon de ces prés étoit entrelacé ;
Le printems s'annonçoit par le retour des roses :
 Par le Printems Mars étoit annoncé.
Pour suivre mon devoir dans une route obscure ,
Il fallut te quitter : quels moments ! quels adieux !
Je crus me séparer de toute la nature.
Mais les pleurs des amants ont apaisé les Dieux ;
L O U I S calme la terre ; il me rend à moi-même
Je ne vends plus mon temps aux querelles des Rois,
 Je ne suis plus qu'à ce que j'aime ,
 Et n'obéis plus qu'à tes loix.
L'un de l'autre enchantés dans ce vallon sauvage ,
Réunis par nos goûts , conduis-moi tour-à-tour
De l'étude aux plaisirs & des arts à l'amour :
 C'est l'ennui qui le rend volage ;
 En l'occupant nous sçaurons le fixer ;
Nous sçaurons de nos jours faire le même usage.
Je ne sçais que t'aimer , viens m'apprendre à penser ;
Conduis ma jeune Muse , & reçois-en l'hommage ;
 Sois à jamais de mes écrits
 Le juge , l'objet & le prix.
Que mon fort & mes vers n'excitent point l'envie ;

Qu'ils soient dignes de l'exciter.
Oublié désormais d'un monde que j'oublie ,
Te bien peindre ; te mériter ,
Te caresser & te chanter ,
Sera tout l'emploi de ma vie.

SUR LA PAIX DE 1748.

LAS des fatigues de la guerre ,
Las du commerce des héros ,
Je prends bien ma part du repos
Que LOUIS accorde à la terre.
Dans la foule de nos guerriers
Soldat obscurément utile ,
Je ne partageois les lauriers ,
Ni de Saxe , ni de Belle-Isle.
J'essuyois les récits mortels
Et les airs tristement capables
De nos Lieutenants Colonels ;
De mille plaisants détestables
J'essuyois les fades bons mots ,
De leurs festins la lourde ivresse ,
Et leurs plaisirs sans politesse.

Victime des Rois & des sots ,
Je m'ennuyois pour la Patrie.
Mais c'en est fait , Mars en furie
Ne tonne plus sur nos remparts ;
Nous replions nos étendarts ,
Et pour les plaines de Hongrie ,
LOUIS fait partir ses Houffards.
Aux Dieux des plaisirs & des arts
J'offre les instans de ma vie.
Ne crois pas qu'à nos beaux esprits
Je veuille disputer la gloire ;
Je ne veux vaincre que Philis ,
Et ne chanter que ma victoire.

É P Î T R E A . . .

Du ciel , Philis , vous êtes en partage
Des yeux très-noirs , un très-joli visage ,
Des bras , des mains , un teint , & cætera.
Vous chantez bien , votre voix est charmante ;
Mais cette voix deviendra plus touchante.
Votre esprit plaît ; mais votre esprit plaira
Bien plus un jour. Je vous vois dans la danse

Avec scrupule observer la cadence.

On vous approuve , on ne vous en dit rien.

Sur le clavier , quand votre main brillante

Joue avec art une pièce sçavante ,

On dit , Philis , que vous jouez très-bien ;

Et voilà tout. Moi je dis sans mystère ,

Qu'à vos talents vous pouvez ajouter ,

Même beaucoup. Ce n'est point la flatter ;

Mais je suis vrai. Si quelqu'un peut vous plaire ,

Je le sens bien , Philis , j'en gémirai ;

Mais ce quelqu'un vous fera fort utile ;

Vous deviendrez tout d'un coup plus habile ,

Plus belle encor , je vous en convaincrai.

Premièrement ces yeux dont la prunelle

Dans son repos éclate d'un beau noir ,

Ces deux grands yeux qui ne sçavent que voir ,

Auront d'abord une beauté nouvelle.

Ils regardoient , Philis , ils parleront

En s'animant du feu de la pensée ;

Vous sentirez , & vos yeux le diront.

Vous ravirez une foule empressée

D'amants nouveaux , au son de l'instrument

Que votre main plus légère & plus sûre ,

Dès cet instant parcourt plus vivement.

Les voyez-vous battre en chœur la mesure ,

Ou fredonner l'air tendre & gracieux
Que vous jouez & qu'expriment vos yeux ?

Si vous dansez , ils admirent vos graces ,
Cet air plus vif , cette tête , ces bras ;
La volupté semble tracer vos pas ,
Et mille amours s'empressent sur vos traces.
Plus d'une belle enrage en ce moment ;
Mais n'en dit mot , & vous fait compliment.

Quand j'entendrai votre bouche vermeille
Chanter le Dieu qui régnera sur vous ,
De votre voix les sons à mon oreille
Seront alors plus touchants & plus doux.
Vous nous verrez tomber à vos genoux.

Aimez , Philis , & vous ferez parfaite ;
Si vous n'aimez , soyez du moins coquette.

J'ai jusqu'ici parlé pour votre bien ,
M'est-il permis de parler pour le mien ?
Si vous sortez de l'état insipide
Où votre cœur languit dans ces beaux jours ,
Jeune Philis , souvenez-vous toujours
Que je m'offris à vous servir de guide ;

En profitant de mes sages avis ,
N'oubliez pas qu'ils méritoient un prix.
Je ne viens point demander pour salaire
Un cœur tout neuf qui s'effaroucheroit.
Je vous ai dit comment vous pourrez plaire :
Je vais chercher comment on vous plairoit.

L E S O I R.

LE Soleil finit sa carrière ,
Le temps conduit le globe ardent ,
Et dans des torrents de lumière
Le précipite à l'occident.
Sur les nuages qu'il colore ,
Quelque temps il se reproduit ,
Dans leurs flots azurés qu'il dore
Il rallume le jour qui fuit.
La vapeur légère & fluide
Que rassemble un air tempéré ,
Va bientôt de la terre aride
Rafraîchir le sein altéré.
Des roses qu'il a ranimées ,
Zéphir embellit les couleurs ;

Il voltige de fleurs en fleurs ,
Et de ses ailes parfumées
Répand les plus douces odeurs.

Quittons le frais de cet asyle ,
Où loin du tumulte & du jour ,
Ma Muse légère & facile
Offroit des chansons à l'amour.
Sensible aux accords de ma lyre ,
Puisse Lisette à son retour ,
Applaudir aux vers qu'elle inspire !
Mes yeux errants sur ce côteau ,
Dans le lointain ont vu Lisette ;
Ah ! courons vite à sa houlette
Attacher un ruban nouveau :
Que d'une guirlande nouvelle
Ma main couronne ses cheveux ,
Et qu'elle lise dans mes yeux
Le plaisir de la voir si belle.

Aux bruits des champs , à leurs concerts ,
Déjà succède le silence ;
L'ombre descend , la nuit s'avance ,
En planant sur les champs déserts.
Déjà sur ses ailes légères

*Morphée amène le repos ;
Dieu puissant , suspends les travaux ;
Endors les époux & les mères ,
Et ne verse point tes pavots
Sur les yeux des jeunes bergères.*

Mais de l'horifon nébuleux
S'élance un astre qui l'éclaire ,
Et sur l'Océan ténébreux
Fait jouer sa foible lumière.
Les rayons du globe argenté
Tombent & pénètrent les ombres.
La nuit fait tort à la beauté ,
Le grand jour à la liberté ;
Ces feux pâles , ces clartés sombres ,
Sont le jour de la volupté.

J'entends la voix de Philomèle ,
Je m'arrête pour l'écouter ;
Comme elle je voudrois chanter
Le plaisir que je sens comme elle.
Échappée aux regards jaloux ,
Lisette arrive au rendez-vous.
D'un feu plus doux ses yeux s'animent :
Les miens annoncent mes desirs ;

Nos regards confondus expriment
L'espoir & le goût des plaisirs.

Aimable fils de Cythérée,
De l'ivresse de nos esprits
Tu ne peux augmenter le prix
Qu'en ajoutant à sa durée.

De ce délicieux moment
Fixes le passage insensible ;
Que dans sa course imperceptible
Le temps vole plus lentement.

Dans les fougues du plaisir même,
Que sans cesse le sentiment
Ajoute à mon bonheur suprême ;
Que dans les bras de ce que j'aime ;
Des transports , de l'emportement,
Je passe à ce calme charmant
Où l'ame , après la jouissance ,
Sans tumulte , mais sans langueur ,
Dans un voluptueux silence ,
Se rend compte de son bonheur.

Mais la mollesse où tu nous plonges ,
Sommeil , suspendra nos desirs ;
Dans des tableaux vrais que les songes
Nous retracent tous nos plaisirs.

Puiffai-je encor dans ton empire
 Près de Lifette foupirer ,
 La voir dans mes bras , l'adorer ,
 Et m'éveiller pour le lui dire !

LE TRIOMPHE D'ALEXANDRE.

LA Grèce & l'Orient aux pieds de leur vainqueur ,
 Jouiffoient d'une paix profonde ;
 Alexandre content dans ce repos du monde ,
 A fes goûts fans réferved abandonnoit fon cœur.
 Des feftins & des jeux dans les murs d'Ecbarane ,
 Rempliffoient fes moments , varioient fes plaifirs ,
 Statira , Taïs & Roxane ,
 Partageoient tour-à-tour & combloient fes defirs.
 Mais des rivages de l'Hydafpe ,
 Un objet plus charmant transporté dans fa cour
 Eut bientôt fixé fon amour ;
 Alexandre eft d'abord tout entier à Campafpe.
 Eh ! quelle autre beauté méritoit fes regards ?
 La main de la nature & le travail des arts

N'avoient jamais formé d'aussi parfait modèle.
Un jour , en la quittant , il fait venir Apelle ;
J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau :
Des mortelles , dit-il , viens peindre la plus belle ,
C'est un sujet digne de ton pinceau.
Va préparer les couleurs & la toile ;
Je veux que de son lit conduite devant nous ,
Elle s'offre à tes yeux sans parure & sans voile :
Tous ses traits sont charmants , il faut les peindre tous.
Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses charmes...

Ah , Seigneur ! soyez sans alarmes :

D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux ,
Je touchois , dit Apelle , au moment d'être heureux ;
Le Scythe sur ces bords ayant porté ses armes ,
Nous sépara , sans doute pour jamais ;

Mais rien ne pourra désormais

L'effacer de mon cœur , ni suspendre mes larmes.

Il dit , part & revient. Un soleil radieux

Eclaire le fallon où Campaspe est entrée ,

Et le jour éclatant de la voûte azurée

Sembloit à ce spectacle inviter tous les yeux :

Contemple , dit le Roi , ce que j'offre à ta vue ;

Admire , peins , tu ne flatteras pas.

Les yeux baissés , Campaspe nue

Rougit , tourne la tête , & n'ose faire un pas.

Elle tient sur son sein une main étendue,
Et l'autre, en descendant, couvre d'autres appas.

Ah ! que vois-je ! s'écrie Apelle ,

Je ne me trompe point, c'est elle-même, ô Dieux !...

Ses regards languissants errent long-temps sur elle ;

Ils vont de son rival interroger les yeux :

Il y voit du plaisir, il frissonne, il soupire ;

Une injuste fureur, & le plus tendre amour ,

La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour ;

Il gémit, il adore, il déteste, il désire.

Elle lève les yeux, reconnoît son amant ,

Jette un cri, soupire & recule,

Regarde Apelle tendrement,

Voit son danger & dissimule.

Ces soupirs d'un cœur enflammé,

Ces cris sont entendus. Apelle a vu qu'on l'aime.

Ah ! dit-il, mon rival, au sein du plaisir même,

Est moins heureux que moi, puisqu'il est moins aimé.

Campaspe, vis-à-vis d'Apelle,

Voudroit ne se montrer qu'aux yeux de son amant ;

Mais Alexandre est auprès d'elle,

Et veut la voir à tout moment

Dans une attitude nouvelle.

Sur les charmes les plus secrets

Il porte quelquefois une vue inquiète.
Mais la toile est placée , & les pinceaux tout prêts ,
Et malgré sa douleur secrète
Le peintre a commencé de dessiner les traits

A mon malheur , dit-il , j'ajoute encor moi-même ,
Je vais à mon rival préparer des plaisirs ,
Je vais multiplier l'objet de ses desirs ,
Sous ces yeux , en tout temps , il aura ce que j'aime ;
Et moi , toujours contraint par de cruels égards ,
Je cacherais loin d'elle & mes pleurs & ma rage.
Plus tendre que prudent , il portoit ses regards
Chaque instant sur l'objet , rarement sur l'ouvrage ;
Et mille fois le bras vers la toile étendu ,
S'arrête & tient en l'air le pinceau suspendu.

Les yeux étincelants , auprès d'elle Alexandre
A peine à commander à ses sens irrités ;
Il couvre de baisers un sein & des beautés.
Que Campaspe en tremblant veut & n'ose défendre ;
Contre les attentats d'un maître impérieux
Campaspe invoque tous les Dieux ,
Jette sur son amant le regard le plus tendre ;
Le voit pâlir & détourner les yeux ;
Elle s'élançe entre les bras d'Apelle.
Tous deux , fondants en pleurs , tombent aux pieds du Roi :

C'est-là cette esclave si belle
Qui sur les bords de l'Inde avoit reçu ma foi.
Apelle à son rival n'en dit pas davantage.
Campaspe veut parler ; la crainte & les sanglots
A sa voix affoiblie ont fermé le passage ;
Le visage attaché sur les pieds du héros ,
Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes ,
Et levant jusqu'à lui leurs paupières tremblantes ;
Ils lisent dans ses yeux sa jalouse fureur ;
Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie.
Ils remplissent d'amour ces moments de terreur ,
Et se donnent du moins les restes de leur vie ;
Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés ,
Et baignés de leurs pleurs se tiennent embrassés.

Alexandre , long-temps spectateur immobile ,
Laisse errer ses regards sur eux ;
Il paroît méditer sur leur état affreux ,
Et conserver une fureur tranquile.
Mais son front , tout-à-coup , devenu plus serein ,
Il se penche vers eux , & leur tendant la main ;
J'ai tout vaincu , dit-il , je me vaincrai moi-même.
Apelle , en te l'ôtant , je n'en jouirois pas :
L'image de tes pleurs me suivroit dans ses bras ;
Campaspe , dans les miens , plaindroit l'amant qu'elle aime.



É P Î T R E

A M. L E P D E B

Je revois donc les bords où le ciel m'a fait naître :
Là, j'ai vu comme un jour passer mes premiers ans ;
Charmé de voir , d'agir , d'entendre , de connoître ,
C'est-là que j'essayai ma pensée & mes sens ,

Et m'assurai du plaisir d'être.

C'est ici que la voix d'un maître

A troublé mes jeux innocents.

La raison des parents gêne le premier âge ;

La tendresse & l'humeur nous prodiguent leurs soins ;

Tous les goûts à la fois , mille nouveaux besoins

Nous font sentir notre esclavage.

Le cœur , inquiet & volage ,

Veut s'égarer en liberté ,

Et sur les ondes emporté

Craint le pilote & non l'orage.

D'un joug utile on se dégage ,

L'Espérance au front gai vient flatter nos desirs :

J'étois embarrassé du choix de mes plaisirs ;

Tout , devoit être mon partage.

J'entreprendois mille travaux ,

Je me faisois aimer , j'étois utile au monde ,
Je suffisois à tout ; obstacles & rivaux ,
Rien n'arrêtoit une ame ardente & vagabonde ,
Qui prévoyoit dans tout quelques succès nouveaux.

Il me semble qu'ici le souffle du Zéphire
M'apporte des esprits plus purs & plus nombreux ;
 Dans ces lieux où je fus heureux ,
Avec plaisir encor quelquefois je respire ;
Je crois m'y retrouver à la fleur de mes ans ;
Mon cœur s'épanouit sous un ciel qui s'épure ,
 Et le printems de la nature
Pour un instant du moins me rend à mon printems.
Je cherche à retenir l'erreur où je me plonge ;
C'est ainsi qu'un amant , chagrin que le réveil
Du bonheur qu'il goûtoit lui prouve le mensonge ,
S'efforce à retomber dans les bras du sommeil ,
 Pour être encore heureux en songe.

J'espérois autrefois : espérer c'est jouir.
 Mais le temps fait évanouir
 Ces chimériques jouissances ;
 Il m'en fait voir la vanité ,
 Sans me rendre en réalité
 Ce qu'il m'enlève en espérances.

Je perds tous les objets qu'il ôte à mes desirs ;
De l'avenir trompeur j'ai perdu les plaisirs⁶ ;
Sous ses voiles obscurs , au printems de mon âge ,
Je voyois tous les biens qu'il alloit m'apporter ;
Quand d'un œil plus certain j'en perce le nuage ,
Je vois trop aujourd'hui tout ce qu'il va m'ôter ;
J'aimois à le prévoir , je perds à le connoître :
 J'espérois l'instant où je suis ,
 Je crains l'instant où je dois être.

Il est d'autres plaisirs que le temps a détruits.
Plus jeune , je pensois que ma jeune maîtresse
Étoit le seul objet qui pourroit m'enflammer ;
Je croyois pouvoir seul obtenir sa tendresse ;
Je croyois que nos cœurs s'attendoient pour aimer ;
Comme un choix éclairé j'adorois son ivresse ;
Ses desirs me flattoient , j'estimois ses rigueurs ;
Du nom de sentiment j'honorois sa foiblesse ;
Je croyois que les cœurs étoient le prix des cœurs.
 J'errois dans les jardins d'Armide ;
 Au miroir de la vérité ,
 Au lieu d'un séjour enchanté
 Je découvre une plage aride.
Je l'ai vu cet amour , cette divinité ;
Au vuide de nos cœurs , à notre oisiveté ,
 J'ai vu qu'il devoit sa puissance ;

Il n'est jamais dans sa naissance
Que le goût de la volupté,
Languissant dans la jouissance,
Réveillé par la vanité ;
D'une froide fidélité
On conserve l'objet avec inquiétude ;
On lui soumet sa volonté ;
L'amusement se change en habitude,
L'habitude en nécessité.

J'ai perdu par degrés les erreurs les plus chères ;
Ah ! le grand jour qui m'a frappé
M'éclaira trop sur nos misères,
Et je maudis l'instant où je fus détrompé.

Je voyois les humains comme un peuple de frères ;
Sans défense auprès d'eux je ne redoutois rien ;
Je voyois tous les cœurs prêts à répondre au mien ;
Je croyois aux amis sincères.
J'ai vu l'exacte probité
Et la scrupuleuse équité
Voiler souvent des cœurs arides ;
J'ai vu prendre pour la bonté,
La foiblesse des cœurs timides ;
Le vil besoin d'être flatté,
Donner des louanges perfides ;

J'ai vu que la sincérité
N'étoit que l'orgueil ou l'envie ,
Qui s'exhaloient en liberté.
Par une fausse piété
J'ai vu la raison poursuivie ;
J'ai vu le vice heureux , de graces revêtu ,
Déplacer avec art le mérite sublime :
Tout est opprimé s'il n'opprime ;
Tout combat sur la terre , ou tout a combattu ;
Le plus fort est tyran , le plus foible est victime.
Aurois-je donc perdu le plaisir d'estimer ?
Et faut-il rougir de mon être ?
Dès qu'on commence à vous connoître ,
Faut-il donc , ô mortels ! cesser de vous aimer ?

Auprès de toi souvent j'oublie
Combien ils sont légers , aveugles ou pervers ;
Si je méprise en eux la nature avilie ,
J'admire & j'aime en toi la nature ennoblie.
Sans toi , j'irois chercher les plus sombres déserts ;
Et dans un antre obscur , ou sous un toit de chaume ,
Pleurant d'avoir connu le néant des vertus ,
Je m'écrierois avec Brutus ,
O Vertu ! n'es-tu qu'un fantôme ?



A MADEMOISELLE

A V E C les charmes de l'amour ,
(Ou si vous l'aimez mieux des anges ,)
Vous avez eu jusqu'à ce jour
Plus de bonbons que de louanges.
Quand votre miroir aujourd'hui
Vous dit que vous êtes jolie ,
Loin qu'on vous en parle après lui ,
On veut que votre cœur l'oublie.
Tout sans cesse occupe vos yeux :
Votre esprit vif est curieux ;
C'est le bon esprit à votre âge :
Il cherche un sens au mot nouveau ,
Et des objets dans le cerveau ,
Il place les noms & l'image :
A votre esprit pourtant , B
Personne encor ne rend hommage.

Quand vous bâillez à quelque trait
D'un certain Livre fort abstrait ,
Votre mie aussi-tôt vous gronde ;
Elle prétend que par projet
Vous vous ennuyez d'un sujet
Qui doit ennuyer tout le monde.
On vous fait un sermon chrétien

Sur votre ignorance profonde ,
Et jamais vous n'entendez bien
Ce bon Livre où l'on n'entend rien.
On est encor plein d'injustices
Sur vos mœurs , sur vos goûts naissants ;
De vos vœux les plus innocents
On exige des sacrifices.
On vous apprend l'art d'obéir ,
Eh ! B.... qu'en pourrez-vous faire ?
Tous les cœurs voudront vous servir.
Oui , vous avez le don de plaire ,
Du sentiment , de la gaieté ,
Des graces , de l'égalité ;
Vous ressemblez à votre mère ;
Vous aurez avec sa beauté ,
Son esprit & son caractère.

VOLEZ papillon libertin ;
Aux fleurs de nos vergers le printems vous rappelle ;
Plus pressant qu'amoureux , plus galant que fidèle ,
De la rose coquette allez baiser le sein ;
Qu'un goût vif & léger vous amuse auprès d'elle ;
Triomphez , & volez soudain
Auprès d'une rose nouvelle.

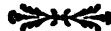
D'aimer & de changer faites-vous une loi ;
 A ces douces erreurs consacrez votre vie.
 Ce sont-là des conseils que j'aurois pris pour moi,
 Si je n'avois point vu Silvie.

C H A N S O N.

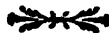
SANS dépit , sans légéreté ,
 Je quitte une amante volage ,
 Et je reprends ma liberté ,
 Sans regretter mon esclavage.



CE matin j'ai cueilli des fleurs ,
 Sans faire un bouquet à Lifette.
 J'ai déjà quitté ses couleurs ,
 Je vais lui rendre sa houlette.



SANS rougir , j'ai vu sous l'ormeau
 Silvandre aux pieds de l'infidelle ;
 J'ai joué sur mon chalumeau
 L'air que Silvandre a fait pour elle.



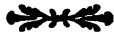
JE ne fais plus dans nos vallons
Retentir le nom de Lifette ;
Je veux lui dire les chansons
Que je ferai pour Timarette.



SI quelquefois dans le sommeil
Ses faveurs me sont retracées ,
Elle n'est plus à mon réveil
La première de mes pensées.



JE ne viendrai plus en ces lieux
Respirer l'air qu'elle respire ;
Je ne cherche plus dans ses yeux
Ce que je dois penser ou dire.



L I S E T T E a perdu plus que moi :
J'étois tendre , elle étoit coquette ;
Lifette m'a manqué de foi :
Non , non , je n'aime plus Lifette.



É P Î T R E.

C H L O É , ce badinage tendre ,
Ces légères faveurs amusent mes desirs ;
Ce sont des fleurs que l'amour sçait répandre
Sur le chemin qui nous mène au plaisir.
Mais puis-je à les cueillir borner mon espérance ?
Ici , loin des témoins , dans l'ombre & le silence ,
Donnons au vrai bonheur ce reste d'un beau jour.
De ces riens enchanteurs n'occupons plus l'amour ,
Chloé , tirons ce Dieu des jeux de son enfance.

Rappelle-toi ce soir , où sensible à mes vœux ,
Tu daignas par un mot dissiper mes alarmes :
Oui , j'aime... Que ce mot embellissoit tes charmes !
Qu'il irritoit mes transports amoureux !
Déjà tous mes soupirs expiroient sur ta bouche ;
Je voulus tout tenter , mais sans être farouche ,
Tu repoussas l'Amour égaré dans tes bras :
Je ravis des faveurs , & je n'en obtins pas.

L'honneur , ce vain fantôme , effrayoit ta tendresse ,
Il dissipoit des sens l'impétueuse ivresse :
Ennemi de l'amour qu'il ne peut surmonter ,
Sans

Sans sçavoir l'obtenir disputant la victoire ,
 A combattre il borne sa gloire ;
 Il est toujours vaincu , mais il veut résister.
 Tu m'aimes , je t'adore ; ah ! gardes-toi de croire
 Que ce foible tyran puisse nous arrêter ;
 On le craignoit jadis ; & les cœurs de nos mères
 Ne goûtoient qu'en tremblant le bonheur de sentir.
 De ce siècle poli les loix sont moins sévères ;
 L'amour à ses côtés n'a plus le repentir.
 Nous rions aujourd'hui de ces prudes sublimes ,
 Qu'effarouche un amant , qui gênent leurs desirs ;
 Et ces plaisirs si doux dont tu te fais des crimes ,
 Dès qu'on les a goûtés ne sont que des plaisirs.

Vas, ton honneur est d'être belle ,
 Ton devoir est d'être fidèle ,
 Tes loix sont dans ton cœur , les amours sont tes Dieux ;
 Jeune Chloé , qu'ils soient tes guides.
 Ce prélude voluptueux
 Va nous conduire à des biens plus solides.
 L'Amour , en se jouant , fatiguoit ta vertu ;
 Tu sens l'ennui de te défendre ;
 A l'honneur d'avoir combattu
 Hâtes-toi d'ajouter le plaisir de te rendre.



C H A N S O N.

DANS le sein des faveurs de la beauté que j'aime,
Je déteste les traits dont l'Amour m'a frappé.
Mon rival plus heureux goûte un bonheur suprême:
On nous trompe tous-deux ; mais il est mieux trompé.

V E R S - A M^{ME}. D E C H....*Sur des Tableaux de Fleurs.*

J'EN jouis de ces fleurs si belles ;
J'admire ce pinceau divin ,
Et ces roses si naturelles
Que le papillon incertain
Viendra voltiger autour d'elles ,
L'abeille y chercher son butin.
Les fleurs ne brillent qu'un matin ;
Les vôtres seront immortelles.
Ah ! si j'avois votre talent ,
Je peindrois un objet charmant ,
Paré des graces du jeune âge ,
Qui plaît dès le premier instant ,

Et chaque instant plaît davantage ;
Dans l'amitié tendre & constant ,
Sincère sans être imprudent ,
Naïf & fin , sensible & sage.
Aisément on devineroit
Quel auroit été mon modèle ;
Ch.... seule ignoreroit
Que le portrait est d'après elle.

A

QUELQUES soupçons , un instant de colère ,
Méritoient-ils cet excès de rigueur ?
Malgré mes torts , tu lisois dans mon cœur ;
En t'adorant pouvoit-il te déplaire ?
Dans tes regards je vois ton changement ;
L'expression d'un tendre sentiment
N'anime plus ces yeux si pleins de charmes ;
Si de Doris je feins d'être l'amant ,
Tu ne vois rien , ou tu vois sans alarmes ;
Si près de toi j'ai moins d'empressement ,
De ma froideur tu te plains froidement.
C'en est donc fait , & je vais de mes larmes
Payer toujours la faute d'un moment ;

Ton amitié , dans cet état funeste ,
Soutient mon cœur ; ce prix m'étoit bien dû.
Je vais jouir de tout ce qui me reste ,
Et regretter tout ce que j'ai perdu.

L E M A T I N .

L A Nuit vers l'occident obscur
Replioit lentement ses voiles ;
D'un feu moins brillant les étoiles
Éclairaient le céleste azur.
De sa lumière réfléchie
Le soleil blanchiffoit les airs ,
Et par degrés à l'univers
Rendoit les couleurs & la vie.

Du sommeil à la volupté
Mes sens éprouvoient le passage ;
Des songes me traçoient l'image
Du bonheur que j'avois goûté ;
Je sentois qu'il alloit renaître ,
Et par ces songes excité ,
Je recevois un nouvel être.
Libres des chaînes du sommeil ,

Mes yeux s'ouvrent pour voir Thémire ,
Je vois , j'adore , je desiré ;
Dieux ! quel spectacle & quel réveil !
Près de moi Thémire étendue
Ne déroboit rien à ma vue ;
Je détaillais mille beautés ,
Je m'applaudissois de ma flamme ;
Le trouble aveugle de mon ame
En occupoit les facultés.
Tout à l'amour , tout à Thémire ,
J'ai joui de mes sentimens
Près de l'objet qui les inspire :
Oui , disois-je , ces traits charmans ,
Animés par un cœur fidèle ,
Sont au plus tendre des amants ;
C'est pour moi que Thémire est belle.

J'avois entr'ouvert les rideaux ;
Du soleil la clarté naissante
Doroit cette onde jaillissante
Qui retombe sous ces berceaux.
Déjà du sein des prés humides
S'élevoient les foibles vapeurs ,
Que la nuit en perles liquides
Rassemble & fixe sur les fleurs.
Des habitans de ce bocage

La joie inspiroit les concerts ;
Un vent frais épuroit les airs ,
Et murmuroit dans le feuillage.

La terre sembloit s'embellir
Pour s'offrir aux yeux de Thémire ;
Elle étend les bras & soupire ,
Et je sens mon cœur tressaillir.
Elle entr'ouvre des yeux timides ,
Qu'éblouit l'éclat du grand jour ;
Dans ses beaux yeux mes yeux avides
Cherchoient , trouvoient , puisoient l'amour.
Sur ses charmes ma main errante
Se porte avec rapidité ;
Sur sa bouche mon ame ardente
S'élance avec vivacité ,
Et s'imprime avec volupté.

J'ai sçu près du bonheur suprême
Le suspendre pour le goûter ;
L'instant de le précipiter
Fut marqué par Thémire même ,
Et des plaisirs de ce que j'aime
J'ai senti les miens s'augmenter.
J'ai joui , malgré mon délire
Et mes transports impétueux ,

Du murmure voluptueux
Des fréquents soupirs de Thémire ;
Ma bouche à ses cris languissants
Répond à peine : Ah ! je t'adore !
Le plaisir fatigua nos sens ,
Et nos cœurs jouirent encore.

Mais l'astre du jour dans les cieus
Poursuivoit sa vaste carrière ,
Et de son disque radieux
Répandoit des flots de lumière ;
De mille ornements odieux
J'ai vu l'importune barrière
Dérober Thémire à mes yeux ;
Plein d'amour & d'impatience ,
Je fors sans témoins & sans bruit ,
Et vais languir jusqu'à la nuit
Dans les horreurs de son absence.



É P Î T R E A

A VIVRE au sein du Jansénisme ,
Cher Prince , je suis condamné ,
Et des Muses abandonné ,
Dans le vieux château de T**
Je répète mon catéchisme.

Des intrigues de Port-Royal
J'apprends à fond tous les mystères ;
J'entends mettre au rang des saints Pères ,
Nicole , Quesnel & Pascal.
J'en lis un peu par courtoisie.
Ces foux pleins de misanthropie ,
Souvent ne raisonnoient pas mal ;
Ils ont eu l'art de bien connoître
L'homme qu'ils ont imaginé ;
Mais ils n'ont jamais deviné
Ce qu'est l'homme & ce qu'il doit être.
Plus ingénu , moins orgueilleux ,
Montagne , sans art , sans système ,
Cherchant l'homme dans l'homme même ,
Le connoît & le peint bien mieux.
Par mille traits ingénieux

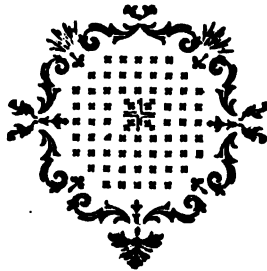
Le Socrate Anglois nous réveille ;
Il inspire quand il instruit ;
C'est un sage qui nous conduit ,
C'est un ami qui nous conseille.

Un vieux Janséniste grondeur
Dit qu'en détruisant la nature ,
On fait plaisir à son auteur ,
Et qu'on charme le Créateur
En tourmentant la créature.
Du petit nombre des élus
Tous ses ennemis sont exclus ;
Et ces sauvages cénobites ,
Qui vantent à Dieu leur ennui ,
Ne voudroient plus vivre pour lui ,
S'il étoit mort pour les Jésuites.

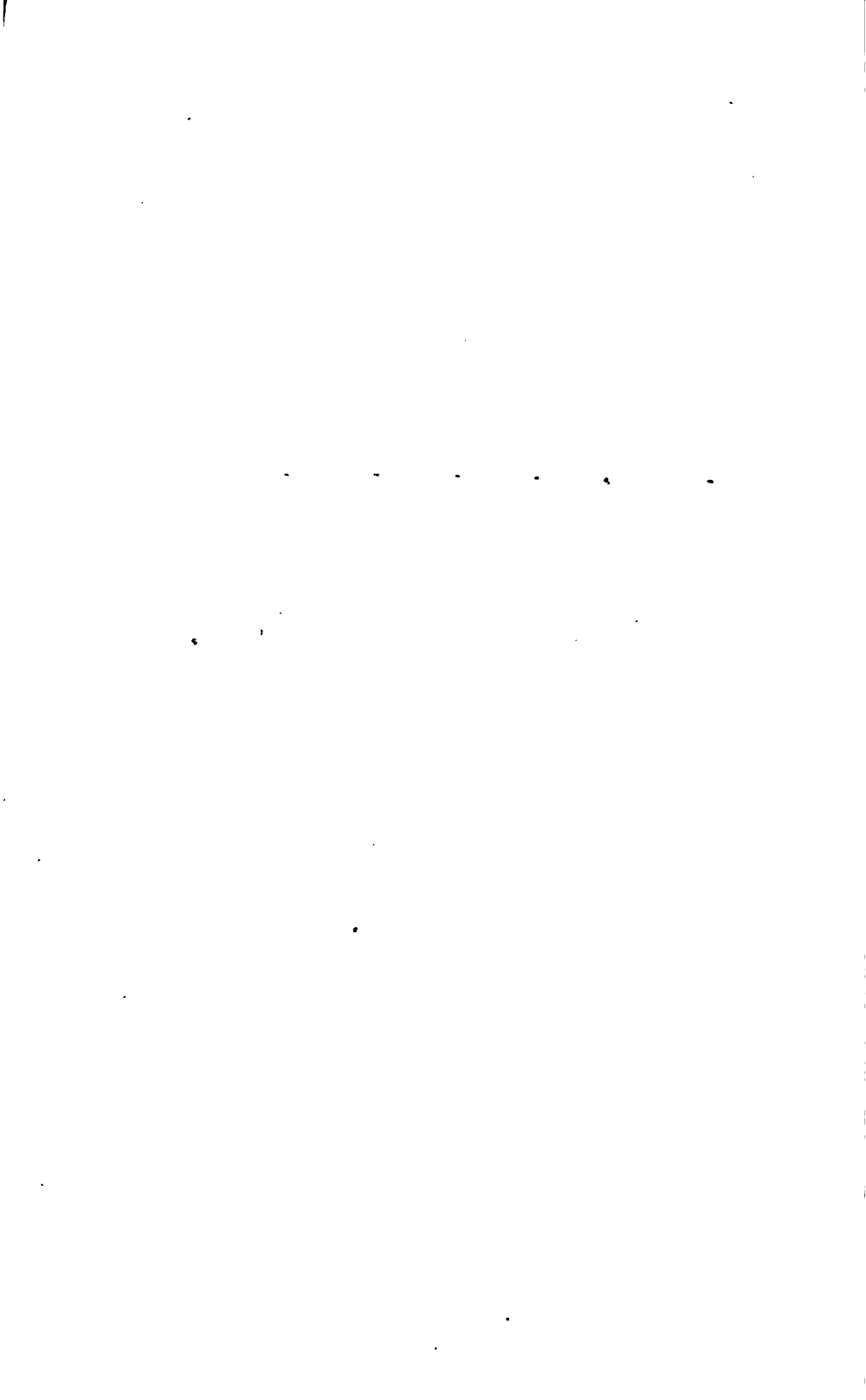
Indulgente société ,
O vous , dévots plus raisonnables ,
Apôtres pleins d'urbanité ,
Le goût polit vos mœurs aimables.
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser & de plaire ;
Aux charmes touchants du Bréviaire ,
Vous entre-mêlez prudemment
Et du Virgile & du Voltaire.

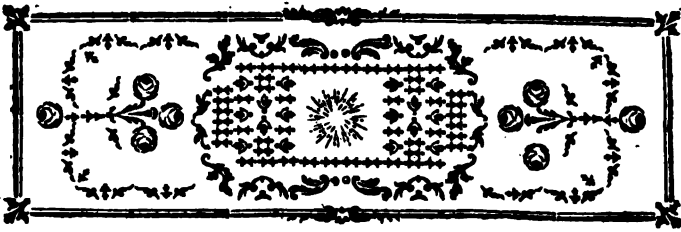
Vous parlez au nom du Seigneur ,
Et vous n'ennuyez point les hommes ;
Vous nous condamnez fans fureur ,
Vous nous voyez tels que nous sommes.

Je ne prends point pour directeur
Un fou dont la mauvaise humeur
Érige en crime une foiblesse ,
Et veut anéantir mon cœur ,
Pour le conduire à la sagesse.
Je sens , j'ai des goûts , des desirs ;
Dieu les inspire ou les pardonne ;
Le triste ennemi des plaisirs
L'est aussi du Dieu qui les donne.



F A B L E S
O R I E N T A L E S .





P R É F A C E .

LOUANGE au Dieu tout puissant , père de tous les-êtres , source de l'être , le créateur & le moteur du ciel & des sphères , chef économe & sage de la nature , qui fit cesser le désordre des éléments , & qui de leur combat fit naître l'ordre & le monde. Grand Dieu ! tu calmes les tempêtes qui s'élèvent sur les mers & dans les cœurs des êtres intelligents ; tu fais sortir le bonheur du choc des passions opposées. Chacun des globes célestes contribue à éclairer les globes célestes ; les vents conduisent les nuages & balancent les mers. Les empires sont utiles aux empires , l'homme aux animaux , les animaux à l'homme. Tu ordonnes au zéphyr d'étendre les tapis d'émeraude sur les champs des Osmanlins & des disciples d'Hali ; tu as revêtu leurs plantes & leurs arbres de verdure ; tu prépares sur la terre un festin magnifique , auquel tu invites les adorateurs du feu , les idolâtres & les serviteurs fidèles. Quel homme osera s'opposer au bonheur des hommes ? Quand tous les

êtres sont utiles l'un à l'autre , quel homme osera rester inutile à sa patrie & au monde ?

Je faisois ces réflexions dans l'obscurité paisible d'une nuit profonde , & je me retraçai le spectacle de ma vie passée.

Je vis avec horreur que j'avois consumé le temps sans l'employer ; je versois des larmes , mon cœur endurci s'attendrissoit , & ces mots conformes à ma situation s'échappèrent de mon sein.

A chaque moment une portion de l'esprit de vie s'éteint pour jamais , & ce qui me reste est bien peu de chose. Tu sommeilles , toi qui as déjà vu s'écouler cinquante ans de ta durée ! Oh , si tu avois assez de lumière & de sagesse pour faire un bon usage du peu de jours qui te sont destinés ! Il rougit de honte , celui qui est parti sans avoir achevé l'ouvrage que lui imposoit la nature. La trompette a sonné , & il ne préparoit point ses bagages : un sommeil agréable arrêtoit ce voyageur long-temps après le lever de l'aurore. Il naît un homme ; il commence un édifice , & meurt : il en naît un autre ; il commence un édifice , & meurt. Les races se succèdent ; tout se commence , & rien n'est fini. Heureux qui a passé sur la terre des jours utiles ! sa récompense l'attend dans l'autre vie. Envoyez sur la route ce

qui vous est nécessaire pour le voyage , personne ne pourra vous le donner ; faites-le partir avant vous ; montrez-vous homme , & partez.

Le soleil commençoit à paroître , & le sommeil n'avoit point fermé ma paupière ; un ami avec lequel j'avois fait autrefois le voyage de la Mecque , & avec lequel je m'étois livré aux délices de la vie , vint me trouver , & ne put m'arracher à mes réflexions ; il me fit plusieurs questions , auxquelles je ne répondis pas ; il s'en offensa , & me dit :

Il y a des expiations pour les sacrilèges ; mais on n'expie pas les offenses faites à l'amitié. Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux ? C'est la clef qui ouvre un trésor.

J'embrassai mon ami , je lui parlai , & nous sortîmes pour nous égayer par le spectacle de la nature. Le printems venoit de renaître ; la terre étoit parée comme une belle femme un jour de fête ; le rossignol chantoit sur les branches des grands arbres ; les gouttes de rosée brilloient comme des diamants sur le pourpre des roses , ou comme les larmes sur les joues d'une jeune fille honnête qui a reçu un léger affront. Mon ami me conduisit dans un de ses jardins , qui renfermoit

plufieurs belles prairies & des plants d'arbres chargés de fruits & de fleurs ; dans ces bocages l'ame fe trouvoit plus fenfible , & tomboit dans un doux raviffement : en d'autres endroits , on voyoit les fleurs fortir du gazon , comme des pierres précieufes étendues fur un tapis verd. Un ruiſſeau couloit dans ce jardin ; l'eau en étoit agréable comme le nectar. Le verger étoit rempli d'oifeaux , dont le ramage étoit touchant comme une belle muſique fur des vers tendres. Quand nous quittâmes ces lieux de délices , mon ami , qui me vit emplir mon fein de toutes les fortes de fleurs , me dit :

Tu ſçais que la vie de ces fleurs paſſe dans un jour : pourquoi faire proviſion de tréfors ſi peu durables ? Cueillons des plantes utiles qui ſeront un aliment ſain pour la table où tu admets tes amis.

Je me dérobai dès ce moment aux plaiſirs qui avoient enivré ma jeuneſſe , dans l'enceinte de Schiras.

Je me promenai dans le Jardin des ſages ; je diſcourois avec eux des vues de la nature , des devoirs de tous les hommes , de leurs intérêts communs , de leurs paſſions , des loix , des erreurs funeſtes ,

funestes, des dangers de l'ignorance, du bonheur, des âges de la vie, du plaisir qu'on n'use jamais, des beautés de la vertu; leurs entretiens ont éclairé mon ame du jour de la vérité.

Es-tu de l'ambre, disois-je, à un morceau de terre que j'avois ramassé dans un bain? tu me charmes par ton parfum. Il me répondit: Je ne suis qu'une terre vile, mais j'ai habité quelque temps avec la rose.

J'avois observé avant de penser, & j'ai pensé avant d'écrire. Mes amis m'ont pressé quelquefois de donner mes réflexions. Les Sages de l'Inde reprochoient un jour au grand Burchumbur, de faire trop attendre ses paroles; & il leur répondit: Le temps que j'emploie à méditer ce que je dois dire, est pris sur le temps où je me repentirai d'avoir parlé.

Je donne enfin cet ouvrage, auquel je veux consacrer encore une partie précieuse de ma vie, afin que ma mémoire soit honorée, & que je ne meure point sans avoir été utile aux hommes & aux progrès de la vertu.



L'HOMME VRAI.

UN Roi avoit condamné à mort un de ses Esclaves : celui-ci étant sans espérance , ne ménageoit plus rien , & accabloit le Roi d'injures. Que dit-il ? demanda le Prince à son Favori. Seigneur , il dit que les récompenses de l'autre vie sont pour les Princes qui pardonnent , & il vous demande grace. Je l'accorde , dit le Roi. Un Courtifan , depuis long - temps ennemi du Favori , avoit entendu le discours de l'Esclave. On vous trompe , dit-il à son Maître ; ce malheureux vous accabloit d'injures. Le Roi répondit : Le mensonge qu'on m'a fait est humain , & ta vérité est cruelle. Et puis se tournant vers son Favori : Oh ! mon ami , lui dit-il , c'est toi qui me diras toujours la vérité.

M A H M O U D.

UN des Rois du Chorazan vit en songe Mahmoud , qui régnoit cent ans avant lui. Il vit le corps de ce Prince se consumer entièrement & se

diffiper en poussière. Il n'en resta que les yeux, qui jettoient continuellement des regards sur le Palais & sur le Trône. Le Roi demanda aux Devins ce que pouvoit signifier ce songe : l'un d'eux lui dit : Mahmoud voit à présent que tu occupes le Palais & le Trône qu'il a occupés, qu'il ne lui reste rien de sa grandeur, & qu'on n'emporte avec soi que le bien qu'on a fait. O Roi ! fais le bien, avant que dans ton Palais en deuil on entende une voix lugubre prononcer ces mots, *Il n'est plus.*

M A X I M E S.

LE Tigre se cache sous le feuillage paisible ; craignez à la Cour le silence de l'envie.

Vous demandez, si la Fourmi qui est sous vos pieds a le droit de se plaindre ? Oui ; ou vous n'avez pas le droit de vous plaindre, lorsque vous êtes écrasé par l'Éléphant.

Conduisez le coupable dans les lieux qui rassemblent le plus de malheureux, & il ne verra personne aussi malheureux que lui.

Le Feu étoit adoré dans Persépolis, & Persé-

polis a été dévorée par le Feu : image des Defpotes & de leurs Favoris.

Les Sages ont dit : Les agréments font les vertus des Cours, & presque des vices dans les Sages : attachez-vous à faire le bien ; que vos mœurs soient pures , & laissez les facéties aux Courtifans.

LE SOMMEIL

DU MÉCHANT.

JE me promenois avec mon ami , pendant la plus grande chaleur du jour , sous un berceau d'arbres élevés qui formoient une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil ; un ruisseau serpentoit entre ces arbres , & entretenoit la fraîcheur d'un gazon épais qui invitoit à se reposer. Je vis le Vifir Karoun couché sur ce gazon ; il dormoit. Grand Dieu ! disois-je , le souvenir des malheureux qu'il a faits ne trouble donc pas le sommeil de Karoun ? Mon ami m'entendoit , & me dit : Dieu accorde quelquefois le sommeil aux méchants , afin que les bons soient tranquilles.

L A R E T R A I T E.

LE Ministre d'un Roi fut disgracié, & se retira dans une vallée fertile, qu'il fit cultiver avec soin: comme il n'avoit pas mérité sa disgrâce, il s'en consola aisément, & il prit du goût pour le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé. Le Roi, qui estimoit ses talents, sentit la perte qu'il avoit faite, & l'alla trouver pour le prier de revenir à la Cour; mais le Ministre refusa le Roi, & lui dit: Tu m'avois élevé aux premières dignités; j'ai soutenu avec fermeté l'agitation des grandeurs: tu m'as forcé à la retraite, je goûte le repos, laissez-m'en jouir. Se retirer du monde, c'est arracher les dents aux animaux dévorants; c'est ôter au méchant l'usage de son poignard, à la calomnie ses poisons, & ses serpents à l'envie. Le Roi insista, & dit: J'aurois besoin d'un esprit éclairé & d'un cœur droit & bon qui voulût supporter avec moi le fardeau de ma puissance; je ne puis trouver qu'en toi l'homme qui m'est nécessaire. Tu le trouveras, répondit le Ministre, si tu le cherches parmi ceux qui ne te cherchent pas.



L' E R R E U R.

UN Aveugle avoit une Femme qu'il aimoit beaucoup, quoiqu'on lui eût dit qu'elle étoit fort laide. Un Médecin offrit de lui rendre la vue ; il ne voulut pas y consentir. Je perdrois, dit-il, l'amour que j'ai pour ma Femme, & cet amour me rend heureux.

Les Troupes de Cosroës furent vaincues le jour d'une éclipse du Soleil : les Perses, adorateurs du Feu, pensoient que ce phénomène annonçoit de grands malheurs à l'Empire, & cette idée leur ôta le courage. L'ignorance & l'erreur peuvent faire le bonheur d'un seul homme ; mais elles font nécessairement le malheur des Nations.

L E S O N G E.

UN jour je me retirois chez moi, l'esprit rempli d'observations chagrines ; & après avoir fait la satyre de tous les états, de toutes les conditions & de moi-même, je tombai dans un sommeil profond ; j'eus un songe. Je me crus transporté

dans ma solitude , & loin des défauts qui m'avoient blessé ; je me promenois avec une joie tranquille dans la forêt qui protège ma cabane contre les vents d'Arabie ; je me dérobois sous ses ombrages aux folies des hommes.

Le Soleil venoit de s'élever sur l'horison ; ses rayons doréient la verdure interposée entre lui & moi , & donnoient de la transparence au feuillage. J'entendois les chants d'une multitude d'oiseaux ; j'étois attentif à tous leurs accents ; j'en observois la diversité, ainsi que celle de leurs formes , de leurs vols & de leurs plumages. Le Rossignol , le Merle , le Corbeau , la Fauvette , le Geai , l'Alouette , l'Aigle , la Tourterelle , chantoient , sifflaient , croassoient , crioient , roucouloient , sautoient , voltigeoient , voloient ou planoient.

Le ciel me donna tout-à-coup l'intelligence de leurs différents langages : j'entendis l'Aigle qui railloit le Hibou sur sa vue ; la Tourterelle parloit fort mal des mœurs de l'Épervier , qui n'avoit que du mépris pour sa foiblesse ; le Merle faisoit des plaisanteries sur le cri de l'Aigle ; le Geai & la Pie disoient des injures ; ils reprochoient au Corbeau sa mine triste , & trouvoient au Moineau l'air commun.

Je vis descendre du ciel une figure fort extraordinaire ; c'étoit un jeune homme dont le corps avoit la couleur de la neige , sur laquelle on auroit jetté des feuilles de roses ; il avoit de grandes ailes bleues , dont les extrémités étoient dorées ; ses cheveux étoient noirs comme l'ébène ; ses yeux étoient de la couleur de ses cheveux , & si perçants que l'hypocrite n'auroit pu soutenir ses regards. Il se posa sur un platane qui s'élevoit au-dessus des cèdres de la forêt : il appella par leurs noms les différentes espèces d'oiseaux , que je vis s'abattre autour de lui sur les rameaux des cèdres ; il leur ordonna le silence , & il leur dit :

Écoutez ce que j'ai à vous révéler de la part du grand Être. Vous êtes tous égaux en mérite ; vous êtes différents en qualités , parce que vous êtes destinés à des fonctions différentes.

L'Aigle est né pour la guerre ; son cri , expression de la force , ne peut avoir d'harmonie : le Hibou n'auroit point surpris dans les ténèbres les insectes & les reptiles , dont il doit purger la terre , si ses yeux avoient pu soutenir l'éclat du soleil : pour donner au Rossignol & à la Fauvette leur voix douce & légère , il a fallu leur donner des organes délicats : la Tourterelle , née pour l'amour , se tient sous les ombrages , où rien

n'interrompt en elle le plaisir d'aimer ; qu'ajouteroient à ce plaisir le bec & les griffes de l'Épervier ? Restez ce que vous êtes , sans regret & sans orgueil ; cédez différemment aux impulsions de la nature , & voyez dans vos espèces des différences & non des défauts.

A ces mots , je vis les oiseaux se disperser dans la forêt , & le Génie s'élever aux Cieux , en jetant sur moi un regard plein d'expression. Je m'éveillai , & je me dis : M'arrivera-t-il encore d'exiger dans le Cadi la douceur du Courtisan , dans l'Iman la franchise du Guerrier , dans le Marchand le désintéressement du Sage , dans le Sage l'activité de l'Ambitieux ! c'est moi que tu es venu instruire , ô céleste Génie ! tes leçons seront à jamais gravées dans mon cœur , & mes lèvres les répèteront aux hommes.

O ! mes frères , nous partons ensemble pour voyager , les uns au Nord , les autres au Midi ; il ne nous faut ni les mêmes vêtements , ni les mêmes provisions. Nous vivons dans une famille , dont le chef nous a donné des biens de différente nature. A quoi servent à celui qui taille les arbres du verger , les instruments du labourage ? .



L E C R I M E .

TROIS habitans de Balck voyageoient ensemble ; ils rencontrèrent un trésor , & ils le partagèrent : ils continuèrent leur route , en s'entretenant de l'usage qu'ils feroient de leurs richesses. Les vivres qu'ils avoient portés étoient consommés ; ils convinrent qu'un d'eux iroit en acheter à la ville , & que le plus jeune se chargeroit de cette commission ; il partit.

Il se disoit en chemin : Me voilà riche ; mais je le serois bien davantage si j'avois été seul quand le trésor s'est présenté..... Ces deux hommes m'ont enlevé mes richesses.... Ne pourrois-je pas les reprendre ? Cela me seroit facile. Je n'aurois qu'à empoisonner les vivres que je vais acheter ; à mon retour , je dirois que j'ai dîné à la ville ; mes compagnons mangeroient sans défiance , & ils mourroient. Je n'ai que le tiers du trésor , & j'aurois le tout.

Cependant les deux autres voyageurs se disoient : Nous avons bien affaire que ce jeune homme vînt s'associer à nous : nous avons été obligés de partager le trésor avec lui ; sa part auroit augmenté les nôtres , & nous serions véri-

tablement riches.... Il va revenir, nous avons de bons poignards.....

Le jeune homme revint avec des vivres empoisonnés ; ses compagnons l'affaïnèrent ; ils mangèrent ; ils moururent ; & le trésor n'appartint à personne.

L'AVARICE

DES DIFFÉRENTS AGES.

JE rencontraï un jour dans l'allée de Platanes qui borde l'Euphrate près de Bagdad, un jeune homme que j'avois connu dans le voisinage d'Alep ; il étoit enléveli dans une rêverie si profonde, que j'eus de la peine à l'en tirer ; ses regards étoient tristes & farouches, & il s'écrioit : Oh ! pourquoi, pourquoi me montrer de l'amitié, puisqu'ils n'en avoient pas ! Il donna encore quelques signes de colère & d'indignation, & il me dit : Vous avez vu le vieux Benassar, le frère de ma mère, m'avertir que je pourrois peut-être obtenir un emploi, que ses amis s'offroient de demander pour lui :

vous avez vu le jeune Obide me donner de l'argent pour faire mon voyage. Eh bien ! en arrivant ici , j'ai vu le jeune Obide solliciter pour lui l'emploi que je viens demander : je l'obtiendrois peut-être , si je pouvois rester plus long-temps à Bagdad ; mais je n'ai plus d'argent , & le vieux Benassar ne veut pas m'en donner. Oh ! pourquoi , pourquoi me montrer de l'amitié , puisqu'ils n'en avoient pas !

Ils ne t'ont pas trompé , lui dis-je , & ils ont fait pour toi moins que tu ne l'as pensé. Obide est jeune , il ne t'avoit donné que son argent ; Benassar est vieux , il ne t'avoit sacrifié que ses espérances : à l'âge d'Obide , on est avare de ses espérances ; à l'âge de Benassar , on est avare de son argent : le vicillard est riche de ce qu'il possède ; & le jeune homme de ce qu'il espère.

LE BON MINISTRE.

LE puissant Aaron Raschild commençoit à soupçonner que son Visir Giasfar ne méritoit pas la confiance qu'il lui avoit donnée : les Femmes d'Aaron , les Habitans de Bagdad , les Courtisans ,

les Derviches, censuroient le Visir avec amertume. Le Calife aimoit Giafar ; il ne voulut point le condamner sur les clameurs de la Ville & de la Cour : il visita son Empire ; il vit par-tout la Terre bien cultivée, la Campagne riante, les Hameaux opulents, les Arts utiles en honneur, & la Jeunesse dans la joie. Il visita ses Places de Guerre & ses Ports de Mer ; il vit de nombreux Vaisseaux qui menaçoient les côtes de l'Afrique & de l'Asie ; il vit des Guerriers disciplinés & contents ; ces Guerriers, les Matelots & les Peuples des Campagnes s'écrioient : O Dieu ! bénissez les Fidèles en prolongeant les jours d'Aaron Raschild & de son Visir Giafar ; ils maintiennent dans l'Empire la paix, la justice & l'abondance : tu manifestes, grand Dieu ! ton amour pour les Fidèles, en leur donnant un Calife comme Aaron, & un Visir comme Giafar. Le Calife, touché de ces acclamations, entre dans une Mosquée, s'y précipite à genoux, & s'écrie : Grand Dieu ! je te rends graces, tu m'as donné un Visir dont mes Courtisans me disent du mal, & dont mes Peuples me disent du bien.



L' E X E M P L E.

UN Roi du Chorazan disoit à son Visir ; les Peuples de la Braçtiane sont commandés par un Prince foible & sans expérience ; ils n'ont pas d'Alliés , & je pourrois aisément en faire la conquête : rassembles mes Troupes , & marches contre eux. J'obéirai , dit le Visir ; mais de quel droit veux-tu ravir la liberté à des Peuples qui ne sont pas tes ennemis ? Cette conquête , dit le Prince , augmentera ma puissance : est-ce donc un crime de signaler son courage & d'étendre son Empire ? Est-il donc innocent , dit le Visir , de donner à tes sujets & au monde l'exemple de l'injustice ?

L E T O U R M E N T
D E S R O I S.

UN Roi mourut sans laisser d'héritier ; & par son Testament il donna la Couronne à celui qui après sa mort entreroit le premier dans la ville. Un pauvre Laboureur parut aux portes lorsque le Roi venoit d'expirer , & il fut couronné. Il eut

à soutenir des guerres intestines & étrangères, à ranimer le commerce, à diminuer les impôts, à faire fleurir les arts, & à pourvoir à la subsistance de son peuple. Il s'instruisit en peu de temps, parce qu'il avoit le sens commun; il réussit à tout, parce qu'il vouloit le bien: mais il étoit rempli de soins & dévoré d'inquiétudes. Un Habitant de son village vint le voir, & lui dit: Graces soient rendues au Dieu incomparable & tout-puissant, qui vous a élevé à un si haut degré de gloire & de puissance! Ah! mon ami, dit le Roi, au lieu de rendre graces à Dieu, demandes-lui pour moi le courage & la patience; plains-moi, au lieu de me féliciter: dans mon premier état, je ne souffrois que de mes besoins, & je souffre aujourd'hui des besoins de chacun de mes sujets.

L'ÉDUCATION
D'UN PRINCE.

COSROES avoit un Ministre dont il étoit content, & dont il se croyoit aimé. Un jour ce Ministre vint lui demander à se retirer. Cosroës

lui dit : Pourquoi veux-tu me quitter ? j'ai fait tomber sur toi la rosée de l'abondance ; mes esclaves ne distinguent point entre tes ordres & les miens ; je t'ai approché de mon cœur , ne t'en éloignes jamais. Mitrâne , c'étoit le nom du Ministre , répondit : O Roi ! je t'ai servi avec zèle , & tu m'en as trop récompensé ; mais la nature m'impose aujourd'hui des devoirs sacrés , laissez-moi remplir : j'ai un fils ; il n'a que moi pour lui apprendre à te servir un jour comme je t'ai servi.

Je te permets de te retirer , dit Cosroës , mais à une condition.

Parmi les hommes de bien que tu m'as fait connoître , il n'en est aucun qui soit aussi digne que toi d'élever un jeune Prince : finis ta carrière par le plus grand service qu'un homme puisse rendre aux hommes : qu'ils te doivent un bon maître. Je connois la corruption de la Cour ; il ne faut pas qu'un jeune Prince la respire : prends mon fils , & vas l'instruire avec le tien , dans la retraite , au sein de l'innocence & de la vertu.

Mitrâne partit avec les deux enfants , & après cinq ou six années il revint avec eux auprès de Cosroës , qui fut charmé de revoir son fils ; mais qui ne le trouva pas égal en mérite au fils de son

son ancien Ministre. Il s'en plaignit à Mitrâne , qui lui répondit : O Roi , mon fils a fait un meilleur usage que le tien des leçons que j'ai données à l'un & à l'autre. Mes soins ont été partagés également entre eux ; mais mon fils sçavoit qu'il auroit besoin des hommes , & je n'ai pu cacher au tien que les hommes auroient besoin de lui.

L' E S P R I T
DES DIFFÉRENTS ÉTATS.

LE jeune Chiroé , le fils & l'héritier de l'indolent Ormouz , Roi de Perse , demanda un jour à son père la permission de voyager ; il n'alloit point s'abreuver de l'eau sainte du Mont Ararat , ni consulter les Imans de Médine , il vouloit visiter les provinces du Royaume qu'il devoit gouverner un jour. Il voyageoit sans faste & sous un nom supposé , il ne menoit avec lui que deux esclaves & le sage Nirfoukan.

Il voulut étudier l'esprit de tous les états. Il vit d'abord les Guerriers , il les trouva zélés pour le service de l'indolent Ormouz , prêts à ravager

la Perse & à égorger leurs frères au premier ordre du Prince , mais demandant sans cesse une paie plus forte & de nouveaux privilèges.

Chiroé visita les Mollacks , les Imans , les Derviches ; il les trouva persuadés qu'eux seuls devoient gouverner l'Empire , & cherchant à le persuader ; mais en attendant ils flattoient la Cour , ils conseilloient l'oppression , & cependant ils refusoient constamment au Roi la plus légère portion de leurs richesses.

Chiroé visita les Juges , les Cadis , les hommes de Loi ; ils semoient la division entre les fidèles pour multiplier leurs jugements ; ils vendoient la justice au riche , ils la refusoient au pauvre ; ils faisoient sentir leur puissance à leurs amis & à leurs ennemis.

Chiroé ne vit dans les Régisseurs des impôts que des Tygres assouvis qui suçoient , en se jouant , le sang des Peuples ; il vit les Marchands solliciter des privilèges qui faisoient tomber toutes les charges de l'État sur les laboureurs ; des corps d'ouvriers sollicitoient des privilèges qui auroient étouffé l'industrie.

Quoi ! dit le Prince , au sage Nirfoukan , les hommes de tous les états n'ont donc que l'esprit de leur état ? Je les vois tous zélés pour les avan-

tages de leurs corps & aucun pour le bien de l'Empire : j'ai vu des Guerriers , des Imans , des Marchands , des Juges , des Ouvriers & pas un Perfan.

« Ton règne en fera naître , dit Nirfoukan ; sois fobre , économe , vigilant , juſte & ſévère ; ſouviens-toi que tu es à tes ſujets , & que tes ſujets ne ſont point à toi ; donnes les emplois à ceux qui aiment ton peuple , punis les grands qui font haïr ton autorité , récompensés ceux qui la font aimer ; ô Chiroé , fils d'Ormouz , aimes la Perſe , & ceux qui n'ont que l'eſprit de leur état auront l'amour de la Patrie.

L'INSCRIPTION.

COSROES avoit fait graver cette inſcription ſur ſon diadème : *Plusieurs l'ont poſſédé , pluſieurs le poſſéderont. O poſtérité ! tu imprimeras les veſtiges de tes pas ſur la pouſſière de mon tombeau.*

Qu'eſt-ce que les trônes , la fortune & la victoire , qui paſſent avec la rapidité de l'éclair ? Arbitre des hommes , faites le bien ſi vous voulez vivre contents ; faites le bien , ſi vous voulez que

votre mémoire soit honorée ; faites le bien , si vous voulez que le ciel ouvre pour vous ses portes éternelles.

LA BIENFAISANCE.

A MESURE que le temps a fait passer devant mes yeux une plus longue suite d'évènements , & depuis que la couleur de mes cheveux est comme celle des Cygnes qui se jouent dans le Jardin du Roi des Rois , j'ai pensé que le Souverain Arbitre de nos destinées , qui fit l'homme & la vertu , ne laissa jamais sans plaisir le cœur de l'homme de bien , ni une bonne action sans récompense. Écoutez , ô fils d'Adam , écoutez ce récit fidèle.

Dans une de ces vallées fertiles qui coupent la chaîne des montagnes d'Arabie , habitoit depuis long-temps un riche Pasteur ; je l'ai connu , on le disoit heureux , & il étoit content. Un jour qu'il se promenoit au bord d'un torrent , dans une allée de palmiers qui portoient leur feuillage brun jusqu'au pied des cèdres verts , dont le sommet de la montagne étoit couronné , il entendit une voix qui remplissoit quelquefois la vallée de ses cris

perçants , & dont quelquefois les plaintes étouffées se distinguoient à peine du bruit du torrent.

Le vieux Pasteur courut aux lieux d'où partoît la voix ; il vit au pied d'un rocher , un jeune homme à demi - couché sur le sable ; ses habits étoient déchirés , ses cheveux tomboient en désordre sur son visage , où les charmes de la jeunesse étoient flétris par la douleur ; on voyoit sur ses joues les traces des larmes , sa tête étoit penchée sur son sein , il étoit semblable à la rose abattue & inondée par l'orage. Le riche Pasteur fut touché ; il aborda le jeune homme , & lui dit : O enfant de la douleur ! viens dans mes bras , laisses-moi presser contre mon sein l'homme qui gémit ; ses peines me font soupirer.

Le jeune homme leva la tête , en gardant un morne silence ; il fixa quelque temps le vieillard avec des yeux étonnés de trouver la bienveillance & la pitié. La seule vue du bon Pasteur devoit donner de la confiance ; ses yeux étoient humides & remplis de douceur & de feu ; ils avoient ces regards vifs & tendres , qui font toujours parler les malheureux.

Le jeune homme se leva tout couvert de poussière , & s'élança dans les bras du Pasteur , en poussant un cri que répétèrent les montagnes :

O mon Père! disoit-il, ô mon Père! Quand il fut un peu calmé par les discours & par les caresses du vieillard, celui-ci fit plusieurs questions auxquelles le jeune homme répondit ainsi.

C'est derrière ces grands cèdres que vous voyez sur la plus élevée des montagnes qu'est le hameau de Shel-Adar, père de Fatmé. La cabane de mon père n'est pas éloignée d'ici. Fatmé est la plus belle entre les filles des montagnes; je m'étois proposé pour conduire les troupeaux de son père, & il y avoit consenti. Il est riche, le père de Fatmé, & mon père est pauvre. J'aimois Fatmé. Fatmé m'aimoit. Son père s'en est apperçu; nous lui avons avoué notre amour, & il veut me contraindre à m'éloigner du pays de sa fille. Je me suis jetté à ses pieds, & je lui ai dit: O père de Fatmé, laissez-moi du moins habiter la vallée que tu habites; je consens de ne plus parler à Fatmé; je ne sçaurai pas si elle m'aime encore; je te le promets, je ne le sçaurai pas: donnez-moi à conduire un de tes troupeaux éloignés; permettez que je serve toujours le père de Fatmé. Eh bien! Shel-Adar m'a refusé tout; il m'a traité durement, & je n'avois pas la force de faire un pas pour m'éloigner de sa maison: il a menacé Fatmé, & vous me voyez ici loin de la vallée qu'elle habite. Fatmé

est malheureuse, mon père est infirme, j'ai perdu ma mère, j'ai deux frères si jeunes qu'ils peuvent à peine atteindre aux branches les moins élevées des palmiers. Mon père & mes frères recevoient leur subsistance de moi, qui recevois tout de Shel-Adar, & je meurs.

Mon fils, dit le vieillard, allons ensemble au vallon de Shel-Adar; je t'aiderai à marcher, viens. Le jeune homme y consentit; il se traînoit à peine: en approchant, ils virent Fatmé; elle étoit pâle & abattue. Le jeune homme dit au vieillard, je vois Fatmé. Le vieillard entra dans la maison de Shel-Adar, & lui dit.

Une Colombe d'Alep avoit été transportée à Damas; elle y vivoit avec une Colombe du pays; leur maître craignit que la Colombe d'Alep n'emmenât quelque jour sa compagne, & il les sépara: elles cessèrent de manger le grain qu'il leur donnoit dans sa main; elles devinrent languissantes, & moururent.

O Shel-Adar! ne sépares pas ceux qui ne vivent que parce qu'ils vivent ensemble. Ce jeune homme que tu as éloigné de ta maison a-t-il de la vertu? Shel-Adar répondit: Le Prophète me soit témoin de ce que je vais dire: ce qu'un lys est parmi les narcisses, ce jeune homme l'est parmi les fidèles;

il surpasse tous les jeunes pasteurs par sa piété, sa bonté & sa vigilance ; mais il est pauvre. Ah ! dit le vieux Pasteur, mes enfants & moi, nous avons des troupeaux sans nombre ; je possède toute la riche vallée d'Horofa, & je puis enrichir ce jeune homme : une partie de mes troupeaux fera demain à ta porte, si tu veux lui donner Fatmé. Shel-Adar promit de donner sa fille, & le vieillard se retira.

Le lendemain il fit partir pour le hameau de Shel-Adar des troupeaux de brebis plus blanches que le sommet des hautes montagnes pendant l'hiver, & des troupeaux de cavalles plus belles & plus légères que celle que montoit le Prophète.

Quelques jours après cette action, le riche & bon Pasteur se mit en chemin vers les grands cèdres au-dessous desquels est situé le hameau de Shel-Adar. Écoutez, ô fils des hommes, écoutez :

Le bon Pasteur alloit sortir d'un bois pour entrer dans une prairie où couloit un ruisseau bordé de figuiers ; il vit sur un tertre à l'ombre des figuiers Shel-Adar qui tenoit la main d'un vieillard, dont la physionomie avoit un caractère de sagesse & de gaieté. Ce vieillard regardoit souvent Shel-Adar avec des yeux pleins de joie ; Shel-Adar avoit la même expression dans les siens.

Le bon Pasteur les vit , & il s'arrêta pour jouir de tout ce que le spectacle doux & majestueux de la vieillesse contente peut donner de consolation. Les deux vieillards se montroient l'un à l'autre plusieurs jeunes gens , parmi lesquels étoient deux enfants qui tantôt se jouoient sur l'herbe & tantôt venoient caresser les vieillards : ils étoient bien vêtus : ils avoient la santé , la vivacité , l'enjouement de leur âge. Le bon Pasteur entendit que ces deux enfants étoient les frères du jeune époux de Fatmé , & que le vieillard qui tenoit par la main Shel-Adar étoit leur père.

Plus près du bon Pasteur , à la lisière du bois , Fatmé & son époux étoient assis sur le gazon ; souvent ils restoient immobiles , & se regardoient fixement ; ils sourioient si doucement qu'il sembloit que la seule habitude du plaisir eût rendu leurs visages rians. Souvent ces jeunes époux interrompoient leur silence délicieux par des caresses vives & modestes : on voyoit qu'ils étoient retenus par la présence de leurs pères , & sur-tout par leur respect pour les enfants. Souvent ils se regardoient tous , & chacun paroissoit enivré du bonheur de ce qui lui étoit cher & du sien. La joie qui les animoit se manifestoit de la même manière sur tous leurs visages , comme la même

sève couvre de fleurs semblables toutes les branches d'un oranger.

Le bon Pasteur les regardoit tour-à-tour, & il porta ses yeux dans la prairie, où il vit les troupeaux qu'il avoit donnés; ils effaçoient en beauté ceux de Shel-Adar, parmi lesquels ils étoient confondus : il voyoit ces troupeaux, le bon Pasteur, & il entendoit chacun de leurs conducteurs célébrer par ses chants le bonheur de ses maîtres & le sien.

O fils d'Adam, je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché, & je vous ai fait le récit fidèle que je vous avois promis.

LES MOLLACKS.

DES Mollacks retirés dans les déserts de l'Arabie avoient volé une Caravanne; les Marchands les conjuroient, les larmes aux yeux, de leur laisser du moins de quoi continuer le voyage : les Mollacks furent inexorables. Le sage Locman étoit alors parmi eux, & un des Marchands lui dit : Est-ce ainsi que vous instruisez ces hommes pervers? Je ne les instruis pas, dit Locman; que

feroient-ils de la sagesse ? Et que faites-vous donc avec les méchants ? Je cherche , dit Locman , à découvrir comment ils le sont devenus .

L E S L U M I È R E S .

LE Visir Mussafer demandoit un jour au grand Aaron Raschild , que Dieu soit avec lui , quelles étoient ses vues en établissant des Académies , en fondant des Écoles , en faisant fleurir les sciences ? Pensez - vous , disoit le Visir , que vous en ferez mieux obéi ? Oui , répondoit le Calife , parce que mon peuple jugera mieux de la justice de mes loix . En payera-t-il mieux les tributs ? Oui , parce qu'il verra que je ne lui en demande que de nécessaires . Vos soldats combattront-ils avec plus de zèle ? Oui , parce qu'ils auront des chefs plus éclairés . Mais , continua Mussafer , vos sages , vos sçavants ne voudront - ils pas se mêler du Gouvernement ? ô Seigneur des Seigneurs , n'auront ils pas l'audace de vous supposer des fautes ? Ils feront mieux , dit Aaron , ils me diront celles que j'aurai faites , & m'apprendront à n'en plus faire . Le Visir insista & dit : Quoi ! lumière du monde ,

vous permettrez à vos sages de dire librement tout ce qu'ils pensent ? Sans doute , répondit vivement le Calife , s'ils ne parloient pas librement , ils n'instruiraient qu'imparfaitement. Mais quelques-uns d'eux ne peuvent-ils répandre des erreurs ? Oui , & ces erreurs seront combattues par d'autres sages. Seigneur , ajouta le Visir , il faut ne vous rien dissimuler ; depuis que votre peuple commence à s'instruire , ceux que vous honorez de vos graces & de votre confiance , deviennent les objets de la censure publique : moi-même , Seigneur , moi-même.... J'entends , dit le Calife ; & il se retira.

Lorsque l'illustre Giafar , le plus sage des fidèles , l'ami d'Aaron Raschild & des hommes , fut élevé à la place de Visir , il protégea les Sciences ; il voulut que les Peuples fussent assez éclairés pour connoître tout le bien qu'il vouloit faire.

LE CONVERTI.

LA miséricorde divine avoit conduit un homme vicieux dans une société de Sages , dont les mœurs étoient saintes & pures ; il fut touché de leurs

vertus ; il ne tarda pas à les imiter , & à perdre ses anciennes habitudes : il devint juste , sobre , patient , laborieux & bienfaisant. On ne pouvoit nier ses œuvres , mais on leur donnoit des motifs odieux ; on vantoit ses bonnes actions , sans aimer sa personne ; on vouloit toujours le juger par ce qu'il avoit été , & non par ce qu'il étoit devenu. Cette injustice le pénétoit de douleur ; il répandit ses larmes dans le sein d'un vieux Sage , plus juste & plus humain que les autres. O mon fils , lui dit le vieillard , tu vaux mieux que ta réputation ; rends-en graces à Dieu. Heureux celui qui peut dire , mes ennemis & mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas ! Que t'importe , si tu es bon , que les hommes te poursuivent comme méchant ? N'as-tu pas pour te consoler deux témoins éclairés de tes actions , Dieu & ta conscience ?

LES COURTISANS.

NOURSHIVAN le Juste , étant un jour à la chasse , voulut manger du gibier qu'il avoit tué ; mais il n'avoit point de sel. Il en envoya cher-

cher au village le plus voisin , en défendant de le prendre sans le payer. Quel mal arriveroit-il , dit un des Courtisans , si le Roi ne payoit pas un peu de sel ? Nourshivan répondit : Si un Roi cueille une pomme dans le jardin d'un de ses sujets , le lendemain les Courtisans coupent les arbres.

L'EXACTITUDE.

UN Roi d'Arabie fit récompenser un de ses Officiers avec magnificence , non pas que cet Officier eût de grands talents , non pas qu'il eût rendu de grands services ; mais il remplissoit ses devoirs avec exactitude. L'exactitude dans les Officiers du Prince est la marque la plus ordinaire d'un Empire bien gouverné.

LE DESPOTE.

UN Roi vertueux , dans un moment de colère , alloit faire périr un innocent. O Roi , lui dit-il , mon supplice va finir avec ma vie ; mais le tien va commencer. Le Roi fit grace.

AARON RASCHILD.

LE fils d'Aaron Raschild vint se plaindre d'un homme qui avoit calomnié sa mère, & en demander vengeance. O mon fils, dit Aaron Raschild, tu vas faire plus de tort à ta mère que le calomniateur ; tu vas faire penser qu'elle ne t'a point appris à pardonner.

LES DEUX FRÈRES.

UN homme sans fortune avoit deux fils : il mourut. L'aîné se rendit à la Cour ; il sçut plaire, & il eut une charge auprès du Prince. Le plus jeune cultiva un champ que son père leur avoit laissé, & vécut du travail de ses mains. Un jour l'aîné disoit au cadet : Pourquoi n'apprends-tu pas à faire ta cour & à plaire ? tu ne serois pas obligé de travailler ainsi pour vivre. Le cadet lui répondit : Pourquoi n'apprends-tu pas à travailler comme moi ? tu ne serois pas obligé d'être esclave.



LES SAGES

ET LES DERVICHES.

UN homme avoit quitté la société des Derviches, & s'étoit retiré dans celle des Sages. Quelle différence, lui disois-je, trouvez-vous entre un Sage & un Derviche ? Il me répondit : Tous deux traversent un grand fleuve à la nage avec plusieurs de leurs frères : le Derviche s'écarte de la troupe, pour nager plus commodément, & arriver seul au rivage ; le Sage, au contraire, nage avec la troupe, & tend quelquefois la main à ses frères.

L'INDULGENCE.

UN jeune homme s'étoit enivré, & un Mol-lack lui reprocha publiquement sa faute avec amertume. Il falloit ne pas t'apercevoir de ma faute, lui dit le jeune homme ; il falloit du moins la taire. O toi ! qui prétends à la perfection, apprends

apprends d'abord à être indulgent , & ensuite à cacher que tu as de l'indulgence.

L'ÉCONOMIE DES ROIS.

NOURSHIVAN le Juste n'étant encore que Prince dans le Khorazan , & sujet du Roi des Rois , aimoit les plaisirs , & vivoit avec splendeur : il répandoit ses richesses autour de lui & au loin. Les Chanteurs les plus excellents , les Joueurs d'instruments les plus habiles venoient le prier de les entendre ; & ils étoient riches lorsque Nourshivan les avoit entendus. A peine fut-il Roi , qu'ils accoururent de toutes les parties de la terre : il prit beaucoup de plaisir à leurs concerts ; mais il les récompensa moins qu'il ne les récompensoit lorsqu'il n'étoit que Prince dans le Khorazan & sujet du Roi des Rois. Un des Musiciens osa s'en plaindre à lui-même. Que le Ciel soit propice à Nourshivan ! Voici ce qu'il répondit : Autrefois je donnois mon argent ; je donne aujourd'hui celui de mon peuple.

L E S T É M O I N S .

UN des Solitaires du Mont-Liban étoit célèbre par sa piété : on ne parloit dans le pays que de ses miracles ; les Anges étoient à ses ordres , & les éléments obéissoient à sa voix.

Un jour , il traversoit la ville de Damas pour se rendre au Temple , suivi d'une foule de peuple : les uns lui demandoient la guérison d'un frère ou d'un ami , les autres d'abondantes moissons , ceux-ci la faveur du Prince. Il accordoit , il promettoit , il refusoit ; & cependant il continuoit sa marche , tantôt en élevant les yeux au ciel , & tantôt en parlant au peuple.

Comme il ne faisoit pas beaucoup d'attention à son chemin , il tomba dans le ruisseau qui arrose la grande rue de Damas auprès du Temple. Il en fut retiré promptement , après avoir été cependant en danger de se noyer.

Quelques Solitaires accoururent à lui , & l'un d'eux lui dit : O mon Père , comment avez-vous pu tomber au fond de ce ruisseau , vous que nous avons vu marcher sur la mer de Syrie sans mouiller la plante de vos pieds ?

Il est vrai , répondit-il que j'ai marché sur la

mer de Syrie fans mouiller la plante de mes pieds; les Anges alors me soutenoient sur les eaux : ici , comme ils ne me voyoient point en danger , ils m'ont abandonné. Dieu soit propice à Mahomet son Prophète ! Il y a eu des moments dans sa vie où les Anges n'étoient point à ses côtés : lorsqu'il étoit enivré d'amour sur le sein d'Hafapha , lorsqu'il savouroit les délices d'un baiser sur la bouche de Sinéba , pensez-vous que Dieu forçât Gabriël ou Michel à se tenir auprès de son Prophète ? le pensez-vous ?

Gabriël & Michel étoient avec moi lorsque je marchai sur la mer de Syrie fans mouiller la plante de mes pieds. . . . Les Solitaires l'interrompirent en s'écriant : O saint homme , nous l'avons vu , oui , nous vous avons vu marcher sur la mer de Syrie fans mouiller la plante de vos pieds.

On apporta des habits au Prophète , & tandis qu'il changeoit d'habits , le peuple répétoit dans toutes les rues de Damas : Il a marché sur la mer de Syrie fans mouiller la plante de ses pieds.



LE BESOIN D'AIMER.

LE Visir Azamet avoit plu dans sa jeunesse au Sultan Mahmoud qui l'éleva aux premières dignités de l'Empire : dès qu'Azamet fut en place , il voulut réformer les abus ; mais les Grands & les Imans le perdirent dans l'esprit du Prince , & même du Peuple. Au moment de sa disgrâce il entendit s'élever contre lui le cri de la haine universelle : Puissé le scorpion de Cachan picquer la main d'Azamet , puiffai-je le rencontrer au passage du Poul-Serro & le précipiter dans l'abyme. Telles étoient les imprécations des Persans contre le malheureux Visir.

Privé de ses biens , & sans amis , Azamet se retira dans les rochers du Khorazan ; là , il vivoit seul dans une jolie cabane qu'il avoit construite , & il cultivoit un petit terrain au bord d'un ruisseau.

Il y avoit deux ans qu'il vivoit dans cette solitude , lorsque le sage Usbeck découvrit sa retraite. Les conseils vertueux d'Usbeck n'avoient pas peu contribué à la perte du Visir. Le sage qui n'avoit point oublié son ami dans la disgrâce , partit pour le Khorazan.

Usbeck n'étoit plus qu'à un parafange de la cabane du Ministre , lorsqu'il le rencontra ; ils se reconnurent, ils s'embrassèrent ; le Sage versoit des larmes ; le visage d'Azamet étoit riant , son front étoit serein , & la joie étoit dans ses yeux : Béni soit le Prophète qui donne de la force au malheureux , dit Usbeck ; celui qui possédoit une belle maison dans les riches plaines de Ghilem est content d'habiter une cabane dans les rochers du Korazan : ô Azamet ! ta vertu t'a suivi dans ces déserts , elle te console d'avoir perdu les roses d'Herat , les Turquoises de Nishapour & les soies de Mézendran ; mais a-t-elle pu te consoler de vivre seul ? il faut des compagnons à ceux même qui n'ont point d'amis ; quelle solitude n'est pas un tombeau ?

Ils approchoient cependant de la cabane d'Azamet où il n'étoit pas rentré depuis le matin ; ils entendirent le hennissement d'un jeune cheval qui venoit en bondissant à leur rencontre ; quand il fut auprès du Visir , il le caressa & marcha devant lui en sautant & en hennissant.

Usbeck vit accourir d'une prairie voisine deux belles genisses qui passèrent & repassèrent devant Azamet , & sembloient lui offrir leur lait & présenter leur tête à son joug. Elles se mirent à sa

suite. A quelques pas de-là , deux chèvres suivies de deux chevreaux descendirent d'un rocher ; elles témoignèrent par leurs caprioles , la joie de revoir leur maître qu'elles accompagnèrent en badinant autour de lui.

Bientôt du fond d'un petit verger couvert de jeunes arbres , fortirent quatre ou cinq moutons ; ils béloient , ils bondissoient & léchoient les mains d'Azamet qui les leur tendoit en souriant : en même-temps quelques pigeons vinrent se poser sur sa tête & sur ses épaules : il entroit dans le petit verger qui environnoit sa cabane , lorsqu'un coq l'apperçut & fit un cri de joie : tandis que le coq en chantant , & plusieurs poules en caquetant augmentoient son cortège , un âne qui païssoit dans le verger se mit à braire.

Mais les démonstrations de joie & d'amour dans tous les animaux n'égalent point celles de deux jeunes chiens blancs qui attendoient Azamet à sa porte ; ils ne venoient point au-devant de lui , & sembloient vouloir lui montrer qu'ils gardoient fidèlement sa demeure qu'il leur avoit confiée ; mais au moment qu'il entroit , ils l'accablèrent des caresses les plus vives ; ils rampoient autour de lui , ils se jettoient à ses pieds , ils les léchoient ; leurs regards étoient passionnés , le langage de

leur passion étoit un murmure, doux & tendre ; à la moindre caresse que leur rendoit leur maître , ils s'élançoient , ils faisoient de longs circuits autour de la cabane , en courant & en aboyant de toute leur force ; l'excès du plaisir leur donnoit de la folie , ils revenoient bien vite en haletant & en suffoquant s'étendre encore aux pieds d'Azamet. Usbeck sourioit à ce spectacle : Eh bien , lui dit le Visir , tu me vois tel que j'ai été dès mon enfance , l'ami des êtres sensibles : j'ai voulu faire le bonheur des hommes , ils se sont opposés à mes desseins , je rends ces animaux heureux , & je jouis de leur reconnoissance ; tu vois qu'enfermé dans les rochers du Khorazan , j'ai des compagnons , & que ma solitude n'est pas un tombeau ; je vis encore , ô mon cher Usbeck ! je vis encore , j'aime & je suis aimé.

LE MOMENT PRÉSENT.

UN jour , en passant dans un vallon écarté , je vis un jeune homme dont une belle fille s'éloignoit ; elle étoit en désordre , & fuyoit fort vite ; je m'approchai du jeune homme , & il disoit :

Je me vois à la fleur de mon âge , le jardin de l'amour me promet les fruits les plus doux , je suis riche , & je puis acheter les plus belles filles de la Circassie ; mais je renoncerois aux plus belles filles de la Circassie , aux fruits les plus doux du jardin de l'amour , à mes richesses , à ma jeunesse même , si je pouvois posséder pendant une nuit tous les charmes de Dariffa , qui s'est échappée de mes bras & qui m'a refusé un baiser. Je plains la folie de ce jeune homme , & je continuai mon chemin.

Un jour , en me promenant dans les jardins du Roi de Damas , j'entendis fort près de moi un homme qui pouffoit de profonds soupirs : je n'étois séparé de lui que par un lambris de verdure ; je l'apperçus : les mains les plus habiles des ouvriers de Damas avoient tissu ses habits des plus belles soies de la Syrie ; son visage étoit aussi triste que ses habits étoient riches , ses sourcils froncés s'abaissoient sur ses yeux , ses regards étoient sombres , tous les muscles de son visage étoient en mouvement & en contraction ; il disoit : Que me sert-il d'être bien traité du Roi , de posséder de belles maisons , de belles femmes ? puis-je jouir de mes richesses & de ma faveur , tandis qu'Ali-Nasrou sera le dépositaire de l'au-

torité. J'ai les caresses du Prince, AH-Nafrou a sa confiance ; je suis honoré , & il est puissant. Ah ! pour jouir de sa puissance pendant l'espace d'une seule Lune , je donnerois mes richesses , mon rang , & je consentirois à passer dans la retraite , sans femmes & sans richesses le reste de ma vie ; je serois heureux si j'avois pu pendant quelque temps me mettre à la place d'Ali-Nafrou !

Je partis de Damas pour me rendre en Perse : j'arrivai près d'une rivière dont le pont venoit d'être rompu ; un homme étoit au bord : les rides commençoient à sillonner ses joues , & le temps avoit déjà blanchi sa barbe ; il couroit sur le rivage , il l'embrassoit , il se rouloit dans le sable , il se relevoit , & disoit : Quel malheur pour moi de ne pouvoir traverser cette rivière , & me rendre à la ville ! j'allois y conclure un marché qui pouvoit doubler mes riches trésors ; & à quoi me servent mes trésors , si je ne puis les augmenter ? Je renoncerois volontiers à mes femmes , à mes enfans , à la ville où je suis né , à la plus grande partie de ce qui me reste de jours à vivre , pour traverser cette maudite rivière. Je laissai cet homme , & je continuai mon chemin vers la Perse.

Je traversai les déserts de la Mésopotamie , & je rencontrai un Voyageur , dont la provision

d'eau étoit épuisée depuis deux jours ; il disoit : Je donnerois mes biens , mes plaisirs & la plus grande partie de ma vie , pour un seul plaisir. Je voudrois me trouver au bord d'un grand fleuve , & d'abord y entrer ; je verrois l'eau battre mes jambes , je descendrois encore , & je sentirois tous mes membres embrassés par les flots : ma tête seule resteroit élevée sur les eaux ; je l'y plongerois souvent , non-seulement pour m'abreuver à longs traits , pour me rassasier du plaisir de boire , mais pour qu'il n'y eût pas une seule partie de mon corps qui ne fût pénétrée par le fluide. Je fis donner de l'eau à ce pauvre homme , & je poursuivis mon chemin.

Je repassai dans mon esprit ce que je venois d'entendre , & ce qu'avoient dit le jeune homme désespéré des rigueurs de Dariffa , & le Vieillard qui ne pouvoit traverser la rivière , & le Courtisan de Damas. Je marchois enséveli dans mes pensées , & je me disois :

Il est donc possible que je préfère le petit vallon d'Abila aux riches plaines de Sennar ? Une pêche de ce vallon peut donc me tenter assez pour me faire arriver trop tard à la place de Bagdad , & je puis sacrifier à cette pêche les plus beaux fruits de l'Asie ? J'oublierois donc au bord d'un lac le

spectacle imposant des vastes mers ! Quoi ! le desir que je sens peut effacer en moi l'impression de tout autre desir , & anéantir pour moi toute partie du temps , excepté celle du moment où je suis.

O foible mortel ! tu peux donc sacrifier les plaisirs d'une saison à ceux d'une Lune , ceux d'une Lune à celui d'un jour , & la vie à un moment.

Quelle puissance les objets empruntent de leur proximité ! ils nous font compter pour rien tout ce qui est éloigné de nous par le temps ou par les lieux : ce qui agit présentement sur mes sens & sur mon cœur , fait disparaître pour moi l'avenir & les fantômes agréables ou terribles de la crainte & de l'espérance.

Ces réflexions m'affligeoient. Oh ! disois-je , combien de fois l'homme est tenté fortement de perdre son bonheur ! Je cherchois à me rassurer , en rappelant à ma pensée quelle étoit la puissance de la raison , & les secours que j'en pouvois attendre. C'est un ami , disois-je , qui me montrera le précipice où je pourrois tomber en descendant de la montagne ; il me criera de me détourner mais la descente est rapide , & si elle m'entraîne !

La raison n'est en moi qu'une suite de sentimens que l'expérience m'a donnés , & qui sont conservés par ma mémoire ; ils sont affoiblis par le temps , & que peuvent-ils contre le sentiment qu'un objet présent m'inspire dans le moment présent ? La voix de la raison est la voix d'un ami qui m'appelle dans l'éloignement , & que j'ai de la peine à entendre.

O Saadi , donnes de la force à ta raison ; retraces - toi souvent ces faits , ces évènements sur lesquels sont fondées les maximes des Sages. Fais-toi des images vives du bonheur qui doit être la récompense du Sage , & des malheurs où tombe l'insensé , tu intéresseras ton cœur à être vertueux. Ne sépares point dans ta mémoire le précepte de l'exemple , que la vertu soit sans cesse présente à tes yeux ; qu'elle te paroisse si belle qu'il te soit impossible de ne pas l'aimer ; donnes-lui un corps , fais-la par tes sens. O mes amis , si malgré ce secours , vous me voyez quelquefois chanceler dans le chemin de la vie , soutenez - moi. Si je tombe , ne riez point de ma chute ; si je veux me relever , tendez la main au compagnon de votre voyage.



A L E X A N D R E.

O N demandoit au grand Alexandre comment il avoit pu se faire aimer des peuples qu'il avoit soumis. Je n'ai j'amaï opprimé les vaincus, dit-il, & j'ai toujours respecté les opinions établies. O Rois, imposez des services à vos sujets, demandez-leur une partie de leurs richesses ; mais ne gênez pas leurs opinions. Les Conquéranrs peuvent disposer des biens & des emplois chez les Nations vaincues ; mais leur puissance ne peut s'étendre jusqu'à la pensée.

L E T Y R A N.

U N Roi de Perse avoit étendu la main de l'iniquité sur son Peuple ; il lui marquoit du mépris, & il le tenoit dans un cruel esclavage. Impatient d'un joug humiliant & rude , la plupart des citoyens abandonnèrent leur patrie , & cherchèrent un asyle chez l'Étranger. Les revenus du Prince diminuèrent avec le nombre de ses sujets ; ses voisins profitèrent de sa foiblesse ; ses États

furent attaqués , & ses Milices mécontentes le défendirent foiblement : il fut détrôné. Un Roi doit nourrir son Peuple de sa propre substance , parce qu'il tient son royaume de son Peuple. Tout citoyen est soldat sous un Roi juste.

LE JEUNE ROI.

UN Roi à son avènement au trône avoit trouvé des trésors immenses dans les coffres de son père : la main de la magnificence s'ouvrit , & les richesses du Prince se répandirent sur son Peuple. Un Visir en fit des reproches au Prince : Si l'ennemi venoit sur vos frontières , quels moyens auriez-vous de lui résister , après avoir distribué votre argent à vos sujets ? Alors , dit le Roi , je le redmanderois à mes amis.



HOSCHAS JOSEPH.

UN Religieux étoit respecté dans Bagdad pour sa véritable vertu , & le Peuple & les Grands avoient confiance en ses prières. Hofchas Joseph , Tyran de Bagdad , vint le trouver , & lui dit : Prie Dieu pour moi. O Dieu ! dit le Religieux en levant les mains au Ciel , ôte de la terre Hofchas Joseph. Malheureux , tu me maudis , lui dit le Tyran. Je demande au Ciel , répondit le Religieux , la plus grande grace qu'il puisse accorder à toi & à ton peuple.

LA PHILOSOPHIE.

ABUNECKER & moi , nous nous étions aimés avec toute la force & le feu que donnent à l'amitié la jeunesse & la pauvreté : l'Ange qui veille sur les bons conduisit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant , & parvint à plaire au souverain Seigneur des Seigneurs , qui le combla de ses graces ; mais il ne se crut riche que le jour où je cessai d'être pauvre.

Dès que nous eûmes une fortune assurée , mon ami s'établit dans la Province de Cachemire , & moi dans les campagnes de Schiras. Aussi-tôt que j'en eus le loisir , j'allai voir Abunecker , je l'embrassai , j'entendis ses paroles , il entendit les miennes , & je crus revenir aux jours de ma jeunesse.

La maison d'Abunecker étoit située sur le penchant d'un coteau , qui dominoit un des plus riches cantons de l'opulente Cachemire, le Paradis de l'Asie. Cette contrée , défendue par les montagnes de l'Immaüs de tous les vents froids & malfaisans , présente son sein aux rayons du midi : deux grands fleuves y font de longs circuits , & forment des isles sans nombre ; elle est coupée de mille ruisseaux , dont les bords sont ombragés d'arbres de toute espèce.

Abunecker possédoit une campagne étendue qu'il cultivoit avec soin , & qui lui rendoit d'immenses richesses ; il alloit sans cesse d'une de ses Fermes à l'autre présider aux différentes cultures , en fixer le temps & celui des récoltes. Ses Femmes , il en avoit deux , & elles s'aimoient ; ses Femmes prenoient soin de sa maison & de ses jardins.

Dès le lever de l'aurore , l'Iman appelloit tous les serviteurs d'Abunecker à la prière. Après avoir
levé

levé leurs mains vers l'Éternel , ils alloient à leurs travaux qu'ils suspendoient quelques moments , pendant la plus grande chaleur , & qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer jusqu'à la fin du jour.

J'accompagnois souvent Abunecker , je parcourois ses campagnes avec ravissement. Je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage , qui bénissoient Dieu & mon ami. Il y avoit trois Lunes que j'étois chez lui , & je n'avois vu dans aucun des serviteurs , ni mécontentement , ni relâchement , ni paresse ; je rendois grace au Ciel , & des larmes de joie couloient de mes yeux , lorsque je pensois à la douce situation de l'ami de mon cœur.

Abunecker avoit chez lui un homme qu'il aimoit beaucoup , & que ses femmes & ses serviteurs , excepté l'Iman , traitoient avec considération. Je ne lui connoissois aucune fonction dans cette maison si bien ordonnée ; il ne se trouvoit jamais à la prière de la première heure ; souvent il paroissoit occupé , souvent aussi je le voyois dans les jardins cueillir des fleurs avec les femmes d'Abunecker , ou parler à des ouvriers qu'il détournoit de leur travail quelquefois. Quand il se promenoit seul , il jettoit des regards contents sur la

nature, il sembloit croire que les campagnes s'embellissoient pour le plaisir de ses yeux, & que le zéphyr se levoit pour le rafraîchir & lui porter le parfum des fleurs. J'étois indigné de le voir oisif, au milieu d'une famille active & laborieuse.

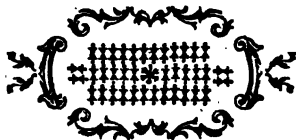
Je fis part de mes pensées à mon ami. Que faites-vous, lui dis-je de Zuleïman ? il est encore dans sa force, & il n'en fait aucun usage. Pourquoi l'homme oisif est-il bien traité dans la maison du travail ? Comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abunecker ?

Mon ami me répondit : O Saadi, respectez le sage Zuleïman ; ses mains ne cultivent point la terre, mais sa raison éclaire les hommes. Ayant son arrivée, je ne connoissois ni les bornes de la fermeté, ni celle de l'indulgence ; je n'avois la paix ni dans ma famille, ni dans mon cœur ; je sentoï trop le plaisir de me faire obéir ; j'avois quitté la Perse où j'étois révolté de la tyrannie, & j'étois devenu un tyran. Je tempérâi mon autorité dès que Zuleïman m'eut instruit dans la science des Sages ; j'avois eu des serviteurs, & le jour que je devins juste, je me trouvai environné de frères ; ils me devinrent chers quand ils eurent à se louer de moi, & je sentis le plaisir d'aimer étendre mon cœur. Mes femmes n'étoient occu-

pées qu'à se disputer mon amour & à se haïr : grace à Zuleïman , elles ont connu des devoirs , & en cessant de s'ennuyer elles ont cessé de haïr. La brune Niaré est altière & capricieuse , mais elle n'a jamais d'entretiens avec Zuleïman sans en rapporter de la douceur , de la raison & de l'égalité. La blonde Felma est timide ; son esprit est foible , elle a de mauvais rêves qui l'épouvantent , & Zuleïman la rassure. Avec quelqu'amitié que mes femmes & moi nous traitions nos serviteurs , ils ont des moments où leur état les humilie ; Zuleïman leur apprend à s'estimer de posséder les vertus de leur état. S'il leur arrive quelque bien , il va partager leur joie , & il leur rappelle quelques circonstances qui doivent l'augmenter & qui leur échappoient. S'ils ont des peines , il les en console en leur présentant le tableau de leurs vertus , & en ouvrant leur ame à l'espérance. J'avois un Iman acariâtre qui contrarioit Zuleïman en tout ; il vaut mieux perdre un Iman qu'un ami , & je renvoyai l'Iman. J'en ai un plus traitable ; il s'est laissé persuader par Zuleïman que mes gens pouvoient plaire à Dieu , en vivant en frères , & en me servant bien. Nous ne lui permettons pas de nous parler de la vertu des Talismans , des Amulettes , des passages du

Coran : seulement nous le laissons prêcher tant qu'il veut les ablutions à nos femmes.

Zuleïman connoît le ciel , la terre , les causes des phénomènes , & nous préserve de mille erreurs. Il connoît les animaux ; il sçait quels plants , quels grains , quelles herbes & quels engrais conviennent aux différents sols ; il a perfectionné notre agriculture & les instruments dont se servent nos ouvriers ; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées ; il nous fait sentir tous les jours , combien *l'homme* qui travaille & celui qui conduit les hommes , ont besoin de l'homme qui pense. Nous lui devons une partie de nos richesses ; nous lui devons même l'art d'en jouir : enfin , nous lui devons d'être contents les uns des autres , de la nature & de nous-mêmes.

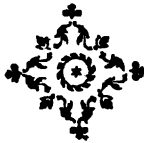


L E P L A T A N E.

LE sage Zirvan , après avoir eu la confiance du grand Dachelim , Roi des Indes , & l'estime du peuple , fut persécuté par le Visir Sourac. Zirvan se vit dépouiller de ses biens & de ses emplois : son épouse la moitié de lui-même , mourut dans la douleur : un fils vertueux auroit consolé le Sage , & ce fils étoit dans les fers.

Zirvan , les yeux remplis de larmes , se rendoit tous les jours dans le jardin du grand Dachelim , Roi des Indes. Là , il s'arrêtoit au pied d'un Platane auquel il contoit son innocence & ses malheurs.

Un jeune homme de la Cour le vit & l'entendit. Quoi , lui dit-il , tu te plains à ce Platane ? eh , le crois-tu sensible ? Comme les hommes , dit Zirvan , & il ne m'interrompt pas.



L E P A U V R E.

UN jeune Roi se livroit à la dissipation & à tous les plaisirs que lui préparoient ces infâmes Courtisans qui fondent leurs espérances sur les foiblesses de leurs maîtres. Un jour , il chantoit dans un festin ces paroles : J'ai joui des moments passés , je jouis des moments qui passent , & je vois l'avenir sans inquiétude. Un Pauvre , assis sous la fenêtre de la salle du festin , entendit le Roi , & lui cria : Si tu es sans inquiétude sur ton sort , n'en as-tu jamais sur le nôtre ? Le Roi fut frappé de ce discours ; il s'approcha de la fenêtre , regarda quelque temps le Pauvre avec attention & sans lui parler , lui fit donner une somme considérable , & sortit de la salle du festin.

Il fit des réflexions sur sa vie passée ; elle avoit été opposée à tous ses devoirs : il eut honte de lui-même ; il prit en main les rênes du gouvernement , qu'il avoit jusques alors abandonnées à ses Favoris : on le vit travailler assiduellement , & dans peu il rétablit l'ordre & le bonheur dans l'Empire. On lui faisoit souvent des plaintes de la licence & du désordre dans lesquels vivoit le Pauvre qu'il avoit enrichi. Enfin , il le vit un

jour à la porte du Palais ; il étoit couvert de lambeaux , & il revenoit demander l'aumône. Le Roi le montrant à un des Sages de la Cour , car il aimoit les Sages depuis qu'il avoit de la vertu ; vois , lui dit-il , les effets de la bonté ; tu m'as vu combler cet homme de richesses , voilà le fruit de mes bienfaits ; ils ont corrompu le Pauvre , ils ont été pour lui une source de nouveaux vices & d'une nouvelle misère. Cela est vrai , lui répondit le Sage , parce que tu as donné à la pauvreté ce que tu ne devois donner qu'au travail.

L'INNOCENCE.

LE jeune Hirman injustement persécuté par le Tyran d'Edesse , & condamné par des Juges barbares aux tortures les plus cruelles , les souffroit sans qu'il lui échappât un seul gémissément. Son visage rougissoit & pâlissoit sans perdre de sa sérénité , ses yeux s'éteignoient sans avoir exprimé de la colère & sans avoir versé des larmes ; un moment avant d'expirer , il porta des regards tranquilles sur ses Juges , & il les tourna vers

le Ciel , en s'écriant : Grand Dieu , je te rends graces , j'ai des douleurs , & non des remords.

LE ZÈLE.

JE me souviens que dans ma jeunesse , après avoir passé quelque temps chez les Mollacks , j'en avois pris le caractère. Je vins revoir mon père , homme sage & vertueux. Pendant une nuit que j'étois couché dans sa chambre , au milieu de ma famille qui dormoit profondément , je ne fermais pas l'œil ; je lisois le Coran , & souvent j'en récitois à haute voix quelques passages ; ma lecture éveilla mon père ; je m'apperçus de son réveil , & je lui dis : Voyez - vous comme vos enfants sont plongés dans le sommeil , sans songer à Dieu ? Mon fils , me dit-il , il vaudroit mieux dormir que de veiller pour remarquer les fautes de tes frères.



L A V I S I O N .

AARON RASCHILD, dans un de ses songes, fut transporté aux Enfers. Il y vit d'abord un Derviche & un Roi. Pourquoi es-tu ici, dit-il au Derviche? Pour avoir eu l'ambition d'un Roi. Et toi, dit-il au Roi? Pour avoir eu la religion d'un Derviche.

L A F O R T U N E .

UN de mes amis vint un jour se plaindre à moi de sa situation. Je n'ai pas de fortune, me dit-il, & j'ai une famille nombreuse; je ne puis supporter plus long-temps le poids de sa misère & de la mienne. J'ai le dessein de m'éloigner de ma patrie, où j'ai honte de ma pauvreté. Dans les pays éloignés, je serai pauvre sans en rougir, puisque j'y serai inconnu: plusieurs malheureux se sont endormis du sommeil éternel dans le sein de l'Étranger, & ils ont trouvé quelque douceur à n'être ni méprisés, ni regrettés. Un seul motif me retient encore, je ne veux pas faire triompher

mes ennemis ; ils diront si je pars : Le voilà donc qui s'exile , ce misérable à qui le plaisir n'a jamais fouri dans sa patrie.

Si je puis me mettre au-dessus de ces discours & partir , je sens que je ne suis pas sans talents & sans connoissances , & que j'en pourrois faire usage dans les pays étrangers ; j'écris passablement , je sçais l'arithmétique , & si vous vouliez me recommander à votre ami le Gouverneur du Ghulistan , & qu'il voulût m'employer dans les affaires du Roi , la fortune se laisseroit de me persécuter ; peut-être que je parviendrois aux dignités. Mon ami , lui dis-je , prends-garde à toi , il y a deux sortes de place chez les Rois ; celles qui donnent le nécessaire , & celles qui donnent la puissance. Dans les premières , on est assez tranquille ; dans les autres , on est environné de dangers : il faut se résoudre à se contenter de peu , ou à craindre beaucoup.

Mon ami me répondit que dans l'état où il étoit , il ne vouloit pas faire ces réflexions , que l'espérance étoit sa seule consolation , & qu'il vouloit s'y livrer ; qu'au reste , sa probité feroit toujours sa sûreté. Hélas ! lui dis-je , vous me rappelez l'histoire d'un certain Renard un peu plus prudent que vous ne l'êtes. Quelqu'un le vit

un jour courir de toutes ses forces , & s'enfuir vers son terrier ; il lui demanda : Pourquoi cette fuite précipitée ? as-tu commis quelque crime dont tu craignes le châtement ? Aucun , dit le Renard , Dieu merci , & ma conscience ne me reproche rien ; mais je viens d'entendre les Officiers du Roi dire qu'ils avoient besoin d'un Dromadaire. Eh ! qu'as-tu de commun avec un Dromadaire ? Mon Dieu , dit le Renard , les gens d'esprit ont toujours des ennemis : si quelqu'un s'avisoit de me montrer aux Officiers du Roi en disant , voilà un Dromadaire , je serois pris & enchaîné sans qu'on se donnât la peine de m'examiner. Mon ami , je reviens à vous , je connois votre intégrité ; mais les hommes faux vous cacheroient les pièges qu'ils semeront sous vos pas ; le méchant fera entendre sa voix flétrissante ; le Prince sera prévenu , & qui trouverez-vous qui prenne votre défense ? Soyez modéré : la mer est le chemin des richesses ; mais si vous aimez la sécurité , restez au rivage. Comme votre ami , je vous dois mes conseils , mais je vous dois aussi mes services , & je vais vous donner une Lettre pour le Gouverneur du Ghulistan.

Le lendemain mon ami partit avec ma Lettre ; le Gouverneur lui donna d'abord un petit emploi ;

on lui trouva du jugement , de la dextérité , de la politesse ; on ne tarda pas à l'avancer : on fut également content de lui dans des postes plus élevés ; & enfin , il fut mandé à la Cour. Le Roi prit pour lui de l'estime & du goût ; il en fit son Favori ; on le montrait au doigt. Voilà , disoit-on , l'ami de notre Maître. Il ne tarda pas à me faire part de ses succès , & je partageois sa joie ; Dieu soit loué , disois-je , je vois qu'il ne faut jamais renoncer au bonheur ; les sources du bien & du mal sont cachées , & nous ignorons laquelle doit s'ouvrir pour arroser l'espace de la vie.

Peu de temps après j'allai faire le pèlerinage de la Mecque ; à mon retour , je rencontrai dans un vallon sauvage , mais fort agréable , un homme en habit de paysan qui sortoit d'une cabane , & venoit à moi en riant & en chantant ; il m'aborda dans un chemin couvert de grands arbres , & il me dit : Les Courtisans que vous m'aviez peint ont été mes ennemis du jour que le Roi m'approcha de sa personne ; ils m'ont accusé de complots contre l'État & d'innovations dangereuses : le Roi a négligé de connoître la vérité. Mes amis , ceux que j'avois obligé , ont gardé le silence ; & quelques-uns même se sont joints à mes accusateurs. On m'a jetté dans une affreuse prison , où

j'ai gémi long-temps ; j'en suis sorti , & on m'a exilé après m'avoir ôté mes richesses. Vous me revoyez pauvre , mais content ; je connois les hommes & la fortune ; j'ai une cabane , & le petit champ que je cultive] suffit aux besoins de ma famille & aux miens.

L A P R I È R E.

UN Mollack , au milieu d'une Mosquée , baisoit fréquemment la terre , & crioit de temps en temps à haute voix : Grand Dieu , ne te souviendras-tu pas de ton serviteur qui ne t'a jamais oublié ?

Un Laboureur , caché dans un coin du Temple , disoit à demi-voix : Grand Dieu , pardonne-moi mes fautes , & pour récompenser le peu de bien que j'ai pu faire , donne - moi la force de faire le bien.



L E S A N T O N .

Q'EST-CE qu'un Santon ? C'est un homme qui obéit à des règles opposées à l'instinct de la nature , qui renonce aux plaisirs , au travail , aux soins , aux richesses , qui a de la pauvreté & de la patience. O Saadi ! est-ce là l'homme vertueux ? Pardonne cependant à cet homme inutile ; remplis ton cœur du délicieux sentiment de la bienveillance , étends ta bonté sur l'homme trompé , & même sur l'homme trompeur. Pardonne à l'injuste & à l'insensé ; ne leur dois-tu pas l'exercice de quelque vertu ?

Le fils de Nourshivan vit un jour un Sage qui avoit les yeux & les bras levés vers le Ciel , & le visage tourné du côté de l'Orient ; il faisoit à Dieu cette prière : O grand Dieu , ayez pitié des méchants ; car vous avez tout fait pour les bons lorsque vous les avez faits bons.



L E F A V O R I.

TANT que la main cruelle de la pauvreté s'est appesantie sur moi, j'ai songé à ne point m'avilir en manifestant aux hommes le besoin que j'avois de leur pitié. Je n'ai point réveillé dans le cœur des Grands le sentiment de bienveillance que m'inspiroit la pauvreté. Je ne leur parlois alors que de l'ordre & de la justice ; mais depuis que le souverain Seigneur des Seigneurs a fait descendre ses graces sur son serviteur, & l'a délivré des horreurs du besoin, il ose parler aux Grands de la bonté.

Onar, le Favori du Prince, m'avoit mené dans une de ses maisons de campagne, aux bords de l'Euphrate ; & là, je recevois souvent les prières du malheureux pour les porter aux pieds d'Onar. Il m'écoutoit, & me refusoit. L'un, disoit-il, ne méritoit pas les graces du Prince, parce qu'il étoit accusé d'un certain défaut : cet autre, parce qu'il étoit soupçonné d'une certaine faute. Celui-là étoit jeune encore ; celui-ci ne l'étoit plus assez. Vous voyez, ajoutoit Onar en me refusant, que je suis fidèle aux principes de justice que vous m'avez donnés autrefois. Je lui répondis : Puissans

Onar , montres-moi que tu n'es pas dur , & je te sçaurai gré d'être juste.

L' E N V I E.

J'AVOIS vu dans le palais d'Uglumish , le fils d'un Gouverneur de Province , qui dans un âge encore tendre avoit de l'esprit , de la prudence & du jugement ; sa physionomie avoit dès-lors un caractère de force & de grandeur ; le Roi qui étoit fort jeune , en fit son ami , & les jeunes gens de la cour le prirent en aversion ; ils lui tendirent des pièges : ils cherchèrent à le perdre ou à le faire périr ; mais ils ne retardèrent pas même son avancement. Un jour , le Prince lui disoit : Quelle peut être la cause de la haine que tu inspires à mes Courtisans ? elle est violente , ne pourrois-tu pas la faire cesser ? O Roi , répondit le Favori , j'ai fait usage de ta puissance pour le bonheur de tes sujets & pour ta gloire ; à mesure que je me conciliois le cœur du peuple & ton cœur , j'éloignois de moi mes anciens amis : je ne me connois qu'un moyen de les ramener , c'est de remplir mes devoirs avec moins d'exactitude ,

titude , & de perdre tes bonnes graces. Pourfuis , & ne crains rien , dit le Roi ; le Soleil ne doit pas cesser d'éclairer , parce que la lumière blesse les yeux des oifeaux de nuit.

L A V I S I T E.

LORSQUE j'eus livré aux fidèles *l'entrée du Jardin des Roses* * , j'appris que la superbe ville de Schiras béniffoit mon nom , & que les belles filles chantoient mes vers dans les palais du Roi des Rois. Les Sages de Perse qui me rencontroient sous les portiques de l'Académie , me difoient : O Saadi , tes ouvrages inſtruiſent l'ignorant , & ils charment le ſage ; gloire ſoit à Dieu & à ſon Prophète qui ont inſpiré les ouvrages de Saadi ! J'écoutois ces diſcours avec le plaifir d'une jeune fille qui entend louer ſa beauté par le jeune homme que ſon cœur a choiſi ; je m'enivrois des parfums de ma renommée.

Le ſage Neſſir vivoit alors au pays de Samar-

(*) C'eſt le nom d'un des Livres de Saadi.

cande ; ses maximes austères étoient célèbres dans tout l'Orient , & sur-tout chez ces peuples libres & justes qui habitent les bords des mers de Kuffum (*), & les monts d'Hyrcanie. Depuis Zerduft , aucun Sage n'avoit eu autant de réputation que Nessir ; on le préféroit même au grand Busurchumbur. J'appris qu'il avoit donné des éloges à mon livre ; & j'entrepris le voyage de Samarcande pour aller jouir de plus près de son estime.

Je trouvai ce Sage retiré à la campagne ; il habitoit une petite maison située sur un côteau , d'où il découvroit les mers de Kuffum , la riche plaine que baignent les flots de ces mers , les montagnes opulentes qui bordent cette plaine , les fertiles rivages du Volga , le cours majestueux de ce grand fleuve , & les isles sans nombre qu'il renferme dans son sein.

Je fus reçu de Nessir avec plus de bonté que de considération ; il ne me parloit pas du jardin des Rosés. Un jour en me promenant avec lui , je lui ferrai la main & je lui dis : Que pensez-vous du jardin des Rosés ?

(*) C'est le nom que les Persans donnent à la mer Caspienne.

Nessir me lança un regard sévère ; ses yeux s'animèrent , il s'éloigna de moi de deux ou trois pas & me dit : O disciple d'un Prophète qui a rendu la tyrannie sacrée & qui fait un devoir de l'esclavage ; tu parles dans tes vers aux Rois , & aux Grands ; quelle est la vertu que tu veux leur inspirer ? La bienfaisance. Malheur aux Nations qui obéissent à des Rois & à des Visirs dont on vante la bienfaisance. Vois sur qui tombent les bienfaits des Rois , sur cette foule corrompue qui environne , sollicite & corrompt le Prince. Vois sur qui tombent les bienfaits des Grands , sur les vils instruments de leurs plaisirs , sur les flatteurs de leur orgueil , sur les complices de leur bassesse. La bienfaisance des cours enrichit des misérables de la dépouille de l'homme vertueux ; elle peut secourir quelques infortunés , mais elle les multiplie. Réponds-moi : qu'elle est la source de ces trésors que les Grands peuvent répandre ? leurs rapines & les dons des Rois ? quelle est la source des trésors des Rois ? le champ du Pauvre.

O Saadi ! regardes quel esprit donne aux Nations la magnificence , la bienfaisance des Rois & des Grands. Celui de la paresse & de l'esclavage. L'homme souillé de leurs bienfaits perd le sentiment de sa dignité , le peuple tend des mains

oïfives & fuppliantes aux brigands qui l'ont dépouillé ; fous les griffes du vautour , il gémit comme l'agneau , il murmure comme la colombe : c'eft le cri de l'aigle , c'eft le rugiffement du lion que l'opprimé doit faire entendre.

O Saadi , c'eft la juftice , oui , c'eft la juftice qu'il faut infpirer à tous les hommes ; elle épure , elle élève les cœurs des Peuples & des Rois , elle leur rappelle fans cefte leurs devoirs mutuels , elle entretient dans les Princes les égards pour les hommes , elle nourrit dans les Peuples l'amour de la liberté & des loix ; que dis-je , elle infpire même la bienfaifance , mais une bienfaifance utile , modérée , & non faftueufe. Toutes les vertus font fondées fur la juftice , elle eft la feule des vertus dont l'excès n'eft jamais à craindre.

A ces mots , Neffir s'arrêta. Je baiffois les yeux , & je fentois qu'ils fe rempliffoient de larmes. Neffir me regarda , & me dit en foupirant : O Saadi ! font-ce mes paroles , ou l'état de la Perfe qui t'affligent ? La foif de l'or , le luxe , la molleffe , l'amour du fafte & des vains plaifirs ont-ils fermé les cœurs des Grands de Schiras au fentiment de la juftice ? l'habitude de l'efclavage , l'abattement de la mifère ont-ils fait perdre à vos Peuples le fentiment de leurs droits ? les Grands

font-ils incapables de se souvenir de leurs devoirs & des droits des Peuples ? ne peut-on plus exciter dans leurs cœurs que la compassion qui commande à l'injuste même ? Si la Perse est parvenue à ce degré de corruption , Saadi , je cesse de te faire des reproches , je plains ton pays & je te plains.

Peu de jours après cet entretien , je revins à Schiras , j'ai quitté depuis cette ville opulente , j'ai délivré mes yeux du spectacle de nos mœurs , dans la campagne où je me suis retiré , souvent je me rappelle malgré moi le discours de Nessir , & je verse des larmes.

L E D A N G E R.

L'ANGE qui marque les pas du Sage , m'avoit ramené de la maison d'Abuncker à Schiras , & mon âme s'y nourrissoit du souvenir des plaisirs que j'avois goûtés dans la délicieuse Cachemire.

Un soir , en rentrant dans ma maison , je me trouvai dans les bras d'un homme qui baignoit mon visage de ses larmes : c'étoit Zuleïman.

La tyrannie , me dit-il , m'a séparé du sage

Abunecker , & je viens l'aimer avec l'homme que préfère son cœur.

O Saadi , me dit Zuleiman , tu le sçais , j'ai voulu détourner les sources empoisonnées , qui se mêlent aux eaux pures dont l'Être des êtres veut abreuver les hommes.

J'ai attaqué les erreurs qui infectoient les mœurs de Cachemire.

On y avoit donné le nom de vertu à ce qui n'est point la vertu , & les hommes dès ce moment y avoient cessé de connoître la paix & le bonheur.

On y avoit mis au rang des devoirs , des actions inutiles ou vicieuses , & les hommes ont méconnu les vrais devoirs.

O Saadi , tu le sçais , lorsque j'attaquai ces erreurs , je devins cher aux Grands , aux Femmes , aux Hommes de Loi , aux Négocians , aux Receveurs des deniers du Prince. Tous étoient ravis de se voir délivrés des faux devoirs , & plusieurs se crurent affranchis des devoirs véritables. Les femmes sur-tout étoient charmées de n'être plus obligées d'être chastes & dociles.

Lorsque je voulus apprendre aux Peuples de Cachemire les Loix que leur imposoit la nature , ils trouvèrent ses Loix trop sévères.

Lorsque je voulus les convaincre que leurs vains plaisirs , & leurs injustices étoient pour eux des sources d'amertume , ils refusèrent de m'entendre.

Il s'éleva contre moi un cri universel , le jour où je voulus leur persuader qu'ils étoient obligés , pour être heureux , d'être modérés , laborieux , bienfaisants & justes.

O Saadi , avec quelle lenteur la lumière s'introduit chez les hommes , la course du tems est rapide , mais il semble qu'il se traîne lorsqu'il mène à sa suite la vérité ; qu'il est dangereux de vouloir conduire à la vertu & au bonheur , un Peuple attaché à ses vices , & accoutumé à ses misères.

L' E S P É R A N C E.

QUE le Prophète soit avec le célèbre Aïsher. Voici ce que m'a dit Aïsher dans les jours de sa vieillesse.

Le Ciel a béni le cours de mes années , si mon pays est devenu la proie des enfans d'Omar , & si j'ai cessé d'avoir une patrie ; retiré dans la Perse , j'ai cherché à être utile aux hommes , en leur inspirant les vérités & les sentimens qui

servent par-tout au bonheur. Le Roi des Rois m'a comblé de ses graces : mon épouse & mes enfans ont joui de mes richesses & de mon cœur. Le temps qui a courbé mes reins & fillonné mon visage , ne m'ôta jamais le doux souvenir de ma vie passée , mais il me déroboit l'avenir. J'ai senti que je perdois l'espérance.

La perte de l'espérance est le tourment de la vieillesse.

Le printems ramenoit aux environs de Schiras , les parfums , les couleurs & l'harmonie , j'allai à la campagne , & les délicieuses sensations que me donnoient toutes les beautés & tous les changements de la nature , rajeunissoient mon cœur.

Je portois souvent mes pas vers une métairie située au bord d'un petit lac couronné de bois & de côteau. J'étois charmé de ce paysage , & j'achetai la métairie.

Je ne tardai pas à m'occuper des productions de ces champs & de ces jardins qui avoient réjoui ma vue. Là je fis planter des arbres qui devoient dans peu me donner des fruits savoureux ; ici je fis semer des grains qui pouvoient me rendre cent fois la semence que je confiois à la terre. Au pied de ce côteau je vis fleurir une

vigne qui me promettoit des vins dignes de la bouche du Roi des Rois. Dans le terrain le plus près de ma maison , des légumes croissoient pour ma table , & à ces légumes , d'autres devoient succéder.

Le Dieu du Ciel n'ajoutoit pas un jour à la chaîne de mes jours , il ne remplaçoit pas une saison par une saison , sans me faire jouir de quelques biens , & sans m'en promettre de nouveaux.

Je retrouvai l'espérance , je la retrouvai cette source des pensées , cette ame de la vie , ce charme de tous les âges. Aux pieds de mes arbres , dans mes allées , je la rencontre tous les jours. Ces fruits que je cueille , me disent qu'elle ne m'a pas trompé. Ces fleurs qu'elle me présente ne me tromperont pas davantage.

Vivez , ô Jeunesse , dans le sein des Villes opulentes ; elles sont le séjour de l'instruction & des plaisirs. Jouissez-y des délices de votre âge ; instruisez-vous avec les hommes , dans l'art de les servir un jour.

Vous qui parvenez à l'âge mûr , habitez les Camps & les Cours , remplissez les Tribunaux , volez sur les mers , servez ou protégez la société qui vous fait jouir de ses biens.

Et vous dont la course s'est rallentie , & qui arrivez à la fin de votre carrière , ô vieillards , habitez les champs. Là , dans un repos interrompu par de douces occupations , vous jouirez du passé , vous saisirez le présent , & les illusions de l'espérance vous amuseront encore le jour même où le temps ouvrira pour vous les portes du tombeau.

LE VOYAGE

DE LA MECQUE.

JE faisois le voyage de la Mecque avec une troupe de jeunes gens aimables ; j'admirois leur gaieté , leur sensibilité , leur penchant au plaisir & à la vertu ; ce caractère me charmoit , & cette société me rappelloit aux sentiments agréables & aux pensées de ma jeunesse. Ils chantoient tantôt leur maitresse , tantôt les charmes de l'amitié , quelquefois ceux de la bienfaisance & l'auteur de la nature ; ils se trouvoient comblés de ses bienfaits , & ils étoient heureux avec reconnaissance.

Il se joignit à nous un Santon de la montagne de Pétra ; il cherchoit à placer quelque éloge du jeûne , de la continence , des macérations , & quelque satyre de la nature humaine & du plaisir. Les cris de joie le révoltoient , notre bienveillance pour lui l'effarouchoit. La seule marque d'intérêt qu'il nous donna , fut de prier à haute voix l'Être suprême de nous tirer promptement de notre ivresse.

Un jour que nous approchions du hameau qu'habite la famille de Jakias , fils d'Hélal , nous vîmes accourir à nous des enfants & de jeunes filles qui nous apportoient , en chantant & en dansant , des fruits , du laitage & du pain : on voyoit le plaisir dans leurs yeux , & leur joie ajoutoit à la nôtre.

On étoit dans la saison où le Soleil entre dans le signe du Bélier ; les feuilles des Rosés avoient écarté les filets verts qui les enveloppoient , & les rameaux des Grenadiers en fleurs éclatoient comme le feu ; le Soleil alloit se coucher , & ses rayons étoient déjà interceptés par les montagnes de l'Occident ; nous vîmes des troupeaux qui revenoient à l'étable en bondissant , de jeunes gens les conduisoient ; les uns jouoient de la cornemuse , d'autres chantoient ; les oiseaux de la campagne

n'avoient point encore cessé leurs chants , & le Rossignol avoit commencé les siens.

Je jettai mes regards sur le Santon farouche ; il étoit morne au milieu de cette allégresse universelle ; il arrachoit pour son souper quelques racines insipides , & se dispoisoit à passer la nuit sur le sable. Je lui dis : Malheureux ennemi de l'homme , ennemi de toi-même , es-tu sourd à la voix du plaisir qui retentit dans toute la nature ? Peux-tu entendre sans émotion les chants de ces jeunes gens satisfaits , & l'Alouette qui descend des cieux en répétant ses airs gais , & le Rossignol qui a commencé sa chanson voluptueuse & tendre ? Ne sens-tu pas que leur chant te dit qu'ils sont heureux ? Ne vois-tu pas les bonds légers des Béliers , & les mouvements de ces Chameaux qui s'égaient sous le fardeau qui les couvre ? De quelle espèce es-tu donc , si tu ne partages pas le sentiment de tout ce qui respire ? Regardes ces arbres utiles , vois le Zéphir agiter leurs branches fleuries ; il n'imprime aucun mouvement au rocher , auquel ressemble ton cœur aride & dur. O ! si tu n'aimes pas le plaisir , quel motif as-tu donc de faire le bien ? Portes tes yeux autour de toi , vois ces campagnes fertiles , ces cieux & ces mers , qu'est-ce que le monde ? L'ouvrage

d'un Dieu bon. Quel hommage exige de toi sa bonté ? Ton plaisir & une action de grace. Quel devoir t'impose sa bonté ? Le plaisir des autres. Jouis , voilà la sagesse. Fais jouir , voilà la vertu.

O ? mes frères , élus de Mahomet , disciples fidèles , disciples d'Hali , de Brama ou de Zerdust , écoutez les paroles de Saadi , écoutez-les des oreilles de l'ame :

Quand Dieu commanda au Soleil de porter le jour dans l'immensité des cieux , & de répandre la fécondité sur le globe de la terre , il dispersa les hommes & leurs compagnes au Nord , au Midi , à l'Orient , à l'Occident , & il leur dit : Jouissez des éléments & des délices de l'ame ; par-tout où vous porterez vos pas , vous rencontrerez vos frères ; foyez-vous utiles les uns aux autres , & la terre fleurira sous vos mains , & les Lions , les Pantères & les Tigres respecteront votre union.

L'homme oublia les paroles du Très-Haut , le frère voulut commander au frère , & ils furent ennemis ; les armes de l'injuste furent employées contre l'innocent , & le soumirent ; l'injuste fit des Loix , & ses esclaves dociles lui firent de nouveaux esclaves.

Dieu daigna fortir encore du nuage lumineux qu'il a placé autour de son trône ; il descendit entre la terre & les sphères , & le tonnerre de sa voix se fit entendre.

Il dit aux hommes : Vous voilà rassemblés en grands peuples : ô peuples , soyez-vous utiles les uns aux autres , & que les productions du Midi passent au Nord ; que les lumières de l'Orient éclairent l'Occident : restez unis , c'est votre intérêt & celui de vos chefs.

L'homme oublia les paroles du *Très-Haut* ; des esprits pervers semèrent la défiance d'un bout du monde à l'autre , & la crainte arma les nations contre les nations : bientôt les peuples ne virent plus dans leurs chefs que des ennemis , & les chefs ne virent dans les peuples que des animaux indociles & dangereux.

Rois , Califes , Sultans , Princes de la terre , fermez l'oreille aux discours de vos flatteurs ; écoutez la nature , elle vous crie que nous sommes tous les membres d'un même corps. O arbitres des hommes ! descendez en vous-mêmes , lisez dans vos cœurs , & vous y retrouverez les paroles du *Très-Haut* , elles y sont gravées.

Faites grace au foible ; soulagez le pauvre ; honorez l'homme utile ; récompensez l'homme

laborieux ; consultez le Sage ; éloignez l'insensé ; rendez justice à tous , & vous n'aurez pas d'ennemis.

O arbitres des hommes ; craignez les plaintes des malheureux ; elles parcourent la terre ; elles traversent les mers , elles pénètrent les cieux ; elles changent la face des Empires. Il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé , pour remuer le monde.

F I N.

80911275



